D. L.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LII[e] ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-ET-UNIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17

1882

ÉMILE LITTRÉ

II [1].

LA PHILOSOPHIE POSITIVE, SES TRANSFORMATIONS, SON AVENIR.

Quoi qu'il advienne du positivisme, qu'il subsiste dans ses grandes lignes ou qu'il aille se résoudre, comme je le crois, dans des doctrines plus radicales et plus simples, le nom de M. Littré restera indissolublement lié à son origine et à sa fortune. Ici encore, pas plus que dans les autres régions intellectuelles où il a marqué sa trace, l'érudition, les sciences physiologiques et médicales, l'histoire des langues et des littératures, on ne peut prétendre qu'il ait été inventeur. En aucun des domaines intellectuels où s'exerce sa robuste volonté, il ne révèle ce qui est en toute chose la grande maîtrise, l'initiative des idées. Ces idées, il les rencontre, non sans des prédispositions secrètes, mais comme par hasard, dans les voies diverses où son activité errante est engagée; il ne les produit pas de son propre fonds, il les découvre chez les autres, quelquefois tardivement. Mais alors il s'éprend d'elles avec une sorte d'enthousiasme grave; il se les assimile, il y met l'empreinte puissante de son honnêteté; il les répand avec un zèle de néophyte qui veut racheter le temps perdu par l'ardeur de la propagande. En même temps et du même coup, pour mieux se les assimiler, il les adapte

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

à la forme de son esprit, il les modifie pour mieux les défendre; il exerce sur elles un droit de sélection, abandonnant ce qui ne lui paraît pas devoir être utilement soutenu, gardant ce qui lui semble l'essentiel, critique solide et respecté, apologiste infatigable.

C'est là en raccourci l'histoire de sa rencontre et de ses rapports avec le positivisme. Après avoir ignoré longtemps la philosophie de M. Comte, il fait connaissance avec elle vers le milieu de sa vie, et quand cette philosophie avait déjà quatorze ans d'existence; du jour où il l'a connue, il se l'est appropriée; pendant tout le temps qui lui reste à vivre, il va l'exposer, la soutenir avec une persévérance où se marquent les convictions inébranlables; par un coup d'autorité il la ramènera des voies nouvelles où elle s'égarait à la suite d'un chef aventureux et troublé. — En tout cela peut-on dire qu'il est original? Assurément non, s'il s'agit des conceptions fondamentales d'où procède ce mouvement philosophique; il l'est pourtant d'une certaine manière par la faculté critique appliquée au discernement des idées, ainsi que par cette dialectique, faite de ténacité et de science, qui s'emploie à lutter chaque jour contre les objections ou les préventions et se renouvelle avec les obstacles. Dans l'histoire philosophique de notre temps, il a marqué sa place à côté du fondateur de l'école, au même rang que lui peut-être. Il y a ainsi, dans presque toutes les écoles philosophiques, une place privilégiée pour celui qui organise la doctrine ou qui la défend, à côté de celui qui l'a fondée, pour les Parménide ou les Zénon à côté des Xénophane.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs que Littré ne défend le positivisme qu'après l'avoir réduit à la mesure qu'il croit acceptable et en sacrifiant résolûment les parties qui lui semblent d'avance caduques ou condamnées. Plusieurs des lois et des conceptions qu'il avait d'abord gardées tombent d'elles-mêmes en désuétude entre ses mains; le positivisme va en se dépouillant de plus en plus. Rien de plus instructif que les transformations subies par cette philosophie dans le quart de siècle qui sépare deux dates (1857 et 1881), la mort d'Auguste Comte et celle de Littré. Après que nous aurons déroulé ce tableau, nous serons amenés tout naturellement, au terme de notre étude, à nous demander ce que l'avenir réserve à cette philosophie que le temps présent comble de ses faveurs. Sa fortune, qui, à en croire certaines déclarations fameuses, serait consacrée aujourd'hui, cette prodigieuse fortune aura-t-elle autant de durée qu'elle a d'éclat? Les causes de ce succès sont-elles permanentes? N'y a-t-il pas bien des circonstances politiques et sociales qui expliquent l'apparence de ce triomphe et son caractère momentané? Nous nous demanderons enfin si le positivisme est destiné à survivre sous forme de système aux deux hommes en qui il s'était

comme incarné, et si les chances de durée qu'il peut avoir ne sont pas en raison inverse de sa cohésion ou de sa consistance comme corps de doctrine. Peut-être est-ce l'occasion de dissiper un malentendu qui paraît se prolonger dans certains esprits sous l'illusion d'un mot qui ne couvre plus les mêmes choses. Peut-être ne reste-t-il de l'ancien mouvement positiviste, dont je suis loin d'ailleurs de contester l'étendue et l'importance, qu'une négation ou un ensemble de négations, très puissantes et très populaires, réunies et subsistant sous le titre usurpé d'une philosophie qui ne rallie plus autour de ses dogmes que de rares adeptes. C'est une question à examiner et qui vaut qu'on la discute.

I.

Auguste Comte mourait le 5 septembre 1857. A ce moment solennel dans l'histoire de l'école, sous quel aspect se présentait la philosophie positive, inaugurée trente-cinq ans auparavant dans un modeste essai qui fut tiré à cent exemplaires, n'eut aucun retentissement, et dont le seul intérêt aujourd'hui est de marquer une date? Pendant ce long intervalle d'années l'activité féconde d'Auguste Comte ne s'était pas ralentie un jour, pas une heure, sauf le temps pris par les crises qui survinrent, sous des formes plus ou moins graves, dans ce cerveau puissant et surmené. Le monument auquel son nom est attaché s'était élevé d'assises en assises jusqu'au faîte. Il avait été précédé en 1826 par la publication du plan définitif; de 1830 à 1842 parurent les six volumes qui forment le *Cours de philosophie positive*, renfermant comme sur de vastes échelons, distribués méthodiquement, les préliminaires généraux, la philosophie mathématique, la philosophie de la physique proprement dite, la philosophie chimique et la philosophie biologique, enfin la philosophie sociale. Ainsi s'était accompli ce que M. Littré appelait l'œuvre philosophique du XIXe siècle, et dont le but était « de donner à la philosophie la méthode positive des sciences, aux sciences l'idée d'ensemble de la philosophie. » Seize années s'étaient écoulées entre la conception et l'achèvement; mais la conception avait eu tant de sûreté que, malgré ce long espace de temps, l'achèvement y avait répondu de tout point (1).

On aurait pu croire qu'arrivé à ce terme, le grand travailleur allait jouir de son œuvre achevée, se borner à la répandre, à gagner les esprits rebelles. Il n'en est rien. A peine avait-il terminé cette partie de sa tâche, la partie qu'on pourrait appeler théorique, qu'il concevait déjà ou rêvait une seconde partie consacrée aux applications

(1) *Principes de philosophie positive*, préface d'un disciple, p. 8.

politiques et sociales. Après quelques années de méditations, de 1851 à 1854, il publiait le *Système de politique positive* ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité.* C'est à ce nouvel ordre de conceptions politiques, sociales et religieuses que se rapportent tant de publications diverses qui éclosent sous sa plume, le *Calendrier positiviste*, la *Bibliothèque positiviste*, le *Catéchisme positiviste*, la fameuse *Lettre à sa majesté le tsar Nicolas*, invoqué comme le patron prédestiné de la politique et de la philosophie nouvelles, enfin le premier volume de la *Synthèse subjective, ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité*, qui parut un an avant sa mort. Nous n'avons pas à raconter ici au prix de quelles épreuves cette œuvre immense avait été accomplie. De pareilles idées sont les maîtresses jalouses d'une vie et ne laissent guère de place pour d'autres préoccupations. « Auguste Comte avait pu philosopher à Paris, ce que n'avait pu faire Descartes. Mais il y avait vécu pauvre, inconnu, et finalement menacé dans ses moyens d'existence. Il s'était enveloppé d'une insouciance pour le lendemain que son irrésistible vocation lui rendait moins difficile qu'à un autre (1). » Quand il mourut, il ne vivait plus, depuis plusieurs années, que des subsides de ses amis et de ses disciples. Mais enfin il eut cette joie de vivre et de mourir dans son rêve réalisé. Y a-t-il une joie humaine au-dessus de celle-là? « Qu'est-ce qu'une grande vie? Une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr, » a dit Alfred de Vigny. Cette belle parole, Auguste Comte s'en était emparé pour caractériser sa propre carrière. Et ce ne fut pas par outrecuidance, ce fut par un juste sentiment de la continuité et de la grandeur de ses travaux. Il fut l'homme d'une pensée unique (2).

Son ambition avait été l'universalité aussi bien dans la spéculation que dans l'action. Il avait voulu fonder du même coup et par la seule impulsion d'un esprit solitaire un système théorique et pratique à la fois, une philosophie totale qui résumerait les philosophies partielles de chaque science, une politique ou organisation sociale qui réconcilierait dans une synthèse les deux termes de l'éternelle antinomie, l'ordre et le progrès, — enfin une religion qui remplacerait toutes les autres et gouvernerait, par un idéal défini, toutes les aspirations de l'humanité. C'est à quoi il s'était appliqué avec une énergie et une tension extraordinaire d'esprit. Il avait fini, après des commencemens obscurs et des luttes sans nombre, par conquérir un certain nombre d'adhérens dévoués et par remuer le monde philosophique, d'abord indifférent, de mouvemens assez divers où dominaient l'étonnement et une sorte d'inquiétude. Cette curio-

(1) *Principes de philosophie positive*, préface d'un disciple, p. 21.
(2) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 1.

sité même avait été tardive. Les livres d'Auguste Comte, saturés de notions abstraites et de termes techniques, d'une prolixité fatigante, d'un style rebutant et dur, s'étaient répandus, non au grand jour et par un succès immédiat, mais par une sorte d'infiltration lente, parmi quelques esprits curieux et dans cette partie du public « ouverte par des dispositions spontanées aux doctrines positives. » Rien, du reste, n'avait été fait par l'auteur pour produire ses ouvrages; il les publiait, voilà tout, et les laissait cheminer tout seuls, appuyés de temps en temps par quelques cours publics et gratuits sans grand retentissement. Très désireux d'avoir des disciples, il n'usait même pas, pour en gagner, des procédés les plus élémentaires et de l'action individuelle qu'il pouvait exercer (1). Il avouait qu'il n'avait jamais espéré plus d'une cinquantaine de disciples dans l'Occident européen et il se félicitait d'avoir dépassé ce nombre. Plus tard, il est vrai, il se flatta d'obtenir des conversions en masse; il était convaincu que le monde allait venir à lui; il dévorait dans son ardente et maladive pensée les transitions nécessaires; il attendait son heure prochaine avec l'assurance d'un homme qui se croyait infaillible en même temps qu'universel. Il rapprochait de jour en jour cette date marquée par les destins pour la conversion du genre humain; mais il faut dire qu'il était alors dans cette « période pathologique » dont ses disciples parlent avec douleur. Il ne discutait plus, il pontifiait; il exerçait les prérogatives attachées à ce titre; il mariait et donnait les autres sacremens du nouveau culte, il n'écrivait plus de lettres, mais des brefs. Le positivisme en était venu à réaliser complètement cette définition qu'en a donnée M. Huxley : « un catholicisme avec le christianisme en moins. »

Malgré de graves dissidences indiquées déjà dans les dernières années, M. Littré était l'héritier désigné de l'œuvre d'Auguste Comte, doublement désigné et par la haute probité de son caractère qui s'imposait à tout le monde et par son savoir encyclopédique devant lequel chacun s'inclinait. C'est en 1840 qu'il avait connu M. Comte. Sous le poids des plus lourdes épreuves de la vie, il avait cherché une distraction en dehors du cours de ses études et de sa pensée habituelle. Un ami commun lui avait prêté le *Système de philosophie positive.* M. Comte, apprenant qu'il lisait son livre, lui en adressa un exemplaire; tel fut le commencement de leur liaison. Littré ne se rappelait pas sans émotion ces origines d'une amitié qui eut une si grande influence sur sa vie : « M. Comte, disait-il plus tard, ne s'était pas trompé dans l'avance qu'il me faisait. Son livre me subjugua. Une lutte s'établit entre mes anciennes opinions et les nouvelles. Celles-ci triomphèrent d'autant plus sûrement que,

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 665.

me montrant que mon passé n'était qu'un stage, elles produisaient non pas rupture et contradiction, mais extension et développement. Je devins dès lors disciple de la philosophie positive et je le suis resté, sans autres changemens que ceux que me commandait l'effort incessant de poursuivre, à travers d'autres travaux d'ailleurs obligatoires, les rectifications et les agrandissemens qu'elle comporte (1). » Nous verrons tout à l'heure dans quelle large mesure se produisirent ces rectifications nécessaires. Nous verrons que, s'il accepta l'héritage du maître, ce ne fut que sous bénéfice d'inventaire. Comment procéda-t-il à cette liquidation très embrouillée? Que devait-il prendre pour sa part, dans le trésor fort mélangé qui tombait entre ses mains, et incorporer dans sa fortune intellectuelle? Que devait-il rejeter comme suspect et de mauvais aloi? Nous ne croyons pas nous tromper, après avoir vécu longtemps dans l'étude de la pensée de M. Littré et de sa vie écrite, en disant qu'insensiblement les liens étroits de la doctrine se relâchaient dans son esprit, que le dogmatisme des premiers jours de ferveur tendait à se dissoudre et se résolvait en conceptions plus ou moins libres dont la seule force de cohésion subsistante était une négation, si bien qu'il arriva que la philosophie positive, fondée pour échapper aux idées purement négatives du XVIIIe siècle, après un grand effort de reconstitution philosophique et sociale, devait retourner à son point de départ. Si l'on se rend attentif à la marche ascendante et descendante de cette école à travers bien des apparences contraires et des oscillations qui trompent le regard, on se persuadera que l'exclusion des conceptions théologiques et métaphysiques, qui est bien évidemment une idée négative, est le seul dogme qui reste debout au terme de cette longue élaboration d'un demi-siècle, en même temps qu'elle est la raison la plus claire et la plus décisive de la popularité de cette école auprès du gros public qui n'a pas le temps de regarder aux détails et aux nuances.

Sans doute ce travail de décomposition ne se fait pas sentir immédiatement dans l'école; ce n'est que par degrés et après plusieurs degrés franchis que le résultat en est perceptible. Malgré certains doutes et les ébranlemens de confiance survenus sur des points graves, Littré restait toujours fermement attaché à la conception primordiale du positivisme, de même qu'il demeurait l'admirateur de Comte et son apologiste sans réserve, toutes les fois qu'il lui arrivait d'exposer l'ensemble de l'œuvre. Il ne cessa pas de proclamer le bienfait intellectuel et surtout le bienfait moral que cette philosophie a conféré à lui et aux hommes de son temps qui souffraient du même mal. Elle est à la fois, selon lui, le produit et le

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, préface.

remède d'une époque profondément troublée. De sourdes et confuses terreurs assaillent l'homme réfléchi et les foules irréfléchies. En effet, que voit-on? Des ébranlemens prolongés, des espérances déçues, des fluctuations sans arrêt, la crainte du retour d'un passé qu'on repousse, et l'incertitude d'un avenir qu'on ne peut définir (1). Ce trouble de l'heure présente, ce désarroi des consciences, ce manque d'équilibre des âmes, cette instabilité prodigieuse des croyances dont tout le monde souffre à son heure, tout cela tient, nous dit-on, à l'antagonisme du savoir toujours croissant et d'un reste précaire de domination des théologies et des métaphysiques qui se sentent ruinées par la science. Auguste Comte, le premier, aperçut clairement que l'office vrai de la philosophie nouvelle devait être de rattacher toute la stabilité mentale et sociale à la stabilité de la science, qui est le point fixe donné par tout le progrès de la civilisation, et de tirer du savoir positif l'ordre entier des croyances au lieu de perpétuer entre la croyance et la science un conflit irrémédiable et désespérant. C'est là le point de ralliement pour tous ceux qui, spontanément, c'est-à-dire sous l'action dissolvante du milieu social, ont abandonné la foi traditionnelle. En ralliant ces consciences éparses et sans lien, la philosophie nouvelle aura rendu un grand service social. En faisant son dogme intellectuel de la connaissance réelle du monde, elle fera son dogme moral du service de l'humanité (2).

C'est donc comme bienfaiteur que Littré salue Auguste Comte, avec la même piété que Lucrèce autrefois pour Épicure, quand il le proclamait le libérateur de son âme et du monde asservi. « Au prix des vives lumières dont je lui suis redevable, quel compte dois-je tenir de quelques erreurs dans lesquelles il a pu m'entraîner? Si l'enseignement que j'ai reçu de ses ouvrages m'eût fait défaut, je serais resté, suivant la nature de mon esprit et de mes études, dans la condition négative, ayant reconnu d'une part, après des efforts souvent recommencés, que je ne pouvais accepter aucune philosophie théologique ou métaphysique, et d'une autre part, ayant reconnu également que je ne pouvais, par mes propres forces, monter à un point de vue universel qui me tînt lieu de métaphysique et de théologie. Ce point de vue, M. Comte me l'a donné. Ma situation mentale en fut profondément modifiée; mon esprit devint tranquille et je trouvai enfin la sérénité (3). » Si en effet Auguste Comte put rendre à une génération troublée la sérénité perdue, cette louange n'est pas excessive, et la plus haute gratitude n'égalera pas la grandeur du

(1) *Principes de philosophie positive*, préface d'un disciple, p. 75.
(2) *Ibid.*, p. 74.
(3) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 516.

bienfait. Mais la conscience de bien des hommes de cette génération proteste et crie très haut que, s'il y a eu des penseurs isolés, comme Littré, qui se sont trouvés guéris à ce prix et à qui il a suffi, pour être pacifiés, d'éliminer simplement l'idée de l'absolu, ce remède n'a pas suffi à tous, et que le vide de l'âme est trop profond pour que des faits et des formules de lois puissent le remplir. La question même est de savoir si ce remède a suffi toujours à M. Littré.

C'est à ce titre, et surtout par cet ordre de services, qu'Auguste Comte a mérité aux yeux de Littré le titre de novateur. C'est pour avoir supprimé toute lutte dans l'intelligence humaine, non en supprimant la philosophie, d'ordinaire hostile à la science, mais en lui donnant le même contenu qu'à la science, les mêmes méthodes, en d'autres termes en l'identifiant au savoir positif, au lieu d'en faire un pouvoir indépendant et nécessairement rebelle; c'est non pas pour avoir proposé un principe de doctrine et d'organisation (beaucoup l'avaient fait avant lui), mais pour avoir proposé un principe nouveau qui concentre en soi toute la vertu de la science positive, seule inattaquée et croissante, qui porte avec lui la cohérence et la conséquence, par conséquent les élémens de la paix intellectuelle, et détruit radicalement dans l'esprit toute chance et toute occasion de conflit. Celui qui s'y attache n'a plus, si l'on peut ainsi parler, qu'une seule conscience, n'ayant plus qu'une seule manière de penser, le mode positif (1). Dès lors, plus de ces grandes batailles de l'esprit avec lui-même, se déchirant avec une sorte de fureur, divisé entre les données positives du savoir qui le retiennent et les belles chimères qui l'appellent ailleurs. En réduisant toute la sphère de la pensée au domaine de la connaissance *vérifiée*, Comte a exclu définitivement la connaissance *imaginée*; il l'a forcée d'abord de se réfugier dans l'absolu et, par un dernier coup de force, il ferme cet absolu, déclaré hypothétique et en tout cas inaccessible. Il ne faut pas s'étonner que le disciple reconnaissant, oubliant toute l'histoire de l'empirisme qui, sous d'autres formes et d'autres noms, arrive partout au même résultat, s'élève jusqu'à l'enthousiasme, quand il célèbre l'affranchissement apporté par son maître au monde : « M. Comte fut illuminé des rayons du génie. Celui qui, à l'issue de la mêlée confuse du XVIII[e] siècle, aperçut, au commencement du XIX[e], le point fictif ou objectif qui est inhérent à toute théologie et à toute métaphysique; celui qui forma le projet et vit la possibilité d'éliminer ce point dont le désaccord avec les spéculations réelles est la grande difficulté du temps présent; celui qui reconnut que, pour parvenir à cette élimination, il fallait d'abord trouver la loi dynamique de l'histoire, et la trouva; celui qui, devenu

(1) *Principes de philosophie positive*, préface d'un disciple.

par cette immense découverte maître de tout le domaine du savoir humain, pensa que la sûre et féconde méthode des sciences pouvait se généraliser, et la généralisa ; enfin celui qui, du même coup, comprenant l'indissoluble liaison avec l'ordre social d'une philosophie qui embrassait tout, entrevit le premier les bases du gouvernement rationnel de l'humanité ; celui-là, dis-je, mérite une place, et une grande place, à côté des plus illustres coopérateurs de cette vaste évolution qui entraîna le passé et entraînera l'avenir. » C'est par cette page, qui est moins le résumé d'une philosophie qu'un hymne en l'honneur du philosophe, que se termine l'ouvrage consacré par Littré à son initiateur, à son consolateur, à son maître.

Pris d'ensemble et à cette hauteur, un tel éloge ne m'étonne pas, je dirai même qu'il me touche par sa sincérité, qu'il m'émeut par sa solennité. Ce que je comprends moins, je l'avoue, c'est une autre page, extraite du même livre, qui me paraît sur certains points en désaccord avec les évolutions d'un disciple qui fut indépendant. Je dois la citer textuellement parce qu'elle dépasse la pensée de celui qui l'a écrite et que j'opposerai sans peine M. Littré à lui-même : « Aujourd'hui, disait-il dans la préface écrite en 1863, il y a plus de vingt ans que je suis sectateur de cette philosophie ; la confiance qu'elle m'inspire, et qui fut au prix de longues méditations et de plus d'une reprise, n'a jamais reçu de démentis. Deux ordres d'épreuves ont été par moi mis en œuvre pour me préserver des illusions et des préjugés : d'abord l'usage que j'ai fait constamment de cette philosophie, puis la sanction que le cours des choses lui apporte. Occupé de sujets très divers, histoire, langues, philosophie, médecine, érudition, je m'en suis constamment servi comme d'une sorte d'outil qui me trace les linéamens, l'origine et l'aboutissement de chaque question, et me préserve du danger de me contredire, cette plaie des esprits d'aujourd'hui ; elle suffit à tout, ne me trompe jamais et m'éclaire toujours. Le cours des choses ne lui est pas moins favorable que l'épreuve individuelle ; non-seulement il ne la contredit pas, mais encore tout ce qui advient en science ou en politique lui prépare quelque nouvel appui mental ou social. » On croit rêver si l'on relit cette page au lendemain du jour où l'on a consulté les *Remarques* écrites en 1878 pour la réédition de l'ouvrage *Conservation, Révolution, Positivisme.* Nous avons eu tout dernièrement occasion de les analyser ; nous avons montré que c'était tout simplement l'histoire d'un esprit sincère, s'affranchissant de ses idées d'autrefois, devenues des erreurs à ses yeux, acceptées imprudemment un jour, sans un contrôle suffisant, sous l'autorité du positivisme et le patronage d'Auguste Comte. Pas une seule de ces remarques qu'on ne puisse opposer à cette assertion étrange de M. Littré que sa fidélité à la philosophie positive

l'a préservé du danger de se contredire, *cette plaie des esprits d'aujourd'hui*. Tout cet admirable petit livre que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs n'est que le récit des contradictions d'un honnête homme qui reconnaît que, dans un grand nombre de circonstances importantes, il s'est trompé. Il en ressortait aussi cet enseignement que le cours des choses n'a pas été plus favorable à la démonstration pratique du positivisme que l'expérience individuelle. M. Littré nous donnait la longue énumération des démentis que les prévisions de son maître ont reçus des événemens et aboutissait à cette conclusion douloureuse que l'histoire s'est montrée réfractaire aux inductions de la sociologie. Il faut tenir compte, pour juger équitablement cette page, d'une certaine exaltation momentanée qui peut s'emparer des meilleurs esprits quand ils sont remplis de leur sujet et comme enivrés d'une idée.

Du reste, c'est un fait notoire que déjà quelques années avant la mort d'Auguste Comte, M. Littré avait secoué le joug, devenu trop étroit et trop pesant, du maître autoritaire et illuminé qui avait fini par convertir son autorité en une sorte de tyrannie atrabilaire et mystique. Cet affranchissement relatif, qui ne s'était pas fait sans peine, avait eu pour origine un dissentiment politique. Après une longue intimité intellectuelle de tous les jours et presque de toutes les heures, la rupture avait commencé au sujet du coup d'état de 1851, auquel Auguste Comte s'était rallié, cherchant partout des protecteurs puissans pour la politique qu'il rêvait, les cherchant d'abord en France comme plus tard il les poursuivait jusqu'en Russie. Il arriva même que M. Littré, tout en continuant à payer son subside au budget dont vivait Auguste Comte, finit par se retirer de la société positiviste. A mesure qu'il s'éloigna de l'homme qui avait exercé sur lui un tel ascendant durant onze années, il sentit la nécessité de soumettre au contrôle de la méthode positive tout ce que le maître avait promulgué dans la dernière partie de sa vie et ce que le disciple avait d'abord admis de confiance. « Je ne pense pas, dit M. Littré avec une noble candeur, que j'eusse été capable de le faire si j'étais resté sous l'influence immédiate de M. Comte (1). » Ce contrôle opportun produisit dans son esprit un mouvement assez considérable pour marquer une date dans l'histoire de l'école. La critique qu'il osa porter sur les doctrines de M. Comte se renferma d'abord dans une simple question de méthode, mais grave, et sur les conséquences qui en découlaient : la prédominance attribuée par M. Comte au sentiment, la subordination de l'esprit au cœur, toute une politique théocratique, enfin le retour à un nouvel état théologique, tout semblable à l'autre par la méthode. Mais la critique une

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 602.

fois éveillée ne devait plus s'endormir, elle fit son œuvre jusqu'au bout. Nous pouvons constater, dans la suite des écrits de M. Littré, la série des transformations déjà en train de s'opérer du vivant même du fondateur de l'école et qui s'accomplissent d'une manière de plus en plus accentuée après sa mort dans l'esprit du plus savant et du plus populaire de ses disciples.

Marquons ces mouvemens successifs. Il était arrivé un moment où Auguste Comte, tout en pensant et assurant qu'il ne faisait que développer la doctrine, modifia du tout au tout sa méthode; c'est « quand il voulut passer des principes posés dans le système de philosophie positive à l'application posée dans le système de politique positive. » Lui-même avoue qu'il échangea alors la méthode objective, celle qui recherche les explications dans les faits généralisés, pour la méthode subjective, celle qui substitue à la conception des lois les intuitions personnelles et les vues de l'esprit. C'est l'époque où il ne discute plus, où il n'interroge plus les faits, où il imagine, où il impose ses idées personnelles sur les applications politiques et sociales du système. En politique, par exemple, en attendant l'ère de la rénovation intégrale, fondée sur la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, il voulait établir un gouvernement *sciemment révolutionnaire* pour ce qu'il nomme l'*interrègne*, le temps de transition. On sait qu'il ne méditait rien moins que d'établir la dictature à l'aide d'un triumvirat nommé à l'élection par le peuple de Paris exclusivement, et choisi parmi les prolétaires. M. Littré eut le tort, dans les jours troublés de 1848, de recevoir d'abord sans examen des idées qu'il devait rejeter plus tard. « C'est, disait-il alors, un grave échec intellectuel, et je le confesse sans détour. La seule compensation que j'y trouve, et elle n'est pas sans valeur, c'est d'abord une leçon de modestie, puis un juste avertissement, à moi, de me défier de moi-même, et à ceux qui veulent bien me lire, de voir en moi un guide qui n'est absolument fidèle que dans sa bonne volonté (1). »

Dans le domaine religieux la dissidence fut aussi énergique, mais immédiate. Aussitôt que Comte s'écarta sensiblement de l'état positif, « celui où l'esprit humain conçoit que les phénomènes sont régis par des lois immanentes auxquelles il n'y a rien à demander par la prière ou l'adoration, » M. Littré se retira. Pas un instant il n'admit cette conception plus que bizarre, légèrement hallucinée, la terre ou grand fétiche, l'espace ou grand milieu, l'immensité ou grand être, que Comte appelle aussi la trinité positive en opposition avec la trinité chrétienne. — On comprend la théologie parlant au nom des révélations. Ici qu'avons-nous, demandait M. Lit-

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 587.

tré? Une fiction? Mais une fiction volontaire n'est l'objet d'aucune croyance, au sens sérieux de ce mot. Une réalité? Mais qui voudra croire que la terre ait eu des volontés et de bonnes intentions pour le futur genre humain, et régler d'après cela son adoration et sa conduite? D'ailleurs Auguste Comte confesse ouvertement, à ce moment de sa vie, que l'esprit humain ne peut se passer de croire à des volontés indépendantes qui interviennent dans les événemens du monde. Mais alors jamais n'a été fait aveu plus mortel à la philosophie positive. Elle repose, en effet, tout entière sur cette donnée, que l'esprit humain n'est nécessairement ni théologien ni métaphysicien et qu'il ne l'est que transitoirement. Si maintenant l'on vient nous dire qu'il l'est nécessairement, qu'on le proclame bien haut, qu'on retourne à l'état théologique antérieur, et qu'on n'espère pas que de chétives conceptions entrent sérieusement en compétition avec la théologie émanée des profondeurs de l'histoire et consacrée par la grandeur séculaire des institutions et des services (1).

Sur tous ces points de la synthèse politique, sociale et religieuse, M. Littré, non sans déchiremens, non sans peine secrète, prend son parti. « J'aurais vivement souhaité qu'il en fût autrement. Disciple de la première partie du système, j'étais tout disposé à l'être de la seconde, de la même façon, c'est-à-dire par cet ascendant irrésistible que porte avec soi la vérité démontrée. L'ascendant fit défaut; et il fallut me séparer de conceptions qui pour moi n'avaient plus de raison d'être. De la sorte, maintenant avec fermeté la philosophie positive qui est la base, j'ai avec non moins de fermeté rejeté, pour une grande part, la politique positive que M. Comte a voulu en déduire. » Il prétend qu'au fond il n'a pas eu à scinder l'œuvre de M. Comte, qui reste intacte et entière; il n'a eu qu'à en retrancher des conséquences et des applications impropres. Mais il a eu, et cela a été douloureux, à scinder M. Comte lui-même, c'est-à-dire à montrer qu'il a été infidèle à ses principes et à sa méthode (2). Cette infidélité, qu'il lui est si pénible de constater, il l'impute à des troubles organiques survenus chez M. Comte, à des affaiblissemens produits par l'excès de travail.

Tout cela est-il rigoureusement exact? N'y a-t-il eu infidélité ou plutôt indépendance du disciple que sur les points indiqués dans cette confession touchante? Qu'on remarque bien que je ne mets pas un instant en doute l'absolue sincérité de ce véritable honnête homme, mais je ne puis m'empêcher de constater qu'il y a d'autres points que ceux-là sur lesquels sa pensée s'est modifiée par l'expérience, par la réflexion, par le contact des événemens et des hommes;

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 562-564.
(2) *Ibid.*, préface, p. IV.

et l'on ne peut réellement pas dire que l'œuvre d'Auguste Comte, même dans sa première partie, soit restée pour M. Littré « intacte et entière, » comme il le prétend. La réflexion est venue après l'enthousiasme des premières années; elle a fait son travail insensible, lent, mais continu. « Après tout, déclare-t-il lui-même, la fonction du disciple est la critique, j'entends cette critique de bon aloi qui n'écarte le faux que pour mettre en lumière le vrai. » Quand bien même Auguste Comte n'aurait mis au jour que la partie la moins attaquable de son œuvre, le *Système de philosophie positive,* encore faudrait-il que ce livre fût très sérieusement étudié et qu'on y cherchât par un examen rigoureux les parties faibles et les lacunes. Auguste Comte, vivant et irritable, imposait par cela seul à ses disciples de grands ménagemens, et certes M. Littré n'aurait jamais voulu être celui qui l'eût troublé dans ce qui lui restait de jours à vivre. Autre est la condition de l'œuvre, désormais impersonnelle, qu'il a laissée; celle-ci n'a aucun besoin de ménagemens; ce serait lui faire injure; ce qu'elle demande, c'est que la méthode et les principes triomphent, dût ceci ou cela périr ou disparaître. Auguste Comte s'est placé au-dessus du panégyrique; il ne reste qu'un mode de le louer qui soit digne de lui, c'est celui de l'histoire, l'histoire qui est une critique permanente des idées et des choses dignes de vivre en elle et de la modifier (1).

Aussi M. Littré ne se fait-il pas faute d'indiquer les parties faibles et les insuffisances du système pour obéir à ce devoir de la critique qui n'est que le droit de la vérité sur nous. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail de la controverse; mais nous devons au moins signaler ce que M. Littré retranche du programme positiviste ou ce qu'il voudrait y ajouter, enfin les parties du système qui ne lui semblent avoir reçu qu'un établissement provisoire. Dans la conclusion de l'ouvrage où il examine l'ensemble de la philosophie positive, il y signale trois lacunes essentielles. D'abord l'économie politique. Il ne conçoit pas que dogmatiquement, en divers passages de ses écrits, elle ait été écartée par Comte comme une fausse science. Il établit qu'elle fait partie intégrante de la sociologie et qu'elle ne peut être négligée sans dommage pour toute la théorie de cette science. C'est en effet une des idées chères à la nouvelle école que le corps social reproduit en traits fidèles, bien qu'agrandis, l'image d'un corps vivant. Dans l'organisme social, l'économie politique représente ce qu'est la nutrition dans l'organisme; c'en est la partie végétative, celle par où il s'entretient journellement. Or il est aisé de démontrer par l'analyse et la com-

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 651.

paraison que les fonctions supérieures du corps social, celles qui administrent la partie morale, esthétique, scientifique et qui conduisent l'évolution, sont sous la dépendance absolue des fonctions inférieures qui assurent l'entretien matériel de la société, ce qu'on peut appeler l'industrie, tout de même que, dans le corps vivant, les fonctions supérieures dévolues au système nerveux sont sous la dépendance des fonctions de nutrition sans lesquelles elles ne peuvent ni exister ni être connues. L'omission de l'économie politique est donc une grave lacune dans la sociologie et aussi un vice grave contre la méthode qui gouverne la hiérarchie des sciences. — Une seconde lacune urgente à combler concerne la théorie cérébrale. L'hypothèse de Gall, adoptée légèrement ou plutôt adaptée avec quelques modifications par Comte à son système, est une conception ruineuse. Il faut donc se hâter de retirer de l'édifice ces matériaux trompeurs; mais le vide qu'ils laissent est grand. C'est toute la *psychologie biologique* à constituer, tout l'ensemble des conditions organiques sous lesquelles se manifeste la pensée. Ainsi comprise, cette théorie appartient à la biologie; c'est dans l'anatomie qu'elle doit être étudiée, dans la physiologie, dans la zoologie, dans l'évolution des âges, dans la pathologie. Elle n'a encore, il est vrai, au service des savans que des rudimens, étant la plus compliquée et la plus difficile des parties de la biologie; mais ce qu'on sait vraiment et qui s'accroît tous les jours montre ce que sera un jour cette science quand elle sera constituée et en marche. — Enfin la plus grave des lacunes est l'omission de la psychologie, non pas la psychologie comme nous l'entendons et comme la soutient Stuart Mill contre la condamnation formelle d'Auguste Comte, la psychologie de l'homme individuel, mais la psychologie de l'homme collectif, qu'il appelle « la théorie subjective de l'humanité » et qui comprend, outre l'étude des conditions formelles de la pensée, la morale et l'esthétique. Ces théories font défaut dans la philosophie positive; elles lui sont pourtant essentielles. Elles sont le complément même de la philosophie; tant qu'elles ne sont pas constituées, une foule de notions vraiment philosophiques restent déclassées, sans liaison, sans ensemble. Mais, comme le dit M. Littré dans son langage elliptique et abstrait, « elles n'arrivent qu'à la suite du savoir objectif; » c'est à l'aide de ce savoir qu'on peut examiner, au terme de la carrière parcourue, l'instrument subjectif qui l'a parcourue et conquise; la théorie du sujet est le complément indispensable de la théorie de l'objet (1).

Voilà bien des lacunes, et très-graves, signalées dans la doctrine d'Auguste Comte; mais, pas plus que lui, son disciple n'est

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 663.

sorti de l'ère préparatoire, de l'ère des programmes. Un de ces programmes bien remplis aurait mieux servi les véritables intérêts de la science que toutes ces vagues promesses, ces sommaires anticipés du savoir futur ou ces controverses sur l'insuffisance des sommaires proposés. Entendons-nous bien. Je ne prétends pas que M. Littré n'ait pas laissé des œuvres considérables, quelques-unes accomplies, mais elles sont indépendantes de l'école spéciale à laquelle il avait voué ses efforts et son nom; lui aussi, il n'a laissé là, comme son maître, que des critiques très vives sur le régime métaphysique et théologique et des projets de conquêtes futures, des esquisses très générales de l'avenir scientifique tel qu'il l'imagine, des proclamations en l'honneur de l'avènement du positivisme.

Une des sciences qui, selon lui, assuraient la victoire définitive à la doctrine et sur laquelle il avait le plus compté pour conquérir les esprits rebelles, la sociologie elle-même, lui préparait plus d'une déception. Et pourtant avec quel enthousiasme il l'avait saluée! « Le mot et la chose, disait-il avec orgueil, sont de la création de M. Comte; je suis assez vieux pour me souvenir de la superbe avec laquelle on accueillit ce terme barbare. Quoi de bon pouvait se cacher sous ce misérable néologisme? Une pareille étiquette était digne de la marchandise qu'elle annonçait. Eh bien! tout ce grand dédain a été en pure perte; étiquette et marchandise ont trouvé faveur. Le mot s'est répandu partout et en France, et le grand mouvement scientifique que l'idée a provoqué n'est encore qu'à son début (1). »

Sans nous inquiéter de savoir si vraiment là il y a une création aussi originale que le prétend M. Littré et s'il est vrai que, sous des noms moins barbares, l'histoire des sociétés humaines, l'étude de la vie sociale, de ses organes et de ses fonctions n'existaient pas avant le positivisme, constatons que c'est dans la certitude des lois sociologiques et dans leur accomplissement graduel qu'il plaçait le véritable critérium de la doctrine. C'est à cette science et à ses prévisions infaillibles qu'il s'adressait pour avoir raison des esprits les plus rebelles. Le conflit irréductible des convictions contraires le désolait et il crut trouver là un remède : « Je sais fort bien que des hommes en qui je reconnaîtrai toutes sortes de supériorités ne sont aucunement touchés de ce qui, pour moi, est l'évidence; et réciproquement, les raisons qui leur semblent décisives demeurent pour moi sans force et sans vertu. Quand deux personnes venant l'une d'un air très froid, l'autre d'un air très chaud, se rencontrent dans un lieu intermédiaire, l'une le trouve très chaud, l'autre le trouve froid. Entre ces deux sensations aussi

(1) *Remarques* sur la 2e édition de *Conservation, Révolution, Positivisme.*

vraies l'une que l'autre, qui décidera, si ce n'est l'impersonnel thermomètre? J'ai donc depuis longtemps cherché un thermomètre que je pusse, lisant les degrés, consulter sur les opinions que j'ai embrassées. » Il pensa trouver « cet impersonnel thermomètre » des idées philosophiques en cette double échelle qui montre simultanées, dans l'histoire de l'humanité, la décroissance du surnaturel et la croissance du naturel, la décroissance des notions subjectives et la croissance des notions objectives, la décroissance du droit divin et la croissance du droit populaire, la décroissance de la guerre et la croissance de l'industrie (1). Il ne doutait pas que ce thermomètre, accomplissant sa marche, fixât le destin des opinions et atteignît ce but suprême, le jugement des conflits humains. Mais lui-même dut sentir et sentit en effet, vers la fin de sa vie, combien ces indications sont vagues, contestables, remplies d'illusions possibles et de contradictions réelles, combien dans chaque calcul il entre d'inconnues qui en rendent la conclusion incertaine. Je ne prendrai qu'un exemple fourni par M. Littré lui-même. Qu'y a-t-il de plus évident, au point de vue sociologique, que la loi de croissance et de décroissance inverses de la guerre et de l'industrie? Eh bien! historiquement et pratiquement, rien de plus faux, et l'expérience que nous avons sous les yeux nous force à enregistrer un échec complet pour les prévisions de ce genre. Ne voyons-nous pas se développer devant nous cette antinomie étonnante du progrès de l'industrie et de la recrudescence de la guerre? M. Littré, dans une de ses *Remarques* les plus attristées, est forcé d'en convenir. Tandis que l'industrie, suivant à pas de géant le progrès des sciences, n'a cessé de s'étendre et d'augmenter le pouvoir de l'humanité sur la nature, liant les peuples par des échanges infinis et les rendant tous solidaires, en une certaine mesure, de chacun, nous forçant à considérer toute interruption de cette communauté, non-seulement comme un malheur particulier, mais comme un malheur général, et devenant ainsi un grand agent de la paix dans les temps modernes, précisément et en même temps, par une contradiction étrange, jamais la guerre n'a été plus menaçante, jamais la paix n'a semblé si reculée, si compromise par les immenses armemens des peuples et par l'esprit de conquête et de nationalité qui prétend tout remanier (2). La guerre de races, les nations en armes, des armées gigantesques de quinze cent mille à deux millions d'hommes toujours prêts à se ruer les uns sur les autres et à faire passer sur la vieille Europe une trombe de fer et de feu, l'industrie elle-même au service de la force brutale et en multipliant les ressources, voilà

(1) *Principes de philosophie positive*, préface d'un disciple, p. 71.
(2) *Remarques*, p. 278.

certes un spectacle qui n'est pas de nature à réjouir les amis de la paix et à donner du crédit aux oracles. Il en est de même pour la plupart des prévisions de Comte en matière de politique courante. Il est difficile de se tromper plus souvent et plus lourdement qu'il ne le fit quand il voulut jouer au prophète, et M. Littré n'a pas manqué d'énumérer ces déconvenues avec une bonne foi qui est son honneur.

A quoi se réduit donc cette sociologie si pleine de magnifiques promesses? A une théorie du progrès terrestre, du progrès humain. Mais les espérances de ce genre ne sont pas le monopole du positivisme. Turgot, Herder, Kant, Hegel, tous les penseurs modernes les ont conçues, chacun à sa manière, et je doute fort que le positivisme ait éclairci le problème par une série d'assertions semblables à celle-ci, à savoir que le but du progrès est de conformer l'existence sociale de l'homme à la conception positive du monde, que le progrès n'est point dans la dépendance des rois ou des peuples, qu'il se fait malgré eux et sans cesse, par *la seule force évolutive de l'histoire*, que l'art humain consiste simplement à se mettre d'accord avec cette force, ce qui réduit cette évolution à n'être plus qu'une des formes de l'universelle fatalité. La seule idée claire qui s'en dégage est une conception combinée du progrès et de la nécessité, dont l'effet le plus certain est d'alléger la responsabilité morale des individus et la responsabilité collective des peuples. — La révolution, nous dit-on encore, s'est chargée de la partie négative de cette tâche, c'est-à-dire d'éliminer les croyances et les institutions qui, après avoir joué un rôle utile dans le passé, sont impropres à être incorporées dans l'ordre à venir. Le positivisme est chargé, sur le terrain déblayé, d'organiser la société. — Encore faudrait-il définir cette organisation « de l'ordre à venir. » C'est ce que M. Littré n'a fait nulle part. Découragé par l'exemple du prodigieux avortement de la *Politique positive* et de la *Synthèse subjective*, il ne se risque pas lui-même dans les grandes aventures de l'utopie libre. Il se borne à de vagues formules. Organiser la société suivant la conception positive du monde, il ne sort guère de là. Quand il veut arriver à des précisions, il indique, comme grandes lois sociologiques, le développement ininterrompu des sciences et l'extension toujours croissante de la laïcité dans le monde moderne. Cela suffit-il pour fonder à tout jamais le bonheur de l'humanité?

Si l'on examinait de près et dans leur ordre chronologique tous les écrits de M. Littré, on pourrait réduire à bien peu de chose son dogmatisme d'école. L'influence que la philosophie positive a exercée sur le développement de son intelligence est profonde, mais peu à peu les dogmes perdirent de leur précision dans son esprit. Le curieux *Épilogue* qu'il a tracé d'une main défaillante à la fin de

son édition commentée de *Conservation, Révolution, Positivisme*, peut servir à nous éclairer sur cet état intellectuel qu'on n'a pas assez remarqué jusqu'ici. Dans une lettre adressée à un Américain très lettré, M. Harrisse, Sainte-Beuve avait dit, parlant de M. Littré : « Si quelque chose manque à cette intelligence saine, vigoureuse et même robuste, ce sont les nuances, et ce manque de nuances se fait sentir jusque dans cette foi intellectuelle (qui me fait l'effet, par momens, d'une sorte de superstition et de crédulité) pour un système qui, dans ses lignes générales, ne me paraît pas si nécessairement identifié avec ce cerveau obscur et abstrus, et trop souvent malade, qui s'appelait Auguste Comte. » M. Littré, quand plus tard il connut cette lettre, y répondit en opposant sa situation philosophique à celle de son critique : « Sainte-Beuve se refusait à toute philosophie arrêtée. Il ne voulait être qu'un libre penseur et prétendait conserver une indépendance illimitée en ce grand diocèse qui lui doit sa pittoresque dénomination... C'était ma soumission à des dogmes philosophiques déterminés qu'il blâmait, la traitant de superstition. » Et alors il profite de cette occasion solennelle, presque la dernière, pour faire sa profession de foi philosophique : « N'en déplaise à cet esprit si éminent en tant de choses et si puissant dans la critique, je reconnais le pouvoir des dogmes, et la libre pensée ne me suffit pas. » Soit; mais en quoi se résume son *Credo* positiviste? « La hiérarchie des sciences me convainc; la sociologie me démontre quelques grandes lois; et la philosophie qui résulte de cette coordination du savoir humain ne me laisse pas plus aujourd'hui qu'alors la liberté de refuser mon assentiment. » C'est tout.

Relisons ligne par ligne ce programme; nous y trouvons la célèbre classification des sciences, qui en elle-même n'est pas liée nécessairement au positivisme et peut s'en détacher sans peine (1), surtout si l'on y ajoute, comme le voulait M. Littré, l'économie politique, une théorie cérébrale, une psychologie, une esthétique et une morale. Quoi encore? Quelques lois de sociologie, mais très géné-

(1) M. Littré est revenu plusieurs fois sur la théorie de la hiérarchie des sciences et de leur coordination, si chère à Auguste Comte. Il l'a exposée et défendue contre ses adversaires, dans son livre sur *Auguste Comte et le Positivisme*, dans sa *Leçon à l'École polytechnique* en 1871, dans la préface de *la Science au point de vue philosophique*. Il se l'est donc fortement appropriée, mais il ne s'en sert, à ma connaissance, qu'une fois, uniquement pour ranger dans un certain ordre les morceaux très divers qui composent ce dernier volume et leur donner une sorte de cohésion apparente et d'enchaînement qu'ils n'auraient pas sans cela. C'est là une de ces théories qui ont leur intérêt spéculatif, mais qui pour être appliquées à l'évolution historique des sciences demandent bien des correctifs et des atténuations. En tout cas, elle peut être indifféremment acceptée ou rejetée par des philosophes ou des savans, sans que ces philosophes ou ces savans soient à aucun degré des adeptes de la doctrine positive. Elle n'est donc pas essentielle à cette doctrine.

rales, sans certitude dans les prévisions, en raison de la complication extrême de cette science, la loi de l'évolution, par exemple, qui est vraie si on l'applique au passé, une loi qu'Auguste Comte a incorporée à sa doctrine, dont M. Littré a tiré un si beau parti dans ses appréciations historiques, mais qui assurément existait avant eux et que beaucoup de philosophes acceptent sans être positivistes à aucun degré. — Quoi enfin? « La philosophie qui résulte de la coordination du savoir humain, » c'est-à-dire, sous un terme plus clair, la conception positive du monde. Cela seul est d'essence positiviste. Mais qu'est-ce que cette conception? Nous n'étonnerons aucun de ceux qui sont au courant de ces questions en disant que c'est moins un dogme qu'une négation. Elle s'oppose, nous dit-on, à deux autres conceptions, la conception théologique, d'après laquelle l'homme imagine dans la création et le gouvernement du monde des volontés dont il fait des dieux ou une volonté dont il fait un dieu unique, et la conception métaphysique d'après laquelle l'homme supprime des volontés arbitraires et les remplace par des entités, des forces, des causes permanentes. La conception positive du monde n'imagine et ne suppose rien ; elle traduit ce qui est sous ses yeux et ce qui se révèle à l'observation sensible, un monde de phénomènes unis par des relations constantes, un monde où règnent non plus des volontés ni des causes mystérieuses, mais des lois ; un monde d'où sont bannis, avec les dieux des vieilles théologies, l'absolu et l'infini de l'ancienne métaphysique ; un monde où tout émanant de l'expérience retourne à l'expérience, où le savoir n'est que l'expression exacte de ce que l'expérience y a mis, où il est admis qu'aucune réalité ne peut être établie ni par l'intuition, ni par le raisonnement, que rien ne peut être deviné, que tout ce qui n'est pas observable est comme s'il n'existait pas. — Qu'y a-t-il là autre chose que le rejet hors de la philosophie de tout ce qui n'est pas un phénomène sensible ou une loi ? Et quand on nous dit que désormais il n'y aura plus de conflit possible entre la philosophie et la science positives, vraiment le contraire serait bien étrange, puisqu'on ne met dans la philosophie que précisément ce qu'il y a dans cette science. La philosophie n'est plus, dans son contenu et dans sa méthode, que la généralisation la plus haute des sciences particulières ; elle n'a plus rien qui lui soit propre ; elle n'est plus que « la coordination du savoir positif. » C'est au fond une pure négation. Il est vrai que cette négation n'est pas une négation absolue ; on ne nie pas qu'il y ait un infini, un absolu, une cause première ; on l'ignore et l'on veut l'ignore ; hors des matières de l'expérience sensible, ce qui se passe ne nous regarde plus ; on s'abstient même d'y penser, on n'en sait rien et l'on se fait gloire de n'en rien savoir. Telle est la conception du monde que

M. Littré a tirée de l'immense appareil érudit et dialectique déployé par Auguste Comte. Cette conception est le dernier résidu de sa pensée; elle est aussi la vraie conclusion de tout le mouvement positiviste, la dernière unité subsistante entre les différens groupes de penseurs qui, à un degré quelconque, prétendent relever du positivisme.

Parmi eux, en France, il faut citer en première ligne les adeptes fidèles qui ont suivi Auguste Comte jusqu'au bout, tels que le docteur Robinet et M. Laffitte, et, d'autre part, ceux qui ont accompagné M. Littré dans son schisme antithéologique, tels que M. Wyrouboff et le docteur Charles Robin. L'église orthodoxe compte à Paris quelques centaines d'adhérens, tout au plus; quelques groupes existent aussi en province; on en signale en Suède et dans certaines contrées de l'Allemagne du Sud. En Angleterre, il faut faire la même distinction qu'en France, selon que les positivistes ont suivi Comte dans la dernière évolution de sa pensée (*later Comtism*) et qu'ils acceptent son système complet, philosophique, social et religieux, ou qu'ils se refusent à le suivre dans sa transformation et s'attachent exclusivement au *Cours de philosophie positive* (*earlier Comtism*). Miss Harriet Martineau, la chère disciple, Richard Congrève, qui depuis a fait une évolution dans le sens piétiste, et le docteur Bridges ont été d'abord les grands fidèles. Le docteur Bridges, notamment, a maintenu avec beaucoup de vivacité, dans une polémique qui a eu son heure en Angleterre, l'unité indissoluble de la doctrine d'Auguste Comte, prenant à partie Stuart Mill, qui prétendait faire dans cette doctrine deux parts indépendantes l'une de l'autre, « l'une renfermant de grandes vérités avec un petit nombre d'erreurs, l'autre où quelques suggestions heureuses surnagent au milieu d'un véritable chaos d'incohérences. » — Mais Stuart Mill lui-même et un grand nombre de penseurs anglais, quelques-uns de premier ordre, MM. Bain, Bailey, Lewes, Herbert Spencer, ont reçu fortement l'empreinte de l'idée positiviste au moins au commencement de leur carrière philosophique. Ceux-là se sont dégagés très librement de cette influence dans ce qu'elle avait d'étroit et de trop particulier. Aucun pourtant ne désavouerait, j'en suis sûr, l'influence d'origine. — A côté de ces positivistes de la première ou de la deuxième heure, en France et en Angleterre, il faut marquer la place d'une multitude flottante et toujours croissante de positivistes d'intention et de fait, hommes de science, politiques, hommes du monde, qui, sans avoir approfondi la doctrine, se sont ralliés à ces deux propositions qu'ils ont nettement saisies à travers les complications et les obscurités de détail et où d'ailleurs se résume la philosophie de l'école: exclure la métaphysique et réduire la connaissance à la science positive, qui doit suffire à tout, étant la seule qui puisse

donner des résultats vérifiables et se placer en dehors des erreurs possibles et des contradictions.

II.

Nous avons dit que la conception nouvelle du monde, qui est la seule unité et le seul lien des différens groupes entre lesquels se divise l'école, la conception positive est une négation: nous aurions dû dire qu'elle est une double négation, ou plus exactement encore la résultante de deux éliminations successives. Elle est d'abord l'exclusion de l'idée religieuse et de la métaphysique; mais elle est aussi bien, dans les programmes officiels, l'exclusion du matérialisme et de l'athéisme. — Ici se pose une grave question : cet état idéal d'un équilibre purement négatif est-il possible? L'esprit humain peut-il s'y tenir longtemps, autrement que par un effort systématique et artificiel qui ne peut être que momentané? N'oscillera-t-il pas nécessairement à droite ou à gauche, d'un côté ou de l'autre des deux affirmations opposées, ce qui prouverait au moins que cet état négatif est contraire à la nature humaine, à l'essence même et aux conditions de l'esprit?

M. Littré se montre très ferme, en théorie, dans cette résolution de se tenir à égale distance des affirmations contraires, de ne dogmatiser ni pour ni contre les réalités invisibles, ni pour ni contre l'essence des choses, de ne rien voir ni savoir au-delà des faits constatés et des lois démontrées, de se maintenir dans l'ordre des phénomènes physiques, seuls capables du caractère de positivité que réclame la doctrine. Son dogme constant est de ne rien affirmer, de ne rien nier au-delà de cette sphère que mesure strictement l'expérience sensible. Ses aphorismes à cet égard sont catégoriques, multipliés. Une des dernières pages qu'il ait écrites (1) mérite d'être citée pour la précision et la fermeté de ses déclarations. « Ne connaissant ni l'origine ni la fin des choses, il n'y a pas lieu pour nous de nier qu'il y ait quelque chose au-delà de cette origine et de cette fin (ceci est contre les matérialistes et les athées), pas plus qu'il n'y a lieu d'affirmer (ceci est contre les spiritualistes, les métaphysiciens et les théologiens). » La doctrine positive réserve la question suprême d'une intelligence divine, en ce sens qu'elle reconnaît être dans une ignorance absolue, comme du reste les sciences particulières qui sont ses affluens, de l'origine et de la fin des choses, ce qui implique nécessairement que, si elle ne nie pas une intelligence divine, elle ne l'affirme pas, demeurant parfaitement neutre entre la négation

(1) *Transrationalisme.* (*Revue de philosophie positive*, janvier 1880, *passim.*)

et l'affirmation, qui, au point où nous en sommes, se valent. Il va sans dire qu'elle exclut le matérialisme, qui est une explication de ce que nul ne peut expliquer. Elle ne cache pas non plus ce que le naturalisme a d'exorbitant; car elle dit comme M. de Maistre, en parlant de la nature : « Quelle est cette femme ? » Si la nature représente l'ensemble des choses à nous connues, tant mieux; cette connaissance est, comme ces choses, relative, expérimentale, et laisse en dehors les régions de ce que nous appelons l'*inconnaissable*, et dont nous nous reculons, justement à cause de ce nom qu'elles portent. Si, au contraire, la nature représente un pouvoir infini, auteur et *arrangeur* de l'univers, tant pis; nul savoir positif ne rencontre au bout de ses recherches ce pouvoir, qui, dès lors, doit être rigoureusement passé sous silence. Expérimentalement, nous ne savons rien sur l'éternité de la matière, ni sur l'hypothèse-Dieu. Sur quel fondement déclare-t-on la matière éternelle? Sur ce que nous ne la voyons jamais ni croître, ni décroître, ni naître, ni périr? Mais ce qui est un dogme assuré dans les limites du connaissable, ne le dépasse pas et ne vaut pas plus que toute autre expérience; c'est-à-dire que l'expérience ne nous apprend rien sur l'origine ni la fin du temps. Nous ne savons donc pas si le monde est illimité dans le temps, pas plus que nous ne savons s'il est limité dans l'espace, ni réciproquement s'il est illimité dans l'espace et limité dans le temps. — Et de même certains philosophes ont tort de reprocher à Laplace « l'insolence » qu'il se permettait en bannissant Dieu de l'explication du monde comme une hypothèse inutile. *Insolence*, dit M. Littré, n'est pas du style philosophique. S'il y a une insolence de la part de celui qui nie, il y en a aussi de la part de celui qui affirme, et la philosophie positive renvoie les deux plaideurs dos à dos. Eux-mêmes, ces philosophes, ces métaphysiciens, quand ils parlent d'un principe supérieur d'ordre, d'harmonie, d'unité, n'avouent-ils pas que ce principe, Dieu en d'autres termes, échappe à toute perception sensible, à toute investigation scientifique? Ce qui échappe à toute perception sensible, à toute investigation scientifique, qu'est-ce autre chose qu'une hypothèse sur laquelle les opinions sont libres sans insolence (1)? — Et ailleurs, résumant dans les plus fortes expressions toute sa doctrine à cet égard : « On ne doit pas, répond-il à M. Stuart Mill qui lui paraît avoir enfreint cette loi essentielle, on ne doit pas considérer le *philosopher* positif comme si, traitant des causes secondes, il laissait libre de penser ce que l'on veut des causes premières. Non, il ne laisse là-dessus aucune liberté; il déclare les causes premières inconnues, inconnaissables. Les déclarer inconnaissables, ce n'est ni les affirmer, ni les nier. L'absence d'affir-

(1) *Transrationalisme*. (*Revue de philosophie positive*, janvier 1880, p. 42.)

mation et l'absence de négation sont indivisibles, et l'on ne peut arbitrairement répudier l'absence d'affirmation pour s'attacher à l'absence de négation. On ne peut servir deux maîtres à la fois, le relatif et l'absolu. Concevoir une certaine connaissance là où l'on ne peut mettre rigoureusement que l'inconnu, c'est non pas concilier, mais juxtaposer les incompatibilités. »

Nous touchons là le fond de la philosophie positive, le fond même de la pensée de M. Littré. C'est le programme d'une neutralité obligatoire, aussi formel que possible, sur les causes et les origines du monde. Dans la pratique, M. Littré y est-il fidèle ? Les autres positivistes y sont-ils fidèles plus que lui ? En philosophie d'ailleurs comme en politique, jamais programme de neutralité fut-il scrupuleusement observé ? A moins d'être résolûment sceptique, il est bien malaisé de se tenir dans un milieu chimérique et de se conserver longtemps dans un équilibre instable. Ce sont là des situations à peu près impossibles, rêvées souvent, rarement maintenues. Et il arrive presque toujours que, si les neutralités de ce genre penchent d'un côté, c'est plutôt vers la négation que vers l'affirmation. Faut-il s'en étonner? A prendre les choses dans leur liaison naturelle et l'esprit humain dans sa logique, il n'en peut être autrement. La raison cède, sans bien s'en rendre compte à elle-même, à cet attrait des grands problèmes, d'autant plus irritans qu'ils lui sont défendus, et instinctivement, dans de pareilles circonstances d'esprit, elle incline à les résoudre dans un sens ou dans un autre, dans un sens plutôt que dans un autre, plus volontiers dans le sens de la négation. Car déjà dans l'acte primordial, dans l'acte par lequel on écarte comme inaccessible ce genre de problèmes, il y a un effort hostile par lequel on essaie de dominer et de refouler les instincts métaphysiques ou religieux de l'humanité. En se croyant neutre, on prend parti, cette neutralité ne s'obtenant qu'au prix d'une certaine contrainte exercée par l'esprit sur lui-même (1).

Tel est le cas de M. Littré. Quand il rompt cet équilibre idéal dans lequel il espère en vain se maintenir, ce n'est pas au profit des spiritualistes et des métaphysiciens, c'est à leurs dépens et au profit de leurs adversaires. En faut-il des preuves? Elles abondent sous la main qui parcourt au hasard les écrits philosophiques de M. Littré. Il y aurait quelque puérilité à faire, en pareille matière, une guerre assez misérable de textes; il faut bien en citer cependant quelques-uns pour mettre hors de toute contestation possible une assertion aussi grave. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans les *Paroles de philosophie positive :* « L'univers nous apparaît pré-

(1) Nous avons déjà touché ce point, qui a son importance, dans le livre intitulé *le Matérialisme et la Science*, chap. III.

sentement comme un ensemble ayant ses causes en lui-même, causes que nous nommons des lois. L'*immanence*, c'est la science expliquant *l'univers* par des causes qui sont en lui... L'immanence est directement infinie; car, laissant les types et les figures, elle nous met sans intermédiaire en rapport avec les éternels moteurs d'un univers illimité, et découvre à la pensée stupéfaite et ravie les mondes portés sur l'abîme de l'espace et la vie portée sur l'abîme du temps (1). » Il paraît bien qu'il y a là une doctrine fort explicite. On oppose à l'idée de la transcendance celle de l'immanence qui explique l'univers par des causes qu'il porte en lui-même, qui soutient qu'il a en lui son principe et sa raison d'être, sa nécessité et son éternité. C'est là une affirmation qui dépasse singulièrement « la sphère des faits vérifiables et des lois démontrées. »

S'il s'agit non plus de l'origine du monde, mais de la nature de l'âme, M. Littré ne garde pas davantage, en pratique, la neutralité qu'il recommande si vivement dans ses programmes. L'âme, pour un positiviste conséquent, devrait être un x pur, une inconnue, la cause inconnaissable des phénomènes de pensée, de sentiment et de volonté, soit que cette cause se résolve dans l'organisme, soit qu'elle constitue un principe distinct et supérieur. Il n'est guère douteux cependant que M. Littré prenne parti contre l'âme en tant qu'âme et qu'il la réduise à n'être qu'une fonction du système nerveux. Il accorde volontiers son patronage, l'honneur public de son nom et d'une préface à des livres tels que celui de M. Leblais, *Matérialisme et Spiritualisme*, où l'une des deux doctrines est fort maltraitée au profit de l'autre; ce qui montre bien que la neutralité diplomatique des positivistes cache un traité secret d'alliance avec les adversaires du spiritualisme, qui est l'ennemi commun, et qu'il y aurait quelque naïveté à s'imaginer que, dans la grande mêlée des doctrines leurs préférences ou leurs vœux soient équivoques. — Dans la préface qu'il a mise au-devant du livre de M. Leblais, M. Littré soutient que la pensée est à la substance nerveuse ce que la pesanteur est à la matière, c'est-à-dire un phénomène irréductible, qui, dans l'état actuel de nos connaissances, est à soi-même sa propre explication. « De même que le physicien reconnaît que la matière pèse, le physiologiste constate que la substance nerveuse pense, sans que ni l'un ni l'autre aient la prétention d'expliquer pourquoi l'une pèse et pourquoi l'autre pense. » De pareilles propositions, assurément, ne seraient désavouées ni par M. Moleschott, ni par M. Carl Vogt. Toutes les fois qu'il s'agit de l'âme, visiblement M. Littré incline vers les doctrines du physicochimisme. Il combat quelque part une proposition fort innocente de

(1) Page 34.

M. Cournot, disant « que l'homme n'a conçu l'âme que pour se rendre compte de sa propre nature, de ses facultés supérieures, de faits de conscience qui n'ont rien de commun avec ceux que le physiologiste étudie scientifiquement. » — M. Littré proteste contre cette thèse d'un semi-spiritualisme qui l'inquiète : « En fait d'études psychiques, je suis du côté des physiologistes, déclare-t-il, et non du côté des psychologistes. Je ferai toutes les concessions qu'on voudra sur les ténèbres qui enveloppent encore certains phénomènes psychiques; mais il n'en est pas moins certain que tous les faits de conscience se passent dans le cerveau, qu'ils n'existent pas sans cerveau, qu'ils sont abolis quand le cerveau éprouve une lésion destructive, et que le cerveau appartient à la physiologie. Séparer l'organe et la fonction est aujourd'hui une impossibilité doctrinale (1). » Je n'examine pas ici le fond de la question; je marque seulement la nuance de la doctrine exprimée, et sur cette nuance le doute n'est pas possible. Là encore la neutralité est toute platonique et imaginaire.

Mais tandis que la plupart des positivistes inclinent, sous la pression secrète de la doctrine, vers le naturalisme pur et simple, d'autres se redressent par un élan inattendu et semblent, en dépit de leur pacte avec l'expérience sensible, céder à je ne sais quel appel irrésistible de l'au-delà, franchir par de vives intuitions la frontière interdite et porter leur pensée dans les régions où se cachent les causes inconnues. C'est un mouvement inverse de celui que je viens de décrire, mouvement très curieux aussi et qui prouve, par cette nouvelle et plus étonnante contradiction, combien le positivisme a de peine à se maintenir dans son ancien programme d'abstention complète, comme il lui est malaisé de rester indécis et suspendu entre l'affirmation et la négation sur les premières causes et par quelle logique inévitable il obéit à ce dilemme qui lui impose ou de fermer l'inconnu et de mettre l'infini dans la nature, ou de montrer aux limites de l'univers la réalité illimitée, la puissance infinie et d'éveiller ainsi dans l'esprit humain des curiosités indomptables.

Pour montrer les irrésistibles tentations de ce retour vers les domaines interdits par la science positive, nous n'avons qu'à rappeler l'exemple de M. Comte, dans la seconde période de sa vie philosophique, aboutissant à une sorte de mysticisme humanitaire. Après ces déclarations superbes contre toute théologie et toute métaphysique, il revient à une théologie, et à laquelle! Nous l'avons retrouvé à la fin de sa carrière croyant à des volontés, lui qui n'avait cru jus-

(1) *Revue de philosophie positive*, janvier 1880, p. 43.

qu'ici qu'à des lois, écrivant en style d'oracle ce vers qui est en contresens avec toute la philosophie positive :

Pour compléter les lois, il faut des volontés,

marquant dans l'amour la finalité universelle, fondant enfin la religion de l'humanité. Quelle éclatante démonstration de ce fait psychologique si justement signalé par un penseur contemporain : « Telle est la vertu des instincts métaphysiques que, si l'on chasse la métaphysique du domaine de la croyance par la porte de la science, elle revient bien vite par celle de la poésie et du mysticisme! »

M. Littré lui-même, enfermé volontairement dans la sphère positive et même inclinant, par une préférence sensible, du côté du mécanisme, semble parfois subir l'attrait des régions mystérieuses. Lisons cette page singulière qui, malgré la dureté laborieuse de style, reçoit de l'idée qu'elle exprime un reflet d'austère beauté : « Ce qui est au-delà des faits et des lois, soit, matériellement, le fond de l'espace sans borne, soit, intellectuellement, l'enchaînement des causes sans terme, est absolument inaccessible à l'esprit humain. Mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité, tant matérielle qu'intellectuelle, tient par un lien étroit à nos connaissances et devient par cette alliance une idée positive et du même ordre; je veux dire que, en les touchant et en les bordant, cette immensité apparaît sous son double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un océan qui vient battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable (1). » Que de réflexions pourrait susciter en nous cette réalité affirmée d'un infini « qui touche et qui borde de tous les côtés nos connaissances » et aussi sur cette vision salutaire et formidable qui nous attire et nous écrase! M. Stuart Mill, lui aussi, a eu cette vision. Il entrevoit « des fissures à ce mur qui nous enferme, » à travers lesquelles perce un rayon de cette lumière qui éclaire un dehors inconnu. Il entreprend même de montrer que, tout en s'appropriant la philosophie positive, on peut se figurer dans l'inconnaissable un dieu qui gouverne le monde. « Quant à moi, dit M. Littré, je ne m'aventure pas si loin. J'accepte les graves leçons qui émanent de l'inconnaissable. Il s'oppose directement à ces tendances téméraires, et il s'y oppose sans plus ample informé, sans discussion et par sa seule présence.

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 505.

Il me suffit de le contempler sur le trône de sa sombre grandeur pour me dégager de tous les dogmatismes (1). » Cela ne peut suffire à tout le monde; en face de pareilles visions, se dégager complètement n'est pas facile.

Personne, parmi les penseurs plus ou moins directement issus du positivisme, n'a plus vaillamment accepté la nécessité de cette conception de l'inconnaissable et des conséquences qu'elle implique, personne n'en a plus clairement et résolûment dégagé le sens véritable et la portée que ce vaste et puissant esprit, M. Herbert Spencer. Mais c'est en même temps la destruction logique du positivisme. En voici l'exact résumé : Les argumens à l'aide desquels on démontre que l'absolu est inconnaissable expriment imparfaitement la vérité; ils l'expriment uniquement sous le côté logique; sous le côté psychologique, c'est différent. Toutes les propositions de ce genre omettent ou plutôt excluent un fait de la plus haute importance. A côté de la conscience définie dont la logique formule les lois, il y a une conscience indéfinie qui ne peut être formulée. Il y a tout un ordre de pensées, réelles quoiqu'indéfinissables, qui sont des affections normales de l'intelligence. On dit que nous ne pouvons connaître l'absolu; mais dire que nous ne pouvons le connaître, c'est affirmer implicitement qu'il y èn a un. Quand nous nions que nous ayons le pouvoir de connaître l'essence de l'absolu, nous en admettons tacitement l'existence, et ce seul fait prouve que l'absolu a été présent à l'esprit, *non pas en tant que rien, mais en tant que quelque chose*... Un sentiment toujours présent d'existence réelle et substantielle fait la base même de notre intelligence. Le relatif est inconcevable s'il n'est pas en relation avec un absolu réel; autrement ce relatif deviendrait absolu lui-même et acculerait l'argument à une contradiction... En examinant l'opération de la pensée dans ses conditions et dans ses lois, nous voyons également comment il nous est impossible de nous défaire de la conscience d'une réalité cachée derrière les apparences et comment de cette impossibilité résulte notre indestructible croyance à cette réalité (2).

Dans ce ferme réalisme opposé à la philosophie dissolvante du phénoménisme universel, dans cette impossibilité de concevoir le relatif sans relation avec un absolu réel, ne croirait-on pas entendre comme un écho lointain, mais puissant encore, de la célèbre théorie de Descartes sur le nécessaire que le contingent suppose, sur l'infini que réclame le fini comme dernier terme et comme suprême appui des existences, comme la réalité suprême à laquelle sont suspendues la chaîne des idées et celle des mondes?

(1) *Revue de philosophie positive*, janvier 1880, p. 49.

(2) *Premiers Principes*, chap. IV, p. 93-103.

Il est curieux que ce soit le philosophe le plus hardi de l'école expérimentale qui établisse si clairement cette double impossibilité, l'impossibilité logique du relatif tout seul, s'il n'est pas en relation avec un absolu réel, et l'impossibilité psychologique où nous sommes de nous défaire de l'idée de la substance et de la cause, du *noumène* de Kant, nommé partout comme antithèse du *phénomène*, pensé partout et nécessairement comme le principe de l'être et de la raison. Ce retour à la métaphysique était inévitable du moment qu'on laissait subsister, aux dernières limites du savoir positif, ce mystérieux au-delà, soit l'immensité vaguement montrée par M. Littré, au bord de laquelle il s'efforce en vain de retenir l'esprit humain, soit cette région de l'inconnaissable où Stuart Mill et Herbert Spencer placent le principe anonyme des choses, la source inépuisable de la force. En vain on déclare ce principe à la fois réel et inaccessible. Dès qu'on le proclame réel, c'est qu'on le connaît de quelque façon, et dès qu'on le conçoit, comment empêcher la pensée de s'élancer vers lui, dût-elle se briser contre « le mur infranchissable » que Stuart Mill nous a signalé, ou faire naufrage dans cet abîme que M. Littré nous interdit, soit le vide infini qui se creuse à la limite de toute science, soit « cet océan qui vient battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile? »

Il n'y a qu'une manière de supprimer ces tentations, ces troubles toujours renaissans de l'esprit et d'exorciser définitivement ce spectre de l'absolu qui vient nous hanter sans cesse, c'est de nier résolûment. On ne peut vraiment interdire à la pensée la recherche des causes premières qu'en déclarant qu'il n'y en a pas. Mais c'est alors une autre sorte de métaphysique, une métaphysique renversée. Nier toute cause première, c'est encore un dogme, quoique négatif, et c'est ce que la philosophie de Comte et l'esprit primitif de son école ne voulaient pas admettre. Qu'arriva-t-il? Dès la seconde génération de cette école, un grand nombre de positivistes ont pris le parti de sortir d'un état de suspension chimérique et impossible pour se ranger à la négation pure et simple, et pour échapper définitivement à tout soupçon et à tout péril d'idéalisme, ils se sont placés sous les lois plus claires de Büchner et de Moleschott. Il y a eu sur ce point-là une rencontre inévitable et une alliance entre le positivisme simplifié et le matérialisme scientifique; cette alliance dure encore et même semble se consolider. Les raffinés du positivisme suspensif se font plus rares de jour en jour. — Et qu'on ne s'imagine pas que nous ayons voulu nous donner simplement le plaisir puéril de mettre une école puissante en contradiction avec elle-même en montrant cette double et contraire tendance à laquelle obéissent simultanément ses représentans principaux, les uns remontant par l'essor de la pensée transcendante

vers la source supérieure de toute substance et de toute force, les autres retournant vers l'immanence qui ferme cette source et enferme toutes les causes possibles dans le sein de la matière éternelle. Assurément non. Nous avons étalé le spectacle instructif de cette opposition de tendances issues de la même école pour montrer, par un éclatant exemple, que l'esprit humain est de telle nature qu'on ne peut l'empêcher, quoi qu'on fasse, de dogmatiser sur l'essence des choses; que la philosophie positive poursuivait une chimère quand elle posait son fameux principe « de l'absence indivisible d'affirmation et de négation; » que pas un seul des représentans les plus connus de cette philosophie ne s'est montré fidèle à ce programme; que tous enfin ont affirmé ou nié quelque chose au-delà des faits sensibles et des lois, les uns en montrant les problèmes inaccessibles suspendus devant l'esprit et l'attirant de plus en plus, les autres en les supprimant et déclarant tout simplement que la croyance à ces problèmes était la dernière superstition de l'esprit humain. Dans les deux cas, il y a eu infraction évidente au programme primitif de l'école, et ce fait constant, où se révèle une loi de la pensée, méritait assurément d'être signalé, quelle que soit d'ailleurs la conclusion que l'on doive en tirer.

III.

Les formes du scepticisme varient selon les natures d'esprit et selon les temps. Ce n'est que pour de grandes âmes, rares à toutes les époques et ravagées par la pensée intérieure, qu'il peut être question d'un doute comme celui de Pascal, qui n'est que la recherche ardente des vérités supérieures et le désespoir de ne pouvoir leur donner l'évidence de la géométrie. Il ne peut s'agir non plus, sauf pour quelques dilettantes, du doute érudit, élégant, épicurien à la façon de Montaigne, et pas davantage de la critique savante, hérissée d'abstractions et de formules, de Kant, sauf pour les philosophes de profession, les seuls qui puissent être sensibles aux troubles de l'idéalisme subjectif. Le positivisme s'offrait tout naturellement à un grand nombre d'intelligences de ce temps, les unes détestant et méprisant d'instinct la métaphysique qu'elles ne connaissent pas, les autres fatiguées des discussions éternelles et inutiles. Elles ont trouvé dans cette philosophie la forme prédestinée et populaire du scepticisme dans un temps comme le nôtre, témoin du progrès des sciences, de leurs fécondes applications, de la constance et de la régularité de leurs résultats. C'est un scepticisme limité. A vrai dire, il n'y a plus guère de scepticisme

absolu possible; les expériences répétées, les vérifications toujours possibles, la précision du calcul empêchent, pratiquement au moins, le doute dans l'ordre des faits physiques et sensibles. Ce nouveau scepticisme, conforme aux instincts scientifiques aussi bien qu'à certaines préventions de notre âge, n'est donc un scepticisme qu'à l'égard des objets métaphysiques; pour tout le reste c'est un dogmatisme étroit; il croit aux faits physiques et à la relation constante des faits; il croit aussi, sans nettement la définir, à la nature, à sa nécessité et à son éternité.

A tous ces titres, une partie de cette génération a cru reconnaître son image dans la philosophie positive et lui a donné d'emblée sa confiance.

Une autre raison s'ajoute à celles que nous venons d'indiquer; elle se tire des circonstances politiques et sociales où nous sommes engagés, et particulièrement de la lutte toujours plus vive et plus aiguë entre l'état laïque et les croyances théologiques. M. Littré avait bien senti les avantages que cette polémique ardente devait donner à la doctrine qu'il représentait; il comprenait à merveille que la société laïque, obligée d'opposer un dogme à un autre, n'hésiterait pas à prendre la doctrine positive pour l'opposer soit aux théologies que cette doctrine détruit radicalement, soit aux diverses métaphysiques qui, en maintenant l'absolu, laissaient le retour ouvert aux conceptions religieuses et devaient être suspectes pour le gros du public, de connivence avec « l'ennemi commun. » Il n'a pas dû être surpris de la prédilection que certains partis et quelques hommes politiques devaient marquer, dans des occasions solennelles, en faveur d'Auguste Comte, et de la tendance qu'ils ont à faire de ce nom un symbole et un drapeau, oubliant que le célèbre chef de l'école n'était rien moins qu'un homme de liberté et qu'il n'avait aspiré toute sa vie qu'à établir sous des formes diverses la dictature spirituelle dont il s'était investi lui-même dans un rêve ardent et tenace. — Nous avons vu, dans un précédent article, avec quel sentiment élevé de justice M. Littré repoussait, dans la lutte engagée, toute intervention de la loi préventive, tout appel à la violence. Mais il n'en était pas moins fier des progrès « du moderne état laïque; » il les opposait à la décroissance continue « de l'ancien état théologique. » Il faudra, disait-il, dans une page qui est un cri de triomphe, que nos adversaires soient bien habiles, plus habiles qu'ils n'ont été, pour retenir ou conquérir l'immense terrain qu'ils ont perdu, alors que toutes les positions étaient entre leurs mains. L'incrédulité qui a pénétré dans tous les rangs de la société, aussi bien en haut qu'en bas, et peut-être même, aujourd'hui du moins, plus en bas qu'en haut, a mis hors de l'église, et si je puis ainsi parler, *sur le pavé spirituel* un grand nombre de personnes qui n'ont

plus pour se diriger en morale et en politique que des idées révolutionnaires et métaphysiques. Cela ne suffit plus; il s'en faut beaucoup. La philosophie positive leur offre un refuge où ils sont à l'abri de tout retour offensif des doctrines théologiques, où ils acquièrent la *foi scientifique*, et où ils trouvent une ample carrière à leur activité sociale (1).

C'est à ces influences combinées qu'il faut attribuer le triomphe apparent de la philosophie positive. Mais en adoptant le nom du positivisme comme un mot d'ordre, la plupart de ceux qui s'y rallient ont singulièrement simplifié la doctrine. Ils l'ont réduite à cette question qui me paraît être la suprême transformation qu'elle doit subir, et qui, sous cette forme renouvelée et plus saisissante pour la masse des esprits, pourrait bien être la question la plus grave dans la sphère des idées, la plus dramatique du XIX[e] siècle : « La science (et par là il faut entendre, dans les habitudes du langage nouveau, la science positive) ne suffit-elle pas à donner à l'homme tout ce qui lui est nécessaire aussi bien dans l'ordre idéal que dans l'ordre industriel et physique? Qu'avons-nous besoin d'autre chose? Et à quoi bon nous troubler l'esprit de vains reflets et de lueurs trompeuses quand nous avons là sous la main et sous les yeux la source inépuisable des clartés qui ne trompent pas, l'expérience sensible, et le contrôle indiscutable dans la vérification des faits? Le principe de toute certitude et le critérium de toute évidence, tout est là. Que voulons-nous de plus? »

Vraiment, cela suffit-il? Peut-on croire en effet que la science positive satisfasse toutes les aspirations de cette noble ambitieuse, la pensée humaine? Quel domaine limité, étroitement mesuré, impossible à maintenir dans ses strictes limites, que celui de l'expérience positive! A chaque instant, M. Littré laisse échapper de son cœur de savant comme un regret de ces lacunes et de ces insuffisances. Au terme de ses recherches sur les hypothèses de la cosmogonie, il avoue que la cosmogonie positive entend seulement exposer la liaison de quelques phases d'évolution, mais qu'elle renonce délibérément à rien expliquer au-delà; elle n'a même pas le droit d'accepter, quoi qu'on en ait dit, des hypothèses comme celle du transformisme, « bien qu'à ses yeux cette théorie demeure éminemment recommandable (2). » Il arrive qu'après avoir exposé tous les problèmes de la science de la nature, après avoir parcouru tous ces hauts sommets auxquels aspire le savoir humain, le savant s'écrie au moment où il s'arrête, fatigué et mécontent : « Ce n'est pas avec l'impression d'une orgueilleuse satisfaction que j'ai voulu laisser

(1) *Remarques*, p. 312.
(2) *La Science au point de vue philosophique*, p. 559 et préface.

mon lecteur. J'ai exposé les hypothèses relatives à l'univers, au monde, à la terre, aux espèces vivantes. Rien n'est plus propre à faire toucher à l'esprit humain les bornes qui le renferment. Dès qu'il tente de parvenir à ce qu'exprime le mot ambitieux de cosmogonie, il franchit les uns après les autres maints degrés prodigieux; mais quelque vaste espace qu'il parcoure ainsi, quelque immensité qu'il traverse, d'autres immensités s'ouvrent à perte de vue, et il revient résigné à ignorer. »

Ces grandes hypothèses elles-mêmes ne sont-elles pas en contradiction avec la méthode de l'école, qui, dans sa rigueur, ne doit admettre comme faits positifs que les faits vérifiés, et, par conséquent, ne devrait rechercher que ceux qui sont vérifiables? Le mot d'*hypothèses positives* employé par M. Littré est un mot peu rassurant pour l'orthodoxie de l'école, puisque ces hypothèses peuvent gagner ou perdre en consistance à mesure que se révèlent des faits nouveaux qui leur sont favorables ou contraires et que, dès lors, elles n'ont à aucun degré le caractère de positivité. Qui ne voit combien de problèmes, même dans l'ordre physique et physiologique, échapperont éternellement aux prises de cette doctrine, comme ceux qui ont pour objet la nature intime de la matière et de la force, l'origine du mouvement, l'origine de la vie, l'origine de la sensation? M. Littré me répondra : « C'est là déjà que commence le domaine des choses qui ne peuvent pas être connues. Or, sur tout cela, je professe de ne rien nier et de ne rien affirmer; je ne connais pas l'inconnaissable, j'en constate seulement l'existence; là est la philosophie suprême : aller plus loin est chimérique, aller moins loin est déserter notre destinée. » Mais alors il devrait être interdit même de chercher dans ces voies hasardeuses et sublimes. Et qui ne voit pourtant quelle diminution on ferait subir à l'esprit humain (*diminutio capitis*) si on lui imposait la loi de se borner à la sphère des faits vérifiables et des lois démontrables? Il semble, dès lors, qu'il devrait renoncer à toutes ces conjectures hardies et superbes qui sont la plus haute expression et l'honneur de la pensée, aux limites de la science positive qu'elles dépassent de toutes parts et qu'elles agrandissent sans fin en lui ouvrant des horizons illimités.

Mais c'est surtout dans les recherches qui concernent les phénomènes de l'esprit, l'esprit lui-même et ses lois, qu'éclate cette radicale impuissance. Je ne prendrai que deux exemples, me réduisant à de simples indications. Chacun de ces points réclamerait une étude particulière, et cette étude irait à l'infini. La constitution de la psychologie et l'établissement de la morale trouvent la science positive tout à fait au dépourvu. Par aucun expédient de logique on ne peut obtenir d'elle rien qui puisse nous aider à résoudre d'une

manière satisfaisante ces deux problèmes. Si elle voulait être conséquente avec elle-même, elle les écarterait tout simplement. M. Littré s'y est essayé plusieurs fois; il y a complètement échoué. Certes, ce n'est pas lui que nous accusons, c'est l'instrument insuffisant qu'il emploie, c'est la méthode trop étroite dans laquelle il s'enferme par système, avec une sorte d'obstination invincible et d'avance condamnée à rester stérile.

La psychologie d'abord. M. Littré avait autrefois admis le mot et même, comme nous l'avons montré ailleurs, il avait réclamé la chose dans son ouvrage sur Auguste Comte. Plus tard, il s'aperçut facilement que, par suite des habitudes du langage, ce mot prêtait à une sorte d'équivoque spiritualiste. Or, comme il récusait l'observation par la conscience qui n'est pas comprise dans l'ordre des faits sensibles, il finit par répudier ce terme en lui substituant la locution *physiologie psychique* ou, plus brièvement, *psychophysiologie*, indiquant par le terme *psychique* ce qui est relatif aux sentimens et aux idées, et, par *physiologie*, la formation et la combinaison de ces sentimens et de ces idées en rapport avec la constitution et la fonction du cerveau. Mais les termes qu'on change ne changent absolument rien à la réalité, et les choses peuvent répondre : « Qu'on nous appelle du nom que l'on voudra, cela ne nous empêchera pas d'être ce que nous sommes. » M. Littré a beau nous dire que la description des phénomènes psychiques, avec leur subordination et leur entraînement, est de la pure physiologie, l'étude d'une fonction et de ses effets; que les faits intellectuels et moraux appartiennent au tissu nerveux; que le cas humain n'est qu'un anneau, le plus considérable, il est vrai, d'une chaîne sans limite bien tranchée, jusqu'aux derniers animaux (1), il n'y a là qu'une série d'assertions; celui qui les émet sans preuve ne nous convainc pas; je dirai presque qu'il ne l'essaie pas dans les pages très brèves qu'il a écrites à côté plutôt qu'au sujet de cette importante question. Il n'a pas démontré, ce qui eût été essentiel, l'impossibilité prétendue de la psychologie subjective, de l'observation de l'esprit par lui-même (une de ces objections qu'on renouvelle tous les quinze ou vingt ans pour le besoin de causes nouvelles et qui n'acquièrent pas plus de valeur ni de prix en vieillissant). Il ne démontre pas davantage qu'on puisse se passer, dans toutes les observations anatomiques ou physiologiques du cerveau, d'une psychologie préalable, nécessaire à l'interprétation de ces expériences et sans laquelle il paraît impossible d'établir une distinction quelconque de fonctions entre les divers organes du cerveau, et de rien comprendre à la différence des mouvemens qui se pro-

(1) *La Science au point de vue philosophique*, p. 308.

duisent dans le système nerveux ou dans la substance grise, tout cet ensemble de faits étant des signes absolument muets pour qui n'a pas déjà quelque notion de la chose signifiée.

Avec quelle vigueur supérieure d'analyse Stuart Mill réfutait ces prétentions de la philosophie positive, dont il se séparait avec éclat sur ce point capital! Quand même, disait-il, il serait démontré (et dans l'état actuel, cela ne l'est pas) que tout état de conscience a pour antécédent invariable quelque état particulier du système nerveux, et spécialement dans sa partie centrale, le cerveau, il reste incontestable qu'on ignore en quoi consistent ces états nerveux dont on parle toujours comme si on les connaissait. Nous ne savons pas et nous n'avons aucun moyen de savoir en quoi l'un diffère de l'autre. Nous n'avons même d'autre manière d'étudier leurs lois de succession et leurs coexistences que d'observer les successions et les coexistences des états d'esprit dont on les suppose les générateurs, les causes. Au rebours des prétentions de la psychologie cérébrale, rien n'est mieux établi que l'impossibilité actuelle où nous sommes de déduire les phénomènes intellectuels ou moraux des lois physiologiques de l'organisation nerveuse. Toute connaissance réelle que nous en pouvons avoir ne peut se prendre que dans une étude directe par l'observation mentale. Il existe donc, bien certainement, une science de l'esprit distincte et séparée. « C'est une erreur très grande, très grave en pratique, conclut Stuart Mill, que le parti-pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données de la physiologie. Si imparfaite que soit la science de l'esprit, je n'hésite pas à affirmer qu'elle est beaucoup plus avancée que la partie correspondante de la physiologie, et abandonner la première pour la seconde me semble une infraction aux véritables règles de la philosophie inductive (1). » Depuis M. Littré ou à côté de lui, bien des tentatives ont été faites en Allemagne, en Angleterre et en France, pour ramener toute la science de l'esprit à la psychologie cérébrale. Il me paraît que dans cette voie on n'a guère avancé et qu'on en est toujours aux espérances illimitées en faveur de la nouvelle science, aux dédains injustifiés et aux épigrammes vieillies, aux assertions sans preuve et aux programmes infaillibles. On ne sort pas de là.

Sur la constitution de la science morale, nous aurions à constater le même échec. M. Littré, avec ses instincts supérieurs, sa haute culture, ses mœurs austères, ses nobles habitudes, devait être et fut, en effet, un des penseurs les plus sincèrement préoccupés des conditions et du sort de la morale dans le monde transformé par le positivisme. Il lui eût été insupportable de voir compromettre ou

(1) *Stuart Mill, la Logique,* chap. IV.

diminuer le capital de ces idées dans le tableau qu'il se faisait de la société future, régie par des lois nouvelles. Et comme ces lois nouvelles se résumaient à ses yeux dans l'avènement de la science positive, seule arbitre désormais et régulatrice infaillible de l'activité individuelle et de l'évolution sociale, il lui semblait nécessaire au point de vue de la science, obligatoire au point de vue de la conscience, de rétablir sur des bases universellement acceptées l'idée de justice et tout l'ordre moral qui en dépend. Il l'essaya plusieurs fois. Dans un premier travail (1), préoccupé de chercher ces bases dans la physiologie, il entreprit de démontrer que toute la morale est une dérivation de deux impulsions contraires, l'amour de soi et l'amour des autres, l'*égoïsme* et l'*altruisme* (selon le vocabulaire de l'école), qui eux-mêmes proviennent, l'un de la nécessité de nutrition, qui est imposée à la substance organisée pour qu'elle subsiste comme individu, et l'autre de la nécessité d'aimer, qui lui est imposée par l'union des sexes pour qu'elle subsiste comme espèce. Mais en vain M. Littré s'efforce d'élever et d'ennoblir, en les généralisant, ces deux principes; en vain, sous ce terme d'égoïsme, il fait rentrer toutes les formes imaginables de l'amour de soi : au plus bas degré, la satisfaction des besoins indispensables sans lesquels la vie ne continuerait pas; au-dessus de ce degré élémentaire, l'emploi judicieux de l'égoïsme, tous les moyens d'atteindre la plus grande somme d'existence et de bonheur. En vain il nous prévient que, dans ce terme bizarre de l'altruisme (auquel il donne pour origine la sexualité), il faut comprendre toutes ces dispositions qui, pour faire durer l'espèce, déterminent tout un ensemble d'impulsions variées à l'infini, aboutissant à l'amour, à la famille, puis avec un caractère de généralité croissante, à la patrie et à l'humanité. Lui-même ne paraît ni satisfait de sa tâche ni assuré des résultats qu'il obtient. De pareils élémens ne peuvent donner naissance qu'à des conflits perpétuels entre l'égoïsme et la bienveillance, sans qu'aucune autorité puisse régler ces conflits. Quel principe supérieur s'imposera pour décider entre ces deux sortes d'instincts ou de passions? Voilà donc le monde livré à des luttes sans règle et sans terme. On a beau nous dire que la morale se dégagera de ces luttes et qu'elle accomplira son évolution nécessaire « à mesure que la notion de l'humanité resserrera l'égoïsme et dilatera l'altruisme. » Qui nous garantit cela? Qui nous assure que c'est l'égoïsme qui succombera dans cette lutte et que, agité par les instincts inférieurs et les souvenirs obscurs de son origine, il n'aura pas de retours terribles d'atavisme, des explosions de férocité héréditaire, que l'animal

(1) *Revue de philosophie positive*, janvier 1870.

enfin ne se réveillera pas un jour dans l'homme et n'emportera pas, dans le flot de ses fureurs déchaînées, le long travail des siècles, les résultats des civilisations humaines, les conquêtes de l'histoire, toutes les formes « de l'idéalisation individuelle et collective, » toutes les bases scientifiques du nouvel ordre social posées par la main du génie, consolidées par l'expérience et le temps?

De deux faits physiologiques, l'un ne peut avoir aucune autorité sur l'autre, et, par conséquent, de quel droit espère-t-on qu'à la longue l'un dominera l'autre? M. Littré n'est pas sans avoir senti l'insuffisance de sa théorie. Il a essayé d'y suppléer, quelques années plus tard, en expliquant d'une manière assez inattendue l'idée de justice (1) et lui conférant par cette origine nouvelle le caractère d'autorité dont ne pouvait rendre compte l'origine biologique des besoins. Tout d'un coup, il ramène cette idée, la génératrice de toute la morale, à n'être plus « qu'un fait psychique irréductible, » la conception de l'égalité de deux termes. « Elle n'est pas autre chose, nous dit-il, que la dérivation d'un fait purement intellectuel extrêmement simple, celui qui fait que nous reconnaissons intuitivement la ressemblance ou la différence de deux objets. A égale A ou A diffère de B, voilà le dernier terme auquel tous nos raisonnemens aboutissent comme futur point de départ. Cette intuition est irréductible; on ne peut pas la dissoudre, l'analyser en d'autres élémens; c'est une des bases de notre système logique. » On pourrait arrêter là M. Littré et lui demander ce que signifient, en physiologie cérébrale, ces termes plusieurs fois répétés de *fait intuitif* et d'*intuition*, qui s'accordent difficilement avec les données de la science positive et ressemblent singulièrement à des lois innées et formelles de l'entendement, principes funestes de la métaphysique. On pourrait aussi lui demander de quel droit il transporte une notion purement intellectuelle dans le domaine de l'action et par quelle transformation difficile à prévoir l'axiome de contradiction devient l'idée mère de toute la morale. M. Littré répond à cette objection d'une manière assez confuse : « Ce transport, dit-il, n'a rien que de naturel et de facile. On sait que, anatomiquement, les facultés intellectuelles et les facultés affectives ont le même siège et que, par cette disposition, elles agissent les unes sur les autres, de quelque façon que l'on conçoive leur juxtaposition, soit que l'on imagine, suivant la doctrine de la spécialité, que les cellules intellectuelles sont distinctes des cellules affectives, soit, au contraire, que, identiques dans leur texture, le fonctionnement n'en diffère que suivant l'impression nerveuse, interne ou externe qu'elles reçoivent. » Je

(1) *La Science au point de vue philosophique*, p. 331, 339 et 346.

doute fort que cette explication satisfasse personne, je doute même qu'elle ait satisfait son auteur.

Ce que nous appelons l'égalité morale de deux personnes diffère d'ailleurs complètement, soit de l'identité logique de deux termes, soit de l'égalité mathématique de deux grandeurs. A supposer le transfert de la même impression « des cellules intellectuelles aux cellules affectives, » cela n'expliquerait pas comment naît et se révèle l'élément de la moralité qui consiste dans le respect de la personnalité inviolable, dans l'obligation de l'observer soi-même, ce qui est le devoir, et de le faire observer aux autres, ce qui est le droit. Deux triangles sont égaux, la science positive le constate; elle établit sans peine cette égalité par la mesure exacte des deux grandeurs, et dès lors ils sont identiques. Deux machines sorties de deux usines différentes produisent la même somme de travail, cela est encore d'ordre positif, et l'estimation de deux sommes de travail est aussi exacte que celle de deux quantités; ces deux machines équivalent; soit. Mais qu'est-ce que cela signifie, transporté dans le domaine humain? L'histoire naturelle, à laquelle on ramène l'homme et le tout de l'homme, répugne par toutes ses conditions et par toutes ses lois à des égalités de ce genre. Là il n'est pas vrai que deux hommes soient égaux, comme peuvent l'être deux grandeurs. C'est une notion très compliquée et très tardive que celle de l'égalité morale de deux êtres humains, soumis à la même loi de justice et garantis par le même droit; c'est le produit ultérieur des civilisations réfléchies, loin d'être « un fait psychique irréductible et primordial. » La vérité, c'est que, si nous nous en tenons aux tristes clartés que la science de la nature projette sur cette question et que nous n'allions pas puiser plus haut, dans la conscience, un supplément de lumière et un enseignement plus pur, si la nature est notre seule maîtresse de morale, elle nous montre le spectacle de toutes ses lois en contradiction manifeste avec la morale imaginaire inventée par l'homme, l'inégalité originelle des races, celle des organisations et des cerveaux, l'inégalité la plus monstrueuse des forces et des aptitudes mentales entre les individus de la même race, du même peuple, de la même famille, l'inégalité partout et toutes ses conséquences : la loi du plus fort régnant dans son horreur, à tous les degrés de l'échelle des êtres; la concurrence vitale s'étendant sur l'humanité naissante aussi bien que sur le reste des animaux ; l'extermination des plus faibles et des moins favorisés pour la bataille de la vie; l'utilité spécifique dominant l'intérêt individuel; la prodigalité insensée des germes et des individus qui semblent indifférens à la force universelle, à l'aveugle créatrice qui ne les suscite à la lumière que pour les vouer

à la mort, après que ces obscures multitudes auront transmis à travers les âges les types divers dont elles ont reçu le dépôt.

Voilà l'unique moralité selon la science de la nature, celle que logiquement la société devrait imiter. Certes elle est aux antipodes de la moralité que conçoit M. Littré et que Auguste Comte avait rêvée. Mais il s'agit de savoir si M. Littré ne va pas chercher ailleurs que dans la science de la nature les élémens de cette culture esthétique et morale qu'il retrace devant nos yeux. Il nous dit dans un langage ému dont nous recueillons avec plaisir l'écho : « Ce n'est pas en vain qu'en des hommes qui sont rentrés dans les ombres éternelles nous voyons des aïeux et des pères ; ce n'est pas en vain que dans les hommes qui jouissent avec nous de notre commun soleil, nous voyons des frères et des compagnons de labeur; ce n'est pas en vain que dans les hommes qui naissent et naîtront nous voyons nos enfans et la plus chère partie de nous-mêmes. Plus l'homme vit au dehors de son égoïsme, plus il se sent amélioré et heureux. Si la patrie a inspiré tant et de si touchans dévoûmens, que ne fera pas l'humanité, patrie universelle (1)? » Nous applaudissons à ces belles visions de l'avenir, à cette affirmation solennelle de la solidarité humaine. Mais nous voyons là, comme M. Littré lui-même nous en a montré tant d'exemples dans la vie de M. Comte, des effusions de sentiment, produisant une sorte de lyrisme, des dispositions *subjectives* dignes de tout notre respect. Il nous est impossible de voir par quelle logique secrète de pareils sentimens se rattachent à la conception positive du monde, c'est-à-dire à la condition stricte de n'accepter comme règles que les faits physiques et les relations démontrées de ces faits. Nous sommes ici sur les plus hauts sommets de la sphère humaine; or, quoi qu'en dise l'école positiviste, il y a opposition manifeste entre le travail de l'activité humaine et le travail de la nature. La nature physique ne donne que des leçons d'égoïsme. Elle ne connaît pas le droit individuel ou elle le méprise; elle ne connaît ni la bienveillance ni la charité; elle ne respecte et ne fait respecter dans sa dure évidence que la loi du plus fort. L'humanité, guidée par d'admirables instincts, travaille au rebours de la nature, elle n'exclut pas du droit de vivre les faibles et les déshérités ; au contraire, elle les respecte, elle les recueille, elle les aime; à la justice elle ajoute la charité, elle n'imite pas la nature, elle la réforme. C'est ce qu'a fait M. Littré ; il prend dans toute sa rigueur la science positive, il jure de lui obéir jusqu'au bout, et voici qu'au terme de sa tâche, il se trouve qu'il a transformé complètement les données ingrates et

(1) *Conservation, Révolution, Positivisme*, 2e édition, p. 395.

inhumaines de cette science. C'est que, sans s'en douter et aux dépens de la logique, il y ajoute simplement son âme. C'est avec son âme toute seule qu'il a créé cette morale, aussi étrangère à l'impassible nature que la nature l'est elle-même à nos passions et à nos douleurs.

Il n'est pas douteux que M. Littré n'ait échoué dans la tentative qu'il a faite pour constituer scientifiquement la psychologie et la morale. Quant aux problèmes qui dépassent la sphère humaine, il les écarte simplement et se contente de railler les spiritualistes et leurs vaines prétentions de les résoudre. « On nous reproche, dit-il, de laisser de grandes lacunes qui empêcheront à jamais les doctrines positives de prévaloir dans le gouvernement moral des sociétés. On dit que nous ne satisfaisons aucunement aux besoins que l'âme humaine éprouve de s'élever au-delà des bornes de l'univers visible, de s'occuper des mystères de l'inconnaissable, et d'écouter l'instinct qui nous fait croire que notre vie se prolonge au-delà du tombeau. A cela notre réponse est facile, non qu'en effet nous satisfassions en rien cet ordre de désirs, mais parce que, aussi curieux que nos adversaires des secrets d'outre-monde et d'outre-tombe, notre curiosité n'a jamais obtenu de résultats. Il est pénible sans doute d'être ainsi renfermé dans le domaine du relatif; nous n'avons pu en sortir par nous-mêmes, et, résignés à dire avec le poète :

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas,

nous attendons qu'on nous apporte des preuves meilleures que celles qui ont cours. »

Certes je n'entreprendrai pas de proposer, au pied levé, à M. Littré, des preuves meilleures que celles qui ne l'ont pas satisfait dans cet ordre de problèmes. C'est un tout autre objet que je poursuis en ce moment. Mais, peut-être, serions-nous en droit de demander à notre sévère critique d'être plus difficile pour les objections qu'il présente dans les questions de ce genre. Voyez plutôt quel embarras se manifeste dans l'examen qu'il entreprend de l'idée de la finalité, cette idée maîtresse de la métaphysique, complice et garant de l'hypothèse d'un plan et d'un dessein dans la nature. Qu'on relise la *Préface d'un disciple* (1), on se convaincra facilement de la perplexité de cet esprit à la fois systématique et honnête, qui craint de donner les mains à une concession redoutable pour

(1) *Principes de philosophie positive.*

l'école, et aussi de se refuser injustement à une évidence qui s'impose dans certains cas indéniables. On aura beau nous opposer un grand nombre de cas où cette évidence se trouble et s'obscurcit. Là où l'hypothèse est vérifiée (comme M. Littré le reconnaît pour la constitution de l'œil et les cas analogues), comment refuser de reconnaître l'existence d'une cause quelconque qui a eu un plan et s'est proposé un but qu'elle a atteint? M. Littré, trop consciencieux pour méconnaître le fait, s'interdit pourtant de l'expliquer ainsi et il se réfugie dans une explication qui n'en est pas une : « Il n'y a pas lieu de demander pourquoi la substance vivante se constitue en des formes où les appareils sont, avec plus ou moins d'exactitude, ajustés au but, à la fonction. *S'ajuster ainsi est une des propriétés immanentes de cette substance*, comme se nourrir, se contracter, sentir, penser. » Que de prises une pareille explication donne sur celui qui l'a proposée! — « On s'étonne, dit très justement un de ces spiritualistes si malmenés (1), de voir un esprit aussi familier que celui de M. Littré avec la méthode scientifique se payer aussi facilement de mots. Qui ne reconnaîtrait là une de ces qualités occultes dont vivait la scolastique et que la science moderne tend partout à éliminer? » Et cela est si vrai qu'un autre écrivain positiviste, M. Robin, abandonne M. Littré sur ce point, qui est bien grave. — Il n'existe pas une sorte d'entité appelée matière organisée, qui serait douée on ne sait pourquoi ni comment, de la propriété d'atteindre à des fins, ou, si cette matière existe, comment pouvez-vous la connaître, puisque vous ne connaissez que des phénomènes et des lois? Parler de vertu *accommodatrice* dans la matière, c'est ressusciter les vertus dormitives et autres que Molière a tuées pour toujours. « Dans un autre écrit, M. Littré avait combattu avec une éloquente vivacité la vertu médicatrice de l'école hippocratique. En quoi est-il plus absurde d'admettre dans la matière organisée la propriété de se guérir soi-même que la propriété de s'ajuster à des fins (2)? »

Que de fois on pourrait saisir M. Littré, dans une sorte de flagrant délit, non pas précisément de contradiction avec lui-même, mais de déchirement entre le système qui le tient captif et les clartés qui l'entraînent! Il nous dit quelque part que rien ne l'émeut autant que le spectacle de cet univers sans limite qui se révèle à nos yeux, à nos instrumens, à nos calculs, et de la faible mais pensante humanité jetée dans cette immensité. « Quand l'homme s'engagea dans la recherche laborieuse de la réalité des choses, il lui fut promis par un secret instinct que la réalité, la

(1) *Les Causes finales*, par M. Paul Janet, 2e édition, p. 631.
(2) *Preface d'un disciple*, p. 37.

vérité ne laisserait ni son imagination sans merveille, ni son cœur sans chaleur. La promesse a été tenue : le monde s'est ouvert avec une grandeur qui est une souveraine beauté (1). » Je sais bien qu'il serait injuste de presser trop rigoureusement des métaphores. Mais enfin qu'est-ce donc que cet instinct secret dont on nous parle magnifiquement? N'est-ce pas encore là une de ces causes finales proscrites, une conformation de l'esprit de l'homme en rapport avec la réalité et ses lois pressenties? N'y a-t-il pas là quelque chose qui dépasse l'étroite prison des phénomènes et je ne sais quel appel d'une voix mystérieuse qui semble dire à l'homme : « Toujours plus haut! toujours plus loin! » Enfin, quand M. Littré nous montre, avec une sorte d'enthousiasme religieux, l'humanité s'avançant à travers les siècles existence idéale à la fois et réelle, longtemps ignorée, puis se dégageant de ses nuages, partout fécondant la surface de la terre, gardienne jalouse des richesses intellectuelles et morales des générations, et nous améliorant tous, de race en race, sous sa discipline maternelle et sa bénigne influence; quand il nous trace le tableau de « cet idéal réel qu'il faut connaître (science et éducation), aimer (religion), embellir (beaux-arts), enrichir (industrie), et qui de la sorte tient toute notre existence, individuelle, domestique et sociale sous sa direction suprême (2), » nous sommes toujours tentés d'arrêter M. Littré et de lui demander comment, réduit aux phénomènes qu'il voit et qu'il constate scientifiquement, à l'aide de ces données strictement positives, il peut se forger de tels rêves de félicité au milieu des misères et des luttes de l'heure présente, et se construire ces palais magiques où habite une humanité transfigurée, ces *templa serena*, œuvre d'un poète et d'un rêveur? M. Littré me répondrait qu'un des plus nobles attributs de l'intelligence humaine, c'est la puissance qu'elle a d'idéaliser. L'idéal est à la fois son rêve et son culte; elle le poursuit et l'adore; elle le modèle et se laisse modeler par lui (2). Soit; mais qu'est-ce donc que cette faculté d'idéaliser, sinon la faculté de voir plus et mieux que le réel, d'échapper aux splendeurs glacées de l'immensité cosmique en y jetant sa pensée, ou aux tristes spectacles des sociétés humaines en substituant son œuvre à celle de la nature insensible et de l'histoire immorale, c'est-à-dire, sous les deux formes, au règne brutal des faits? Mais cette faculté même, qui peut tout idéaliser, est-elle donc l'œuvre du pur mécanisme? Et ce travail perpétuel de l'homme qui tâche d'accomplir son rêve sur la terre par la science, par l'art, par la charité, et de recréer le monde à

(1) *Conservation, Révolution, Positivisme*, 2e édition, p. 409.
(2) *Ibid.*, p. 395.

l'image de ses idées, n'est-il pas la plus éclatante protestation contre toute philosophie qui explique l'homme par les lois aveugles de la matière et du hasard et fait ainsi de la pensée et de la raison les phénomènes les plus incompréhensibles de cet univers que la pensée pénètre et que la raison comprend?

Nous avons exprimé nos dissentimens sur les graves problèmes où nous sommes séparés de M. Littré. Nous croyons que sa tentative a été vaine pour constituer la philosophie nouvelle, et qu'il lui a donné une base trop étroite pour porter l'édifice de nos idées. Mais d'autres recommenceront cette œuvre manquée. Ils sont nombreux, beaucoup sont savans, quelques-uns sont puissans; ce sont là des chances considérables dans la bataille de la vie. De plus, le terrain des luttes futures est déblayé de tout ce qui l'obstruait; les situations sont plus nettes; les combattans nouveaux ont rejeté les bagages inutiles. L'ancien positivisme est transformé; il est mort sous la forme doctrinale que lui avait imposée M. Comte et qu'avait acceptée en partie M. Littré; il est mort au moment même où il recevait la consécration des pouvoirs nouveaux et des partis qui semblent maîtres de l'avenir, à l'apogée de son triomphe officiel; mais s'il est mort comme système, nous devons reconnaître qu'il est plus vivant et plus puissant que jamais comme tendance. Il a légué aux nouvelles générations ce problème, dans lequel est venu se résoudre tout le travail de Comte et de Littré. « La science positive sera-t-elle l'institutrice unique de l'humanité future, l'unique juge de ses mœurs et de ses idées? Doit-elle remplacer définitivement dans l'avenir des sociétés humaines les croyances philosophiques et la foi religieuse, à tout jamais, sans partage et sans espoir d'une conciliation possible? Les exclura-t-elle et à quel prix? » Telle est la question que je n'ai pas craint d'appeler la question capitale du XIX[e] siècle; elle est grosse de conflits dans le présent et dans l'avenir, et la paix des âmes n'est pas plus assurée que celle des nations, en dépit des lois et des prévisions de la sociologie. Tout ce que nous demandons, c'est que la lutte à peine commencée et qui s'annonce plus vive que jamais ne descende pas dans la rue, qu'elle n'ait pour théâtre que la conscience, pour arbitre que la raison, pour arme que la discussion, et qu'aucun des partis engagés dans ce grand combat des idées ne se prévale de la force que les hasards de la politique peuvent mettre momentanément dans ses mains. La vérité doit faire seule son œuvre. C'était le vœu de M. Littré ; c'est aussi le nôtre.

E. CARO.

LA MARQUISE

TROISIÈME PARTIE (1).

VIII.

Heureusement, M. de Morère ne perdit pas la tête. Il courut à la cascade, remplit son chapeau d'eau fraîche, et retourna vite auprès de Diane, dont il mouilla le front et les tempes. Elle se servait habituellement d'un flacon de sels; il le chercha dans la poche de la jeune femme. En le respirant, elle poussa de nouveau un soupir faible. Les pommettes du visage rougirent, un frisson court l'agita, enfin elle reprit connaissance. D'abord, elle promena les yeux autour d'elle, des yeux sans regard et sans expression. Puis, le sentiment de la réalité lui revenant, elle se rappela la fatale découverte; elle se jeta dans les bras de son beau-père en fondant en larmes.

L'inquiétude de M. de Morère augmentait. Était-ce un commencement de maladie? Que signifiait cet accès de désespoir après un évanouissement? Il saisit Diane entre ses bras et la transporta au château. Ensuite, appelant une femme de chambre, il lui ordonna de déshabiller la marquise et de la coucher.

Un quart d'heure après, Anne-Marie, prévenue, se hâtait de rejoindre son amie.

— Grand Dieu! Qu'as-tu? s'écria Mme Kersaint, épouvantée par le visage décomposé de Diane.

— Rien,.. rien...

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 avril.

Et tout en disant : « Rien... rien... » elle attachait sur Anne-Marie un regard qui contenait une terrible interrogation.

— Je t'en supplie, ma chérie, continua Mme Kersaint, en baissant la voix, aie confiance en moi, ne me cache rien... Est-ce que je ne connais pas tous tes secrets?

Mais Diane se taisait toujours. Elle balbutia :

— Tu savais,.. tu savais...

Puis ce fut tout. Et elle ne détournait pas la tête, et elle continuait à la contempler avec ses yeux, agrandis par la fièvre, où luisait la flamme sombre d'un immense désespoir.

— Tu savais,.. tu savais,.. murmura-t-elle encore.

Mme Kersaint ne comprenait pas le doux et cruel reproche renfermé en ces deux mots.

« Tu savais!.. Et tu ne m'as pas avertie, et tu m'as laissée accomplir cette union infâme, et tu as brisé ma vie sans retour! Pourquoi n'ai-je pas tout entendu, naguère, dans le salon? Pourquoi M. de Morère n'a-t-il pas prononcé une phrase qui m'apprît la vérité? Je ne peux plus avoir que du dégoût pour ce misérable. Tu savais me vouer à un éternel veuvage, et pas un mot n'est sorti de ta bouche pour m'éclairer! Tu ne m'as pas montré le précipice où je courais en souriant! Tu savais l'ignominie de ce mariage, et le monde la savait avec toi, et nul n'a eu pitié de moi! »

Les yeux de Diane devenaient moins fixes à mesure que ces idées traversaient son cerveau, aiguës comme de fines lames rougies. Elle se soulevait à moitié pour se pencher vers Anne-Marie; mais ses forces l'abandonnèrent, et sa jolie tête pâle retomba sur l'oreiller. Cependant Mme de Morère et le marquis, épouvantés, se décidèrent à paraître.

— Votre femme est malade, dit M. de Morère à Fabien. Allez auprès d'elle.

Il entra dans la chambre, mais en sortit bientôt : il partait pour Le Tréport afin de chercher un médecin. Catherine eut plus de courage; elle ne pouvait alléguer aucune raison, elle, pour fuir la chambre à coucher de sa fille. Elle y pénétra, toute tremblante, se demandant avec terreur ce que Diane lui dirait quand elle serait face à face avec elle. La malheureuse dormait, ou plutôt elle subissait l'assoupissement lourd qui accompagne les grosses fièvres. Aux pommettes des joues la rougeur augmentait; elle avait le souffle rapide et court; son pouls battait cent trente pulsations. Par momens, elle s'agitait dans son lit et remuait les mains avec angoisse comme pour chasser loin d'elle une épouvantable apparition. Le médecin l'examina sans qu'elle sortît de sa torpeur.

— Je ne peux rien préciser encore, dit-il après un silence. Il faut attendre. La fièvre augmentera cette nuit; probablement, il y aura plusieurs accès de délire.

De délire! Le marquis et Catherine furent terrifiés. La même pensée leur venait à tous les deux; pensée d'égoïsme féroce : ils ne songeaient pas à leur victime et ne se préoccupaient que d'eux-mêmes. Quels aveux Diane pourrait laisser échapper! Mme de Morère déclara qu'elle n'abandonnerait pas sa fille, qu'elle ne confierait pas à une autre le soin de veiller la malade. M. de Morère, étonné de cet accès de sensibilité maternelle, se contenta de prononcer un : « Ah! » philosophique. Il considérait cette tendresse subite comme de la névrosité. Il fut plus difficile de persuader Mme Kersaint. Elle insista vainement pour remplir l'office de garde-malade; Catherine allégua ses inquiétudes et son émotion qui la priveraient de sommeil. Mieux valait qu'elle ne quittât pas « cette chère enfant. » Anne-Marie céda; d'ailleurs elle s'avouait avec effroi que Diane ne guérirait pas de sitôt; elle serait là pour relayer Mme de Morère.

Fabien, lui, errait comme une âme en peine dans la maison. Il n'y avait pas l'étoffe d'un criminel chez cet homme vicieux. Le mal fait, il en éprouvait le remords. Il s'accusait maintenant, il se maudissait; il comprenait bien que tout était à jamais fini entre sa femme et lui. Dix fois, il vint jusqu'à la chambre de la marquise, marchant doucement, sur la pointe des pieds, entr'ouvrant la porte, et disant à voix basse :

— Comment est-elle?

Cette inquiétude, née de sentimens très complexes, aurait eu pour résultat de détourner les soupçons de M. de Morère s'il en avait eu. Il ne soupçonnait rien malgré son mépris pour Catherine et le marquis. Les honnêtes gens croient toujours que les coquins ont des limites dans l'infamie : c'est pour cela qu'il y a tant de dupes. Non; à la maladie ou à l'indisposition de sa belle-fille, le savant ne voyait pas de cause appréciable; à moins que ce ne fût le résultat de la chaleur excessive et de fatigues accumulées.

Diane restait enfoncée en son assoupissement lourd. Suivant la recommandation du médecin, on ouvrait les fenêtres d'heure en heure. Quand l'air plus frais de la soirée parvenait jusqu'à la jeune femme, elle semblait sur le point de s'éveiller; elle remuait un peu et portait la main à son front par un mouvement doux et machinal, pour en chasser une douleur aiguë. Alors elle prononçait des mots sans suite, quelque chose comme un parler plaintif et enfantin. A partir de dix heures, on cessa d'ouvrir les fenêtres et de renouveler l'air. La fraîcheur de la nuit, succédant à la chaleur torride de la journée, aurait pu saisir Diane. D'ailleurs la potion ordonnée par le médecin produisait un bon effet et amenait un calme relatif. A minuit, elle ouvrit les yeux, se plaignit un peu, et s'assoupit encore,

mais non plus dans l'engourdissement écrasant qui ressemble à une mort partielle. Elle dormait paisiblement, de ce sommeil sans rêve qui diminue la fièvre et rafraîchit le cerveau.

La veilleuse suspendue au plafond éclairait la vaste chambre de sa lumière bleue; une vague lueur s'épandait à droite et à gauche. Elle jetait un reflet pâle sur les objets et les meubles, dessinant plus nettement le corps de Catherine, enfouie dans un large fauteuil. Jusqu'à ce moment, c'était elle qui faisait prendre à la malade la cuillerée de potion : Diane ne la reconnaissait pas. Elle acceptait le médicament avec la patience lassée et inconsciente des êtres souffrans. Soudain, au milieu de la nuit et parlant pour la première fois, elle dit d'une voix faible :

— A boire !..

Catherine obéit au désir exprimé; elle remplit un gobelet d'argent, s'approcha du lit et le tendit à Diane. Par un brusque mouvement, celle-ci se rejeta au fond de la couche. Mme de Morère crut d'abord à l'un de ces mouvemens causés par la fièvre; mais le regard de Diane s'attachait sur elle avec une fixité tenace. Alors elle comprit. Sa fille avait peur; peur de se trouver seule, la nuit, avec elle; peur d'être face à face avec elle; peur d'être soignée par elle. Timidement, Catherine insista; toujours Diane écarta la main de sa mère d'un geste lent et régulier. Et en même temps son regard continuait à s'attacher sur Mme de Morère avec une expression effrayante. Gênée, Catherine s'éloigna du lit et revint s'asseoir dans le fauteuil : les yeux de sa fille ne la quittaient pas. Et cette misérable devina toutes les pensées que roulait le cerveau surexcité de la malade.

Jamais, jamais sa mère ne l'avait aimée ! Les autres enfans, aux heures de chagrin, ont un cœur où se réfugier. Aussi loin que son souvenir se reportait, Diane se voyait seule. Elle ignorait ces baisers plus doux que le miel, et qui caressent le visage de l'enfant, et qui lui donnent les nuits paisibles après les journées joyeuses; elle ignorait ces tendres inquiétudes qui pâlissent le visage des mères; elle ignorait jusqu'à ces attentions furtives qui sont comme les miettes de la tendresse et laissent au moins une moitié d'illusion. La pauvre petite avait grandi comme une paria, tantôt ici, tantôt là, ballottée selon le caprice du moment. Et le jour où elle rentrait sous le toit maternel, elle y trouvait une créature froide, insensible, qui la jetait dans les bras de son amant ! Son regard ne quittait pas Catherine; tous les efforts de son imagination tendaient vers ce but unique : mettre tant de choses dans ce regard qu'elle n'eût pas besoin de parler. La nuit s'écoula tout entière ainsi, muette, terrible, sans que Mme de Morère osât bouger ou prononcer une parole. Elle écoutait l'anathème que sa fille mourante lançait sur elle du fond de sa souffrance ! Quand le jour reparut, Diane,

blanche comme une statue, le souffle éteint, suivait toujours la criminelle de son œil fixe, hagard et doux...

Une splendide matinée d'été : les oiseaux chantaient dans les arbres ; les chardonnerets, les fauvettes et les pinsons égrenaient leurs trilles perlés. Les parterres éveillés semaient des parfums délicieux, baignés de fraîcheurs, où l'odeur pénétrante des héliotropes se mêlait aux senteurs plus douces des roses. Le ciel bleu, plaqué çà et là de nuages blancs, riait avec toute la nature baignée dans les rayons de soleil. Partout la vie renaissait après ces quelques heures de repos hâtif : et sur son lit de souffrance, Diane agonisait, vaincue par le mal, se débattant contre la mort avec toute la vigueur de sa jeunesse. Quel cruel contraste entre cette malade et la robuste santé de la nature ! Le médecin trouva la marquise beaucoup plus mal que la veille. Il déclara qu'il reviendrait le soir, à six heures. Le soir, la fièvre avait encore augmenté; le délire ne cessait pas et les douleurs de tête s'aggravaient d'une manière inquiétante. Il ne fut fixé que le lendemain : la marquise de Tandray était atteinte d'une fièvre cérébrale. Il ne pouvait pas répondre d'elle. Cependant il mit encore quelques formes à son arrêt tant qu'il fut au château. Mais comme il arrivait au Tréport, il fut abordé par un jeune homme très pâle qui le questionna d'une voix anxieuse.

— Est-ce que vous êtes parent de Mme de Tandray, monsieur? demanda-t-il prudemment.

— Nullement, docteur; j'ai seulement l'honneur d'être son ami... Je suis M. Maximilien Danglars.

— Alors je puis vous avouer à vous ce que je ne dirais ni à son mari, ni à sa mère.

— Elle est donc très mal?

— Elle est perdue.

Et comme Max chancelait en balbutiant : — Perdue!.. le médecin ajouta en hochant la tête :

— A moins d'un miracle, elle ne passera pas la semaine.

IX.

Mme Maublanc est la meilleure femme qui existe. A l'en croire, elle aime tout le monde. C'est peut-être pour cela qu'elle n'aime personne. Petite, vive, alerte, elle court de celui-ci à celle-là avec des démonstrations de tendresse qui étourdissent. Elle ne parle jamais des gens sans accoler à leur nom une épithète louangeuse. « Cette excellente Mme X... » ou « ce ravissant M. Y... » Par exemple, si l'excellente Mme X.., ou le ravissant Y.., disparaissent de son horizon pendant trois fois vingt-quatre heures, elle ne s'en occupe pas plus que d'un chien errant. C'est elle qui disait très sincèrement :

— M. un tel? Ah! oui, je l'ai beaucoup aimé il y a un mois!

Pour l'instant, elle aimait « follement » Mme Rochez. Une femme n'était jolie que si elle ressemblait à Mme Rochez. Elle ne s'habillait bien que si elle s'habillait comme Mme Rochez. Beaucoup de gens ont ainsi des sautes de vent extraordinaires. Ce sont les neutres de l'affection. En ce bas monde, il faut se décider à prendre parti : ne savent aimer que ceux-là qui savent haïr.

Elle possédait au Tréport une propriété qui peignait bien son caractère par son architecture bizarre. On y retrouvait les goûts de tous ceux dont elle s'engouait tour à tour. Ici du moderne; un peu plus loin du Louis XVI; la façade était de style renaissance, mais les tourelles, — les tourelles! — du pur moyen âge. Cette façon de château construite sur la hauteur appelée le Foyel, s'imposait à la vue du promeneur avec un entêtement particulier. On ne voulait pas le voir, et on le voyait tout de même. Par une disposition singulière de la colline, qu'on vînt de droite ou qu'on vînt de gauche, on apercevait fatalement devant soi l'œuvre du génie de Mme Maublanc.

Henriette était sûre de s'y plaire : elle régnait sur le cœur et la volonté de la brave dame. Installée dans le plus bel appartement, sur la mer, elle attendait les événemens. Toujours la même avec Maximilien, elle feignait de ne voir ni ses tristesses ni ses rêveries. Une après-midi, pourtant, il arriva si pâle qu'elle ne put s'empêcher de l'interroger.

— Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle, dit-il. Votre amie, Mme de Tandray, est au plus mal.

Henriette serra ses lèvres minces pour retenir le mot féroce qu'elles allaient prononcer. Elle eut un air très attendri, quelques larmes coulèrent sur ses joues, et d'un ton brisé :

— Oh! mon Dieu! dit-elle, que me racontez-vous là?

Max lui répéta ce qu'il savait et ce qu'affirmait le médecin. Diane était perdue. Henriette ferma les yeux. Son amant pourrait y voir flamber une lueur de joie. Dès lors, personne ne s'intéressa plus qu'elle à la santé de cette « chère enfant. » Deux fois par jour, le matin et le soir, elle envoyait au château de Vairs prendre des nouvelles. C'eût été inutile, d'ailleurs : elle pouvait suivre sur le visage de Maximilien la marche de la maladie. Le malheureux ne vivait plus. Il demeurait de longues heures immobile et silencieux, entre son grand-père et Gemma, les yeux fixés dans le vide. Il ne retrouvait donc sa petite amie d'autrefois que pour la perdre tout à coup! Chose effroyable que la mort! Une jeune femme, en plein épanouissement de vie et soudainement frappée à l'heure où tout lui souriait! Il ignorait quel drame détruisait tout cela; il ignorait que le coup dont mourait Diane la meurtrissait en plein cœur.

M. Danglars ne disait rien à son petit-fils. Quand on a beaucoup

pleuré, on a le mépris de la consolation pour les autres. C'est presque insulter à certaines douleurs que de les vouloir apaiser, et les cœurs vraiment hauts se plaisent dans le silence. Ce dont Max souffrait le plus, c'était du vague de ses renseignemens. Le médecin disait-il bien toute la vérité? A présent, il affirmait espérer, après avoir désespéré d'abord. C'est un peu un devoir professionnel que d'endormir les inquiétudes. Quant à ces valets qu'il interrogeait anxieusement, leurs faces glacées et indifférentes exaspéraient le jeune homme. Enfin un jour il résolut de s'adresser directement à M. de Morère. Il hésitait jusque-là, craignant que le beau-père de Diane ne s'étonnât d'un intérêt si subitement éveillé. Mais bientôt les scrupules de Max cédèrent devant son inquiétude, et dès lors, il eut au moins le cruel bonheur d'être certain qu'on ne le trompait pas.

La marquise de Tandray fut en réel danger pendant trois semaines. La maladie semblait à son apogée, quand soudain la fièvre diminua. La jeunesse et la santé sont bien puissantes : elles luttent vaillamment contre la mort et mettent quelquefois en déroute leur terrible ennemie. En vingt-quatre heures un mieux sensible se déclara, et l'on put répondre de la jeune femme. Quand elle revint à la réalité des choses, quand elle sortit de cet engourdissement profond qui est le commencement de la fin pour la créature humaine, elle se retrouva convalescente entre Anne-Marie et son beau-père.

Le même jour, Fabien prit à part M. de Morère. De grands intérêts, compromis par un gérant maladroit, exigeaient sa présence en Italie. Une partie de sa fortune en dépendait. Il montra des lettres, déjà anciennes, quelques dépêches pressantes. La maladie seule de la marquise le retenait jusque-là. Il croyait utile de partir, et il partit en effet. De son côté, Catherine se prétendit malade; malade de fatigue et d'émotion, et elle s'enferma dans son appartement.

Et Diane se souvint de tout! Elle renaissait à la vie, mais elle renaissait aussi à la pensée. M. de Morère n'attachait pas d'importance au départ subit de Fabien; il ne comprenait rien aux larmes silencieuses de Diane. La jeune femme, couchée dans son grand lit blanc, demeurait des heures entières, toute pâle, l'œil perdu, enfoncée en des rêves sans fin. Une ride creusait son front blanc; elle semblait suivre du regard une vision maudite qui la hantait. M. de Morère et Mme Kersaint, frappés de son mutisme, essayèrent de l'interroger : elle eut une réponse vague, disant qu'elle se sentait lasse. L'un et l'autre tentèrent vainement de la soustraire à cette idée fixe. Diane hochait tristement la tête en souriant; puis elle retombait dans ses longs silences, dans ses éternelles songeries. Cet état d'âme durait depuis huit jours, lorsqu'eut lieu la première entrevue de la fille avec la mère. Malgré son peu d'intelligence, Cathe-

rine était fine par cela même qu'elle était femme. Son indisposition ne pouvait pas durer trop longtemps. C'eût été dangereux. Qu'adviendrait-il si son mari ou Mme Kersaint réfléchissaient? S'ils remarquaient que la guérison de Diane coïncidait avec le départ du marquis, avec sa claustration à elle?

Pendant la journée, la marquise, étendue maintenant sur une chaise longue, s'installait dans le grand salon du rez-de-chaussée. Depuis qu'elle pouvait quitter le lit pendant quelques heures, elle se plaisait dans cette vaste pièce. Ses yeux passaient des chefs-d'œuvre de l'art aux chefs-d'œuvre de la nature; sa rêverie s'endormait en une sorte d'hébétude morale qui la tenait de longues heures. Elle demeurait ainsi, dans son état morbide de pensée, quand, une après-midi, Diane vit entrer sa mère. Catherine guettait le moment où la malade serait seule : elle savait que chaque jour M. de Morère et Mme Kersaint s'accordaient deux heures de promenade.

Diane eut un frisson quand elle aperçut sa mère qui s'avançait vers elle, craintive, embarrassée, avec cet air sournois du coupable regrettant, non d'avoir commis la faute, mais d'avoir été pris. La jeune femme ferma les yeux; le sang affluait à son cœur. Lorsqu'elle les rouvrit, Mme de Morère était debout auprès de la chaise longue. Sa mère la regardait, et elle, la martyre, elle n'osait pas regarder sa mère. Il y eut un silence de quelques instans, mais ce silence ne pouvait durer longtemps; il pesait trop à l'une et à l'autre.

— Vous avez été malade,.. bien malade, ma fille, dit Catherine.

— Très malade, ma mère.

Catherine froissait de ses doigts nerveux la dentelle qui bordait sa robe de chambre.

— Vous voilà convalescente, reprit-elle, balbutiant ses banalités les unes après les autres. Tous ceux qui vous aiment ont été bien inquiets.

Cette fois Diane relevait les yeux. « Tous ceux qui l'aimaient! » Quelle cruelle ironie dans ces cinq mots prononcés par cette femme! Une légère rougeur colora les joues pâles de la marquise. Catherine se remettait lentement de son émotion première. Moins une créature a de sens moral, plus elle a d'audace pour aborder, le front haut, les situations difficiles.

— Et puisque je suis rassurée sur votre compte, continua Mme de Morère, je vais pouvoir retourner à Paris. Approuvez-vous mon départ?

— Sans doute.

— Je quitterai Vairs demain.

— Demain! dit Diane.

Elle répondit avec un accent si particulier, que Catherine répliqua, un peu étonnée :

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je parte demain?

— Oui.

— Ah! et lequel?

Mme de Tandray échangea de nouveau un long regard avec sa mère. Comme il contenait de choses, ce regard-là! Il signifiait : « Prenez garde! Pour vous, sinon pour moi, il faut que nul ne soupçonne la vérité. Vous tombiez malade le jour où je guérissais, et vous partez le jour où je me relève! » Mme de Morère comprit. Elle comprit d'autant mieux qu'elle éprouvait la même crainte.

— En effet, je n'ai aucun motif pour m'en aller si vite, reprit-elle. Je resterai encore une semaine. Le temps est si beau!.. Voyez donc, le soleil entre à flots dans le salon.

La tête de Diane retomba sur le coussin de la chaise longue; elle redevenait toute pâle. Le calme de cette criminelle l'épouvantait. A mesure qu'elle descendait dans la conscience de cette femme, elle s'épeurait, ainsi qu'un enfant qui descend dans un puits de mine. Elle cherchait une lueur qui éclairât ces ténèbres morales. Et rien! rien! pas un mot, pas un geste, pas un regard qui décelât une âme repentante. A l'air embarrassé de la première minute succédait une tranquillité, affectée ou réelle, qui lui faisait mal. Et elle était sa mère! Et elle ne trouvait que des banalités à lui dire, en ce terrible drame où elles étaient jetées tous les deux! Maintenant elle parlait du beau temps, du soleil qui entrait à flots, de ce clair été, rayonnant et splendide, qui illuminait toutes ces horreurs de ses clartés indifférentes!

Cependant Catherine se rapprochait de la fenêtre; elle soulevait le rideau et regardait au dehors.

— Ah! M. Danglars, dit-elle. Je ne suis pas habillée, je me sauve. A ce soir, Diane.

Diane se redressa. Dans la phrase de Mme de Morère, elle avait entendu seulement les deux mots qui annonçaient l'arrivée de Maximilien. Le valet de chambre entra presque aussitôt : elle n'eut pas le temps de réfléchir. Et cependant elle pensait souvent à *lui* depuis son retour à la vie. Mais à qui en eût-elle parlé? Elle n'osait plus se confier à Mme Kersaint, craignant les reproches tendres de son amie.

— M. Maximilien Danglars désirait avoir des nouvelles de Mme la marquise, dit le valet de chambre. Quand il a su que Mme la marquise était levée, il a demandé s'il pouvait être reçu.

— Certainement, balbutia-t-elle.

Dès le premier regard jeté sur Max, elle devina toutes ses souf-

frances. Elle le voyait triste et pâli : pourtant ses yeux rayonnaient de joie.

— Comme vous êtes bon de venir! dit-elle en tendant au jeune homme sa main effilée et amaigrie.

— Comme vous êtes bonne de vous être guérie! répliqua-t-il en souriant.

Il tenait la main de Diane doucement serrée dans la sienne; il dévorait du regard ce visage exsangue que la mort avait effleuré de son aile. Il abandonna la main de la marquise, le sourire s'effaça de ses lèvres et une larme brilla dans ses yeux.

— Joliette est bien changée, n'est-ce pas? reprit-elle doucement.

— Elle vit! s'écria Max, et je l'ai revue, et je remercie Dieu de l'avoir sauvée! Ah! madame, si vous saviez les cruelles heures que j'ai passées! D'abord je craignais qu'on ne me dît pas la vérité; je me représentais Joliette morte... Vous, morte! vous, la beauté et la bonté! vous, ce que je sais de plus noble et de plus intelligent au monde! Je ne dormais plus; je rôdais autour du château pendant la soirée, et j'apercevais briller votre lumière à travers l'ombre. Et vous étiez là, dans votre chambre, vous débattant contre la fièvre, secouée par le mal... Une affreuse angoisse serrait mon cœur. Revenu au Tréport, je me promenais sur la plage, et je demeurais là une heure, deux heures, me demandant si vous seriez vivante encore le lendemain. Vous avez bien souffert, madame, mais tous ceux qui aiment Joliette ont bien souffert aussi!

Il répétait presque la même phrase que Mme de Morère; à présent, elle paraissait délicieuse à Diane.

— Joliette est sûre que ses amis ne l'ont pas oubliée, et vous êtes des meilleurs, répliqua-t-elle avec un sourire. Vous ne pouviez pas m'avoir soudain retrouvée pour me reperdre aussitôt. Je crois assez que des liens invisibles unissent le passé au présent; ces liens-là m'ont peut-être retenue à la vie sans que je m'en doutasse. J'ai pensé souvent à mon existence d'autrefois pendant mes longues heures d'insomnie; toujours elle se résumait en ces quelques années que nous avons vécues ensemble à La Birochère. Allez, je n'ai pas eu besoin de demander si vous étiez venu prendre de mes nouvelles; j'en étais sûre. Il suffisait de m'interroger moi-même : je savais bien ce que j'aurais fait si c'est vous qui aviez été malade.

Sa pâleur disparaissait de nouveau; mais, cette fois, ce n'était plus la douleur qui amenait le sang à son visage. Elle se sentait heureuse, dans une plénitude de bien-être. Max la contemplait avec ravissement. Un changement se faisait encore en elle depuis son arrivée. Il semblait que la vie rentrât lentement en ce pauvre être

miné par la maladie. La figure perdait peu à peu ces tons de cire qui effrayaient.

— Vous n'avez guère travaillé, n'est-ce pas, pendant ce temps? continua Diane. Cependant nous sommes au milieu de septembre; vous voici à la veille de votre départ.

— Je ne pars plus! dit-il vivement.

Il ajouta, après un silence, sur un ton plus calme :

— Je partirai plus tard.

Il y eut un silence. Ils ne se regardaient plus. Ce fut Max qui reprit le premier la parole.

— Mais laissons là mon travail, madame. Vraiment tout cela me paraît bien peu de chose lorsque je pense au malheur qui a failli nous accabler tous.

Elle ne répondit pas. Elle se troublait et elle sentait Max troublé comme elle. Une sorte de gêne pesait sur eux. De nouveau, ils se taisaient. Enfin elle dit :

— Voulez-vous être assez bon pour ouvrir la fenêtre? Il me semble qu'on étouffe ici.

Et lorsque Max eut obéi :

— Ah! que c'est bon de vivre! reprit-elle.

Elle était ranimée, réchauffée par les senteurs parfumées de la plaine, par ce gai soleil, par ces chants d'oiseaux, par toutes ces émanations de vie extérieure. Elle se sentait plus forte, plus vaillante; la gêne qui la séparait de Max quelques minutes auparavant disparaissait lentement.

— Il faut vous remettre au travail maintenant que vous n'êtes plus inquiet. Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à l'œuvre que vous avez entreprise.

— Me remettre au travail? Il faudra donc que je reparte, que je m'en aille là-bas, bien loin de la France! Ce me serait impossible aujourd'hui. Je laisserais le meilleur de mon être derrière moi. L'œuvre que j'ai entreprise? Eh bien! un autre la continuera. Il s'est produit en moi un changement si étrange! Ce que j'aimais, je ne l'aime plus, et les ambitions qui me possédaient me semblent mesquines. Je ne veux plus de ces longs voyages qui m'entraîneraient loin de ceux que j'aime; je ne veux plus de cette solitude qui me charmait autrefois et qui me révolte aujourd'hui!

Diane fermait les yeux; il ne la troublait plus : un ravissement profond était en elle. Les paroles de Max renfermaient un aveu d'amour frémissant et contenu; et cet aveu, elle savait pourtant qu'il le tairait. Pourquoi donc y avait-il eu de la gêne entre eux auparavant? Elle s'abandonnait inconsciemment à un charme ignoré. Comme il devait l'aimer pour lui sacrifier ainsi tout son avenir et toute sa gloire! Elle admirait la noblesse de cet amour qui se laissait

seulement deviner, qui donnait tout et ne demandait rien. Avec cette intuition secrète qui est pour les femmes comme la seconde vue du cœur, elle sentait à quel point elle possédait le cœur de ce jeune homme. Tout autre à sa place eût attendu quelque chose de plus : à quoi bon? ils se comprenaient si bien!

Mme Kersaint rentrait avec M. de Morère. Diane les accueillit galment.

— Eh bien! avez-vous fait une bonne promenade? dit-elle en souriant. Vous voyez que ma solitude n'a pas duré longtemps.

Anne-Marie s'approcha d'elle pendant que M. de Morère serrait la main de Maximilien. En vérité, Mme Kersaint demeurait stupéfaite du changement qu'elle voyait chez Diane. Elle avait laissé une femme convalescente, muette et triste; elle retrouvait une femme guérie, jaseuse et gaie. Les douces remontrances ne lui semblaient plus de mise maintenant. Que béni soit l'amour lorsqu'il redonne la vie au cœur et au corps! Pendant la demi-heure que M. Danglars demeura encore à Vairs, ils causèrent tous les quatre, joyeux et tranquilles. On eût dit que jamais un danger n'avait menacé la marquise; l'étranger qui serait entré dans ce salon n'aurait jamais soupçonné les angoisses qui, la veille encore, serraient tous les cœurs. Bien plus, s'il avait vu Diane le matin, il ne l'eût pas reconnue. Ce n'était plus la même femme, mais deux femmes différentes qui ne se ressemblaient point. Il suffisait que l'amour touchât de son aile féerique cette créature meurtrie pour qu'elle se transformât subitement. C'est que, quelques heures auparavant, rien ne la rattachait plus à l'existence, et qu'à présent elle lui apparaissait pleine de joies inconnues.

Quand Maximilien se retira, accompagné par M. de Morère, les deux amies eurent un moment de silence. Anne-Marie se rapprocha de Diane, et prenant les deux mains de la marquise dans les siennes :

— J'ai quitté une morte, je retrouve une vivante, dit-elle.

Diane rougit; sa tête charmante glissa sur l'épaule de son amie :

— Si tu savais comme je l'aime! murmura-t-elle.

— Pauvre enfant! si tu crois que c'est d'aujourd'hui!

— Anne-Marie!

Mme Kersaint l'embrassa doucement comme elle eût fait pour une enfant :

— Et lui, il t'a donc dit qu'il t'aimait?

Diane rendit son baiser à Anne-Marie, et, baissant un peu la voix :

— S'il me l'avait dit, je n'en serais pas si sûre...

X.

Ce soir-là, Maximilien dînait chez Mme Maublanc. En vérité, il se sentait gêné quand il pensait à Henriette, étant de cette classe d'hommes, très rares, auxquels il répugne de mentir à une femme. Il ne s'appartenait plus. A mesure qu'il marchait vers Le Tréport, la brise de mer rafraîchissait son front brûlant : il entrevoyait plus nettement la réalité des choses. Pour sortir de cette situation fausse sans démériter de sa propre estime, il fallait qu'il déclarât la vérité à Henriette. Non qu'il voulût lui confesser son amour pour Diane; mais du moins devait-il ne pas l'abuser plus longtemps sur ses sentimens.

Il n'est pas toujours commode de dire à une femme qu'on l'aime : il est encore plus malaisé de lui dire qu'on ne l'aime plus. Il y a dans cette franchise une brutalité apparente, pénible toujours pour un galant homme. Et cependant l'honneur commandait à Max d'être sincère. Il ne pouvait pas rester l'amant d'Henriette, lorsque son cœur appartenait à une autre. Car il en revenait toujours là, cherchant le moyen de rompre. Peut-être s'y refuserait-elle ; peut-être aussi, aidée par sa perspicacité jalouse, devinerait-elle le nom de sa rivale. Max en arrivait à composer avec lui-même. Il alléguerait son prochain départ. Ce serait mentir, mais du moins, par ce mensonge, il ménagerait l'orgueil de Mme Rochez.

Lorsqu'il entra chez Mme Maublanc, Henriette l'attendait sur la terrasse qui domine le Foyel. Elle n'eut pas besoin de l'observer beaucoup pour comprendre. Comme Diane, Max ne savait pas déguiser ce qu'il éprouvait; comme elle aussi, il ne savait point cacher sa joie intérieure. Joie si visible qu'une lueur de rage froide traversa les yeux d'Henriette; elle fut sur le point de se trahir. Mais cette femme se possédait absolument. Elle accueillit son amant le sourire aux lèvres. Elle s'accouda à ses côtés sur le rebord de la terrasse, aimable, tendre, causant gracieusement, ayant pour lui le même regard amoureux.

— C'est moi, ma toute belle, dit derrière eux Mme Maublanc. Ne vous dérangez pas.

Elle vint s'accouder aussi, passant son bras autour de la taille d'Henriette; et toujours avec sa rage de complimens pour l'idole du jour :

— Ma chérie, dit-elle, vous seule au Tréport êtes vraiment élégante. Je suis descendue sur la plage, tout à l'heure : les autres baigneuses ressemblent toutes à des singes habillés. Voyez donc notre amie, monsieur Danglars. Jamais elle n'a été aussi jolie que ce soir. Elle damnerait un saint.

La colère sourde qui grondait en elle donnait au visage d'Henriette une animation singulière. Ses yeux brillaient d'un feu sombre qui l'illuminait; le frémissement de ses lèvres trahissait une émotion contenue. Trois ou quatre personnes vinrent encore, et le dîner fut servi. Comme on sortait de table, Henriette prit le bras de Maximilien. Elle dit, rapidement, en se penchant un peu vers lui :

— Attendez-moi devant le Casino à dix heures.

Elle se montra gaie, pendant le commencement de la soirée, mais d'une gaîté fébrile. Maximilien se serait douté de quelque chose s'il l'eût étudiée. Mais son cœur était trop loin de ce salon pour qu'il écoutât Mme Rochez. Du reste, il partit de bonne heure, s'excusant auprès de Mme Maublanc, alléguant un travail à finir. C'est qu'il voulait être seul avec lui-même, autant pour penser à Diane que pour se préparer à ce qu'il dirait à Henriette. Pourquoi remettre au lendemain une explication indispensable?

Quand il fut sorti, Mme Rochez resta encore quelque temps; mais elle fut silencieuse, maussade, ce qui n'étonna guère Mme Maublanc. La bonne dame connaissait, ou à peu près, le secret de sa « toute belle. » Aussi ne fut-elle pas non plus trop surprise, quand, à dix heures moins un quart, Henriette annonça l'intention d'aller se promener sur la plage. Deux ou trois de ces messieurs auraient volontiers accepté la succession de Maximilien; ils se proposèrent comme cavaliers. Elle refusa, et Mme Maublanc secourut sa « toute charmante » en affirmant qu'elle adorait la solitude.

— Autant que moi, ajouta-t-elle en baissant les yeux : les âmes délicates aiment à se replier sur elles-mêmes!

Cependant Henriette descendait rapidement la côte du Foyel. La marche et l'air frais de la mer la calmaient un peu. Le plan qu'elle adoptait se dessinait plus nettement à son esprit. Quand elle arriva sur la plage, beaucoup de baigneurs s'y promenaient encore. A côté, au Casino, on dansait avec une animation folle; les sons criards des violons maigres troublaient seuls la sérénité de cette nuit charmante. Les étoiles semblaient pleuvoir du ciel tant elles brillaient nombreuses et scintillantes. Une lueur argentée s'épandait sur les maisons et les arbres, éclairant par plaques inégales les galets ronds et noirs amoncelés sur la grève. La mer, presque unie, n'apportait à la rive que des vagues courtes, qui venaient paisiblement y mourir. Çà et là, des taches phosphorescentes jaillissaient de l'ombre, pendant qu'au loin passaient et repassaient d'autres lueurs plus jaunes, pareilles à des points d'or piquant l'immensité de la nuit. C'étaient les barques des marins qui s'en allaient pêcher en pleine mer.

Maximilien attendait à la place indiquée, tellement enfoncé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas marcher Henriette. Elle lui mit la main sur l'épaule.

— Excusez-moi, dit-il, je ne vous voyais pas.

— Vous êtes tout excusé, beau ténébreux. Maintenant donnez-moi votre bras : je vous emmène un peu plus loin. Ici il y a trop de monde; on ne peut pas causer.

— Vous avez donc des choses bien graves à me confier? demanda Maximilien en souriant.

— Très graves.

— Ah!

— Ne vous effrayez pas. Là, nous sommes à peu près seuls maintenant. Asseyons-nous au bas de ce monticule : nous serons à merveille.

Elle eut soin de se placer de telle sorte que le reflet de la lune éclairât en plein le visage de son amant; elle-même demeurait dans l'ombre. Il lui plaisait de pouvoir étudier la figure de Maximilien, mais il ne lui convenait nullement que Maximilien pût observer la sienne. Elle avait eu son idée en donnant ce rendez-vous sur la plage, au lieu d'attendre au lendemain. En plein jour, sous la lumière vive et indiscrète du soleil, on déguise malaisément ce qu'on pense : or, elle voulait que Max crût uniquement ce qu'il lui plairait de lui faire croire.

— Mon ami, dit-elle après un court silence, ayez la bonté de répondre nettement à mes questions. Ai-je été jamais coquette avec vous?

— Jamais, répliqua Maximilien un peu étonné.

— Bien. Et depuis le commencement de notre liaison avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Rien, vraiment. Mais...

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Je vois que vous ne me comprenez pas encore. Un peu de patience : vous comprendrez tout à l'heure.

— Vous êtes pleine de mystères comme un oracle sibyllin.

— Les oracles sibyllins avaient du bon. Je continue. Nous avons causé souvent de l'amour, vous et moi, et nous sommes tombés d'accord que c'est un sentiment irresponsable. Vous m'avez dit plusieurs fois qu'on pouvait souffrir en cessant d'être aimé, mais qu'on ne devait pas en vouloir à l'auteur de cette souffrance.

— C'est parfaitement juste : à la condition toutefois qu'après avoir eu la franchise de l'aveu, on ait aussi la sincérité de la rupture.

— Eh bien! je serai sincère, comme j'ai été franche. Je ne vous aime plus.

Maximilien s'attendait si peu à ces paroles qu'il ne sut ni composer son visage ni réprimer un mouvement. Le mouvement ne trahit que de la surprise, mais le visage exprima de la joie. Henriette vit

l'une et devina l'autre. Sa colère la saisit à nouveau; le fiel qui gonflait son cœur montait à ses lèvres. Sûre que l'ombre la protégeait, elle eut encore le soin, pourtant, d'abaisser la dentelle qui enveloppait sa tête.

— Vous ne m'aimez plus, Henriette?

— Non.

Elle savait ce qu'elle faisait et ce qu'elle disait. Tout chez elle procédait du calcul. Elle avait été tendre avant le dîner pour que son amant ne se doutât de rien; elle lui disait brutalement qu'elle rompait avec lui, afin de lire dans ses yeux l'effet produit par cet aveu. Elle ne l'ignorait plus maintenant : la rupture était pour Maximilien comme une délivrance. Elle souhaitait plus encore. Aussi mit-elle autant de douceur et de mélancolie que possible dans ses paroles; elle désirait pousser son amant à une confidence.

— Si vous l'aviez voulu, Max, j'aurais été à vous pour toujours. Mais êtes-vous bien sûr de m'avoir aimée comme je méritais de l'être? Quoi! vous me parlez toujours de ce voyage qui vous éloigne de moi pour longtemps! J'ai réfléchi et j'ai songé que votre tendresse ne vous inspirait même pas le désir de me sacrifier votre gloire.

Maximilien tressaillit; elle disait vrai. Quelques heures auparavant, ne sacrifiait-il pas cette même gloire à Diane? Elle continua sur le même ton doux et triste :

— J'ai une grande vertu : ma force de volonté. Quand je veux bien une chose, cette chose se fait. J'ai résolu de me guérir de vous, quoi qu'il m'en coûtât. Je me suis accoutumée à cette idée que vous partiriez et que je vous perdrais. Cette guérison m'a été d'autant plus aisée que je vous voyais tous les jours. Et tous les jours je me répétais qu'il fallait vous oublier ou me résigner à souffrir beaucoup plus tard. Du moment que j'acceptais l'idée de vivre sans vous, la moitié du chemin était faite... Et cependant si vous consentiez à ne point partir, comme je serais heureuse de me donner pour toujours à vous,.. à toi!

Non-seulement la voix sonnait faux dans ce petit discours, mais encore les idées un peu confuses manquaient de vérité. Qu'importait à Henriette? Elle suivait rigoureusement un plan arrêté. Elle obéissait à un calcul bien simple. Ou Maximilien répondrait : « Je reste, ne nous quittons pas. » Et alors elle l'emportait sur Diane; ou il répondrait : « C'est bien : quittons-nous. » Et alors la rupture venait d'elle, non de lui. Il y a beaucoup de femmes (et beaucoup d'hommes) qui se révoltent à l'idée seule d'être abandonnés. Mme Rochez spéculait aussi sur la vanité. Elle espérait piquer au vif celle de son amant en disant : « Je ne vous aime plus; adieu. » Peut-être Maximilien, blessé dans son amour-propre, voudrait-il la retenir; peut-être accor-

derait-il certaines concessions auxquelles il se refusait jusque-là ; peut-être encore, trompé par les apparences doucereuses de sa maîtresse, tomberait-il dans le piège et avouerait-il naïvement sa passion pour Diane. Mais Maximilien avait de l'orgueil, non de l'amour-propre. Il trouvait tout simple qu'elle eût cessé de l'aimer, puisque lui ne l'aimait pas. Et comment eût-il confessé à Henriette sa passion pour Diane, quand à Diane elle-même il n'osait rien dire? Puis, ainsi qu'il lui arrivait souvent, Mme Rochez manquait de tact : comment supposer qu'un homme tel que Maximilien glisserait instantanément du rôle d'amant qui se réserve au rôle d'ami qui se confie?

— Ma chère Henriette, dit-il à Mme Rochez, je ne vous reproche rien. Vous vous êtes donnée sans coquetterie et vous vous reprenez sans détours. Qu'il soit fait selon votre volonté. Vous ne m'aimez plus? C'est que je ne méritais pas l'honneur que vous m'accordiez en me distinguant. Vous m'avez aimé? C'en est assez pour que je sois votre féal à jamais. Vous serez mon amie la plus tendre, comme moi votre serviteur le plus dévoué. Que ce soit demain ou dans vingt ans, vous n'aurez qu'à m'appeler pour que mon dévoûment vous appartienne.

Et voilà tout ce qu'il lui répondait! Non-seulement il acceptait la rupture, mais encore il en prenait son parti! Elle ne pensait plus à l'ombre prudente qui la protégeait. Elle se leva toute droite, pendant que son pied nerveux creusait le sable mou de la grève. Maximilien vit alors son visage en pleine lueur : elle demeurait là, immobile, toute blanche, avec des yeux brillans de colère. Sa rage la possédait tout entière; elle fit quelques pas rapides sur la plage, écartant de la main Maximilien qui voulait la suivre. Le jeune homme prit cette colère sourde pour de la douleur, le geste de la main pour un ordre de congé. Il se rapprocha d'Henriette.

— Adieu donc, dit-il, puisque vous l'exigez.

— Adieu, répliqua-t-elle très bas, craignant d'être trahie par le son de sa voix.

Il la salua respectueusement et s'éloigna avec le vague remords de s'être mal conduit. Il craignait de méconnaître une tendresse sincère et de torturer une femme. C'est que l'humanité est faite de contrastes. Les plus intelligens sont quelquefois les plus naïfs, de même que les meilleurs sont souvent les plus féroces.

Henriette restait à la même place, l'œil fixe, suivant du regard Maximilien, qui s'enfonçait dans la nuit. Un cri de rage s'échappa de ses lèvres minces ; tendant son poing fermé dans le vide, elle s'écria d'une voix farouche :

— Comme je me vengerai !

L'être humain blessé dans son cœur souffre et se résigne; blessé dans son orgueil, il souffre et se révolte. Abandonner une femme

qui vous aime avec sa tendresse, c'est commettre une action cruelle; abandonner une femme qui vous aime avec sa vanité, c'est commettre une action dangereuse. La première deviendra peut-être une indifférente; la seconde deviendra sûrement une ennemie.

Dès le lendemain matin, Henriette annonçait à Mme Maublanc son départ immédiat. Celle-ci tombait de son haut. Ce furent des : « Que me dites-vous là, ma toute belle! » des : « Mais c'est impossible, ma toute charmante! » La toute belle et la toute charmante déclara sèchement que Le Tréport ne lui plaisait plus.

La simple politesse commandait à Mme Rochez d'aller à Vairs avant de quitter le pays : elle n'en eut pas eu le courage. Elle redoutait peut-être aussi de ne pas être assez maîtresse d'elle-même. Elle écrivit purement et simplement à Diane, alléguant, pour s'excuser, une indisposition assez vive qui nécessitait un départ subit.

Qu'importait à la marquise? Elle ne pensait guère à Henriette, si, par contre, Henriette pensait beaucoup à elle. Elle planait dans le ciel. La vie rentrait en elle avec le bonheur. Maintenant Maximilien venait au château tous les jours. Ce fut sur le bras de Maximilien que Diane s'appuya quand elle put marcher hors de la maison : dans la cour sablée d'abord, ensuite sous l'allée de platanes. Une délicieuse idylle, par ces derniers jours de septembre, où l'été qui abdique hésite encore avant de céder la place à l'automne. Dès que les forces s'accrurent, le médecin permit des promenades. Alors ils s'en allèrent en pleins champs tous les deux, ou sur la plage, pendant que la brise du large, souvent forte, fouettait le visage de la marquise. Sa vie renaissait, et elle souriait au bonheur, et elle se berçait de divines espérances. Ils n'avaient pas encore échangé un seul mot d'amour, mais ils savaient bien qu'ils s'aimaient. Lui, arrêtait l'aveu sur ses lèvres, retenu par la chasteté confiante de cette jeune femme; elle, elle devinait qu'un sentiment élevé pouvait seul le forcer à se taire. Les semaines coulaient ainsi succédant aux semaines; octobre arrivait ramenant les journées moins tièdes et les soirées plus fraîches.

Jamais on n'aurait cru que Mme de Tandray relevait de maladie. Cette existence au grand air colorait ses joues, et le sang courait plus vif dans ses veines. Sa beauté revêtait des tons éblouissans; sa parole s'animait. Sa voix même, cette magnifique voix qui donnait le frisson, vibrait d'accens nouveaux, de notes passionnées et chaudes qu'elle ne possédait pas naguère.

Saisis tout entiers par l'ivresse lente qui les gagnait, ils ne s'apercevaient pas de ce qui se passait à côté d'eux. Catherine était rentrée à Paris; Anne-Marie devait partir dans la première semaine d'octobre. Peu à peu, Maximilien prit l'habitude de venir deux fois par jour. Dans l'après-midi ils se promenaient, elle et lui; le soir,

le jeune homme retournait au château de Vairs. Son grand-père et Gemma l'accompagnaient souvent.

Pourquoi cette adorable vie n'eût-elle pas duré toujours? Un tourment cruel et délicieux agitait Diane. Le matin, elle comptait les heures qui la séparaient du moment où elle reverrait Maximilien; le soir, rentrée dans sa chambre, elle revivait par le souvenir les heures passées ensemble. Un jour, ils projetèrent d'aller tous les deux se promener à cheval. Le temps s'annonçait magnifique. De tièdes brises traversaient l'air comme des courans aériens réchauffant d'un coup d'aile le ciel d'automne. Les vieux arbres dépouillés pleuraient leurs feuilles mortes qui rôdaient par tourbillons. Ils partirent comme des fous, lançant leurs chevaux au grand galop, à travers les allées jaunâtres, franchissant les monticules, riant aux éclats de cette course désordonnée. Vers dix heures, ils s'arrêtèrent devant un moulin, bâti sur la hauteur, et dont les ailes, semblables à des chauves-souris géantes, découpaient l'horizon.

— Voulez-vous un bol de lait, Joliette?

— Volontiers, Max. Donnez-moi la main, je descends.

Elle appela un garçonnet, qui, les cheveux en broussaille, les dévisageait sur le seuil du moulin :

— Tiens nos chevaux une minute, dit-elle. Nous voulons entrer chez toi.

Le petit Normand obéit vite : il entrevoyait une belle pièce blanche au bout de la besogne, et il n'eût pas été de son pays en n'essayant pas la gagner. La meunière les reçut avec un visage affable; elle voulut aller elle-même traire le lait. Elle l'apporta, au fond du jardin, sous une tonnelle. Un délicieux coin de verdure; nul ne pouvait les voir; le jardin tournait sur lui-même, et derrière eux courait la muraille. Une douceur sereine les enveloppait. Le tic-tac monotone du moulin et les appels lointains des laboureurs troublaient seuls ce grand calme : à peine, de temps à autre, le cri rauque des corneilles voletant autour des hêtres.

— Ah! Joliette, Joliette, murmura Maximilien, pourquoi des instans pareils ne durent-ils pas toujours!

Leurs regards se rencontrèrent. Le jeune homme glissa son bras autour de la taille de Diane : elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de son ami. Il se penchait vers elle, en frémissant, vaincu par cette langueur du corps qui brûle le sang des veines. Diane referma les yeux : elle était toute pâle.

— Je t'aime!.. balbutia-t-il.

Et il y eut un profond silence. Ce fut elle qui se dégagea la première. Une sorte de griserie la prenait; quand elle fut debout, elle chancela; il fut obligé de la soutenir un instant. Ils traversèrent le

jardin, lentement, sans se parler, lui, la contemplant, elle, les yeux immobiles, tenant son amazone rejetée sur son bras gauche. Ils remontèrent à cheval et reprirent le chemin du château. Que pouvaient-ils se dire encore? Ils s'aimaient. Il n'était pas son amant, mais ce long baiser les unissait pour toujours l'un à l'autre. En se donnant à Maximilien, Diane ne lui eût pas appartenu davantage.

Ils se quittèrent au château. Maximilien promit de venir dîner le soir avec Gemma, et d'arriver de bonne heure. Son grand-père ne l'accompagnerait pas : une attaque de goutte forçait M. Danglars à garder la chambre.

Quand le jeune homme et l'Arabe se présentèrent à cinq heures, le crépuscule jetait son mantelet brun sur la plaine. Maximilien fut arrêté au passage par M. de Morère, qui voulait lui demander un conseil sur ses travaux; Gemma entra seule au salon, où rêvait la marquise. Diane aimait cette petite depuis sa naïve manifestation de tendresse. Et puis, Gemma, c'était quelque chose de Maximilien.

— Viens m'embrasser, mon enfant, et mets-toi auprès de moi, dit-elle.

Mais, au lieu d'embrasser la marquise, Gemma restait immobile, devant Diane, fixant sur elle ses yeux étranges, ces yeux profonds où luisaient des flammes.

— Je te remercie, ma sœur, répliqua-t-elle de sa voix gutturale et chantante. Mon ami est heureux, et il ne souffre plus maintenant.

Diane demeurait stupéfaite. Que signifiait cette phrase bizarre, et de quoi Gemma la remerciait-elle? Elle remarqua aussi que maintenant l'Arabe la tutoyait et ne lui disait plus : « Vous, » comme auparavant. L'enfant reprit en souriant :

— Mon ami ne m'a rien conté; mais je suis certaine qu'il a le ciel bleu dans le cœur. J'ai su qu'il t'aimait avant que tu l'aies su toi-même.

Et, lentement, toujours de ce même ton calme et sans inflexions, un peu semblable à une mélopée, elle dit à Diane toutes les tortures de Maximilien pendant qu'elle se mourait loin de lui; elle dit comment il rentrait tard, très tard, au milieu de la nuit; elle l'entendait marcher dans sa chambre et quelquefois gémir et souvent pleurer, dans le grand silence que troublait seul le grondement de la mer. Elle dit encore comment la joie lui revenait lentement; et qu'enfin, en le voyant, ce jour-là, les yeux rayonnans, agité d'une fièvre heureuse, elle avait compris qu'ils s'aimaient et se l'étaient avoué. Dans cette naïve confession se trahissait tout le caractère observateur et silencieux de l'Arabe. Gemma adorait Maximilien comme l'esclave adore son maître; elle épiait sa vie, elle surveillait son sommeil. Elle savait que le bonheur ne pouvait lui venir que de Diane,

et elle remerciait celle-ci de le lui avoir donné. La marquise écoutait avec ravissement. Il lui suffisait de rapprocher les dates pour comprendre que Maximilien l'aimait depuis le premier jour.

Lorsque le jeune homme parut, Gemma le contempla quelques instans, puis elle sortit. Pourquoi se serait-elle expliquée? Diane et Max comprenaient. Gemma les laissait seuls, et elle allait veiller sur eux. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre : pendant quelques minutes ils goûtèrent cette volupté sublime du désir inassouvi. Un bruissement de pas les arracha à ce rêve divin. Gemma revenait, et à quelques pas derrière elle, marchait M. de Morère. Ce fut pour Max une adorable soirée. Jusqu'à minuit Diane resta au piano, chantant tout ce qu'il aimait, égrenant les perles de sa voix d'or. Quand elle le regardait, ses yeux voilés et humides contenaient tout un poème d'amour. Elle l'aimait, elle lui appartenait, elle serait à lui. Lorsqu'ils se séparèrent, l'union de ces deux âmes était complète. Ils se quittaient, et cependant jamais ils n'avaient été plus près l'un de l'autre.

Maximilien n'eut pas le courage de rentrer. Il sentait le besoin de s'étourdir, de baigner son front brûlant dans l'air froid de la nuit. Il erra de longues heures sur la plage, ayant envie de crier son bonheur aux vagues écumantes, aux rochers muets, aux étoiles lumineuses. Quand il revint dans sa maison, les premières lueurs de l'aube blanchissaient déjà la mer à l'horizon. Il s'endormit bercé par des pensées exquises qui l'emportèrent vite dans l'infini. Au réveil, sa première idée fut pour Diane. Elle l'attendait au château, à une heure. Comment userait-il cette matinée qui le séparait de son bonheur? Elle lui parut éternelle.

Enfin, l'heure tant désirée sonna. Max franchit rapidement le chemin qui menait au château. Elle était dans le boudoir japonais. Là, ils seraient seuls, et personne ne troublerait leur délicieux tête-à-tête. Ils se regardèrent une minute, silencieux, les mains dans les mains. Puis elle s'assit et il se mit à ses genoux :

— Je vous aime, Joliette. Vous êtes belle, vous êtes bonne : je vous aime. Si vous lisiez dans mon cœur, vous n'y trouveriez pas une pensée qui ne fût pour vous. Vous êtes mon soleil et ma joie, mon bonheur et mon espérance. La vie sans vous me paraît vide et décolorée ; avec vous, c'est le paradis et l'enchantement. Et nous avons vécu sans nous rencontrer ! Et j'ai passé auprès de vous sans vous reconnaître ! Tout homme rêve une créature idéale qu'il pare de tous les charmes et de toutes les beautés pour en faire sa compagne immortelle... Vous êtes la réalité de ce rêve. Vous êtes belle, vous êtes bonne... Je vous aime, Joliette !

Elle l'écoutait, muette, charmée, bercée par cet amour qui revê-

tait pour s'exprimer quelque chose d'éthéré et de musical. Elle dit, à son tour, doucement :

— Je vous aime, Maximilien. Et moi aussi je vous ai chéri dès la première fois que je vous ai vu. Vous souvenez-vous, là-bas, dans ce gai parloir, tout ruisselant de soleil? L'émotion que j'emportais en moi, c'était de l'amour, et je l'ignorais encore. Même, je vous ai toujours aimé. Cette émotion n'était qu'un ressouvenir inconscient. Je vous chérissais depuis notre enfance, à La Birochère; en vous revoyant, j'ai renoué seulement les liens d'une tendresse interrompue. Toute femme rêve aussi une créature idéale, un homme qu'elle pare de tous les dons pour en faire son immortel compagnon... Vous êtes la réalité de ce rêve. Je vous aime, Maximilien!

Ils oubliaient tout, et le monde extérieur et la réalité des choses. Ils allaient devenir des amans. Un voile descendait sur leurs yeux troublés...

— Je t'aime!.. dit-il encore.

— Je t'aime!.. balbutia-t-elle.

Diane s'abandonnait, quand soudain un éclair de réalité traversa son cerveau. Elle repoussa faiblement Maximilien en murmurant :

— Laisse-moi! laisse-moi!..

Et, comme emporté par ses transports, il se serrait plus près contre elle, elle dit encore d'une voix suppliante et pleine de sanglots :

— Laisse-moi!.. laisse-moi!..

Ce n'était pas la résistance suprême d'une pudeur à demi vaincue. Non. Dans cet appel désespéré, Max sentit une souffrance subite, quelque chose d'atrocement douloureux. Elle s'était levée et se tenait debout, maintenant, l'œil immobile et fixe, la main sur son front, suivant d'invisibles pensées qui flottaient dans le vide. Il y avait de tout dans cet égarement d'esprit qui la saisissait. Jusque-là, grisée par son rêve, dominée par sa passion, elle subissait sans réfléchir. Elle ne voyait que son amour, sans penser au lendemain. Et maintenant elle voyait la faute. Elle voyait que, ne s'appartenant plus, elle n'avait pas le droit de se donner. Non pour son mari, qui était un misérable, mais pour elle, qui devait rester pure.

Sa mère! elle ne voulait pas être la fille de sa mère! Elle ne voulait pas salir sa vie, elle aussi. Le monde ignorait que jamais femme n'eût été plus excusable. Le monde ne verrait qu'une chose : c'est que la mère avait eu des amans et que la fille en avait aussi.

Toutes ces hideurs prenaient Diane à la gorge, tuant son désir, lui donnant un atroce besoin de pureté. Elle devait être deux fois immaculée : pour elle et pour celle dont elle était née! Il fallait que la vie de l'une rachetât la vie de l'autre et que la chasteté de la

fille effaçât les souillures de la mère! Max la contemplait, stupéfait du changement qu'il voyait en elle. Il s'avança vers Diane. Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes :

— Je t'en supplie, mon bien-aimé, aie pitié de moi!.. Je ne suis pas une coquette qui se marchande... Ne m'accuse pas, ne me maudis pas si je te fais souffrir...

Elle pleurait maintenant. Elle songeait que Max ne pouvait la comprendre. Elle vit une lueur d'indécision dans ses yeux :

— Par grâce! reprit-elle avec passion, ne me condamne pas... Si tu savais! Mais je ne peux rien te dire... c'est affreux! Plutôt que d'être soupçonnée par toi d'une coquetterie infernale... Réponds-moi! ne garde pas ce silence qui me tue!

Elle se rapprochait de lui, tendant ses mains vers l'homme à qui elle demandait merci :

— Sois fort pour nous deux! Il te suffirait d'ouvrir les bras pour que j'y tombasse. Crois-tu donc que je ne m'immole pas, moi aussi, et que le sacrifice soit pour toi seul?

Et comme il restait, écrasé, cachant sa tête entre ses mains brûlantes :

— Ne m'accuse pas d'être fausse et menteuse, ne m'accuse pas d'avoir voulu allumer cet amour dans ton cœur pour qu'il te dévorât! Je te jure, au nom de notre enfance commune, au nom de ce passé qui nous unit, je te jure qu'un devoir sacré m'empêche seul de t'appartenir! Là, tout à l'heure, lorsque je m'abandonnais à tes baisers, j'ai eu soudainement la cruelle vision de la vérité. Il faut que je sois deux fois pure : pour moi et pour une autre!.. Comprends si tu peux comprendre. Mais parle-moi, réponds-moi, et sache bien que si je te demande un pareil sacrifice, c'est que toi seul au monde es assez grand pour l'accepter!

Il la contemplait, le visage pâle, les yeux supplians, les mains jointes. Un homme vulgaire aurait craint le ridicule en ne s'emparant pas de cette femme qui l'adorait : Max, au contraire, sentit son cœur remuer fièrement. Diane était loyale; ses yeux ne pouvaient pas tromper, ses lèvres ne pouvaient pas mentir. Il devinait bien quelque chose de mystérieux dans ses paroles; mais il comprenait surtout qu'elle lui demandait un sacrifice presque surhumain et il eut le noble orgueil d'y vouloir consentir. Il saisit les mains de Diane dans les siennes :

— Adieu!.. dit-il.

— Adieu! tu veux partir! Me laisser seule, moi qui n'ai qu'une tendresse au monde dont je sois sûre : la tienne!

Ce cri bouleversa Maximilien : il y sentait l'appel suprême d'une désespérée :

— Ce n'est pas seulement de m'épargner que je te demande,

mais encore de me défendre contre moi-même et contre toi! La plus dure des souffrances, c'est de vivre séparés et de ne jamais se voir. Si tu es là, près de moi, tu me donneras le douloureux courage de me sacrifier en te sacrifiant aussi!

— Ah! cruelle, qu'exiges-tu de moi? Ce n'est donc pas assez de te perdre! Il faut te voir, et te parler et t'entendre! Mais, si j'oublie ma promesse, si ma passion et la tienne sont plus fortes que nos volontés!

Elle releva son front charmant, et avec une douceur pleine de fierté :

— J'ai peur de ma faiblesse, mais je n'ai pas peur de la tienne! J'ai foi dans ta vaillance. Où je tomberais, tu me soutiendras; où je serais vaincue, tu seras vainqueur. Ce que je sollicite de toi est héroïque. Qui sait si je t'aurais aimé ressemblant aux autres hommes?

Max n'hésitait plus. Toutes les chevaleries de son âme plaidaient en faveur de Diane. Plus ce qu'elle attendait de lui était surhumain, plus il devait se montrer digne de son estime. Elle lui imposait une longue souffrance; non pas une douleur une fois acceptée, mais une épreuve de tous les jours et sans cesse renouvelée. Il lui faudrait lutter pour elle et pour lui; fuir ses lèvres si elle les tendait, et ne plus goûter l'ivresse infinie des baisers donnés et rendus. S'éloigner de la femme qu'on aime est cruel; vivre auprès de la femme qui vous aime sans la posséder est atroce. Il accepta cependant. Seulement il lui expliqua qu'ils devaient éviter l'un et l'autre des tentations irrésistibles; cette intimité de chaque jour serait bientôt au-dessus de leurs forces. Pourquoi ne retourneraient-ils pas à Paris?

Dès le lendemain, un fait assez grave acheva de convaincre le jeune homme de la nécessité d'un prompt départ. Gemma restait toujours sur le pas de la porte lorsqu'il sortait ou qu'il rentrait. Or elle voyait depuis quelque temps une espèce de mendiant, accoté contre le mur du Casino. Il disparaissait aussitôt que Maximilien s'éloignait dans la direction de Vairs. Cet homme avait une apparence sordide; ses haillons pendaient, et un chapeau en loques couvrait à demi ses cheveux en broussailles. Gemma montra ce singulier pauvre à son ami. Pourquoi demeurait-il toujours à la même place? Maximilien s'arrêta près de lui sous prétexte d'aumône : il put donc l'examiner à son aise. L'expression étrange des yeux le frappa : des yeux verdâtres, à la fois inquiets et rusés.

Le lendemain, plus de mendiant. Mais deux jours après, Gemma, toujours à l'affût, servie par le flair très fin de sa race, signalait à Maximilien un commis-voyageur dont les yeux ressemblaient étonnamment à ceux de l'autre. Cette fois, M. Danglars courut aux renseignemens. Il apprit que ce commis-voyageur était arrivé la veille à

l'hôtel de ***. Sa venue coïncidait donc avec la disparition du vagabond. Il le rencontra deux ou trois fois sur son chemin, comme si cet individu mettait une sorte d'affectation à le suivre. Tout cela suffisait à éveiller ses craintes, non pour lui, mais pour Diane. La marquise ne lui avait rien confié, mais quelques paroles échappées à Mme de Tandray lui permettaient de tout deviner. D'ailleurs l'absence de Catherine, le voyage prolongé de Fabien, autant de faits évidens. Évidemment, le marquis et sa femme s'étaient séparés à l'amiable. Une fois la chose admise, le reste allait de soi. Le marquis, de loin, surveillait Diane. On remarquait la fréquence de ses visites au château de Vairs, et l'espion notait chacune d'elles.

Il n'avertit pas la marquise. A quoi bon l'inquiéter? Seulement il insista vivement pour qu'elle rentrât à Paris; si bien que Diane et M. de Morère quittèrent le château dans les derniers jours d'octobre. Ils ne partaient pas seuls: Gemma les accompagnait. Maximilien avait prié la marquise de l'emmener et de la garder quelques mois auprès d'elle. Ce fut une vraie joie pour Diane. Elle aurait une compagne à qui elle pourrait parler de Max. Elle crut qu'il la lui donnait dans cette intention: nullement. Gemma était chargée de veiller à Paris pendant qu'il veillerait au Tréport. Au premier visage suspect, l'enfant préviendrait son ami.

Malgré les instances de Diane, Maximilien resta toute une semaine encore à la mer. Il ne pouvait invoquer son plaisir, car le temps devenait affreux; les vagues déferlaient avec rage, poussées, heurtées par le vent glacé du large. Il allégua le besoin de travailler, de finir un mémoire que la Société de géographie attendait. Il lui fallait cependant bien du courage pour la laisser partir seule. Mais il comptait que cette semaine-là ne serait point perdue. Ils échangèrent un adieu plein d'étiquette, suffisamment froid et correct, dans la gare, au milieu de la cohue des baigneurs qui s'en allaient, leur saison achevée : mais leurs yeux contenaient un monde de tendresses, Max demeura pensif, sur le quai, suivant le train qui filait vers Abancourt... Sa vie entière s'envolait loin de lui...

Le lendemain il se mettait à la besogne. Pendant trois jours, ardemment, il courut Le Tréport et les hôtels d'Eu, cherchant partout son espion. Il fouilla tous les garnis, aussi bien l'hôtel élégant que le bouge où gîtent les rouliers. Il interrogea tous ceux qui pouvaient le renseigner, depuis l'homme d'équipe de la gare jusqu'au garçon de bains remisant avec tristesse ses cabines inutiles. Partout il échoua; nul ne put le renseigner. Mendiant et commis-voyageur semblait avoir disparu en même temps que Mme de Tandray.

Ce fut pour Max un nouveau sujet d'inquiétude. Décidément, il ne se trompait pas. L'espion en voulait bien à la marquise. Il le guettait, lui, uniquement parce qu'il allait chez elle. Il résolut de

partir un ou deux jours plus tôt. La tendresse passionnée est plus rusée que tous les limiers du monde. Le jeune homme comprenait que, s'il existait un danger, ce danger menaçait Diane. Donc, il devait être auprès d'elle pour la défendre.

Il s'en alla à son tour avec son aïeul par une froide matinée de novembre. De gros nuages gris couvraient le ciel pluvieux. Ces champs, ces prés, ces bois où jadis il se promenait avec elle, commençaient à revêtir leur manteau d'hiver. Max s'attristait. C'est qu'il laissait l'idylle derrière lui, et devant lui il sentait le drame qui s'approchait.

XI.

Mme Rochez habitait un bel appartement rue Prony. Les maris servent toujours à quelque chose : sans eux il n'y aurait pas de jolies veuves! Même morts, ils ont leur utilité : quand ce ne serait que de faire enrager celui ou ceux qui leur succèdent! Henriette jouait proprement du sien. Seulement elle le parait, suivant le cas, de vertus très opposées. Ainsi, dans le cours de la même journée, il était tour à tour plus sensuel que sentimental, et plus sentimental que sensuel; tantôt il était spirituel, tantôt il ne disait jamais rien. Et comme elle l'avait aimé! Elle jetait un regard éploré dans le vide en parlant de lui. Tout cela pour le simple plaisir de jouer la comédie. Elle haïssait la vérité.

C'était « son jour. » Elle attendait des visites. Une après-midi triste et pluvieuse de décembre. Au dehors passaient de rares fiacres ramenant chez eux les habitans de ces quartiers lointains. La pluie amoncelait des tas de boue qui décourageaient les promeneurs. Jusqu'à quatre heures, la jeune femme eut peu de monde. Elle en profita pour rêver, au fond du large salon sombre, vaguement éclairé par deux hautes lampes. Henriette aimait le luxe commode et pas cher. Chez elle on ne trouvait aucun de ces bibelots charmans qui annoncent un goût d'artiste; pas un tableau, pas une terre cuite, pas un bronze.

— Il me semble que je vous surprends en pleines songeries, dit une voix gaie à l'entrée du salon.

C'était la marquise de Tandray. Henriette se leva, et le sourire aux lèvres, elle vint, les mains tendues, vers cette femme qu'elle haïssait mortellement. Elle l'embrassa. Puis, quand elles furent assises l'une en face de l'autre, auprès de la cheminée où flambait un feu clair, la causerie commença. Henriette ne tarissait pas en éloges : comme sa chère Diane embellissait! C'était vrai. Cette jeune femme, déjà si belle, devenait éblouissante.

— Votre fièvre cérébrale vous a réussi, lui disait-on quelquefois en riant.

Elle rougissait alors et détournait la conversation. Comment aurait-on su que le bonheur infini de son âme faisait la beauté radieuse de son visage?

— Et le marquis, compte-t-il rester encore longtemps à Monte-Carlo? demanda tout à coup Mme Rochez, en feignant de prononcer cette phrase avec la plus complète indifférence.

— Il est revenu ce matin.

Henriette eut un petit tressaillement que ne remarqua pas la marquise de Tandray; ou, si elle le remarqua, elle n'y attacha pas d'importance. Qu'importait vraiment à Mme Rochez? Diane changea de conversation. Elles parlèrent de la pluie et du beau temps, du ballet qu'on répétait à l'Opéra, de la pièce qu'on jouait au Gymnase. Enfin, Diane se leva, et Henriette l'accabla au départ des mêmes protestations de tendresse qu'à l'arrivée.

— Et votre mère? dit-elle encore. J'oubliais de vous demander de ses nouvelles.

— Mme de Morère se porte fort bien, je vous remercie.

— Pourquoi donc ne la voit-on plus nulle part?

— Elle vit très retirée. Il faut que ses amis l'excusent : sa santé est mauvaise. A bientôt, n'est-ce pas, ma chère Henriette?

Au moment où Diane se retirait, paraissait Mme Vernier, toujours en coup de vent, avec son joli visage à l'affût, quêtant des nouvelles et flairant des histoires.

— Comment! marquise, vous vous en allez quand j'arrive? s'écria-t-elle. Ce n'est pas aimable. Restez encore cinq minutes.

— Non, impossible. Il faut que je sois rentrée à cinq heures.

Et quand le soyeux frou-frou de sa robe s'éteignit, quand les portières du salon furent retombées, Mme Vernier éclata de rire en disant :

— Il faut qu'elle soit rentrée tous les jours à cinq heures!

Mme Repp, Louis Maréchal, M. Fauré, nommé récemment procureur de la république à Paris, se présentèrent les uns après les autres. Et alors les bavardages commencèrent, pas méchans en général, mais envenimés de temps en temps par une observation d'Henriette. Décidément il y avait quelque chose entre Diane de Tandray et Maximilien Danglars. On les rencontrait souvent au bois, à cheval, le matin; bien plus, elle ne rentrait tous les soirs à cinq heures que pour le recevoir. Mme Repp raconta que cela datait du Tréport. D'ailleurs tout le monde remarquait l'absence prolongée de Fabien. Comment admettre qu'un nouveau marié, épris de sa femme, habitât Monte-Carlo pour son plaisir? Il ne revenait que pour imposer silence aux mauvais bruits. Mais pourquoi cette brouille? Ah! là

éclatait la merveilleuse imagination des Parisiens et des Parisiennes. Mme Vernier, trop spirituelle pour être bien méchante, l'attribuait à une simple incompatibilité d'humeur. Une phrase bien commode! Mme Repp croyait plutôt que Diane avait découvert l'ancienne liaison de sa mère avec le marquis. Mais cette explication honorait trop la marquise pour qu'Henriette n'inventât pas autre chose. Elle tenait de Mme Maublanc que le marquis jalousait Maximilien. A la suite d'une scène assez orageuse entre sa femme et lui, il était subitement parti. Louis Maréchal observa qu'avec le caractère qu'on lui connaissait, Fabien ne se serait pas contenté d'une fuite platonique. Et pendant une demi-heure, Diane et Maximilien furent ainsi livrés en pâture à ces indifférens et à ces blasés. Leur noble et pur amour fut le texte d'un tas de commérages qui déchiraient tous les voiles de leur chaste et adorable intimité. La marquise croyait se garder intacte en ne salissant pas sa pure tendresse d'un adultère. Non. On calomniait sa vie, on souillait sa pureté. Sa jeunesse confiante la trompait, là-bas, au château de Vairs, quand elle disait à Maximilien :

— Nous nous verrons tous les jours, et l'on ne pourra rien dire, puisque nous ne serons pas coupables.

Plus âgée, elle aurait compris, qu'au point de vue du monde mieux vaut commettre le mal en cachette que de prêter ouvertement à la médisance.

Cependant, comme on se lasse de tout, même d'égratigner son prochain, Mme Vernier se retira, suivie bientôt de celui-ci et de celle-là. Mme Rochez se retrouva seule. Alors il y eut un changement en elle. La dureté de son visage s'accentua. Elle dit à voix basse, comme se parlant à elle-même :

— Le marquis est à Paris... Pourquoi ne l'ai-je point vu?

Elle jeta un regard sur la pendule :

— Six heures... Il peut venir encore.

Elle s'approcha de la cheminée et sonna :

— Je n'y suis pour personne, dit-elle au valet de chambre, excepté pour M. le marquis de Tandray si par hasard il se présentait.

Quand le valet de chambre fut sorti, elle se dirigea vers un petit meuble. Là elle pressa un bouton caché et prit dans un tiroir un carnet de maroquin qui fermait à clé. Elle l'ouvrit et lut avec attention, feuilletant discrètement les pages. Et à mesure qu'elle lisait, un sourire plissait le coin de ses lèvres. Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit et le valet de chambre annonça :

— M. le marquis de Tandray !

Elle faillit pousser un cri de joie; glissant le carnet dans la poche de sa robe, elle se retourna avec un de ces mouvemens félins si gra-

cieux chez elle. Ensuite elle alla au marquis, qu'elle examina quelques secondes en silence.

Il n'était pas changé, le beau Fabien. Peut-être ses cheveux grisonnaient-ils un peu trop vers les tempes, peut-être aussi ses yeux avaient-ils une expression plus inquiète qu'autrefois : quelque chose comme une fièvre lente qu'on sentait en lui.

— Asseyez-vous là, en face de moi, dit Henriette, et causons, si vous le voulez bien. Ne craignez rien. On ne nous dérangera pas. En prévision de votre visite, j'ai défendu ma porte tout à l'heure pour toute autre personne que pour vous. J'ai vu votre femme tantôt.

Le marquis eut un léger tressaillement en entendant parler de Diane. Henriette feignit de ne pas s'en apercevoir; elle reprit doucement, posément, mais soulignant, çà et là, avec soin, les mots destinés à frapper Fabien :

— Quand avez-vous reçu ma lettre? Il y a une dizaine de jours, n'est-ce pas? Et vous n'êtes de retour que depuis ce matin? Savez-vous que vous ne mettez guère d'empressement à suivre mes conseils! Cette lettre ne manquait cependant ni de netteté ni de précision. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, mon cher marquis : je crois vous l'avoir prouvé en cette circonstance. On remarquait votre absence prolongée; on commentait votre départ subit du château de Vairs; on colportait enfin certains détails, dont je n'ai pas cru un mot, je vous jure. Bref, j'ai pensé que pour... pour votre honneur, il valait mieux que vous revinssiez, et je vous l'ai écrit franchement. Est-ce bien, cela? et me suis-je conduite en amie sincère, oui ou non?

— Merci mille fois, chère madame. Vous voyez que j'ai tenu compte de l'avertissement. Seriez-vous assez bonne pour me dire quelles sont ces remarques, ces commentaires que vous me signalez?

Il pâlit un peu en prononçant cette dernière phrase. Vraiment, il s'en doutait un peu : c'est pourquoi la lettre de Mme Rochez le tourmentait sans le surprendre. Sans doute le drame du château de Vairs transpirait; on savait qu'à la suite de l'affreuse découverte, Diane était tombée gravement malade. Il s'attendait à ce qu'Henriette parlât de Catherine. Il fut bien détrompé :

— Croyez-moi, reprit-elle, on s'étonne de la solitude où vous laissez votre femme. On vous disait fort épris d'elle. Et vous disparaissez tout à coup sans dire à personne où vous allez! Vous avez commis là une grande faute, mon cher marquis : elle me surprend d'un homme tel que vous, habitué à louvoyer depuis vingt ans entre les récifs de la vie parisienne. Votre femme est trop jeune pour rester seule. On a sitôt fait d'inventer les choses qui n'existent pas ou de

découvrir... les choses qui sont. Paris est comme Cerbère, vous le savez bien : il faut toujours jeter le gâteau de miel à sa curiosité. Il suffit d'une rencontre... dans un bois aux environs du Tréport, par exemple, pour qu'on observe plus attentivement M. X... et Mme Y... Et quand on les observe, on est bien vite éclairé, allez!

Si Fabien avait été jaloux de sa femme, il aurait compris tout de suite que Mme Rochez parlait d'elle et d'un autre. Mais, persuadé que tout le monde jasait sur lui et sur Mme de Morère, il ne voyait dans tout cela que des allusions à Catherine. Il répliqua, toujours embarrassé :

— Mon Dieu! chère madame, j'ignore tout ce qu'on s'amuse à raconter sur moi. Il est certaines calomnies qu'on ne peut ni empêcher ni prévoir. Je n'ai pas disparu sans dire à personne où j'allais : j'ai voyagé dans le Midi, voilà tout.

Henriette s'impatientait; son pied remuait nerveusement. Elle se souciait bien, vraiment, de ce qu'on racontait sur le marquis! Décidément, elle ne précisait pas assez :

— Vous savez combien j'aime Diane, reprit-elle. Ma tendresse pour elle est si vive que vous ne pouvez m'accuser de m'alarmer sans motifs : eh bien! vraiment, cette chère enfant m'inquiète. Elle a des allures trop vives, des paroles compromettantes, des naïvetés... trop naïves.

Le marquis ne comprenait toujours pas. Ces allures, ces paroles, ces naïvetés qu'Henriette prêtait à Mme de Tandray s'appliquaient toujours, dans l'esprit de Fabien, à la terrible découverte. Diane avait-elle donc commis des indiscrétions? avait-elle eu la faiblesse de se confier à quelqu'un?

— J'ignore ce que Diane peut dire, répliqua-t-il, mais...

Henriette l'interrompit brusquement :

— Eh! mon cher, il ne s'agit pas de ce que dit votre femme, mais de ce qu'elle fait!

— De ce qu'elle fait?

Il ne comprenait toujours pas. La colère venait à Henriette. Allait-elle donc se heurter à l'une de ces confiances stupides de maris qui ne voient rien et ne comprennent jamais?

— J'imagine, continua-t-elle d'un ton sec, que vous et moi jouons aux propos interrompus. Puisque vous ne voulez pas m'entendre à demi-mot, parlons franc. Je vous ai écrit, mon cher marquis, parce j'ai pensé que votre retour devenait nécessaire. Diane se compromet. On la voit, au bois, le matin, avec M. Maximilien Danglars, comme on la rencontrait en pleins champs, avec lui, au Tréport. Vous voyez que je ne louvoie plus : je vous dis les faits et les noms. Et pendant ce temps, où êtes-vous, vous, le mari? Vous voyagez! Moment bien choisi, vous en conviendrez. Vous allez à Monte-Carlo et vous

essayez de battre la roulette. J'ai eu tort de vous rappeler : vous l'auriez fait sauter. Vous devez avoir la chance... maintenant!

Le marquis se leva. Il comprenait. Non, il n'était pas encore jaloux. Ce que lui racontait Henriette n'excitait pas le soupçon chez lui. Il y voyait une calomnie, non une vérité. Malgré son abjection morale, il respectait la grandeur des autres. Diane coupable? De légèreté, peut-être, mais pas d'autre chose.

— Je vous sais gré de votre intention, dit-il froidement à Henriette. Mais jamais je ne croirai que la marquise ait pu mal faire. Que par son ignorance du monde, elle ait prêté à la médisance...

Mme Rochez se mit à rire, de ce rire froid qui ressemblait au sifflement d'un reptile.

— La médisance! dit-elle.

Puis, haussant les épaules, elle ajouta avec un dédain irritant :

— Ces maris... tous les mêmes!

— Mettons calomnie si le mot médisance vous déplaît, riposta sèchement le marquis.

De nouveau Henriette haussa les épaules; elle fit quelques pas à travers le salon. Revenant à Fabien, elle dit nettement, avec cette tranquillité dans l'infamie que le sentiment de leur faiblesse inspire à certaines femmes :

— M. Danglars est l'amant de Diane.

— Madame!..

— Eh! j'en suis sûre... puisqu'il était le mien!

Et comme il reculait au cynisme de cet aveu, elle continua d'une voix brève, appuyant à peine sur les mots plus violens que sa colère froide ne savait plus calculer :

— Jouons franc jeu! cela vaudra mieux pour vous et pour moi. Je suis lasse à la fin de cette diplomatie que je fais depuis un quart d'heure. J'aimais M. Danglars; il m'a abandonnée pour votre femme... Oui, mon cher, plantée là, comme un appartement dont on ne veut plus et dont on donne congé! Le niais! Vous vous imaginez que je parle par jalousie? Vous vous trompez, je n'ai pas de jalousie : seulement il ne faut pas me blesser dans mon orgueil. En ce moment je me venge, et j'ai raison. Ne crispez donc pas votre main sur le dossier de ce fauteuil. Vous allez avoir besoin de tout votre calme, et ce n'est guère l'instant de manquer de sang-froid.

Il était livide en effet, Il saisit la main d'Henriette et la serrant violemment :

— Ce que vous dites est infâme.

Elle eut une moue dédaigneuse, et répliqua seulement :

— Pas de drame, je vous en prie. Lâchez ma main, vous me faites mal.

— Des preuves, allons, des preuves! reprit Fabien que la colère gagnait. Car vous supposez bien qu'il y a certaines accusations qu'on ne porte pas sans les prouver... même quand on est une femme. Un homme, on le soufflette et c'est fini. Mais une femme!.. Je veux des preuves.

Elle recula de deux pas; sans se troubler, elle dit :

— Des preuves? vous en aurez : soyez tranquille. Quelques mots encore auparavant. Et puis ne restez pas debout, je vous en prie. Cela me fatigue et vous aussi. Nous avons encore à causer tous les deux : vous feriez bien mieux de vous asseoir.

Fabien obéit. Ses jambes ne le soutenaient plus. Le cynisme calme de cette créature le dominait.

— Saviez-vous que M. Danglars et votre femme étaient des amis d'enfance? Oui, ils se sont connus naguère, dans une plage perdue au fond de la Bretagne. Non? Vous ne le saviez pas? Cela ne m'étonne guère. Les maris sont toujours les derniers à savoir ces choses-là. Une idylle champêtre... C'est touchant, n'est-ce pas? Vous comprenez leur joie quand ils se sont retrouvés. « Vous souvenez-vous, cher? — Si je me souviens, mon amie! » Je les ai entendus, au château... Les larmes m'en venaient aux yeux. Quel dommage que vous n'ayez pas été à côté de moi : nous aurions écouté ensemble!

Ce persiflage insolent fouettait la colère grandissante de Fabien. Il voyait en face de lui une Mme Rochez qu'il ne connaissait pas : cette femme qui commettait sa lâcheté avec tant d'impudeur le stupéfiait. Il la contemplait avec des yeux fixes où brillait la colère.

— Oui, je vous comprends : vous attendez mes preuves. Et cependant vous commencez à être convaincu. En effet, pourquoi votre femme... la pure Diane,.. vous a-t-elle caché que M. Danglars était son ami d'enfance? Et puis mon assurance vous gagne. Vous songez que je ne vous parlerais pas ainsi si je ne savais pas quelque chose. Vous serez satisfait. Vous êtes un vieux Parisien, marquis. Vous avez reçu souvent une de ces circulaires imprimées où l'on peut lire : « CABINET X***. — *Célérité.* — *Discrétion.* » Moi aussi j'en ai reçu, comme vous, comme tout le monde. Ces gens-là lancent leurs petits papiers au hasard. Ils se disent que, dans le tas, ils en trouveront bien une centaine qui voudront en espionner d'autres. J'avais gardé l'adresse dans un coin : on ne sait jamais ce qui peut arriver. J'ai mandé un limier de Paris quand leurs amours ont commencé. Cela coûte très cher. Tenez, lisez.

Et elle lui tendait ce petit carnet de maroquin qu'elle avait pris dans le meuble fermé. La serrure du carnet était ouverte. Un autre homme n'eût pas voulu peut-être pousser l'infamie jusqu'au

bout; mais la rage de savoir le possédait. Fabien lut. Le limier méritait des complimens. Toutes les visites de Maximilien au château de Vairs se trouvaient là, notées les unes à côté des autres. Fabien vit que, pendant son absence, M. Danglars venait tous les jours. Bientôt cela ne lui suffisait plus. Il venait deux fois par jour; ensuite les longues promenades, les courses à droite et à gauche, dans les champs et dans les bois. Les indications étaient courtes, nettes et précises : « Entré à telle heure... sorti à telle heure... » De même pour les promenades. Tantôt Maximilien passait l'après-midi entière au château; tantôt il revenait pour le dîner. Alors on ne se séparait plus qu'à minuit passé. A partir du mois de novembre, l'espionnage recommençait à Paris. Là il devenait plus difficile. Paris est un peu comme la mer où tout va s'engloutir. Le limier connaissait bien quelques promenades à cheval, au bois, le matin, mais il brillait surtout par l'indication des visites du jeune homme chez la marquise. Et Fabien vit que l'intimité continuait de même qu'à la campagne. Tous les jours, Maximilien arrivait à cinq heures et restait jusqu'à sept. Le soir, sans doute, ils se rencontraient dans le monde ou au théâtre.

Le marquis demeurait atterré. La netteté des renseignemens ne lui permettait pas de douter. Comment admettre que Mme Rochez eût risqué un mensonge de cette force? Une simple explication entre Diane et Fabien l'aurait démasquée. Non, elle ne mentait pas. Il suffisait de voir son allure dédaigneuse, son regard hautain. Elle savait frapper à coup sûr. Elle ajouta cependant :

— Si vous n'êtes pas convaincu, ne vous gênez pas, mon cher. Prenez vos renseignemens. Maintenant, je ne vous retiens plus. Vous ne me remerciez pas de vous avoir rappelé? Non? Ingrat!

M. de Tandray traversa le salon et le boudoir, puis l'antichambre, et se trouva dans l'escalier de l'hôtel. Quand il arriva dans la rue, l'air vif du soir le frappa en plein visage et l'étourdit. Il prit la première avenue qui s'ouvrait devant lui, et marcha droit, sans savoir où il allait. Maximilien Danglars, l'amant de sa femme! Certes il s'était bien détaché d'elle, au château. Après la catastrophe, lorsqu'il s'enfuyait, il n'aimait plus Diane. Une fois dans le Midi, ressaisi par ses habitudes de garçon, qui l'entraînaient à travers le monde mêlé de Nice et de Monte-Carlo, il ne pensait guère souvent à elle. Et voilà qu'en apprenant la vérité, une âpre jalousie le hantait. Une fois le premier mouvement de stupeur passé, il se laissait convaincre aisément. Rien de plus naturel. Le châtiment de don Juan, c'est de ne plus croire aux femmes. Il avait trompé tellement de maris! Il connaissait si bien les ruses qu'employaient jadis ses maîtresses! Cette Catherine tant aimée, il ne l'estimait guère. Diane était sa fille, après tout. Et perdu dans ces

réflexions cruelles, il ne s'apercevait pas que les heures s'écoulaient.

Tout à coup il déboucha sur les fortifications. A gauche et à droite, une sorte de promenade déserte avec des arbres maigres, éclairée çà et là par de rares réverbères. Devant lui, un poste de soldats gardé par un factionnaire au pas régulier, enveloppé dans sa houppelande grise. Comment le marquis se trouvait-il là? Il s'arrêta étonné. Le son lointain d'une horloge, encastrée sans doute dans une petite chapelle des environs, apporta neuf coups espacés. Machinalement Fabien regarda autour de lui pour chercher une voiture; mais elles ne se risquent guère, en décembre, dans ces quartiers perdus et à cette heure de la soirée. Il s'orienta tant bien que mal et reprit l'avenue de Villiers, qu'il descendit à pied jusqu'à Saint-Augustin. Et à mesure qu'il marchait sur le pavé sonore, à mesure qu'il rentrait dans le cœur de la ville, où les passans se rencontraient plus nombreux, il évoquait une à une ses pensées anciennes.

Diane avait un amant! Pas un instant il n'eut aux lèvres ce cri banal du mari trompé qui dit : « Je suis atteint dans mon honneur! » Fabien était l'homme de son temps : un sceptique doublé d'un indifférent. Au XVIIe siècle, Molière se moquait des maris trompés. Il y a trente ans l'école du bon sens les divinisait. Aujourd'hui on ne les raille pas et on ne les plaint plus. L'honneur serait chose bien fragile s'il dépendait d'un caprice de femme.

Fabien ne souffrait pas à la pensée d'être ridicule : en quoi la femme ridiculise-t-elle le mari qu'elle trompe? Il souffrait d'autre chose, d'une douleur bien plus humaine, d'une jalousie bien plus sincère. Quoi! cette femme que ses baisers laissaient froide s'éveillait sous les caresses d'un autre! Quoi! ces yeux sans flammes lorsqu'ils se fixaient sur lui, s'emplissaient de clartés lorsqu'ils se fixaient sur un autre! Il était humilié dans sa vanité d'homme à bonnes fortunes.

Son parti fut vite pris. D'abord il rentrait chez lui, ensuite il surveillait, il épiait pour jeter son rival à la porte : au besoin il se battait avec lui s'il le fallait. Il est rare qu'un homme secoué par une colère violente ne s'apaise pas rapidement lorsqu'il s'est arrêté à une décision. Le marquis était presque calme à présent. Lors de son mariage, il avait loué un appartement dans l'une de ces maisons somptueuses récemment construites le long de l'avenue de Messine. Le matin, à son arrivée, il s'y reconnaissait à peine, dans ce vaste logis, nouveau pour lui, où il n'avait passé que quelques heures après son départ de Vairs. Maintenant, il revoyait sa première entrevue avec Diane le matin, un peu avant le déjeuner, lorsqu'il apprenait son retour : quelques paroles vagues, banales,

beaucoup de froideur chez elle, beaucoup de respect chez lui. Du respect!

Il était dix heures quand il rentra.

— Est-ce que Mme la marquise est sortie? demanda-t-il au valet de chambre.

Le laquais répondit que Mme la marquise était à l'Opéra avec M. de Morère et Mlle Gemma.

— Je m'habille, dit-il. Qu'on attelle le coupé.

Une demi-heure après le coupé roulait dans la direction de l'Opéra. Fabien agissait sans réflexion, sous le coup d'une violente émotion intérieure. Mais, au milieu de cette émotion, il avait des minutes de raisonnement. Alors cet homme, qui prenait la tenue pour de la morale et la sensualité pour de l'amour, ne s'expliquait pas les actes qu'il accomplissait. Après avoir erré à travers les rues comme un collégien que sa maîtresse a trompé, il courait maintenant après Diane sans savoir pourquoi, sans idée préconçue. Se présenterait-il dans sa loge? Non évidemment. Alors à quoi bon la poursuivre ainsi? Se contenterait-il donc de la voir de loin?

Un travail psychologique s'opérait dans le cerveau de ce sceptique. Son amour ancien lui revenait par bouffées chaudes... l'amour tel qu'il le comprenait! Il avait aimé Diane parce qu'il la désirait : ne la désirant plus, il avait cessé de l'aimer. Et ce n'était pas la satiété qui tuait son désir; non, mais l'idée que lui seul goûtait l'ivresse des baisers. Et son désir renaissait maintenant, sans qu'il comprît l'odieux de cette évolution cérébrale. Les natures comme celles-là subissent leurs sensations et ne les discutent jamais.

Fabien se tenait à demi caché dans l'ombre du couloir qui conduit aux fauteuils d'orchestre. Il regardait attentivement les loges. Tout à coup il tressaillit en découvrant celle qu'il cherchait. Diane était bien là, sur le devant, avec Gemma. On lorgnait beaucoup la petite Arabe. Elle se montrait pour la première fois en public, et sa beauté d'enfant maladive, étrange et saisissante, trouvait des enthousiastes. Le teint éblouissant de la marquise, à côté du visage bruni de Gemma, ressortait comme ces pâles têtes de femmes que Rembrandt plaquait sur un fond noir. Derrière les deux femmes, M. de Morère et Maximilien, debout au milieu de la loge.

Fabien contemplait la marquise. Jamais elle ne lui avait apparu si belle. Il la dévorait des yeux, suivant du regard les ondulations de sa taille souple, les splendeurs nacrées de ses épaules. Soudain elle se retourna pour parler à Maximilien, et alors seulement M. de Tandray aperçut le jeune homme. Il eut un geste brusque, un geste de dépit mêlé de colère. Une minute, il eut envie de se retirer, estimant qu'il jouait un rôle ridicule, lui, le mari, pendant que sa femme

causait tranquillement là-bas avec l'homme qu'elle aimait. Puis sa passion ravivée le retint. Il n'eut pas le courage de s'en aller.

Quand la toile tomba sur le dernier acte de *Faust*, Fabien se hâta de sortir, craignant d'être accablé de questions. Encore ne put-il éviter des : « De retour donc, mon bon? » et des : « Votre femme est en beauté, ce soir. » Il lui fallait tout son tact d'homme du monde pour se contenir et ne pas répondre avec un mot bien sec à ces complimens qui l'agaçaient.

Quand il fut hors du théâtre, il renvoya son coupé et se mit à marcher à grands pas sur le pavé. Décidément il ne supporterait pas plus longtemps une situation pareille. Diane était sa femme après tout. Il la forcerait de le suivre, de voyager avec lui. Mais si elle refusait, cependant? Par quels moyens la contraindrait-il à lui obéir? Le scandale d'un procès eût rejailli sur lui. Le monde savait fort bien qu'il avait épousé la fille après avoir été pendant quinze ans l'amant de la mère. On rapprocherait les dates, on ferait coïncider son départ brusque avec la brusque maladie de Diane, et son retour inattendu avec les assiduités de Maximilien.

Non, il en revenait toujours à sa première idée. Mettre M. Danglars à la porte de chez lui. Sur ce terrain-là, il ne craignait pas un éclat, à supposer qu'il dût s'en produire un. Après tout, il tirait l'épée et le pistolet comme un maître : il tuerait l'amant de sa femme. C'est une manière comme une autre d'arranger les situations difficiles ; elle a le mérite en outre d'être fort bien vue de la société contemporaine. L'air de la nuit dissipait lentement la griserie qui lui montait au cerveau depuis sa visite à Mme Rochez. Néanmoins il sentait le besoin de s'étourdir, de s'arracher à ses pensées.

Il alla souper quelque part dans un restaurant de nuit; ensuite il monta dans un de ces tripots qui entourent l'Opéra et où il allait quelquefois quand il était garçon. On l'y connaissait bien : le garçon de jeu apporta discrètement un tas de fiches devant lui. Et jusqu'au matin il resta là, vautré sur un tapis vert, au milieu de l'atmosphère lourde d'une grande pièce enfumée, jouant à l'aveuglette, à peine mordu par la passion du hasard qui roulait devant lui des tas de louis d'or reluisant. Il ne cessa que lorsqu'il fut à peu près seul. Une fatigue pesait sur lui, nouant les idées de son cerveau, cassant le ressort de ses jambes. Il espérait que la marche l'apaiserait; mais il se traînait : il fut obligé de prendre un fiacre.

Quand la voiture poussive s'arrêta, Paris s'éveillait dans la torpeur froide d'une sale et grise matinée de décembre. Fabien eut à peine l'énergie de monter chez lui. Arrivé dans sa chambre, il se regarda une minute dans la haute glace. Il avait le visage livide avec des plaques rouges çà et là. Il arracha sa cravate; les mots

s'étranglaient en sa gorge. Cet homme viendrait dans la journée; il le chasserait, il le souffletterait, il le tuerait. Mais les forces de Fabien s'en allaient. Il se traîna jusqu'à son lit, où il se laissa tomber tout habillé, écrasé dans un sommeil lourd.

XII.

Les rapports fournis à Mme Rochez par son espion ne mentaient pas. Maximilien et Diane recommençaient à Paris leur douce existence du Tréport. Jeanne Vernier devinait juste. Ils se voyaient tous les jours, à cinq heures : et l'un et l'autre ne vivaient réellement que pendant ces instans trop rapides. Jamais plus, depuis la scène du château, dans le boudoir japonais, ils ne s'exposaient à l'irritante excitation de leurs baisers. Ces deux êtres possédaient une grandeur particulière. Ils se grisaient de leur sacrifice comme s'ils eussent eu l'héroïsme de la souffrance. Max arrivait à l'heure dite et trouvait Diane dans un petit boudoir, où elle se réfugiait en l'attendant. Alors c'étaient des causeries charmantes, de longues intimités mêlées de silences inquiétans. Ils se méfiaient de leur faiblesse. Tous les deux étaient sincères lorsqu'ils supposaient qu'un pareil état de choses pouvait durer longtemps; mais tous les deux tremblaient. Elle avait peur de sa faiblesse à elle; il avait peur de sa faiblesse à lui. Ils ne se disaient pas que les situations extra-humaines sont possibles tant que dure l'exaltation cérébrale qui les a produites, mais qu'il arrive fatalement une heure où, cette exaltation tombée, l'humanité recouvre ses droits.

Depuis deux mois qu'ils se revoyaient ainsi, Diane et Maximilien se mettaient en garde contre eux-mêmes pendant ces heures de leur intimité quotidienne. Ils ne revenaient jamais sur le passé; mais comme leurs yeux parlaient, si leurs lèvres restaient muettes! Elle le questionnait sur ses travaux, sur ses lectures : pour mieux s'étourdir, le jeune homme se jetait dans un labeur acharné. Puis les silences reprenaient, coupant leur causerie. Alors, ils se regardaient pendant des minutes, muets, et des flammes courtes luisaient dans leurs yeux. Peut-être se sentaient-ils plus seuls, moins gênés, lorsque Gemma se trouvait entre eux; ou bien quelquefois, le soir, lorsque M. de Morère et Maximilien dînaient chez Diane. Alors, ne craignant rien, il y avait plus d'abandon dans leurs paroles, moins de réserve dans leur causerie. Presque toujours, Diane s'asseyait au piano; et les mots d'amour dont elle rêvait tout bas, elle les disait tout haut avec la voix inspirée des maîtres.

Cette après-midi-là, après plusieurs visites, Diane rentra chez elle,

à cinq heures, comme d'habitude. Maximilien la précédait de quelques minutes. Il vint à elle, et vivement :

— Vous n'êtes pas souffrante, Joliette? Vous étiez préoccupée, hier, à l'Opéra?

— Préoccupée? Nullement, mais...

Elle s'arrêta. Puis, après un court silence :

— Quelle salle magnifique, reprit-elle sur un ton indifférent.

— Magnifique...

— C'est vous qui paraissiez ennuyé hier, mon ami, quand je vous ai appris le retour de M. de Tandray. Pourquoi?

— Parce que... Tenez, j'ai de mauvais pressentimens : il me semble qu'un malheur nous menace, un malheur auquel nous ne pourrons pas échapper. C'est enfantin... peut-être. Je ne trouve jamais enfantin, cependant, ce qui nous concerne l'un et l'autre. C'est que je suis tellement heureux de vous voir ainsi tous les jours! J'ai tant de bonheur... dans ce demi-bonheur!

— Et pourquoi ne continuerions pas à l'avenir comme par le passé? répliqua Diane avec sa douce fermeté. M. de Tandray est pour moi un peu moins qu'un étranger. Il n'a pas plus le droit de s'occuper de ma vie que je n'ai le désir de m'occuper de la sienne.

Il y eut encore un petit silence. Une sorte de gêne pesait sur eux chaque fois qu'une allusion, même lointaine, effleurait M. de Tandray ou Mme de Morère. Diane sentait bien que Maximilien connaissait ou soupçonnait la vérité; mais autant à cause de sa mère qu'à cause d'elle-même, elle laissait toujours dans l'ombre ce côté cruel de sa vie. Cependant, cette fois, elle comprit que sous la crainte vague du jeune homme se cachait une interrogation muette. Elle s'assit à côté de lui :

— Écoutez, mon ami, il est certaines choses dont nous ne devons jamais parler. Que savez-vous de mon existence? Je l'ignore; de même, j'ignore aussi ce qu'on peut dire de moi devant vous. Mais, je l'affirme, personne n'a le droit de se mettre entre nous. Tels nous sommes, tels nous resterons. Je ne dois compte de mes pensées et de mes actes qu'à vous et à ma conscience.

Elle lui tenait la main; il lisait dans ses yeux fiers toute l'énergie et la volonté de cette noble femme. Puisqu'elle le disait, cela était vrai : rien, ni les choses, ni les hommes, ne pourrait les séparer. Ils s'absorbaient tous les deux dans cette contemplation muette... Soudain un bruit de pas, légèrement étouffé par le tapis moelleux, vint les arracher à eux-mêmes. C'était le marquis, blême, frémissant, essayant de contenir la colère qui grondait en lui. Diane laissa glisser la main de Maximilien; puis, froidement, elle se tourna vers son mari, le regardant avec une hautaine tranquillité.

— Je suis aise de vous rencontrer, monsieur, dit Fabien à Max;

justement je désirais vous parler. Mme de Tandray est présente : cela vaut mieux. Il est peut-être utile qu'elle assiste à la courte explication que je veux avoir l'honneur de vous demander.

Maximilien s'était levé ; il ouvrait les lèvres pour répondre, quand Diane, le prévenant :

— Non, pas encore, mon ami, dit-elle. M. de Tandray souhaite une explication. Eh bien ! qu'il parle.

Et en même temps elle fixait sur Fabien ses yeux calmes remplis de ce mépris froid qui est la pire des insultes. Le marquis bondit sous l'aiguillon. Il eut un geste de colère, et d'une voix presque violente :

— J'ai à vous demander compte de vos assiduités chez moi, monsieur, assiduités qui me déplaisent et que je vous prie d'interrompre. Je parle à un galant homme et assez nettement pour qu'il me comprenne, je pense.

Maximilien devenait fort pâle : la présence de Diane à cette scène le troublait profondément.

— C'est à moi de répondre, Max, s'écria la marquise avec sa fière assurance. J'ai assez souci de votre honneur pour deviner la provocation qui se cache sous ces paroles. En attendant, c'est une explication que M. de Tandray sollicite ; je la lui donnerai.

Elle s'avança vers son mari aussi tranquillement que si elle n'eût pas été jetée en plein drame :

— Vous voulez dire que M. Danglars est venu souvent chez moi pendant votre absence ? reprit-elle nettement : cela est vrai. Il viendra de même à l'avenir aussi souvent qu'il lui plaira. Et personne au monde n'a le droit d'agir sur ma volonté ou de peser sur la sienne.

Elle le bravait ! Et devant Maximilien ! Certes Fabien s'attendait à ce qu'une scène violente éclatât entre sa femme et lui. Mais il ne prévoyait pas qu'elle aurait la hautaine franchise de la provoquer devant celui qu'elle aimait. Il la croyait trop timide pour une telle bravoure. Il la jugeait semblable à ses maîtresses d'autrefois, toujours tremblantes et pâlissantes quand leur mari survenait par hasard. Tant de courage le confondait. Cependant, par un dernier effort de volonté, il sut encore se contenir : il dit, ironiquement :

— Vous avez tort, madame, d'empêcher M. Danglars de répondre. Lui et moi, je vous assure, nous nous serions entendus tout de suite !

— Je suis à vos ordres, monsieur, s'écria vivement Maximilien. désireux de retirer Diane de la querelle qu'il entrevoyait.

— Restez ! ordonna-t-elle en voyant le jeune homme se diriger vers la porte.

Et avec une superbe assurance :

— En vérité, on croirait que nous sommes des coupables !

La colère du marquis l'emportait, à la fin. Le sang lui montait au visage : il ne songeait plus à se dompter. Il s'élança vers Maximilien ; et brutalement :

— Vous êtes l'amant de ma femme : je veux vous tuer.

— Voici le mot que j'attendais ! s'écria-t-elle. M. Danglars n'est pas mon amant. Ne croyez pas que je daigne me défendre ! Je l'aime et il m'aime ! Je ne suis pas sa maîtresse, mais c'est pour moi qui veux rester pure, non pour vous que je méprise !

Le marquis jeta un cri rauque. Il eut un geste si terrible que Max se jeta devant lui :

— Vous menacez une femme, dit-il nettement. Vous êtes un lâche.

— Allons donc ! vous en venez où je voulais, et vous ne refuserez pas de vous battre, je pense, après m'avoir insulté !

— Je ne refuse rien, monsieur. Je vous le répète, je suis à vos ordres.

Diane courut à Maximilien, et avec un emportement passionné :

— Te battre contre lui ! je te le défends ! Un homme tel que toi ne se mesure pas avec un homme tel que lui ! Son épée n'est pas digne de croiser la tienne. Écoute, Max. Lui seul au monde n'avait pas le droit de m'aimer, et il a osé me parler de son amour ! Lui seul n'avait pas le droit de m'épouser, et il a osé me demander d'être sa femme ! Que pouvais-je faire, moi ? J'étais une enfant que personne n'aimait, que personne ne défendait. Je ne savais rien de la vie et des choses. J'ai consenti pour fuir une maison où l'on me haïssait. Et nul ne m'a avertie ! J'ai été abandonnée, livrée, vendue à cet homme, si bien que le dégoût me monte aux lèvres quand je pense à tout cela ! J'ai honte de son nom que je porte ; j'ai honte même de mon souvenir, car il est plein des baisers dont il m'a salie !

Elle était si splendidement belle dans cet éclat de colère vengeresse, que M. de Tandray recula, vaincu, épouvanté par les terribles paroles qu'elle prononçait. Diane l'écrasait. Le mépris vivait en elle, et elle en souffletait le misérable. Droite, les yeux pleins de flammes, toute blanche, elle reprit :

— Enfin j'ignorais le passé ; j'étais sa femme... Si je ne l'aimais pas, je pouvais avoir du moins une vie paisible et honorée. Va, sans son ignominie, Max, j'aurais pu t'aimer,.. tu ne l'aurais jamais su ! Il ne m'a même pas permis d'avoir ce qu'ont les autres femmes : un foyer, une famille où l'on trouve le calme, sinon le bonheur... Il m'a outragée dans le plus intime de mon être ; il m'a avilie et dégradée, à ce point que j'ai failli en mourir de désespoir. Il a...

Diane tremblait, se cabrant devant l'épouvantable aveu. Elle s'abattit sur les genoux, écrasée, comme si elle se demandait pardon

à elle-même d'avoir été sur le point de parler. Mais Max comprenait tout. Dans une vision, il aperçut l'existence de cette martyre. Il souffrit par toutes ses souffrances à elle : il eut l'irrésistible besoin de venger les tortures de Diane sur celui qui les lui infligeait. Il s'élançait vers le marquis pour le souffleter : une main arrêta la sienne : celle de M. de Morère, que Gemma avait été chercher.

— Ceci est ma besogne, Max, dit-il. Moi seul ai le droit de châtier cet homme.

Le marquis recula de nouveau. M. de Morère maintenant! Celui-ci restait immobile, au fond de la pièce, l'œil dur, avec ce léger tremblement des mains qui annonce de violentes secousses intérieures. La marquise s'était relevée à la voix de son beau-père.

Il alla vers elle et la baisa tendrement au front ; puis regardant le marquis avec une indicible noblesse :

— Elle est ma fille, dit-il. Qui l'offense me touche et qui la menace m'insulte. Je ne vous tuerai pas... pour le mal que vous m'avez fait ; que m'importe, en vérité, ce que j'ai souffert? Je ne suis pas intéressant, moi. Je porte le poids d'une faute ancienne. Ma faiblesse première a été plus nuisible que ne l'eût été la méchanceté d'un autre. Mais vous osez toucher à cette enfant! A cette enfant innocente! C'est bien : je vous tuerai. Oh! j'en suis certain, allez. Dieu est quelquefois juste. Écoutez-moi et n'oubliez pas que je vous ordonne de m'obéir. Vous vous rendrez à votre cercle; mes témoins vous y rejoindront dans une heure. Vous inventerez un prétexte à rencontre. Nous nous battrons demain à midi. Allez.

M. de Morère parlait nettement, froidement. Sa voix avait un accent dur, implacable, que Maximilien ne connaissait pas. Il avait vu jusqu'alors un homme hautain, réservé avec le monde, mais silencieux et calme. Et voilà que cette nature concentrée se révélait à lui toute nouvelle. Il assistait à cette même métamorphose que Diane, naguère, après son bal de contrat, quand elle entendait de loin une partie de la terrible scène. Quant au marquis, il sortait lentement de sa stupeur première. Se battre avec M. de Morère, c'était crier la vérité à tout Paris. Il balbutia :

— Mais c'est impossible,.. impossible...

Cette fois, M. de Morère ne fut plus maître de lui. Il bondit vers Fabien, et dans une colère farouche :

— Impossible !..

Puis, se domptant de nouveau, il ajouta avec un calme puissant :

— Voilà quinze ans que je dévore ma honte ! Allez-vous-en... Je vous écraserais.

... Le marquis marchait alourdi comme un homme ivre. Il res-

tait encore sous l'impression de stupeur causée par l'apparition brusque de M. de Morère. A cette heure, dans le tumulte de ses idées, il entrevoyait nettement la réalité. Le scandale devenait irrémédiable. Il se rappelait ce mari si longtemps patient, dont il raillait souvent la sottise et qui maintenant se redressait avec une colère tragique. Que dirait-on en apprenant le duel de ces deux hommes? C'était bien là ce qui devait préoccuper ce Parisien sceptique. Il ne songeait pas que lui, le marquis Fabien de Tandray, avait subi un outrage sans oser prononcer un mot. Non. Il pensait : — Que dira-t-on? Il connaissait assez le monde pour savoir que l'opinion serait contre lui. Le Parisien est pressé. Il n'a pas le temps de beaucoup réfléchir et se contente de juger hâtivement les choses. On savait la liaison du marquis et de Catherine. Soudain éclatait l'annonce de son mariage avec Diane. Et quelles plaisanteries alors sur ce pauvre M. de Morère! Puis tout à coup une succession d'incidens non expliqués, non explicables et dignes d'attirer l'attention des gens les plus inattentifs du monde! Diane tombait gravement malade et son mari profitait de la circonstance pour voyager. Catherine, à son tour, s'enfuyait du château de Vairs et revenait à Paris, où elle s'enfonçait à nouveau dans une haute dévotion. Enfin, maintenant, ce duel inattendu entre le beau-père et le gendre et dont tout le monde parlerait. On rapprocherait les faits, on grouperait les vraisemblances.

Fabien était brave cependant; mais comme à beaucoup d'hommes vicieux il lui manquait le courage moral. Capable d'affronter en face un danger réel, il reculait devant le formidable tapage. C'est pour cela qu'il acceptait, la tête basse, les outrages de M. de Morère. De quelque côté qu'il se tournât, la situation se présentait fausse, ambiguë; fatalement il jouait le vilain rôle. A côté de lui, M. de Morère paraissait presque un vieillard. Et cependant ce duel devenait inévitable : en le déclinant, il s'exposait à un affront public de son beau-père.

Soit. Il se battrait. Le monde? Le monde jaserait pendant huit jours, pendant quinze, et puis il se tairait. Paris est aux audacieux et aux impudens. Si on le redoute, il crie : Haro! Il courbe la tête devant ceux qui le bravent. M. de Morère? Il aurait facilement raison de lui. Il le ménagerait, comme on dit; assez ostensiblement pour que ses témoins s'en aperçussent et que tout le monde le sût. Il en serait quitte pour recevoir un coup d'épée.

Tout d'abord, il fallait prévenir l'opinion; il voulait lui jeter le premier la nouvelle avec l'assurance d'un homme fort que rien n'épouvante. Fabien, résolu à jouer ce rôle, n'hésita plus. Il entra dans un café et demanda un verre d'eau : il étouffait. En face de

lui se dressait une glace. Son visage l'effraya : il était livide. Ses lèvres se contractaient sous un effort nerveux. Cette tête prenait une expression farouche et saisissante. Il eut un geste de défi. Le front haut, résolu, sans remords, cet homme, un instant vaincu par un écrasement passager, monta droit à son cercle. Il allait chercher des témoins. Dès le premier salon, il fut accueilli par une phrase qui faillit le troubler :

— Oh! oh! mon cher, qu'avez-vous donc ce soir?

Fabien sourit. Il répliqua d'une voix ferme qu'il se sentait un peu las. Puis il demanda si deux de ses amis se trouvaient là. Comme il désignait des tireurs renommés, le bruit se répandit aussitôt que le marquis de Tandray se battait. N'ayant pas recommandé la discrétion à ses témoins, ceux-ci parlèrent. Alors il y eut un certain silence. Un duel entre le marquis et M. de Morère! Entre le beau-père et le gendre! Voilà qui devenait piquant. On se chuchotait des choses très curieuses. Quelques joueurs s'arrachèrent même aux séductions du baccarat pour contempler le héros du futur scandale. Un ancien conseiller d'état de l'empire, que rien de coutume ne distrayait de son whist, coupa deux cartes maîtresses à son partner : l'événement lui paraissait prodigieux.

A minuit, on savait la nouvelle partout : M. de Morère et le marquis de Tandray se battaient à l'épée, le lendemain, aux environs de Paris. Le reporter d'un grand journal mondain, présent au cercle, se précipita comme un fou dans l'escalier. Il fallait arrêter le clichage, vite, vite! Il importait que, dès le lendemain, à son réveil, Paris connût la croustillante nouvelle, agrémentée de réflexions à double entente. Quant à Fabien, il reprenait lentement possession de son énergie au milieu de cette émotion générale. En face de lui-même il se démontait; en face des autres, il retrouvait son assurance pour leur imposer son audace de condottière du boulevard. Il s'assit à une table de bouillotte et joua quelques heures; et, à minuit et demi, il se retira dans une de ces chambres que les grands cercles tiennent toujours à la disposition de leurs membres.

On arrive aisément à prendre au sérieux les allures conventionnelles qu'on se donne. Maintenant Fabien riait un peu de sa terreur première. Comment s'effarait-il ainsi et croyait-il tout perdu parce qu'un scandale éclaterait? Paris n'en est pas à un scandale près! Est-ce que toutes les mains ne se tendaient pas vers lui? En ce bas monde, on ne refuse son estime qu'à ceux qui craignent de ne pas la mériter. Il dormit paisiblement jusqu'à neuf heures du matin. Ses témoins durent l'éveiller.

Le duel avait lieu aux environs de Paris, à Nogent-sur-Marne, dans une propriété particulière. Une heure de voiture : le temps ne

manquait pas. Le marquis et ses amis déjeunèrent donc à leur aise; et, avec une tranquillité de boulevardiers accoutumés à de pareilles aventures, ils s'en allèrent gaîment, enveloppés dans leurs fourrures, le cigare aux lèvres. Fabien tenait à ce qu'on eût la preuve de sa parfaite sérénité d'esprit. Il s'efforça d'être spirituel et réussit; il raconta assez drôlement une ou deux histoires de coulisses. Par contre, il affecta de ne pas comprendre quand un de ses témoins essaya de connaître la cause réelle de la rencontre. M. de Tandray répéta la fable qu'il débitait : une discussion politique. Il en profita pour flétrir énergiquement la division des partis qui semait ainsi la haine dans les familles les mieux unies! Le témoin feignit d'être dupe, comme la veille, et parla d'autre chose; il se promettait bien que, tôt ou tard, il saurait la vérité. D'ailleurs ni lui ni son compagnon ne doutaient de l'issue de la rencontre. Le marquis tirait souvent dans des assauts publics : il était de première force.

Cependant la voiture filait le long de la route de Vincennes. La propriété où l'on devait se battre s'étalait sur une hauteur, au milieu d'arbres dénudés, en face de la Seine. Depuis le matin le jardinier préparait un emplacement convenable. Ces messieurs le trouvèrent à leur goût. Ils arrivaient en avance d'une demi-heure. Fabien s'accouda contre le parapet d'une terrasse située au fond du jardin : de là on découvrait Paris tout entier, couché comme un lion au repos. Cet homme restait là immobile dans sa fourrure de loutre, insensible au froid vif, pendant que ses témoins se chauffaient dans la maison du jardinier. Il contemplait cette ville où il était né, où il avait vécu et grandi pour éblouir les uns et stupéfier les autres. Dans un de ces retours de conscience, familiers même aux âmes les plus mauvaises, il regrettait que son existence eût ainsi tourné. Après tout, il valait mieux que ses actes. Il se demandait avec étonnement s'il ne touchait pas à l'heure où la créature humaine paie les dettes morales de son passé. Mais cet affaiblissement nerveux ne dura pas longtemps. Chez Fabien la conscience manquait d'éloquence :

— Bah! murmura-t-il avec un geste d'indifférence.

A ce moment, l'un de ses témoins vint l'avertir que son adversaire arrivait. M. de Tandray le suivit. Son premier regard fut pour son beau-père. M. de Morère était pâle, mais calme. Son regard avait une expression d'implacable dureté. On tira au sort le choix des épées et des places et les deux hommes se mirent en tenue de combat.

ALBERT DELPIT.

(La dernière partie au prochain n°.)

LES

MUSÉES DE BERLIN

III[1].

LA GALERIE DE TABLEAUX.

I.

Le musée de peinture est de création tout à fait récente. A part un certain nombre d'œuvres de l'école hollandaise, que le grand électeur avait héritées de la maison d'Orange, il faut aller jusqu'à Frédéric II pour rencontrer des acquisitions de quelque importance faites par les souverains de la Prusse. Encore Frédéric avait-il des goûts très particuliers et une prédilection assez exclusive pour Watteau et les autres maîtres élégans de l'école française, qu'il cherchait à accaparer. Le moment eût été propice cependant, car c'est alors qu'Auguste III de Saxe faisait acheter en Italie et en Hollande les chefs-d'œuvre qui ornent aujourd'hui la galerie de Dresde. Plus tard, en 1815, on se décida à acquérir la collection du marquis Giustiniani, composée surtout de maîtres de l'école de Bologne; mais ce ne fut qu'en 1821 qu'une collection bien autrement remarquable, celle du banquier Solly, vint enrichir le musée de tableaux de premier ordre, parmi lesquels il faut, avant tout, citer les six panneaux des frères Van Eyck, aujourd'hui encore la plus précieuse de toutes les œuvres qu'il possède. A la suite d'un premier triage opéré dans ces divers achats et dans le fonds qu'on avait tiré des châteaux royaux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 15 février 1882.

les peintures furent, en 1830, exposées dans les salles de l'ancien musée, et M. Waagen, nommé directeur, se chargea de la rédaction du catalogue qui comprenait près de douze cents numéros. Depuis lors, grâce à son initiative, on s'appliqua d'une manière suivie à accroître le musée. Mais, comme le prix des œuvres d'art avait singulièrement augmenté, après quelques tentatives infructueuses faites dans les ventes publiques, on jugea préférable de s'assurer, toutes les fois qu'on le pourrait, la possession de collections entières en traitant avec leurs propriétaires. C'est ainsi qu'en 1875 et 1878, on a pu acquérir un assez grand nombre d'ouvrages italiens provenant des palais Patrizzi et Strozzi, et réaliser en 1874 un achat beaucoup plus important, celui de la collection de tableaux et de dessins formée par M. Suermondt à Aix-la-Chapelle et qui lui fut payée 1 million de marks (1,250,000 francs).

Loin de chercher désormais à grossir outre mesure le nombre des ouvrages exposés, la direction pense avec raison qu'il convient plutôt d'élever peu à peu le niveau de la galerie par des éliminations faites avec discernement. Attentive à combler les lacunes que celle-ci peut offrir, elle s'applique d'autre part à ne point fatiguer inutilement l'attention du public. Cependant, même avec une façon de procéder aussi judicieuse, le nombre des tableaux s'était bientôt assez accru pour que le local qui leur avait été primitivement affecté devînt insuffisant. Les vices de construction de l'édifice bâti par Schinkel s'accusaient, du reste, de plus en plus, et dans les remaniemens auxquels il a bien fallu de résoudre, on a tâché, sans toujours y parvenir, de multiplier les parois et de pourvoir d'une manière plus convenable au chauffage et à l'aération des salles. Malheureusement aussi, les dispositions mêmes du monument ne se sont pas prêtées à suivre pour le classement des tableaux l'ordre méthodique qu'on a observé dans l'arrangement des autres collections. Il y a, il faut le reconnaître, beaucoup de terrain perdu dans cet édifice, et son appropriation laisse fort à désirer. La rotonde, qui occupe une place excessive, n'a pu être utilisée que pour exposer au rez-de-chaussée quelques sculptures, et au premier étage une série de tapisseries anciennes exécutées d'après les cartons de Raphaël. L'orientation des salles n'a pas non plus permis d'y obtenir pour l'éclairage une égalité parfaite: dans les unes, la lumière fait un peu défaut, d'autres sont exposées au soleil pendant une partie du jour. Du moins ces salles, au nombre de vingt-sept, sont-elles de dimensions assez restreintes pour qu'on ait pu y grouper les tableaux dans l'ordre le plus convenable à les faire valoir mutuellement. Ce qui est plus essentiel encore, ces tableaux sont entretenus avec un soin qui fait honneur à l'habileté et à la prudence des restaurateurs chargés de ce service. Suivant un usage excellent et qui tend, du reste, à se généraliser

de plus en plus dans tous les musées de l'Europe, chaque peinture porte sur un cartel, avec la désignation du sujet, celle de l'auteur, les dates de sa naissance et de sa mort, enfin le nom de l'école à laquelle il appartient. Ces renseignemens suffisent à la plupart des visiteurs ; ceux qui en désirent de plus étendus doivent recourir au catalogue provisoire rédigé par les deux directeurs, MM. J. Meyer et W. Bode, et dont la dernière édition remonte à 1878.

En parcourant les salles consacrées à la galerie de peinture, un court examen suffit pour reconnaître que ni les grandes époques, ni les grands maîtres n'y sont représentés par des œuvres bien importantes. A raison même de sa trop récente création, le musée de Berlin se trouvait dans un état d'infériorité dont, malgré les plus sérieux efforts, il n'a pu entièrement se relever. On s'est appliqué du moins à écarter de ce musée toutes les productions insignifiantes ou médiocres. Tel qu'il est aujourd'hui, il a sa physionomie propre, et comme la National Gallery de Londres, dont la formation date à peu près de la même époque, il contient les plus précieux élémens d'étude pour l'histoire des origines et du développement de la peinture, aussi bien dans les Flandres qu'en Italie. Les panneaux des Van Eyck sont, il est vrai, le seul ouvrage tout à fait hors ligne qu'on y puisse citer, mais la réunion des primitifs italiens, des *quattrocentisti*, est peut-être la plus nombreuse et la plus remarquable qui existe. En signalant ici les œuvres capitales de la collection, nous nous arrêterons de préférence à celles qui se rapportent à cette période de jeunesse et de progrès. Il y a un intérêt d'une nature particulière à voir ainsi un art croître peu à peu, à sentir que tous les pas qu'on fait avec lui rapprochent de la perfection. Dans ses timidités comme dans ses audaces, les manifestations de cet art ont un caractère de sincérité et de candeur dont sa maturité n'égalera pas toujours le charme. Il n'a pas encore eu le temps de se détacher de la société au milieu de laquelle il a pris naissance ; il reste intimement lié à sa vie, et quand il veut traduire ses aspirations, il leur prête une éloquence qui nous touche d'autant plus qu'elle s'exprime d'une manière plus simple et plus ingénue.

II.

Berlin devenant la capitale de l'empire germanique, il était naturel qu'on songeât à y réunir les meilleurs ouvrages de l'art allemand. Mais la fécondité de cet art n'a été ni bien grande, ni de bien longue durée, et après la part qu'avaient déjà prélevée les églises ou les collections de Cologne, de Nuremberg, d'Augsbourg, de Munich ou de Vienne, la réalisation d'un tel dessein devenait

fort difficile. Tout en glanant ce qu'on a pu, on n'est arrivé qu'à un médiocre résultat. L'école primitive de Cologne est à peu près absente du musée de Berlin. Quant à l'école de Nuremberg, Wohlgemuth n'y figure pas, et Dürer, son illustre élève, n'y est représenté que par un petite *Vierge*, nouvellement acquise du marquis Gino Capponi, mais assez disgracieuse, et qui nous montre, une fois de plus, à quel point le sentiment de la beauté féminine était étranger au grand maître. Très altérée par de nombreux repeints, cette *Vierge* appartient, du reste, à ce moment de la vie de Dürer où, pressé par les commandes de l'empereur Maximilien, il a produit ses peintures les plus faibles. En revanche, les œuvres des imitateurs ou des élèves de Dürer sont nombreuses; mais à part quelques timides essais de paysage par Altdorffer et des portraits assez remarquables d'Aldegrever et surtout de G. Pencz, elles ne méritent que peu d'attention. Leurs compositions nous offrent des spécimens déplaisans de ce style bizarre, surchargé de détails incohérens, où le gothique se mêle à la renaissance et qui semble un avant-goût de ce *rococo* dont deux siècles plus tard l'Allemagne sera infestée. Ce n'est pas de Cranach qu'on pouvait attendre une rénovation. Mêlé de près à la vie agitée de ce temps, il a dû sans doute à ses relations plus qu'à son talent la renommée dont il a joui. Comme presque toutes les collections allemandes, le musée de Berlin possède sa bonne part de ces portraits des premiers réformateurs sur lesquels le peintre a un peu trop prodigué le dragon ailé qui lui sert de signature. Ce monogramme, si souvent répété qu'il semble une marque de fabrique, n'est pas non plus une recommandation bien efficace pour les tableaux où, sous les noms d'Ève, de Diane ou de Vénus, nous retrouvons le type toujours pareil d'un modèle dont Cranach a beaucoup abusé et qui promène à travers la campagne la gaucherie minaudière d'une nudité qui n'a jamais la beauté pour excuse. Quant à Cranach le jeune, sa *Fontaine de Jouvence* est tout à fait grotesque, et il n'était guère de sujet assurément qui pût mieux lui permettre d'étaler le mauvais goût et la vulgarité qui le caractérisent.

Un seul homme, à cette époque, eût été à même d'exercer sur l'art allemand une influence vraiment féconde, en le ramenant, par son propre exemple, à la simplicité. Mais au moment même où son talent aurait pu lui assurer cette influence, Holbein quittait l'Allemagne pour n'y plus revenir. Sans prétendre au rôle de novateur, sans avoir même des aspirations aussi variées, ni peut-être aussi hautes que le maître de Nuremberg, Holbein, du moins, ne visa jamais qu'un but qu'il pouvait atteindre. Tandis que chez Dürer une technique défectueuse a ruiné la plupart de ses tableaux dans lesquels d'ailleurs la facture est sèche, la couleur insignifiante et le dessin lui-

même inégal ou compromis par des fautes de goût, Holbein a touché à la perfection dans un grand nombre d'œuvres irréprochables. Chez lui, les plus rares qualités du peintre se montrent avec un tel éclat et dans une si intime union qu'il est aussi impossible de découvrir entre elles une trace d'infériorité que de les supposer l'une sans l'autre. Dans le vaste programme qu'il s'était proposé, Dürer s'efforçait trop souvent de concilier des préoccupations contradictoires. Tour à tour dans sa vie, et quelquefois simultanément dans une même composition, l'Allemagne et l'Italie, la renaissance et le gothique, l'imitation stricte de la nature et les conceptions les plus idéales se disputaient ses préférences. Holbein ne s'embarrassait pas de visées si complexes; il savait ce qu'il voulait, sa simplicité faisait sa force, et il suivait sa droite voie. Tout d'une pièce, sans défaillance, mettant dans ses œuvres cette puissante unité qui permet de les distinguer entre toutes, il est à ce point égal à lui-même qu'en présence des trois portraits du musée de Berlin, il serait difficile de motiver une préférence. Tous les trois, du reste, appartiennent à l'époque de sa pleine maturité. Nous nous arrêterons au plus important, un vrai chef-d'œuvre, qui, après avoir fait partie de la galerie d'Orléans, est entré au musée avec la collection Solly. Aux qualités d'exécution que nous sommes habitués à trouver chez le peintre d'Augsbourg se joint ici la beauté de la composition et de l'harmonie générale du tableau. Avec ses longs cheveux blonds, son teint pâle, son visage au contour un peu amaigri et ses petits yeux au regard profond, ce personnage, jeune encore, offre un type d'une distinction accomplie. Vêtu d'un riche costume, — barrette noire, manteau noir brodé de fourrures, chemisette blanche et pourpoint à manches bouffantes d'un rouge écarlate, — il tient à la main une lettre qu'il s'apprête à décacheter et dont l'adresse, écrite dans le dialecte du midi de l'Allemagne, porte son nom : George Gyze. Cet élégant seigneur est un marchand de Londres, probablement un de ces négocians allemands avec lesquels Holbein était alors en relations et qui vivaient groupés dans le quartier qui leur servait de centre commercial, le Stalhoff. Sur les parois du cabinet de travail sont disposés divers objets à l'usage de ce jeune homme : des balances à peser l'or, des clés, des bagues servant de sceaux et des poinçons. Devant lui, une table recouverte d'un tapis d'Orient supporte également sa montre, son cachet, un encrier avec une plume et, à côté, un verre de Venise où des œillets et d'autres mignonnes fleurettes baignent dans une eau pure. Holbein a répété plusieurs fois le nom du modèle, auquel il a ajouté l'indication de son âge, trente-quatre ans, et la date de cette œuvre, 1532. Comme pour nous renseigner également sur la nature morale de ce jeune homme, au-dessous du nom de Gyze, il a écrit cette

devise : *Nulla sine mærore voluptas.* La présence de ces fleurs jusque dans ce réduit consacré au négoce, et le rappel de cette pensée mélancolique, en rapport d'ailleurs avec l'expression de ce visage intelligent et maladif, viennent ingénieusement compléter une individualité morale et la rendent particulièrement attachante. Intéressant par cette étude de la vie intime, le tableau, à distance, est d'une tenue superbe, et le ton vert du fond, — un beau vert, plein, égal et de valeur moyenne, — accompagne de la manière la plus heureuse les colorations du pourpoint et des chairs, dont il fait admirablement ressortir l'éclat et la fraîcheur. Tout cela produit un ensemble inoubliable, où l'on sent à la fois la pensée et la main d'un maître, et si l'on veut apprécier exactement la supériorité d'Holbein, il suffit de le comparer avec ceux des artistes ses contemporains, dont pourtant l'habileté était grande; avec Bruyn, le peintre de Cologne, par exemple, ou avec Amberger, dont le *Portrait du cosmographe S. Munster* est un des meilleurs ouvrages. Entre ce portrait, si excellent qu'il soit, et celui de George Gyze, il y a toute la distance qui sépare le talent du génie.

Après Holbein et l'école de Dürer, l'art allemand a fini de vivre. A peine peut-on trouver çà et là, en suivant le cours des temps, quelques noms d'artistes qui, nés en Allemagne, vont à l'étranger pour y chercher des enseignemens ou pour y vivre. Rottenhammer, bien que compatriote d'Holbein, pourrait être classé parmi les Vénitiens, et Elsheimer, né à Francfort, se fixe à Rome, où ses compositions et ses petits paysages jouissent de la faveur publique et exercent une vive influence sur Lastman d'abord, puis sur Rembrandt lui-même à ses débuts. Peu à peu cet art bien affaibli s'appauvrit encore. C'est à l'extrême pénurie où l'on était réduit alors que Mengs a dû d'être considéré comme un grand peintre, non-seulement à Dresde, mais jusque dans la patrie de Raphaël et dans celle de Velasquez. Angélica Kauffmann, qui n'a guère été moins célèbre, nous montre la molle fadeur de son pinceau dans cette tête d'expression où elle s'est représentée elle-même en bacchante, décolletée, les cheveux au vent, pour le plus grand bonheur des copistes de profession. Enfin avec ses deux tableaux du *Colin-Maillard* et du *Jeu du coq*, froids et lourds pastiches de Watteau, Chodowiecki a tenu à nous prouver que les plus habiles graveurs peuvent être de très mauvais peintres.

III.

Si les maîtres allemands, Holbein excepté, ne sont représentés que d'une manière fort insuffisante au Musée de Berlin, on y trouve en revanche un ouvrage capital de l'ancienne école des Flandres.

Ce sont les panneaux de l'*Adoration de l'Agneau*, peints par les frères Van Eyck pour la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Jean, aujourd'hui Saint-Bavon, à Gand. Vendus à vil prix en 1816 par les administrateurs de cette église, ils furent achetés en 1821, avec la collection Solly, par le roi de Prusse.

L'ensemble primitif comprenait douze panneaux disposés sur deux rangs, sept en haut et cinq en bas, et sauf ceux du centre, peints sur leurs deux faces. Le Musée de Berlin possède six de ces volets, et il a de plus acquis en 1823 deux des excellentes copies faites en 1558 par Michel Coxie. L'ensemble se trouve donc restitué presque dans son intégrité, puisqu'il n'y manque plus que l'*Adam* et l'*Ève* du Musée de Bruxelles et la *Vierge* et le *Saint-Jean* qui, ainsi que les deux tableaux copiés par Coxie, sont demeurés en la possession de l'église Saint-Bavon. Fermés, les volets portent sur leurs faces extérieures l'*Annonciation*, et, de part et d'autre, outre les Saints, les Prophètes et les Sibylles qui ont prédit la venue du Christ, les portraits des deux donateurs agenouillés, *Jodocus de Vydt* et sa femme *Isabella Burluut*. Une inscription latine aujourd'hui effacée en partie et qui a donné lieu à de nombreux commentaires, nous fournit à la fois les noms des donateurs et ceux des artistes : les deux frères Van Eyck. Elle nous apprend, de plus, que l'œuvre commencée par Hubert (l'aîné des deux) a été finie par son frère Jean et mise en place le 6 mai 1432. L'époque de la commande étant restée ignorée, la part qui revient à chacun des frères dans l'exécution demeure fort difficile à établir. Toutefois il est permis de penser qu'avant sa mort, dont la date est connue (18 septembre 1426), Hubert avait dû exécuter une notable partie du travail et qu'il en avait, en tout cas, fourni la composition. On s'accorde aussi généralement, et pour des raisons qui semblent assez plausibles, à attribuer à Jean les panneaux du bas, dans lesquels les figures sont de moindres dimensions et dont la supériorité est manifeste.

Suivant un parti souvent adopté à cette époque, la décoration extérieure des volets a été tenue dans une gamme claire et une tonalité effacée. Les figures des deux saints (saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste) sont peintes en grisaille et placées dans des niches comme des statues gothiques. Quant aux donateurs, leur ressemblance, on peut l'affirmer, devait être frappante. La femme, vêtue très modestement, — capeline blanche, robe d'un rouge passé, avec des paremens verts au col et aux manches, — n'est pas de mine fort avenante; sa physionomie, un peu vulgaire, a une expression de volonté et de décision qui contraste avec celle de son mari. Lui aussi est simplement vêtu d'une large houppelande rouge bordée de fourrures; une aumônière noire pend à sa ceinture. Il n'y a plus beau-

coup de vie dans son regard, et il ne semble pas que beaucoup d'idées se soient jamais agitées sous son crâne dépouillé, à la peau amincie, luisante et collée aux tempes. L'*Annonciation* complète la série des sujets représentés sur les volets extérieurs. Les Van Eyck n'en ont pas modifié les données habituelles. Enveloppé dans un grand manteau blanc richement brodé d'or et retenu par une agrafe de pierres précieuses, l'ange Gabriel s'avance vers la Vierge, et tenant d'une main une tige de lis blanc, de l'autre il salue Marie. Celle-ci, vue de face, agenouillée, est chastement drapée dans un long vêtement blanc dont les plis épais retombent autour d'elle. Les mains croisées sur sa poitrine et les yeux levés au ciel, elle manifeste son humble abandon à la volonté divine. Au-dessus, plane la colombe mystique. Au fond, à travers les colonnettes des deux fenêtres gothiques, on aperçoit les toits de maisons d'apparence modeste, peut-être l'habitation des donateurs, avec leurs pignons flamands qui se découpent sur un ciel pâle. L'aspect effacé des panneaux extérieurs contraste vivement avec la magnificence et l'éclat que présentent les peintures intérieures. Comme ces parfums subtils qui révèlent aussitôt leur puissance dès qu'on vient à ouvrir les vases qui les contiennent, ainsi la riche harmonie, l'animation, la variété des scènes et la splendeur du coloris se découvrent à vous tout d'un coup quand les volets sont déployés. Ce n'était, au dehors, que l'annonce et la préparation du mystère, vous en voyez maintenant l'accomplissement et la glorification. Groupés autour des imposantes figures de Dieu le Père, de la Vierge et de saint Jean, des anges, presque de grandeur naturelle, apparaissent couverts de robes de brocart rouges, vertes, bleues, ornées des plus riches broderies. Les uns chantent, debout devant un lutrin, pendant que l'un d'eux marque le rythme ; d'autres, rangés à côté de sainte Cécile, assise à son orgue, jouent de divers instrumens. Sur leurs visages ronds et vermeils, aux types bien flamands, le peintre a naïvement exprimé l'ardeur qui anime tous les exécutans de ce céleste concert. Les sourcils froncés, les yeux demi-clos, ils font effort pour se tirer avec honneur du difficile passage où ils sont engagés. Ces détails, d'un réalisme ingénu, peuvent sembler ici un peu puérils, mais tous les arts ont admis, à leur début, ces traits familiers, et les maîtres italiens, bien que leur goût soit réputé plus pur et leur style plus élevé, nous en offriraient plus d'un exemple. Un tel naturalisme, il est vrai, devient moins supportable quand il s'attaque à la représentation du corps humain dans sa nudité. Aussi ne pouvons-nous déplorer beaucoup l'absence, à Berlin, des deux panneaux d'Adam et Ève, qui, distraits de cet ensemble, étalent au musée de Bruxelles leur laideur farouche et un peu bestiale.

En revanche, les quatre panneaux du bas, avec leurs figures de

dimensions plus restreintes, sont de purs chefs-d'œuvre et constituent, à notre avis, la partie la plus remarquable de ce prodigieux travail. A gauche de l'*Adoration de l'Agneau* (le tableau central, remplacé ici par la copie de Michel Coxie), *les Défenseurs du Christ* mènent leur brillante chevauchée. Magnifiquement parés, tout étincelans de pierreries, les rois, les princes, les guerriers s'avancent, les étendards flottant au vent, l'épée au poing, résolus, pleins de courage et sûrs de vaincre. A côté d'eux, *les Juges intègres,* dans des costumes plus pacifiques, cheminent paisiblement sur leurs débonnaires montures. Parmi eux la tradition veut que les deux peintres se soient représentés : Hubert, au premier plan, monté sur un cheval blanc, emmitoufflé dans une pelisse fourrée, un visage honnête, placide, avisé, et, un peu plus loin, Jean, de physionomie plus vive, l'air avenant, le regard observateur. Entre toute ces figures, dont pourtant l'individualité est si nettement accusée, il n'en est pas, en effet, qui semblent plus vivantes, ni mieux caractérisées que celles de ces deux cavaliers. A droite, faisant pendant aux juges et aux guerriers, *les Ermites,* aux longues barbes blanches, sortent de leurs grottes ou de leurs retraites. Leurs attitudes sont graves, leurs visages austères et vénérables, et sur leurs robes de bure pendent les chapelets qui mesurent pour eux les longues heures de la vie solitaire. Madeleine et Marie l'Égyptienne sont confondues dans leurs rangs. Enfin, sur le dernier panneau, saint Christophe, un géant à la mine sauvage, marche à la tête de la troupe des *Pèlerins* et guide à travers le monde leur course aventureuse pour les amener aux pieds de l'*Agneau,* le centre et l'objet de toutes les adorations de ces fidèles serviteurs. Derrière ce cortège où se trouvent réunies toutes les conditions de la société chrétienne, un admirable paysage ouvre ses vastes horizons. Des prairies émaillées de fleurs étendent leur tapis, et du milieu des sombres végétations qui couronnent les rochers, sortent çà et là les silhouettes d'arbres exotiques, des orangers chargés de fleurs et de fruits, des cyprès, des pins parasols et des palmiers. Sur les montagnes s'étagent des villes et des châteaux forts, et des volées d'oiseaux s'ébattent librement dans le ciel d'un bleu profond, où flottent quelques nuages d'argent.

Telle est cette œuvre grandiose et complexe qui défie toute description. D'où venait donc cet art qui, à peine né, apparaissait ainsi armé de toutes pièces et osait affronter de pareils sujets? Comment s'était-il affranchi des lenteurs qui, d'ordinaire, accompagnent toute tentative humaine? Comment, se posant, dès ses débuts, les plus difficiles problèmes, arrivait-il, du premier coup, à les résoudre tous? Parmi les causes qui peuvent expliquer sa subite apparition, les exemples des peintres de l'école rhénane ont tenu sans doute une

assez large place. Maître Wilhelm et ses prédécesseurs anonymes avaient ébauché, non sans grâce, le programme de cet art nouveau, et vaguement ils en avaient pressenti les voies. Mais, sans parler des procédés qu'inauguraient les Van Eyck, il y a dans leurs compositions, dans leur dessin, dans leur coloris quelque chose de voulu, d'achevé, de parfait qui dépasse de bien loin ces timides tâtonnemens. Quelle qu'ait pu être l'influence de l'école rhénane, en Flandre même, un goût plus pur et un sentiment plus élevé de l'art s'étaient depuis longtemps manifestés dans la statuaire de bois ou de pierre, et surtout dans la peinture des miniaturistes. A la cour des ducs de Bourgogne, l'une et l'autre brillaient d'un vif éclat, et quand on cherche l'origine et le centre de ce mouvement de rénovation qui se produisit alors dans les lettres et dans les arts au nord de l'Europe, c'est toujours, on le voit, vers les princes de cette maison que l'on est ramené. Les « ymaigiers » qui travaillaient pour eux étaient les plus renommés de ce temps, et la bibliothèque qu'ils avaient formée passait à bon droit pour « la plus riche et noble librairie du monde. » Le soin même que prenait Philippe le Bon d'attacher Jean Van Eyck à sa personne en qualité de « peintre et valet de chambre » témoigne autant en faveur du talent de l'artiste que du goût du prince. Celui-ci d'ailleurs n'avait eu qu'à s'applaudir de son choix. Dans cette condition d'une domesticité qui, à cette époque, n'avait rien d'humiliant, Van Eyck s'était montré fidèle serviteur et peintre habile. Chargé à plusieurs reprises de missions lointaines et délicates, il s'en était acquitté avec honneur. Au retour d'un voyage à Lisbonne, entrepris pour aller faire le portrait de la princesse Isabelle de Portugal, que Philippe avait eu un moment la pensée d'épouser, il avait reçu de nouvelles preuves de la bienveillance du duc, qui se plaisait à vanter « sa loyauté et prudhomie. » Entouré de ces précieux encouragemens, le peintre, en se fixant successivement à Bruges et à Gand, ne pouvait trouver pour le développement de son talent un milieu plus favorable que ces deux villes dont, à ce moment, la richesse et la culture intellectuelle étaient tout à fait remarquables.

Si grande cependant qu'on suppose la part de ces secours extérieurs, le génie des Van Eyck peut seul expliquer des œuvres dont l'originalité et la perfection laissent à une telle distance tout ce qui s'était fait jusque-là. Quand, à la mort de son frère, Jean resta seul chargé de l'achèvement du travail commandé par Jodocus de Vydt, le double emploi de peintre et de valet de chambre était loin, paraît-il, d'absorber son activité, car de 1426 à 1432 il put le mener à fin. C'est certainement à cette époque qu'il convient, en effet, de rapporter l'exécution des panneaux du bas, dans lesquels les souvenirs de la végétation du Midi ont trouvé place. Jean était alors

dans sa pleine maturité. Aux dons les plus heureux il avait pu ajouter le bénéfice de l'intelligente direction qu'il avait reçue de son frère et celui d'une complète expérience de la vie. Comme son esprit, son talent n'avait pas cessé de grandir, et il était prêt pour l'œuvre colossale à laquelle il devait se consacrer tout entier, une des plus vastes que jamais artiste ait pu rêver, une de celles qui, exigeant la réunion de toutes les qualités du penseur et du peintre, lui permettaient le mieux de montrer tout ce qu'il valait.

D'autres viendront après Van Eyck qui se tailleront des tâches plus restreintes et des spécialités plus modestes. Il y aura des peintres de genre, de portraits, de paysage, d'architecture, de fleurs ou de nature morte : Van Eyck aura fait excellemment tout cela. Comme portraitiste, il vaut Holbein, et Breughel, à ses meilleurs jours, n'aurait pas su mieux peindre le beau lis blanc que l'ange Gabriel tient à la main. D'un bout à l'autre de cette immense épopée, l'exécution est merveilleuse. Le dessin, très personnel, pénétrant, incisif et rigoureusement exact, insiste sur les traits physionomiques avec un sens profond de la vie. S'il a plus de virilité que de grâce, s'il excelle surtout à reproduire avec force un mâle visage, les deux saintes femmes qui se mêlent au cortège des ermites nous montrent qu'à l'occasion il sait aussi exprimer le charme de la beauté féminine. La couleur a le même caractère de puissance et de plénitude que le dessin. Bien que montée au plus haut degré d'intensité, elle arrive toujours à trouver des ressources et à les varier. Ses transparences sont si veloutées, ses profondeurs si mystérieuses, son éclat si magnifique qu'on se demande quels principes subtils et quelles mixtions savantes ont pu produire ces bleus, ces verts, ces rouges dont la violence serait excessive s'ils ne se tempéraient entre eux. A distance, en effet, leur richesse est contenue, et l'aspect de l'ensemble reste plutôt grave que brillant. Quant à la touche, elle semble défier la nature, à force de souplesse. Il n'est pas d'objet dont elle n'ait raison et qu'elle ne mette en quelque sorte sous vos yeux : carnations, étoffes, marbres, métaux, pierres précieuses, toute matière est rendue dans sa forme, sa couleur, sa substance. Où que le regard se porte, il ne trouvera jamais en défaut ce pinceau posé, précis, scrupuleux, qui prend la quantité qu'il faut de couleur, avec sa nuance et son degré d'intensité, l'applique comme il convient et donne au travail la qualité et le fini qu'il doit avoir. Large et simple si on s'en tient à l'aspect d'ensemble, ce travail, observé en détail, ne découvre que des mérites nouveaux à l'examen le plus attentif. Aucun abandon d'ailleurs, pas de ces facilités charmantes ni de ces sous-entendus que l'art connaîtra plus tard. Ne comptez pas sur pareilles surprises, ou plutôt n'en cherchez pas d'autre que celle d'une perfection toujours égale à elle-même. A la

voir, vous seriez tenté d'oublier que le procédé lui-même ici est nouveau, et que le peintre en est l'inventeur. Ces panneaux, ces huiles, ces couleurs, il a dû les préparer, et tous ces soins, dont depuis longtemps nos artistes se sont déchargés, ont été pris avec une telle vigilance, ils aboutissent à une pratique si excellente, tout cela est si indissolublement uni, si résistant qu'après plus de quatre siècles et demi l'œuvre semble faite d'hier. Elle est restée intacte et éclatante sous son émail, tandis qu'à peine terminées, et souvent Dieu sait comme! la plupart des peintures de notre temps se ternissent déjà ou s'en vont en lambeaux.

Le musée de Berlin possède encore deux autres œuvres de Jean Van Eyck; l'une, signée et datée de 1438, porte la modeste devise du peintre : « *Als ich kann* » (Du mieux que je peux). C'est une tête de Christ de grandeur naturelle vue de face et qui présente bien le même caractère que la figure de Dieu le Père dans *l'Adoration de l'Agneau*. L'autre est ce curieux portrait de *l'Homme à l'œillet*, provenant de la collection Suermondt et que la belle gravure de M. Gaillard a fait connaître. Le travail des années est accusé d'une manière impitoyable sur le visage terne, parcheminé, sillonné de rides et de plis nombreux. Mais le regard de ce petit œil gris est resté clair, et l'expression de cette physionomie prudente et un peu soupçonneuse demeure encore singulièrement vivante.

Ainsi que toujours on peut l'observer au début de l'histoire de l'art, à l'apparition de génies tels que les Van Eyck succède une période d'assimilation, de recueillement, de recherches partielles et ingrates. Les foules qui suivent ces hommes extraordinaires ne vont point du même pas. Embarrassées dans les difficultés de la route, il leur faut parfois bien des efforts pour qu'elles les rejoignent sur les sommets où seuls, du premier coup, ils sont parvenus. Comme en Italie après Giotto, en Flandre après les Van Eyck, ce temps d'arrêt sera long. Le talent n'est guère moindre cependant chez leurs successeurs, notamment chez Van der Weyden et Dyrk Bouts, dont le musée de Berlin possède d'importans ouvrages. Mais ce talent d'exécution très réel s'allie à des étrangetés de style ou de composition qui, dans l'école, deviendront de plus en plus déplaisantes. Après une éclosion si brillante, la peinture semble rétrograder et son habileté toute matérielle est impuissante à masquer les fautes de goût qui se voient dans la plupart de ses productions à cette époque. On est heureux quand, par hasard, le charme d'un sentiment plus personnel arrive à s'y faire jour, comme dans cette *Vierge* de Memling qui, bien que fatiguée par le temps, montre la fleur de poésie et l'expression de suavité qui font l'originalité de ce maître. Après Memling d'ailleurs, la forte unité de l'école primitive est bientôt rompue et, parmi les œuvres assez nombreuses que compte ici cette

période intermédiaire qui s'étend jusqu'à Rubens, il serait aisé de démêler celles qui, — comme l'*Annonciation* et le *Jugement dernier* de Petrus Cristus, le *Christ sur la croix* de Gérard David, et surtout la *Vierge glorieuse* de Quintin Massys, — attestent la persistance des anciennes traditions nationales, et celles où Van Orley et Mabuse, par exemple, laissent voir une préoccupation assez malencontreuse du style italien, qu'ils travestissent en croyant l'imiter.

Entre ces fluctuations contraires l'art va s'amoindrissant peu à peu. Dans le portrait seulement, il parvient à se maintenir à un niveau supérieur. Ce n'est pas là du reste un fait isolé. L'influence décisive que le portrait a exercée sur les destinées de la peinture se manifeste clairement à travers son histoire. En essayant de reproduire un visage humain avec la variété infinie des modifications que l'âge, le sexe, le tempérament et les habitudes apportent dans son aspect, l'artiste est aux prises avec les exigences à la fois les plus délicates et les plus précises. A d'aussi salutaires enseignemens se sont formées toutes les écoles, et après y avoir acquis leur indépendance, c'est grâce à eux encore qu'elles ont échappé à l'étroitesse des conventions qui pouvaient fausser leur développement. En face de son modèle, tout peintre digne de ce nom est tenu à une sincérité absolue. Tel qui dans ses compositions est affecté, peu naturel, esclave d'un maître ou systématiquement rivé à une doctrine, arrive, comme par une sorte de dédoublement de lui-même, à redevenir simple, naïf, à être même original quand il ne cherche plus qu'à exprimer la fidèle ressemblance de l'être humain qui pose devant lui. Le réalisme un peu gauche qui dépare les sujets mythologiques ou sacrés où s'égarent la plupart des peintres de la Flandre qui ont suivi les van Eyck, est presque une qualité dans les consciencieux portraits que quelques-uns d'entre eux nous ont laissés. Henri de Blès, dont la valeur comme paysagiste nous paraît un peu surfaite, se révèle au musée de Berlin comme un excellent portraitiste. A côté de lui, Mabuse, Martin van Heemskerke, Ant. Moro avec ses *Chanoines d'Utrecht*, et même des artistes moins en vue, tels que Neuchâtel et les Pourbus, démontrent amplement aussi ce qu'était encore cet art du portrait quand déjà toute originalité avait à peu près disparu de l'école. Mais, le portrait excepté, la décadence s'accuse de plus en plus. Entre les représentans attardés d'un archaïsme qui n'a plus la naïveté pour excuse et les prétendus novateurs qui croient s'inspirer de l'Italie dans des œuvres bâtardes aussi dépourvues de style que de naturel, la peinture des Flandres semble, par un affaiblissement graduel, marcher vers un complet épuisement. Quand on voit la *Minerve avec les Muses* et toutes les fades allégories auxquelles Otto van Veen a dû sa célébrité, rien ne fait présager qu'une rénovation soit prochaine, ni surtout que la gloire en soit réservée

à l'élève d'un tel maître. Mais le prodige éclatant qu'à l'origine le génie des Van Eyck avait réalisé, le génie de Rubens allait, dans des conditions tout aussi imprévues, en renouveler le miracle.

Le musée de Berlin, bien qu'il porte le nom de Rubens inscrit quinze fois à son catalogue, ne possède cependant aucune de ces productions capitales telles qu'en ont la plupart des grandes galeries de l'Europe. Le désir très louable de combler cette lacune a sans doute contribué pour beaucoup à l'achat récent du grand tableau de *Neptune et Amphitrite*, qui, au printemps dernier, a été payé au comte de Schœnborn la somme respectable de 250,000 francs. Le prix élevé aussi bien que le mérite fort discutable de cette toile ont soulevé entre la presse berlinoise et la direction des musées une polémique longue et acharnée. Pour nous, qui n'avons aucune raison de nous passionner en cette affaire, il nous paraît que l'œuvre dont il s'agit ne mérite ni les louanges ni les critiques excessives dont elle a été l'objet. Son attribution à Rubens, tour à tour niée et soutenue avec une grande abondance d'argumens, nous la trouvons possible, mais sans penser pour cela qu'elle fasse grand honneur au maître. Dans cette composition assez banale, une seule figure, celle d'Amphitrite, nous semble digne de lui, à cause de son exécution facile et de la blonde et claire transparence de ses ombres. Quant aux autres personnages, ils sont d'une insignifiance parfaite; le coloris général est dépouillé et la facture froide et sans charme. Assez peu recommandable par son mérite, l'œuvre deviendrait intéressante par sa date, s'il fallait toutefois accepter celle de 1609, à laquelle conclut un des directeurs (1). La thèse nous paraît peu soutenable. En admettant que l'œuvre soit sortie de l'atelier de Rubens, c'est plus tôt ou plus tard, croyons-nous, qu'il conviendrait d'en placer la date : plus tôt, si on la suppose tout entière peinte de sa main encore inexpérimentée; plus tard, si, pour expliquer les traces nombreuses de timidité ou de défaillance, on consent à y reconnaître la collaboration des élèves, dont, quelques années après 1609, le maître, désireux de battre monnaie, utilisait un peu trop largement le concours. Sans être un chef-d'œuvre, le *Saint Sébastien* du musée de Berlin, qu'on s'accorde à considérer comme ayant été peint vers 1606, pendant le séjour de Rubens en Italie, nous montre une entente du tableau, une décision, des qualités de coloris et un entrain qui font par trop défaut à cette grande machine mythologique.

Sans nous arrêter aux autres toiles plus ou moins suspectes, plus ou moins insignifiantes qui se réclament du nom de Rubens, nous trouverons une expression plus heureuse de son talent dans ses

(1) *Neptune et Amphitrite de Rubens*, article de M. J. Meyer. *Jahrbuch der Kœniglichen Kunstsammlungen*, 1881.

esquisses, les unes très sommaires et enlevées en quelques traits, comme la *Prise de Tunis*; les autres poussées jusqu'à cet état de demi-achèvement auquel, avec un tel maître, on ne voit pas ce qu'on pourrait ajouter. Tels sont, par exemple, le *Christ mort*, un petit tableau très pathétique et d'un sentiment tout moderne, et surtout le *Persée et Andromède*, une merveille où l'on retrouve Rubens tout entier avec ses meilleures qualités. Ce n'est pas que les deux personnages principaux soient des modèles de beauté et de noblesse académique. Épaisse et rebondie, la jeune fille semble un peu trop faite pour tenter la férocité du monstre auquel elle vient d'échapper, et son libérateur, empanaché comme un héros de théâtre, n'offre pas non plus un type d'une bien haute distinction. Quant à la robuste monture de Persée, elle paraît plutôt taillée pour traîner les camions des brasseurs d'Anvers que pour voler dans les airs. Tout cela saute aux yeux, et pourtant on y songe à peine, ce qui manque sous le rapport du style étant ici compensé et bien au-delà, par la vie, le mouvement, l'à-propos, par les mille détails ingénieux et piquans de la composition elle-même. Quelle charmante invention, entre autres, que ces petits Amours qui s'empressent autour du jeune couple, l'un se dressant sur ses pieds pour arriver à dénouer les liens qui retiennent Andromède, l'autre prenant par la bride le cheval qui hennit d'aise, les deux autres enfin, comme des gamins espiègles, s'aidant à escalader le paisible coursier pour s'installer sur sa large croupe! Et que dire de l'exécution? Comment donner idée de l'harmonie joyeuse et du doux éclat de ce chef-d'œuvre? Quel bouquet de gaîtés et quels heureux voisinages de couleurs présentent ces petits corps fermes et souples, avec leurs têtes blondes, leurs chairs roses, piquées, au bon endroit, d'un luisant qui en avive la fraîcheur, ce cheval gris avec ses grandes ailes d'un blanc nacré, ce ciel d'un bleu amorti et cette mer glauque, dont l'écume rejaillit en éclats blanchâtres! Et comme partout la facture est animée, plaisante à voir, éclose spontanément en quelque sorte! Comme tout cela enfin respire la facilité et le bonheur de vivre et de s'épanouir sous vos yeux!

Le plus célèbre des élèves de Rubens, Van Dyck, compte à Berlin plusieurs ouvrages de grande dimension et dans lesquels on le voit peu à peu se dégager de l'influence de son maître. Ce sont comme autant d'étapes successives dans sa carrière de peintre d'histoire. Le *Christ mort* est une magnifique composition qui probablement a suivi de peu son retour d'Italie. On n'y trouve plus guère trace, en effet, de ses origines flamandes, et, avec quelque chose du goût d'André del Sarto pour le choix des formes et la distinction du dessin, on reconnaît aussi dans le coloris une préoccupation positive des Vénitiens. Le Saint Jean est même une réminiscence formelle de

la belle figure du même saint dans la *Mise au tombeau* du Louvre, une des plus sublimes inspirations du Titien. Mais la disposition générale, l'harmonie expressive de la couleur et de l'exécution, l'élégance et l'abandon du corps du Christ, le désespoir touchant de Madeleine et de la Vierge, sont autant de traits qui appartiennent bien à Van Dyck. Comme tout artiste qui sent sa valeur, il n'a pas subi passivement l'action des maîtres avec lesquels il vient de vivre en Italie; son admiration a été féconde, il a développé à leur contact les côtés délicats et tendres de son propre talent, et il s'est assimilé les enseignemens qui convenaient le mieux à sa nature. Un seul portrait, celui du *Prince de Carignan*, mérite d'être cité après ce *Christ*; encore n'a-t-il, malgré sa valeur, qu'une importance secondaire dans l'œuvre de Van Dyck.

Nous glisserons rapidement sur les autres élèves ou contemporains de Rubens, sur Snyders, Breughel et Teniers, qui, bien que très convenablement représentés au musée de Berlin, n'y ont pas cependant de révélations très neuves à nous faire. Brauwer nous réserve, au contraire, une vraie surprise en nous offrant ici un des rares spécimens de son talent de paysagiste. Ce *Berger*, signé de son monogramme, suffirait à justifier à nos yeux, et mieux encore qu'aucune autre de ses œuvres, la haute estime où le tenaient les deux plus grands artistes de son temps, Rubens et Rembrandt. Le motif est cependant des plus humbles. Au milieu d'une pauvre campagne, assis sur un tertre de sable où croît une herbe sèche et clairsemée, un petit pâtre, entouré de quelques moutons, joue du chalumeau près de son chien, qui, les yeux fixés sur lui, paraît goûter cette rustique distraction. Plus loin, on découvre une chaumière à demi cachée dans les arbres, et derrière des broussailles rabougries, s'étend une maigre prairie gagnée sur la dune qui ferme l'horizon. Au-dessus, un ciel léger, vif, argentin, avec un soupçon de bleu brouillé dans des nuages blancs. Ces élémens sont bien modestes, en vérité, mais la peinture est exquise. Merveilleuse de facilité et d'à-propos, sans appuyer jamais, sans paraître même y prendre garde, l'exécution donne du prix à tout ce qu'elle touche. L'harmonie n'a pas été obtenue non plus par des moyens bien compliqués; quelques tons passés, des verts neutres, des gris bleuâtres, des jaunes et des rouges amortis en font tous les frais. De ces couleurs, qui n'ont rien de rare, Brauwer a tiré les plus charmantes résonances et les accords les plus finement nuancés. C'est le propre des maîtres de beaucoup exprimer avec si peu d'effort et de trouver des richesses à côté desquelles bien d'autres avant eux sont passés. Il semble qu'échappé pour un moment aux taudis enfumés où il vit d'ordinaire, Brauwer ce jour-là se soit enivré d'air et de lumière. Tout lui paraît radieux, limpide, enveloppé; formes et couleurs sont

comme transfigurées devant lui, et il n'est pas jusqu'à ce petit paysan qui, avec sa toque et son pourpoint rougeâtres, ne prenne devant ses yeux je ne sais quelle grâce naturelle que, si amusans qu'ils soient, les balourds et les rustauds de ses tavernes ne nous feront jamais oublier. Une seule chose nous étonne, c'est qu'après avoir mené sa palette à pareille fête, Brauwer n'y soit pas retourné plus souvent, et qu'il n'ait qu'à de trop rares intervalles renouvelé les échappées buissonnières d'où il pouvait rapporter pareils chefs-d'œuvre. Et quel regret aussi qu'un tel bijou acheté à Paris en 1878, pour un prix très modéré, nous a-t-on dit, ne soit pas entré au Louvre, où il eût tenu si dignement sa place, et montré quel fin paysagiste était ce peintre de cabarets!

Hals, le maître de Brauwer, n'a pas ici moins de onze portraits. Si vous ne trouvez pas dans cet ensemble une de ces œuvres hors ligne, telles qu'en possède le musée de Harlem, toutes du moins sont instructives, et miniatures ou portraits de grandeur naturelle, tableaux posément peints ou simples pochades bâclées à la diable, fourniraient ample matière à l'étude de ce talent dont la souplesse égale l'entrain. Toujours expéditif et ne laissant point à ses modèles le temps de s'ennuyer; toujours large, même quand dans les proportions les plus minimes il se propose d'atteindre l'expression de la vie dans ce qu'elle a de de plus intime, Hals nous a laissé des images fidèles de personnages très divers. A côté d'une fillette de noble maison, voici un ménage d'honnêtes bourgeois, puis un élégant cavalier, et un prédicateur célèbre de ce temps, *Jean Acronius*; enfin *Hille Bobbe*, la vieille sorcière de Harlem, dont la face bestiale, enlaidie d'un vilain rire et brossée en quelques minutes par l'artiste, est désormais assurée d'arriver à la postérité tout aussi sûrement que le visage austère de notre Descartes.

Comme Brauwer, Hals appartient presque aussi bien à la Hollande qu'à la Flandre, et en passant avec eux de l'une à l'autre école, la transition est à peine sensible. Jusqu'à cette date d'ailleurs, entre les deux les différences sont moins tranchées qu'on ne les a faites, et longtemps leurs limites restent indécises. On y remarque comme des pénétrations mutuelles, qu'expliquent assez une origine commune et des rapports de voisinage naturellement étroits. Certes, à les prendre à leur sommet, dans Rubens et Rembrandt, ces analogies ont cessé et les dissemblances s'accusent alors profondément; mais à côté de ces deux noms, combien d'autres pourraient prêter à des rapprochemens? Breughel, Teniers, Brauwer, ne paraissent-ils pas aussi hollandais que flamands? Avec eux, Cornélis de Vos et G. Coques lui-même ne nous offriraient-ils pas à Berlin des portraits qui semblent se rattacher à cette consciencieuse école de Mirevelt, des Morelze, des Ravestejn et des J. G. Cuyp, tous repré-

sentés aussi par des productions choisies; école dont nous voyons van der Helst et un autre artiste bien moins connu, van Tempel, continuer et soutenir honorablement ici la tradition?

Un des derniers et des meilleurs parmi cette forte génération qui a précédé Rembrandt, Th. de Keyser, tient dignement son rang avec un de ses plus remarquables ouvrages. Nous voulons parler des deux volets de ce retable de chaque côté duquel un père et son fils, une mère et sa fille, agenouillés et recueillis, se tiennent en prières. La peinture, très étudiée, est datée de 1628. Il faut donc renoncer à reconnaître chez de Keyser, ainsi que Burger inclinait un peu trop à le faire, l'influence de Rembrandt. A cette date, Rembrandt était loin d'une telle perfection, et c'eût été bien plutôt à lui à profiter de pareils enseignemens. Ceux qu'il avait pu recevoir étaient, en effet, des plus médiocres, et Lastman serait tout à fait inconnu aujourd'hui sans son illustre élève. Ses deux tableaux: *la Fuite en Egypte* et *le Baptême de l'eunuque*, sont de la facture la plus gauche et du goût le plus grotesque. Quant à Rembrandt lui-même, s'il n'a pas ici un seul de ces chefs-d'œuvre, comme la Hollande, l'Ermitage, le Louvre et aussi la plupart des collections de l'Allemagne en possèdent, nulle part ailleurs, du moins, on ne peut mieux étudier les commencemens de son talent et en suivre les progrès. Dans le *Peseur d'or*, une peinture assez lourde, datée de 1627, il est curieux de voir la place que tient déjà dans ses préoccupations ce problème des contrastes lumineux qu'il aborde pour la première fois. Bien souvent il y reviendra plus tard et il le retournera de mille manières avant de s'arrêter à une solution qui le satisfasse. Mais il reconnaît bientôt qu'il n'est pas encore mûr pour l'affronter, et dans les œuvres qui vont suivre, il s'appliquera à rendre avec la plus minutieuse exactitude les apparences réelles des choses. Ce caractère de précision extrême se retrouve, en effet, dans une petite figure de femme assise et dans une composition mythologique, *le Rapt de Proserpine*, qui datent l'une et l'autre de 1632. N'était le titre porté au livret, vous auriez quelque peine à reconnaître le sujet de cette dernière scène, car, interprétées par Rembrandt, les poétiques légendes de l'antiquité deviennent assez méconnaissables. Il est vrai qu'une grande composition biblique: *Samson menaçant son beau-père*, n'est pas, non plus, d'une clarté bien évidente, puisque longtemps on a voulu y voir un trait de la vie du duc Adolphe de Gueldre. Le type du personnage principal, son costume et l'épaisse forêt de cheveux crépus qui couronne sa grosse tête sont mieux d'accord avec la désignation aujourd'hui admise. Rembrandt n'a pas manqué une si belle occasion de tirer de sa garde-robe orientale tout ce qu'elle contenait de plus magnifique. Ainsi paré et armé à la turque, le géant brandit avec fureur

son poing fermé vers son beau-père, un vieillard aux traits élégans et fins qui, en homme avisé, se tient derrière une porte bardée de fer, la main sur le loquet d'une lucarne entr'ouverte, hors des atteintes de ce terrible gendre et tout prêt à s'esquiver. L'action, on le voit, ne comporte pas grand intérêt, et la peinture, qui d'ailleurs a souffert, ne montre aucune de ces recherches de couleur, de lumière ou de sentiment, qui, par un admirable accord, se montrent parfois réunies dans certaines œuvres de Rembrandt, dans un soi-disant *Portrait de Saskia,* par exemple, qui à Berlin est son meilleur ouvrage. Commençons par dire cependant que nous ne pouvons y retrouver les traits bien connus de sa compagne, tels qu'il les a reproduits dans la consciencieuse image du Musée de Cassel. Elle est charmante, cette jeune femme au riche costume, avec son teint éblouissant, ses lèvres vermeilles et ce front pur sur lequel se jouent en gracieuses spirales quelques cheveux follets. Mais, toute vivante qu'elle est, elle semble bien une création du peintre plutôt qu'un portrait. Dans l'expression indéfinissable de son regard, dans la grâce attachante et mystérieuse de sa physionomie, il y a certainement quelque chose qui dépasse la simple représentation de la nature et que seul le génie de Rembrandt pouvait y ajouter

De beaux portraits de G. Flinck et de F. Bol, et celui d'un vieux savant à cheveux blancs attribué à N. Maes forment la meilleure part des œuvres des élèves de Rembrandt; dans leurs compositions, au contraire, ils ont imité de trop près les procédés et jusqu'aux bizarreries du maître. Devant la sienne leur personnalité s'efface complètement. Mais si, comme eux, quelques-uns des contemporains de Rembrandt ont été à ce point dominés par son influence, l'école hollandaise, dans son ensemble, conserve en face de lui son originalité, et présente une très riche variété de talens ayant chacun sa valeur et son caractère propres. Terburg est l'un des plus exquis. A côté d'une *Consultation* datée de 1635, un de ses premiers ouvrages, voici plusieurs de ces petits portraits pour lesquels le peintre avait, de son temps, acquis une légitime réputation. Ce sont généralement des gens graves, les amis ou les alliés de Terburg, car celui-ci, à l'encontre de quelques-uns de ses confrères d'alors, était aussi un personnage et il devait lui-même exercer pendant plusieurs années les fonctions de bourgmestre de la ville de Deventer. Ce magistrat correct était, à l'occasion, le peintre de toutes les élégances. Son tableau de *la Remontrance paternelle* (bien qu'à certains égards inférieur à la répétition du Musée d'Amsterdam) suffirait à le prouver. La figure de la jeune fille vue de dos est d'une grâce extrême et la fameuse robe de satin blanc dont elle est vêtue est un prodige d'exécution. On connaît, au surplus, le tableau par la gravure de Wille, qui le premier a imaginé cette désignation, *la Remon-*

trance paternelle. Malgré l'invraisemblance de ce titre, qui ne s'accorde guère avec l'âge des personnages mis en présence, Goethe a cru devoir le confirmer par le commentaire qu'il a donné de la composition de Terburg dans *les Affinités électives.* Goethe cédait à une manie trop commune à cette époque et à laquelle Diderot, dans ses *Salons,* avait aussi largement sacrifié : celle de croire qu'une anecdote romanesque accolée à une œuvre d'art doit ajouter à son prix et la recommander à notre admiration. Sans rendre Terburg responsable de la dénomination infligée à son œuvre, nous préférons, et de beaucoup, à celle-ci cette *Famille du rémouleur*, sur laquelle il serait, croyons-nous, difficile de broder quelque histoire. On n'imagine pas sujet plus simple : un ouvrier occupé à aiguiser une faux ; un autre qui le regarde, pendant qu'assise auprès d'eux sur une chaise basse, une mère se livre à travers l'épaisse chevelure de sa petite fille à de minutieuses recherches. Il n'y a pas là, on en conviendra, matière à sentiment. Mais ces petits personnages sont d'un dessin si ferme, si juste, si net et d'une couleur si élégante, cette arrière-cour où tant de débris sans nom sont venus échouer dans un désordre si pittoresque, ces baraques d'équilibre hasardeux avec leurs murailles dont le crépi se désagrège, cette eau qui s'épanche sur la meule pour se perdre ensuite entre les pavés disjoints, tous ces mille détails, tous ces riens sont exprimés avec tant de goût et avec une telle habileté qu'il faudrait, en vérité, n'avoir aucune idée de ce que vaut la perfection pour ne pas trouver partout où le regard se pose l'occasion d'admirations nouvelles. Notez encore qu'avec des élémens si compliqués, l'aspect reste d'une simplicité extrême, et le même peintre qui, dans *le Congrès de Munster*, ou dans des scènes intimes d'une observation si pénétrante, a su rendre la lumière étouffée des intérieurs hollandais, abordant ici, sous un jour clair et avec tous ces périls réunis, le redoutable problème du plein air, arrive à nous montrer chacun de ces détails à son plan, reflété, enveloppé, avec son importance relative et sa coloration exacte.

Il y a bien du talent aussi chez Metsu. Venu après Terburg, il a profité à ce point de ses exemples qu'il est parfois permis d'hésiter entre eux deux. S'ils offrent bien des analogies, ils n'en ont pas moins leurs traits distinctifs, et en de tels rapprochemens on reconnaît une fois de plus de quelles nuances voisines est faite la perfection, et en même temps, pour qui sait voir, quelles différences elle comporte. *La Famille du négociant Gelfing* est un des ouvrages les plus soignés de Metsu. Mais, au milieu de cet intérieur somptueux, ces bonnes gens, endimanchés et raides dans leurs vêtemens de gala, paraissent assez dépaysés. Tout ce luxe est de fraîche date, ils n'y sont pas encore faits et semblent en visite. L'artiste, pour les

contenter, n'a pourtant épargné ni son talent, ni sa peine, mais on voit qu'il n'a pas dû trouver grand plaisir à son œuvre, et son pinceau, plus indiscret qu'il n'aurait voulu, a trahi quelque chose de son ennui. Quel contraste avec l'intérieur hollandais de P. de Hooch comme il est manifeste que le peintre, cette fois, a choisi son sujet et avec quel amour il l'a traité! Ici, pas de richesse dont on songe à faire étalage. On n'a pas de temps à perdre dans ce modeste ménage. Le mari est absent, sans doute occupé à son travail, et la jeune mère, tout en achevant de lacer son corsage, envoie un regard de tendresse et un sourire d'adieu à un berceau d'osier dans lequel elle vient de replacer son enfant. Elle a maintenant un peu de loisir et va pouvoir reprendre sa tâche. Mais il ne faut pas réveiller ce marmot; et gauchement, avec précaution, la petite sœur s'éloigne, suivie du chien familier qui, délogé de sa place favorite, bien à regret se lève et s'étire paresseusement. Déjà l'ombre a gagné le tranquille réduit; mais l'œil, en s'habituant à sa demi-obscurité peut encore découvrir tous les détails de l'humble mobilier, constater que tout y est en ordre, frotté, fourbi et entretenu avec amour. Et sachant où se poser parmi ces objets que tant de fois déjà elle a retrouvés en leur place accoutumée, la lumière elle-même se fait plus douce, plus transparente, plus affectueuse en quelque sorte, pour éclairer cette scène intime et relier entre eux dans un harmonieux accord tous les élémens de ce petit chef-d'œuvre où l'artiste a mis, avec son cœur, le meilleur de son talent.

Van der Meer, ici, n'est point de qualité si haute, mais on trouve toujours à s'intéresser à ses recherches, bien que parfois elles déconcertent un peu par leur variété même. Tantôt, en effet, comme dans ses chefs-d'œuvre de Dresde et de la collection Six, il nous apparaît avec cette exécution forte et serrée et ces intensités d'intonation qui font de lui un coloriste tout à fait de premier ordre; tantôt, au contraire, comme dans notre *Dentellière* et dans cette *Jeune Femme à sa toilette,* qui est au musée de Berlin son meilleur ouvrage, il se montre délicat, nuancé, fondu et il oppose des pâleurs grises et des tons amortis à quelques colorations plus franches, mais très discrètement réparties. On ne croirait pas avoir affaire au même peintre. Elle est charmante cette jeune dame, — avec sa robe gris perle et son caraco d'un jaune passé bordé d'hermine, — qui achève de s'ajuster en face de son miroir. La toilette va être terminée; il ne reste plus qu'à nouer un collier de perles autour de son joli cou, et la coquette, appliquée à cette grave occupation, semble tout heureuse de l'effet de sa parure. La douceur de la lumière, l'effacement des tons et de la facture donnent à ce gracieux tableau un aspect d'une distinction extrême. On se sent ici d'ailleurs en

honnête maison. Mais Van der Meer n'est pas toujours si édifiant et il s'égare parfois en de singulières compagnies.

Celles de J. Steen sont encore plus risquées. La pruderie n'est pas le fait de ce joyeux compère et il ne se prive ni des allusions égrillardes, ni des plaisanteries salées. Avec ce vieux libertin égaré dans un mauvais lieu où des drôlesses de tout âge sont en train de le dévaliser, et cette *Dispute au jeu* qui tourne au tragique, voici un des bons ouvrages du peintre : *le Jardin d'auberge*. La société n'y est pas nombreuse, et il n'est pas besoin non plus de vous dire qu'elle est assez mêlée. Quelques rares consommateurs s'espacent devant des tables peu garnies, et l'un d'eux, faute de mieux, lutine assez vivement la servante. Au premier plan, Steen s'est représenté lui-même assis à une des tables et réduit, pour ce jour-là, à bien maigre pitance. Il pèle un hareng dont son chien attend sa part. Le régal est mince, mais le peintre n'a pas pour cela perdu sa belle humeur. D'un air narquois, en regardant le spectateur, il rit à sa propre misère. Vous pouvez compter qu'il prendra sa revanche. Du moins la peinture a profité de cette détresse momentanée, car elle est cette fois plus étudiée, plus fine, menée plus loin. Elle est plus reflétée aussi et dénote des observations de plein air, évidemment prises ici sur nature, mais que Steen n'a pas eu souvent occasion de renouveler. Avant de devenir le gendre de Van Goyen, Steen pourtant avait été son élève. Il n'y paraît guère dans son œuvre et la campagne n'y tient pas une grande place. Avec ses quelques arbres rabougris, ce jardin d'auberge est, à notre connaissance, la seule excursion qu'y ait jamais faite ce bon vivant qui n'aimait pas à s'écarter de la ville et trouvait expédient de contenter tous ses goûts en tenant lui-même un cabaret.

Nous pouvons heureusement rencontrer ici des interprétations plus autorisées de la nature hollandaise, et les paysagistes, nombreux au musée de Berlin, y sont représentés par des exemplaires de choix. Nous ne parlerons donc que de ceux qui ont quelque révélation nouvelle à nous faire. A. Van der Venne est de ceux-là, et, l'un des premiers parmi ses confrères, il a cherché autour de lui ses inspirations. Elles ne devaient pas lui manquer, car c'était un esprit singulièrement actif et doué des aptitudes les plus diverses. Ce paysagiste devenait, à l'occasion, peintre de genre ou peintre de portrait, poète même à ses heures. Il est un des rares artistes chez lesquels on peut noter quelque trace des événemens politiques ou des passions religieuses qui agitaient alors la Hollande. Dans le grand tableau allégorique du musée d'Amsterdam, mettant en présence catholiques et protestans, il nous a montré de quel côté étaient ses préférences, et une fête donnée à propos de la trêve de 1609

nous a valu le chef-d'œuvre du Louvre, daté de 1616. Antérieurs de deux ans à ce dernier, les deux petits paysages de Berlin : *l'Été* et *l'Hiver*, sont aussi des merveilles d'exécution. La facture y est d'une vivacité singulière, et les eaux, les végétations, ainsi que les nombreux petits personnages qui animent ces deux compositions, touchés avec une spirituelle précision, dénotent un très rare talent. Van Goyen, qui a suivi de près Van der Venne, ne compte pas moins de sept tableaux à Berlin. Leurs dates, échelonnées de 1621 à 1650, nous révèlent pour cette longue période une pratique à peu près invariable, mais qui, en s'affinant, tend de plus en plus à simplifier les colorations et les lignes mêmes de ses paysages. La mystérieuse poésie de l'espace fait le principal intérêt de ses compositions, où les terrains se réduisent le plus souvent à une bande étroite, de part et d'autre de laquelle le ciel et l'eau étendent leurs profondeurs et leur immensité. C'est là d'ailleurs un des aspects les plus familiers de la Hollande, et si vous doutiez de la véracité de Van Goyen, Simon Vlieger, Salomon Ruysdael, et même deux peintres moins connus, R. de Vries et F. de Hulst viendraient ici, avec des données pareillles, confirmer la véracité de ses témoignages.

A côté de ces plages mélancoliques, les maîtres hollandais ont su trouver partout autour d'eux les inspirations les plus pittoresques. Sous les arbres mêmes du bois de La Haye, voici une multitude de cavaliers et d'animaux de toute espèce que P. Potter a réunis dans ce *Départ pour la chasse* qu'il a peint en 1652, deux ans avant sa mort. Malgré les petites dimensions des personnages et des bêtes, la vérité de leurs allures et jusqu'aux particularités de leurs physionomies sont rendues avec une finesse que bien rarement le peintre a dépassée. Malheureusement le paysage, traité avec la même minutieuse conscience, rapetisse la composition, et l'œil est offensé par la couleur de ses verdures, dont le ton bleuâtre est aujourd'hui aussi criard qu'invraisemblable. Au contraire, dans la *Matinée d'été* d'Ad. Van der Velde, la couleur est d'une harmonie délicieuse. Cette prairie, encore humide de rosée, ce tranquille horizon, ces eaux dont l'immobile miroir reflète un ciel pur, ce ciel lui-même au bas duquel des nuages commencent à se former et à s'arrondir comme au début d'une chaude journée, tout cela est exprimé avec une telle grâce dans le dessin et tant de limpidité dans les colorations qu'on se sent pénétré peu à peu par le calme et la sérénité de cette nature. Avec une lumière plus ambrée, le *Cours d'eau* d'Alb. Cuyp présente la même impression de calme. C'est l'heure radieuse, si chère au peintre, où le soleil qui décline transforme les objets les plus vulgaires en noyant leurs contours dans une vapeur dorée.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps devant cette *Entrée de*

forêt où Hobbéma, sans doute en souvenir des beautés qu'il y avait goûtées lui-même, a placé un peintre occupé à dessiner. Le lieu a du charme et le regard aime à s'enfoncer sous ces ombrages, mais l'exécution montre les lourdeurs que trop souvent on rencontre chez Hobbéma. C'est un maître inégal, et non-seulement vous ne sauriez trouver à travers tous les musées de l'Allemagne une œuvre qui approche de notre *Moulin à eau*, mais parfois il y mettrait votre sympathie à d'assez fortes épreuves.

Vous n'avez pas à craindre pareils mécomptes avec Ruysdael. Après l'avoir si souvent rencontré, ne pensez jamais qu'il n'ait plus rien à vous apprendre. Des onze toiles qu'il a au musée de Berlin, quelques-unes doivent être comptées au nombre de ses meilleures inspirations et parmi elles deux vues des environs de Harlem : *les Dunes près d'Overveen*. Cette campagne de Harlem était faite pour plaire à Ruysdael. Le bois séculaire qui touche aux portes de la ville, la longue chaîne des dunes qui le bordent et la plage à laquelle elles aboutissent présentent au paysagiste une succession de ressources pittoresques dont peu de contrées offrent l'équivalent. C'est au milieu de cette nature simple et abandonnée à elle-même qu'avait grandi le peintre, et à toutes ses beautés elle joignait pour lui le charme du pays natal. De bonne heure il en avait compris la poésie et il devait jusqu'au bout lui rester fidèle. Comme pour ces êtres chers dont on aime à multiplier les images sans se lasser jamais, il en copiait tous les recoins.

Deux marines du maître sont peut-être supérieures encore à ces paysages de Dunes, avec lesquels elles présentent d'ailleurs un contraste frappant. La plus importante de ces marines et aussi la plus pathétique, est un des chefs-d'œuvre de Ruysdael et rappelle l'impression de notre *Tempête* du Louvre. De gros nuages qui s'élèvent du bas de l'horizon, amoncelés en masses compactes, envahissent lourdement le ciel. Sur la mer l'agitation est plus grande encore. Un grain se prépare et déjà les vagues soulevées se dressent, se heurtent, se tordent en spirales limoneuses ou jaillissent en écumes blanchâtres. Entre cette double menace de la mer et du ciel, quelques barques courbées sous le vent essaient de regagner le port d'Amsterdam, qu'on aperçoit dans le lointain, et l'une d'elles, plus violemment secouée, assaillie par un paquet de lames, penche sur le flot sa voile goudronnée. Le ton roussâtre de cette voile s'oppose harmonieusement à une tache d'azur qui persiste encore au ciel, mais qui va bientôt disparaître. Ce sont là les seules colorations du tableau : autour tout est morne, sombre ou livide, et la mince traînée de lumière blafarde qui raie l'horizon ajoute encore à la tristesse sinistre de l'aspect général. Telle est cette composition, plus éloquente dans sa simplicité que les tempêtes et les fracas emphati-

ques de Backhuysen ou de Vernet. Ruysdael ne tombe point dans ces déclamations; jamais il n'est extrême; il s'arrête à temps. I sait bien que ces sortes d'accidens ne sont point rares dans la vie des marins de ces côtes, et loin de perdre son sang-froid, il montre à peine son émotion. Il reste grave, sérieux; il conserve en tout cette mesure, ce goût, cette horreur des banalités sentimentales qui est dans le caractère de son génie, et c'est par là qu'il a mérité d'être en même temps un si fidèle interprète de la nature hollandaise et l'un des plus nobles représentans du tempérament de sa race.

IV.

Les maîtres de l'école française et de l'école espagnole, assez peu nombreux à Berlin, n'y font pas grande figure. Poussin, parmi les premiers, est un des mieux partagés. Son *Jupiter nourri par la chèvre Amalthée* nous montre ce mélange d'élévation et de naïveté familière qu'il apportait dans l'interprétation de la mythologie. La nymphe assise à terre qui fait boire le jeune dieu et sa compagne qui pose délicatement sur un disque de bois le rayon de miel pris à une ruche voisine forment avec le satyre occupé à traire la chèvre un groupe charmant qui semble emprunté à un bas-relief antique. En y joignant une composition pleine de style, *Saint Mathieu et l'Ange*, qui provient de la galerie Sciarra, on aurait des spécimens excellens de son double talent de peintre d'histoire et de paysagiste. Quant au *Saint Bruno en prière* de Lesueur, ce n'est probablement qu'une copie ancienne de notre tableau du Louvre. Plus loin, un grand *Portrait de famille* par Lebrun, peinture correcte mais froide, n'a d'autre intérêt que de nous offrir les traits de Jabach, le célèbre financier auquel nos collections doivent une grande partie de leurs chefs-d'œuvre. La *Marie de Mancini* est, au contraire, un des meilleurs portraits de Mignard. Il est vrai que le modèle prêtait, et vu ainsi presque de face, avec son teint éclatant et ses grands yeux vifs, ce visage, couronné par une forêt de cheveux noirs et bouclés, est d'une beauté vraiment royale, bien faite pour séduire Louis XIV. Deux jolis Watteau, une petite toile de de Troy et une *Bergerie* de Lancret, malgré leur mérite, paraissent d'une importance fort secondaire en comparaison des œuvres nombreuses de ces artistes qui se trouvent encore aujourd'hui dans les châteaux de Potsdam. Nous aurons terminé cette rapide revue de nos peintres en signalant au passage une spirituelle esquisse de Boucher et une de ces jolies têtes de pécheresses dont Greuze a plus d'une fois reproduit les visages roses et les airs langoureux. Le repentir de celle-ci nous semble suspect; elle paraît un peu trop savoir que cette pose

convient à sa beauté. On avait alors les larmes faciles et, pour le naturel, les sentimentalités de Greuze peuvent aller de pair avec les bergeries de Lancret.

Mêlées à ces frivoles images et dans les salles mêmes où elles sont exposées, il est piquant de rencontrer, — ils sont en petit nombre, — quelques ouvrages des maîtres espagnols. Voilà des gens qui ne plaisantent pas et dont la peinture ne se déride guère. Avec Zurbaran surtout le contraste est profond, et son *Miracle du crucifix* est le digne pendant de deux autres compositions que nous possédons au Louvre et qui ont également trait à des épisodes de la vie de saint Pierre Nolasque. Même force dans le dessin, même sévérité d'aspect, même puissance d'expression. A voir les visages énergiques de ces moines, leurs yeux pleins de feu, leur pâleur que fait encore ressortir la couleur foncée de leurs robes de bure, on a comme la révélation d'un monde étrange et qui semble en dehors de l'humanité. Mieux qu'aucun de ses compatriotes, Zurbaran a su rendre la sombre exaltation de ces vies dépensées entre les quatre murs d'une cellule et consumées par les ardeurs d'une pensée toujours attachée au même objet. Lui-même, dit-on, se sentait attiré vers le cloître et on assure, sans que le fait soit bien prouvé, qu'il y était entré quand il peignit cette série de compositions. Dans son art, du moins, il avait fait vœu d'abstinence et de pauvreté et il imposait à sa palette d'impitoyables mortifications. Mais ce qu'il refuse à la matière, Zurbaran le donne à l'esprit. Il connaît d'ailleurs à fond son métier; c'est un dessinateur irréprochable qui sait construire un tableau, mettre dans un geste toute la signification qu'il comporte, faire éclater sur un visage l'éloquence de sentimens qui dominent l'être tout entier, et sans se laisser jamais distraire de son but, il subordonne tout son travail à la claire expression de sa pensée.

A côté d'une *Sainte Agnès* d'Alonzo Cano, figure habilement peinte, mais dont le type manque un peu d'élévation, nous ne pouvons citer de Velasquez que des œuvres assez médiocres ou plutôt suspectes, car une seule, le *Portrait du général del Borro*, nous paraît mériter cette attribution. Encore ce personnage, vêtu de noir et campé dans une fière attitude, est-il d'une tournure presque grotesque avec sa corpulence énorme, son triple menton et ses joues bouffies à ne plus lui voir les yeux; il eût été difficile, en vérité, de faire un chef-d'œuvre avec un semblable modèle. Le *Saint Antoine de Padoue* est, en revanche, une des toiles les plus remarquables de Murillo. Au milieu d'un essaim d'anges répandus dans le ciel entr'ouvert, saint Antoine, agenouillé et tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, approche avec amour ses lèvres de la joue de l'enfant. Celui-ci, heureux de l'affection que lui témoigne le saint, répond à

ses caresses et promène ingénument ses mains roses sur la figure brune et énergique de son adorateur. Ces effets de l'amour divin sur des âmes viriles ont plus d'une fois tenté Murillo, soit que, comme dans le célèbre tableau de la cathédrale de Séville, il ait représenté de nouveau l'Enfant Jésus apparaissant à saint Antoine, soit que, dans une œuvre plus touchante encore, il nous montre le Christ qui, ayant détaché de la croix un de ses bras, s'incline vers saint François pour l'attirer à lui. Les moines de Zurbaran ne connaissent point ces familiarités aimables. Leur piété est âpre et farouche; elle juge condamnables, elle proscrit comme trop humaines ces libres expansions d'un cœur qui ose s'abandonner sans réserve. C'est dans de telles inspirations, au contraire, que triomphe le talent de Murillo. Mais quand il a voulu faire de ses vierges des créatures idéales, il n'a réussi qu'à peindre des jeunes filles mondaines, un peu coquettes, d'une suavité douceâtre et sans grand caractère. Il est tout à fait original et supérieur lorsque, prenant autour de lui ses modèles, il nous montre les mâles visages de ses compatriotes transfigurés par les extases de la foi.

En regard de la pénurie des écoles de France et d'Espagne, celles d'Italie présentent au musée de Berlin un intérêt tout particulier, et la collection des *Quattrocentisti* qu'on y a réunie est, après celle de Florence, la plus complète qui existe. Mais quand, avec ces vaillans ouvriers de la première heure, on a suivi le chemin qui conduit aux sommets, il ne faut point s'attendre à y rencontrer les maîtres en qui se résument les plus hautes aspirations de la peinture. Ici les sommets sont déserts et les grands noms font à peu près défaut. Raphaël, au musée de Berlin, ne figure que par des ouvrages de sa jeunesse; Michel-Ange, Léonard et Véronèse manquent absolument, et Titien comme Corrège sont à peine représentés. En leur absence, profitons du moins des enseignemens que nous pouvons rencontrer sur notre route.

C'est de la fin du XIIIe siècle qu'on a l'habitude de dater l'époque de la renaissance des arts en Italie. A ce moment, chez nous, l'architecture et la sculpture avaient déjà produit des chefs-d'œuvre. L'une et l'autre d'ailleurs devaient aussi de l'autre côté des Alpes devancer, et de beaucoup, le développement de la peinture. Cet ordre de succession, qui apparaît d'une manière à peu près constante dans l'histoire, s'explique mieux encore pour l'Italie qui, malgré tant de dévastations et de ruines, avait conservé bien des monuments et des statues de l'antiquité. La peinture n'avait point le bénéfice de pareils exemples. Ce n'était point de renaissance qu'il s'agissait pour elle, car elle avait tout à inventer; il lui fallait naître et les anciens ne lui avaient point tracé la voie. Les mosaïques de Rome et de Ravenne et les miniatures des artistes grecs ne consti-

tuaient, en effet, que des antécédents bien modestes et dans lesquels on peut tout aussi bien voir le dernier souffle d'un art épuisé que le premier éveil d'un art nouveau qui s'essaie à la vie. L'état d'infériorité où était restée la peinture permet seul d'expliquer l'enthousiasme avec lequel fut accueillie la Madone de Cimabuë. Pour qu'on pût voir là une révélation et un progrès, il fallait en vérité que l'abaissement fût bien complet. Et cependant en dehors de Florence, et même avant elle dans d'autres villes, à Pise, à Sienne et jusqu'à Vérone, bien des tentatives s'étaient produites pour lesquelles chacune de ces villes, en réclamant l'honneur d'avoir la première donné le signal, trouve à invoquer des noms et des dates à l'appui de ses prétentions. Mais comme M. Delaborde l'a remarqué ici même (1) et avec raison, ces tentatives que l'histoire et l'archéologie doivent enregistrer ne comptent guère au point de vue de l'art. Pour être soutenues, ces sortes de réhabilitations demanderaient des œuvres, et l'école florentine, la première, est en mesure de nous en montrer. Le nom de Giotto, qui lui appartient, marque réellement un progrès décisif et une révolution. Cette fois, c'est bien un art nouveau qui apparaît avec un programme et des œuvres, et qui, de Naples à Padoue, dans les sanctuaires les plus en vue, marque sa vitalité. A cette aurore éclatante succède presque aussitôt une période d'obscurité; à peine née, on dirait déjà que la peinture touche à son déclin. Comme nous l'avons vu en Flandre pour les Van Eyck, il faut, après l'apparition de génies de cette taille, du temps et de longs efforts pour que leurs conquêtes soient assurées, pour que ceux qui les suivent comprennent, en la parcourant eux-mêmes, l'étendue de la carrière qu'ils ont fournie.

Ce n'est que plus d'un siècle après Giotto que nous retrouvons dans Angelico de Fiésole un artiste original. Deux précieux petits tableaux nous révèlent une fois de plus, avec ses mérites habituels, la bonté de son cœur aimant, tout plein d'une piété aussi sincère qu'élevée. Dans l'un d'eux, saint Dominique et saint François d'Assise se rencontrant à la porte d'un couvent se serrent tendrement la main. L'expression d'une mutuelle affection se voit sur leurs visages, et au ciel, la Vierge intercédant pour le monde que le Christ allait châtier, désarme son fils en lui montrant les deux saints unis pour travailler au triomphe de la foi. Dans le choix de cette légende empruntée à la vie de saint Dominique, on sent le vœu d'une âme pure, émue de la rivalité entre deux ordres puissans qui troublait alors profondément l'Église. Le même sentiment a aussi inspiré

(1) *La Peinture en Italie d'après de nouveaux documens*, par M. Delaborde. Voyez la *Revue* du 15 septembre 1866.

l'autre tableau dans lequel une apparition de saint François au milieu des religieux de son ordre est naïvement accompagnée de l'inscription : *Pax vobis.* Témoins du miracle, les frères l'accueillent avec respect et semblent protester de leur déférence à la volonté du saint. Un seul d'entre eux, ayant peut-être quelque infraction plus grave à se reprocher, se détourne et cache son visage entre ses mains, comme s'il ne pouvait soutenir la vue de la leçon qui le condamne.

C'est ainsi qu'étranger par sa nature à tout sentiment de haine, le bon dominicain consacrait son talent à prêcher entre les serviteurs de Dieu l'esprit de support et de concorde. L'église, de son côté, jalouse de justifier son influence par toutes les supériorités, encourageait en ce temps ces vocations d'artistes, qui, en moins d'un siècle, et dans le seul ordre de Saint-Dominique, comptent avec Angelico de Fiésole et frà Bartolommeo plusieurs autres peintres remarquables. Elle avait alors assez de vie pour ne pas craindre de l'épancher dans toutes les nobles directions de l'activité humaine. Non contente de laisser des religieux s'adonner à la pratique des arts, elle leur accordait la plus large tolérance. Avec la hardiesse inconsciente d'une franchise qui ose tout dire, Angelico de Fiésole, peignant le *Jugement dernier*, ne se privait pas de mettre parmi les réprouvés des moines, des évêques et même des papes, en attendant qu'un autre dominicain fît passer ces audaces dans ses prédications et payât de sa vie les courageuses invectives dont il poursuivait les vices et les désordres de la société de son temps. Mais l'originalité de frà Beato est toute personnelle ; c'est celle de son âme elle-même, et il ne faut pas moins que la force des sentimens dont elle est remplie pour se contenter des procédés élémentaires auxquels il a recours. La simplicité de sa pratique est, en effet, extrême. Loin de chercher à l'améliorer, il s'en tient aux traditions des miniaturistes et s'accommode pour l'expression de sa pensée de leurs couleurs transparentes et pures. La vérité des attitudes, l'ajustement des draperies et surtout la noblesse des physionomies sont chez lui en progrès manifeste sur ce qui se faisait alors en Italie, mais qu'il y a loin de là cependant à la puissance des colorations, à l'énergie du dessin, à la riche variété des ressources techniques que, vers la même époque, les Van Eyck venaient déjà d'introduire dans l'art !

Longtemps encore, d'ailleurs, la peinture en Italie allait rester dans un état d'infériorité marquée vis-à-vis de la sculpture. Il semble pourtant que celle-ci lui montrât clairement les voies qui l'avaient conduite à l'émancipation en lui recommandant cette étude attentive de la nature à laquelle elle devait déjà de nombreux chefs-d'œuvre. Mais c'était inutilement que jusque-là les peintres avaient

eu sous les yeux le réalisme expressif de Donatello ou cette grâce souveraine qui anime les figures de Ghiberti et que Raphaël lui-même, — qui s'en est tant inspiré, — ne devait point dépasser. Par une étrange anomalie, tandis que dans le Tabernacle d'Or San Michele, par exemple, ou dans les Portes du Baptistère, les sculpteurs abordaient les compositions les plus compliquées et les remplissaient de mouvement et de vie, la peinture, au contraire, revenant à l'archaïsme des premiers jours, alignait sur un même plan des personnages raides, immobiles, et régulièrement espacés. Il fallait que de nouveau un artiste de génie vînt rompre le cercle de ces étroites conventions. Cet honneur était réservé à Masaccio. Sa courte vie et les importans travaux décoratifs qui lui furent confiés expliquent la rareté de ses œuvres et rendent d'autant plus précieux deux petits tableaux entrés récemment au Musée de Berlin et qui proviennent de l'église del Carmine de Pise. Dans l'un d'eux, *l'Adoration des mages*, la largeur et la beauté du dessin sont admirables. L'Enfant Jésus seul, un petit être chétif et mal tourné, fait exception; mais la représentation de l'enfance a toujours été l'écueil des écoles primitives. En revanche, les mages qui, descendus de leurs chevaux, offrent à la Vierge leurs présens, procèdent d'un art accompli. Il y a là entre autres deux personnages à chaperons noirs, drapés à la mode florentine dans de grands manteaux gris foncé, deux portraits évidemment, dont les visages sont pleins de vie et de naturel. Jamais jusqu'alors on n'était entré si avant dans l'étude de la physionomie et de l'individualité humaines; jamais on n'en avait exprimé avec cette pénétration les traits caractéristiques. On sent, avec un amour sincère de la nature, un talent assez souple pour n'être arrêté par aucune difficulté et à côté des chevaux que Vasari vante à bon droit pour leur élégance, il convient de signaler ce fond de paysage qui accompagne si heureusement la scène et dont la simplicité et l'harmonie sont empreintes d'un sentiment tout moderne. Le pendant de cette *Adoration*, bien que de même taille, est divisé en deux compartimens et les deux sujets qui y sont réunis : *le Crucifiement de Saint-Pierre* et la *Décollation* d'un autre saint, offrent les mêmes qualités d'exécution, Le modelé du corps du saint Pierre, l'effort du bourreau pour frapper sûrement avec sa large épée les visages attristés des soldats témoins des deux supplices, la justesse des attitudes de toutes ces petites figures, les contrastes ou les nuances des sentimens qu'elles font paraître, tout cela aussi est bien nouveau dans l'art, et après Masaccio il faudra près d'un demi-siècle pour rencontrer encore des dons aussi rares.

Du moins, après des enseignemens et des exemples pareils, la peinture va désormais tendre d'un pas plus rapide et plus sûr vers

la perfection. Avec le xv[e] siècle commence, en effet, une période de fécondité et de travail qui, mieux connue aujourd'hui, a mis en lumière des noms qui méritent de vivre. A l'uniformité des premiers temps succède une riche variété de talens; chacun marche de son côté, mais par ses découvertes chacun concourt à l'avancement de l'œuvre commune. Presque tous ces peintres sont ici représentés par d'importans ouvrages auxquels nous voudrions pouvoir nous arrêter plus longtemps. C'est Filippo Lippi qui, dans une *Vierge en prières*, ajoute à la douceur d'expression d'Angelico de Fiésole un dessin plus ferme, plus d'éclat dans le coloris et le charme d'un paysage plein de fraîcheur; c'est Filippino, son fils, puis Lorenzo di Credi avec une étrange figure de *Sainte Marie l'Égyptienne*; après eux, Verrocchio et D. Ghirlandajo nous offriraient des questions d'authenticité assez délicates à résoudre, le dernier surtout qu'on a peine à distinguer des nombreux collaborateurs qu'il avait formés, de F. Granacci et de B. Mainardi par exemple, dont le musée de Berlin possède des portraits intéressans.

Comme beaucoup de ces artistes, comme son frère avec lequel on le confond souvent, P. Pollaiuolo commença par être orfèvre, et son *Annonciation* semble se ressentir de cette origine; elle a l'éclat et la dureté de l'émail. Botticelli, son contemporain, s'il est plus effacé dans ses harmonies, mêle bien des étrangetés à son amour de la nature. Mais son maniérisme est involontaire, et il montre autant de sincérité que d'ardeur dans ses recherches. Sept tableaux de lui nous révèlent des aspects fort divers de son talent. Avec le portrait de *la Belle Simonetta* nous retrouvons un type de jeune femme que, bien souvent, Botticelli a introduit dans ses compositions. Sa beauté pourtant n'a rien de rare, et ce teint blême, ce visage triste et allongé, ces cheveux d'un jaune fade ne forment pas un ensemble bien séduisant. A côté, une *Vénus* et un *Saint Sébastien* attestent la conscience qu'apportait le maître dans ces études de nu, qui étaient alors une nouveauté. Il y a loin de ces imitations ingénues, — dans lesquelles les particularités, les singularités même que pouvait offrir chaque modèle ont été soigneusement reproduites, — à la largeur et au style que l'art italien apportera bientôt dans l'interprétation du corps humain. Mais ces scrupules, qui, chez les primitifs, ont du moins l'excuse et quelquefois même le charme de la sincérité, étaient nécessaires pour aboutir à la simplicité du grand art. Chez Botticelli lui-même on peut suivre les progrès du goût, et dans cette *Vénus* dont l'attitude ne manque pas de grâce, la couleur comme le dessin ont déjà plus d'ampleur et de distinction (1). Le peintre a dû faire doublement

(1) Cette Vénus est une étude faite pour le grand tableau du musée des Offices.

pénitence de cette nudité païenne, car, — et c'est encore là un des traits de cette nature originale et richement douée, — Botticelli s'est montré un des plus fervens adeptes de Savonarole. Il avait même poussé l'enthousiasme pour les prédications du réformateur jusqu'à vouloir se retirer dans un cloître, et les instances de Lorenzo de Médicis purent seules le décider à reprendre ses pinceaux.

Une prodigieuse activité animait alors, on le voit, cette pléiade d'artistes dont le nombre et le talent croissaient de jour en jour. Un des plus grands parmi eux, le plus grand peut-être que l'Italie ait produit dans l'intervalle qui sépare Masaccio de Léonard, Luca Signorelli, nous montre au musée de Berlin deux ouvrages fort importans, mais tous deux d'un caractère bien différent. Dans les figures de saints peintes sur les volets qui décoraient autrefois un autel de l'église Saint-Augustin à Sienne, toute trace du faux goût et du maniérisme que nous avons observés chez Botticelli a disparu. On sent un art instruit par les plus fortes études et mûr désormais pour réaliser les plus hautes conceptions. Avec la beauté de l'exécution, la largeur du modelé et la science du clair-obscur, il y a là quelque chose de la grandeur de Michel-Ange, dont l'admiration pour Signorelli s'est d'ailleurs traduite par des emprunts formels. L'autre composition du maître de Cortone, quoique d'une conservation beaucoup moins satisfaisante, offre cependant encore plus d'intérêt. Le peintre a pu s'y livrer plus librement à son génie, et en abordant un sujet mythologique, il lui a donné une expression à la fois originale et élevée. Assis sur un rocher qui domine un paysage sévère, Pan est entouré de bergers, de nymphes et de satyres dont les uns soufflent, comme lui, dans leurs flûtes de roseau, pendant que d'autres prêtent l'oreille à ce concert rustique. Des peaux de bêtes ou des guirlandes de pampre cachent seules leur nudité. Plus loin, deux nymphes se reposent sous un massif de grands arbres. Tout au fond, on aperçoit des cavaliers à côté d'un arc de triomphe et, sur la droite, l'entrée d'une caverne pratiquée dans des rochers. L'aspect austère de la composition ne répond guère aux idées qu'éveille le nom de Pan : mais le jeune dieu, loin de personnifier les ivresses de la vie sensuelle, représente ici, au contraire, la poésie de la nature et ses harmonies rythmées par la musique. Pour symboliser ce double caractère, le peintre, en même temps qu'il donnait à Pan des jambes velues et des pieds de bouc, mettait dans le haut de son corps l'élégance et la beauté d'un être supérieur. Avec les longues boucles de cheveux qui l'encadrent, son visage inspiré semble celui d'Apollon. Ses compagnons, beaux comme lui, dans des attitudes pleines de noblesse, étalent sous un ciel éclatant leur chaste nudité et s'agencent avec les lignes du paysage de la façon la plus naturelle et la plus harmo-

nieuse. L'impression assez inattendue de solennité et de tristesse qui se dégage de toute la scène frappe par son étrangeté, et il y a comme une lassitude de la vie dans cette image qui semblait, au contraire, devoir nous en promettre toutes les ardeurs et les exubérances. La physionomie rêveuse du dieu, la langueur de cette nymphe qui mollement approche de ses lèvres sa longue flûte, le satyre qui la contemple, le vieux berger qui gravement marque la mesure, la lenteur de ces mouvemens, le recueillement de ces personnages, tout ici respire une mélancolie profonde, et la mélopée plaintive et grêle qui s'échappe de ces instrumens primitifs est comme le dernier chant d'un monde qui va finir.

En vérité, quand on compare Signorelli à ses contemporains les plus illustres, il faut bien lui reconnaître une intelligence plus ouverte, plus haute que celle de Pérugin, un talent plus fort et plus souple, des inventions plus variées; il faut confesser encore qu'avec une puissance au moins égale, il n'a ni les sécheresses ni les étrangetés de Mantegna, avec lequel il montre d'ailleurs plus d'une analogie, et si on tient absolument à lui assigner une place, il convient d'aller jusqu'aux plus grands pour lui trouver une compagnie à sa taille, car il est de leur race et il montre déjà quelque chose de la fécondité et de la grandeur de leur génie.

Un des compagnons de Signorelli à l'atelier de Piero della Francesca, Melozzo da Forli, nous apporte un nouveau témoignage du degré de culture auquel étaient alors parvenues les plus petites villes du centre de l'Italie. Dans une composition allégorique, appartenant à une série de peintures de ce maître qui décoraient autrefois le palais d'Urbin, il a représenté le duc Frédéric à genoux et recevant respectueusement le dépôt de la science humaine qu'une femme richement parée confie à sa garde. Les ouvrages de Melozzo, ceux de Piero della Francesca et d'autres artistes italiens et même flamands, réunis dans la demeure des princes de cette petite cour d'Urbin, si brillante à cette époque, exercèrent sans doute sur le développement de Raphaël une influence plus féconde que les œuvres de son père. Giovanni Santi est, en effet, un peintre plus que médiocre, et les deux tableaux de lui que possède le musée de Berlin suffiraient pour nous en convaincre. Ses figures de saints ou de saintes sont d'une vulgarité ou même d'une laideur accomplie et leur exécution dénote une gaucherie tout à fait rustique. Mais l'honnête Santi ne se faisait pas illusion sur son talent. Loin de se montrer jaloux des artistes plus en renom que les ducs avaient successivement attirés auprès d'eux, il s'était toujours empressé à leur prodiguer ses bons offices. Dans la chronique rimée où il a consigné sur l'art de son temps des indications que leur sincérité nous rend précieuses, il n'a pour ses confrères que des paroles de déférence ou d'admiration.

Aussi, à défaut des enseignemens paternels que la mort de Giovanni l'empêcha de recevoir, le jeune Raphaël devait du moins à son père, avec l'héritage d'honneur qui s'attachait à son nom, le bénéfice des conseils et de la sympathie qui l'assistèrent à ses débuts. Il est touchant d'étudier ici les premiers essais du grand Urbinate et de suivre ses rapides progrès dans le court intervalle d'environ six ans, pendant lequel ont été exécutées les quatre peintures du musée de Berlin. Leurs différences sont d'autant plus faciles à constater que toutes représentent le même sujet : la Vierge et l'Enfant Jésus. La première en date a été peinte vers 1501 dans l'atelier du Pérugin. C'est le travail d'un écolier docile, appliqué, respectueux. La Vierge avec ses petits yeux, sa bouche en cœur, ses joues pleines et vermeilles, a bien le type consacré par le maître. D'une main, elle porte le livre dans lequel elle lit; de l'autre, elle tient le pied de l'enfant assis sur ses genoux. Celui-ci est évidemment copié d'après nature, et si l'expression de son visage ne manque pas de grâce, le bas de son corps, et surtout son ventre gonflé et rebondi, ont été un peu trop scrupuleusement empruntés au modèle. Cependant, à côté de cette inexpérience et de ces fautes de goût, Raphaël a déjà cette simplicité hardie, qui est le privilège des maîtres, et s'il rencontre dans la nature quelqu'un de ces traits familiers où se marque le sentiment de la vie, il sait aussitôt en tirer parti. C'est avec une vérité charmante qu'ici, par exemple, il est arrivé à exprimer le geste de cet Enfant Jésus qui, tenant à pleines mains un chardonneret, le serre avec la gaucherie de son âge entre ses petits doigts, partagé qu'il est par la crainte de faire souffrir l'oiseau et celle de le laisser échapper. Peu à peu, les compositions de l'élève du Pérugin acquerront plus de souplesse, les lignes plus de grâce, et les formes plus choisies montreront un plus intime accord entre l'expression de la beauté et celle de la vie. Le paysage aussi aura un rôle plus important, et dans les fonds de cette *Vierge du duc de Terra-Nova*, qui est, avec la célèbre *Madone du grand-duc*, une des inspirations les plus élevées de sa jeunesse, on dirait que Raphaël a voulu reproduire les horizons de sa vallée natale, comme si de Florence, où il était fixé, il aimait encore à reporter sa pensée vers le pays où s'était passée son enfance. L'aspect harmonieux et l'éclat de cette composition semblent promettre un coloriste, et les vêtemens comme les chairs s'enlèvent avec une singulière puissance sur le ciel d'un bleu transparent et doux. Mais le sentiment de la couleur sera intermittent chez Raphaël, et dans maint tableau, même des plus admirés, on relèverait des partis-pris de carnations rougeâtres, des écarts ou des duretés d'intonations qui, bien loin d'être utiles à ses compositions, les déparent. Le peintre a pu avoir des défaillances; le dessinateur, au contraire, ira jusqu'à la fin

en grandissant. Dans son état d'inachèvement, la dernière *Madone*, celle de *la casa Colonna*, qui probablement date de 1507, nous montre ces formes plus amples et cette exécution plus personnelle d'un maître en pleine possession de son talent. Si la grâce un peu mondaine de la Vierge n'est pas exempte de quelque manière, le corps du petit Jésus est, au contraire, d'un dessin superbe et il porte sur son visage l'expression d'autorité qui se retrouvera plus tard dans la *Vierge à la chaise* et la *Madone de Saint-Sixte*. La composition a aussi plus d'unité et Marie, interrompant sa lecture pour contempler avec amour son enfant, semble, par un sentiment d'abnégation tout maternel, nous inviter nous-mêmes à reporter sur lui toute notre attention. C'est ainsi que, s'exerçant avec l'inépuisable fécondité de son génie sur un sujet aussi simple, Raphaël sait y découvrir incessamment de nouvelles ressources et, le reprenant aussi souvent sans se répéter jamais, il en imagine des expressions toujours nouvelles et toujours variées.

Il nous faut malheureusement quitter Raphaël au moment où il arrive à la maturité. Avec lui aussi se termine la période d'ascension et de progrès dans l'histoire de la peinture. Désormais les grandes révélations ont été faites, et par une pente naturelle, la grâce et l'élégance vont tendre de plus en plus à y remplacer la force. Il y aura aussi plus de talent, sans doute, mais moins de vitalité et d'invention créatrice. André del Sarto est dans l'école florentine le dernier des maîtres vraiment grands. Contemporain de Raphaël, s'il n'a point la hauteur de son vol, ni la riche variété de ses aptitudes, avec bien des qualités pareilles il garde en face de lui sa physionomie. Une *Vierge glorieuse*, datée de 1528, trois ans avant sa mort, nous le montre à l'apogée de son talent. Science de la composition, choix heureux des formes, variété des types, convenance des expressions, largeur et noblesse des ajustemens, toutes ces qualités du grand art que naguère encore chaque peintre devait isolément tâcher d'acquérir, à force de travail et à ses risques, paraissent ici réunies avec une si naturelle aisance qu'il semblerait qu'André del Sarto n'ait eu qu'à jouir de l'effort des générations précédentes. Sans doute à trouver la voie ainsi frayée, l'originalité s'est un peu amoindrie chez lui, et on sent que bien des influences, — celles de Léonard, de Michel-Ange, de frà Bartolommeo, — ont part dans son talent. Avec son tempérament tendre et passionné, André devait plus que personne être accessible à ces influences. Mais il a un goût instinctif qui les corrige l'une par l'autre. Il ne s'assimile donc que ce qui convient à son génie et en face de la nature qu'il ne se lasse pas de consulter, on voit au charme ému de ses dessins que sa sincérité est entière; de plus, comme il est admirablement servi par son talent, il excelle à rendre toutes les

beautés qu'il a découvertes dans la réalité. André, d'ailleurs, on le reconnaît même dans ses dessins et c'est par là surtout qu'il se distingue dans l'école florentine, André est un coloriste. Avec ses intonations à la fois fortes et délicates, cette *Vierge glorieuse* en est une preuve suffisante; par un accord heureux des plus rares qualités, elle justifie ce renom d'artiste irréprochable, *senza errore*, que de son temps déjà il avait mérité.

Dans sa courte carrière, André del Sarto a beaucoup produit. Cette fécondité est encore un des traits de sa nature. Mais peut-être aussi les exigences d'une vie besogneuse et mal réglée lui ont-elles imposé ce travail sans merci, peut-être même ont-elles contribué à sa mort prématurée. Tout n'est pas fiction dans ce qui s'est dit de la funeste influence qui pesait sur lui. On le comprend quand on voit ici, peinte par lui-même, l'esquisse d'une tête de femme que bien souvent on retrouve dans ses dessins, dans ses compositions, et dont le musée du Prado possède aussi un portrait terminé, antérieur de quelques années. Avec l'âge, les traits de Lucrezia della Fede se sont accentués, et l'aspect de cette beauté toute matérielle, avec sa large poitrine, sa robuste carrure, son étrange sourire et l'expression mal définie de ses petits yeux, n'a rien de rassurant. Tout en se défendant des préventions fâcheuses que le roman et la légende ont sans doute un peu trop complaisamment propagées au sujet de cette femme, lorsqu'on rencontre à quelques pas de là, — les musées offrent parfois de ces rapprochemens, — le beau portrait où le Pontormo, un élève d'André, l'a peint avec sa pâleur, ses yeux fiévreux, sa tête intelligente et pensive, on se dit qu'il y avait là une de ces unions mal assorties dont l'issue devait être fatale. André, en effet, mourait à peine âgé de quarante ans, tandis que Lucrezia, qu'il avait épousée déjà veuve, lui survécut près de quarante ans encore.

Après lui, l'école va rapidement décroître; seule la peinture de portraits, qui à l'origine a si puissamment contribué à ses progrès, en retardera maintenant la décadence. Le musée de Berlin est particulièrement riche en productions de ce genre, et Sébastien del Piombo, Franciabigio et surtout le Bronzino y tiennent dignement leur place. Un *Portrait d'Ugolino Martelli* par ce dernier peintre est peut-être son œuvre la plus remarquable. Il a grande tournure, ce jeune homme avec sa taille svelte, son visage pâle et allongé, son regard vif et profond et malgré la sévère simplicité de son costume, il a bien l'air d'un patricien. C'est, en effet, le fils d'une illustre famille florentine, et ce palais d'apparence austère, cette cour au milieu de laquelle il est assis et qu'ornait alors le *David* de Donatello, tout, autour de lui, nous montre le luxe d'une noble race. Lui-même, le futur évêque de Glandèves, est un lettré : il tient d'une

main un Homère dans lequel il lit; un Virgile est à côté et son autre main s'appuie sur un volume qui porte au dos le nom de Bembo, un des auteurs les plus en vogue à cette époque. Cette main, blanche, effilée, d'une finesse toute féminine, retombe avec une grâce nonchalante; elle ne serait plus en état de tenir une épée.

Deux *Saintes Familles*, de F. Francia, qui ont bien le charme habituel de douceur et de pureté que ce peintre sait donner à ses vierges, représentent à Berlin la meilleure part de l'école de Bologne. Au moment de la riche expansion de l'art italien, il n'est guère de petite ville, d'ailleurs, qui n'ait eu alors son école locale, partagée le plus souvent par les influences qu'exercent sur elle les centres plus importans placés à proximité. Située entre Padoue et Bologne, Ferrare a aussi ses peintres, qui, tour à tour, subissent l'action des écoles de ces deux villes. La *Vierge glorieuse* de Cosimo Tura, le plus important de ses tableaux, semble même, avec ses rudesses anguleuses et ses détails exubérans, une réminiscence du gothique allemand. Un autre Ferrarais, Lorenzo Costa, élève de Tura, après avoir imité la sécheresse de son maître, nous offre dans une grande composition signée et datée de 1502, *la Présentation au temple*, un style plus assoupli, des formes plus correctes et une couleur moins brutale. Fixé de bonne heure à Bologne, Costa y est devenu lui-même le maître de Francia, qui, bientôt, l'a surpassé, et par une de ces influences à rebours dont l'histoire fournit plus d'un exemple, — celui de Pérugin et de Raphaël entre autres, — c'est le disciple qui, à la fin, a réagi sur le maître.

Le plus souvent, du reste, les peintres de ces écoles secondaires n'ont pas une personnalité bien marquée. Ils flottent indécis entre les tendances auxquelles les inclinent l'enseignement qu'ils ont reçu, leurs relations et le milieu même où ils vivent. Mais il n'est cependant si petit centre où un artiste bien doué, quand il s'applique à féconder par le travail les dons qui lui ont été départis, ne puisse atteindre une originalité supérieure. Corrège en est la meilleure preuve. Sortant de ses mains, sa *Léda* devait être un de ses ouvrages les plus charmans. La composition en est délicieuse, et ces jeunes filles, qui, à l'ombre de grands arbres, s'ébattent au milieu de l'eau, animées, rieuses, un peu émues cependant de la poursuite de ces beaux cygnes contre lesquels elles ne se défendent que mollement, la grâce de leurs formes juvéniles, la richesse de la végétation et la poésie du paysage, tout cela fait un ensemble que Corrège seul pouvait imaginer. En mêlant comme pour un innocent badinage ces oiseaux et ces fillettes, l'aimable peintre a su esquiver ce qu'un pareil sujet pouvait avoir d'un peu risqué. Ainsi comprise, la scène présente un caractère d'ingénuité joyeuse qui aurait dû, ce semble, préserver ce tableau des outrages, qui, malheureusement,

ne lui ont pas été épargnés. On croirait, au contraire, que la fatalité s'est acharnée contre lui, et, par une bizarre coïncidence, c'est en France, au XVIII[e] siècle, et par le fils même du régent, que lui ont été infligées les plus cruelles mutilations. Il est vrai que le coupable était ce duc d'Orléans, qui, sans doute pour expier les déportemens de son père, passait sa vie dans les pratiques de la piété la plus austère. Par son ordre, la toile fut découpée en morceaux et la tête de Léda, jugée probablement trop expressive, fut même détruite. Pour comble de disgrâce, après que Ch. Coypel eut de son mieux reconstitué l'œuvre dans son intégrité, des restaurations successives ont encore depuis ajouté leurs dommages à tant de détériorations, et c'est tout au plus si dans quelques figures un peu moins maltraitées on peut aujourd'hui retrouver la trace de l'excellence du travail primitif.

L'école lombarde, à laquelle Corrège a dû quelque chose de sa grâce, est à peine représentée. A défaut de Léonard, contentons-nous de signaler une *Madone*, de Luini, malheureusement fort dégradée, et une *Vierge glorieuse*, de Borgognone, qui ont le charme de douceur et de suavité particulier à ces deux artistes. En revanche, ce n'est ni par la grâce, ni par la recherche de la beauté féminine que brillent d'ordinaire les productions de l'école de Padoue. Squarcione, le vrai fondateur de cette école, est un dessinateur d'une extrême rudesse et un de ses élèves, Marco Zoppo, Bolonais de naissance, a encore trouvé moyen de renchérir sur la laideur de ses types. Les saints grimaçans et farouches, dont il a entouré sa *Vierge*, sont des personnages tout à fait grotesques. Un autre élève de Squarcione, et de beaucoup le plus grand artiste de cette école, Mantegna, n'est pas non plus sans quelque sécheresse et quelque dureté. On reconnaît le graveur dans ce contour précis, incisif et rigide où il enferme ses figures : mais c'est un esprit merveilleusement actif, curieux, avide de s'instruire, et le peintre, chez lui, est doublé d'un savant. La perspective et le culte de l'antiquité ne le détournent cependant pas de l'étude de la nature, qu'il interprète avec un style puissant et sévère. Sans être de premier ordre, ses tableaux du musée de Berlin offrent de l'intérêt et dans sa *Présentation au temple*, à côté d'un Saint Joseph de mine fort rébarbative, il convient d'admirer une figure de Vierge d'une expression charmante, assez rare chez Mantegna, dont le talent est plus capable de force que de grâce.

L'éclat de ces écoles locales ne tient souvent, on le voit, qu'à un seul homme. Elles n'ont eu jusqu'à lui, ou elles n'auront après lui qu'une vie intermittente, un caractère incertain et une importance secondaire. Seule, l'école de Venise, par sa durée, son originalité, par le nombre et la valeur de ses artistes, peut soutenir la compa-

raison avec celle de Florence. Ses maîtres de la grande époque font ici à peu près défaut, mais les primitifs abondent et quelques-uns même avec les ouvrages les plus considérables qu'ils aient produits. Au sortir de ces travaux anonymes qu'on trouve à la naissance de la peinture vénitienne, les œuvres de l'école de Murano sont les premières qu'on puisse citer et à bien des titres : *l'Adoration des mages*, d'Antonio Vivarini, mérite un intérêt particulier. Toutes les ressources décoratives qu'autorisait un pareil sujet y ont été mises en jeu et la splendeur pittoresque d'une telle scène était bien faite pour plaire à des Vénitiens. Étoffes, armes, bijoux, carquois, riches présens, tout l'apparat du luxe le plus magnifique, non-seulement Vivarini l'a déployé avec une complaisante profusion, mais, à l'exemple des peintres primitifs de Cologne, pour ajouter à l'illusion, il a partout multiplié les dorures et accusé le relief de tous ces objets précieux par des gaufrures dans lesquelles çà et là sont même enchâssées des morceaux de verre ou des pierres de diverses couleurs ; comme si, en invoquant une fois encore la collaboration du mosaïste et de l'orfèvre, il tenait à rappeler les origines d'un art qui leur devait tant et à laisser ce dernier témoignage des anciennes traditions auxquelles il se rattachait. A côté de l'influence qu'a exercée sur lui Gentile da Fabriano, qui, d'une manière pareille, a traité ce sujet de l'Adoration des mages (1), Vivarini a, d'ailleurs, son originalité marquée. Quelques-unes de ses figures sont d'une invention aussi heureuse que naïve, entre autres ce mage à barbe blanche qui baise avec respect les pieds de l'Enfant Jésus et que nous retrouverons chez Véronèse lui-même dans un de ses chefs-d'œuvre du musée de Dresde. Une *Marie-Madeleine,* également peinte à la détrempe et qui porte la signature de Carlo Crivelli, nous offre le même luxe de dorures et d'ornemens : sa robe avec les broderies des épaulettes, son peigne et le vase de parfums qu'elle tient à la main sont aussi dorés et en relief. Comme Vivarini, Crivelli a son style à lui, et dans cette jeune femme pâle, dédaigneuse, aux lèvres pincées, aux doigts allongés et légèrement relevés du bout, nous reconnaissons le type, d'une coquetterie un peu précieuse, qu'il a plus d'une fois reproduit. Il y a moins d'originalité chez le second des frères Vivarini, Bartolommeo, et son naturalisme assez rude semble avoir cherché, par-delà Mantegna, des inspirations et des modèles en dehors de l'Italie. La composition même de son *Saint George* et le paysage compliqué qui lui sert de fond paraissent empruntés à l'école flamande primitive. Dès cette époque, en effet, les relations du nord de l'Italie avec l'Allemagne et les Flandres

(1) Dans le tableau qui se trouve à l'Académie de Florence.

étaient fort suivies, et entre Bruges et Venise particulièrement, le trafic commercial amenait des échanges constans et réguliers. Les œuvres de Van Eyck, de Memling et d'autres encore arrivaient jusqu'en Italie, et parmi les artistes eux-mêmes : Hugo van der Goës et Rogier van der Weyden inauguraient des migrations, qui, pendant longtemps, devaient se poursuivre, et, grâce à un prestige assez explicable, développer un courant de plus en plus marqué du Nord vers le Midi.

Un des rares Italiens qui, remontant ce courant, ait poussé vers le Nord, Antonello de Messine, est un artiste d'une valeur peu commune et les trois tableaux du musée de Berlin confirment la haute opinion qu'il convient d'avoir de son talent. Avec ses traits fins et distingués, son aimable physionomie et l'élégante simplicité de son costume, ce *Portrait de jeune homme* qui se détache avec tant d'éclat sur un fond de ciel et de paysage d'une profondeur intense, est une merveille d'exécution. La science du dessinateur y égale la puissance du coloriste. Ce n'est pas seulement l'introduction des procédés de la peinture à l'huile qui nous révèle ici les enseignemens de Van Eyck, mais la facture elle-même offre avec celle du maître flamand des analogies formelles et on ne retrouverait dans la peinture italienne aucun autre exemple du style de ces petits portraits d'Antonello. Il eût été intéressant de connaître la date de ce précieux ouvrage, mais les deux derniers chiffres du millésime qui accompagne la signature du peintre, — absolument pareille d'ailleurs à celle de notre portrait du Louvre, — sont à peu près illisibles. Dans le *Saint Sébastien*, un sujet qu'Antonello a souvent traité, l'influence de Van Eyck n'est plus sensible. Si la précision du dessin s'accuse toujours aussi scrupuleuse, les formes de ce corps nu sont plus choisies, les carnations ont plus d'éclat et l'exécution a gagné en largeur et en liberté. Le type aussi est bien italien et ce beau visage avec ses longs cheveux qui retombent sur les épaules a une expression touchante de souffrance et d'angoisse. La conservation d'ailleurs est parfaite et montre l'excellence d'une pratique apprise en bon lieu.

Dans Giovanni Bellini, il faut saluer le véritable fondateur de l'école vénitienne et le maître qui assura son émancipation. Son *Christ mort* et pleuré par sa mère et par saint Jean est un chef-d'œuvre dans lequel, sans recourir aux crispations exagérées en usage chez ses devanciers, Bellini a su peindre la douleur dans ce qu'elle a de plus poignant. La figure de la Vierge est vraiment sublime; elle ne peut se résoudre à accepter la certitude de son malheur et, dans son désespoir, elle entoure son fils de ses bras; comme si elle sortait d'un rêve, elle a besoin de le toucher pour s'assurer de l'horrible réalité. Quant au Christ, il a cette majesté et

cette grandeur que la mort imprime sur un noble visage. Même réduite à ces trois personnages, cette scène de désolation et d'amour en face d'un cadavre atteint dans sa simplicité à l'éloquence la plus pathétique. L'exécution aussi large que fine est très personnelle, et les colorations, bien que graves, aboutissent à la plus riche harmonie, parce qu'au lieu d'entrer en lutte et de se neutraliser par leur violence même, comme chez les primitifs, elles se font valoir et s'exaltent mutuellement. C'est ainsi que, sans renier aucune des aspirations que nous avons vues poindre dans l'école, Bellini a su les accommoder entre elles et trouver ces tempéramens et ces conciliations qui caractérisent la maturité d'un art.

On comprend mieux la grandeur de Bellini quand on voit ses contemporains et même plusieurs de ses élèves persister dans le style archaïque dont il avait su s'affranchir. Une *Vierge glorieuse*, l'ouvrage le plus important qu'ait produit Alvise Vivarini, appartient aux derniers temps de sa vie. L'exécution en est cependant sèche et dure et le caractère assez farouche. Mais le Saint George couvert de son armure et surtout le Saint Sébastien, placés l'un et l'autre à chaque extrémité de la composition, sont deux figures pleines de force et d'une grande beauté de couleur. Ce dernier saint, élevant ses deux mains vers la Vierge dans un élan d'amour, soutient la comparaison avec celui qu'a peint Antonello, que d'ailleurs il rappelle. Enfin, malgré le mérite des œuvres qu'ils ont ici, M. Basaiti, V. Carpaccio et Cima da Conegliano se montrent très inférieurs à Bellini; avec eux l'école est restée stationnaire et parfois même a rétrogradé. Elle touche cependant à son apogée. Mais, nous l'avons dit, les chefs-d'œuvre où s'est manifestée son éclatante originalité, ce n'est pas au musée de Berlin qu'il faut les chercher. Giorgione en est absent, et Titien n'y est représenté que par quatre portraits, dont l'état de conservation laisse fort à désirer. L'un d'eux, une esquisse vivement enlevée, est une répétition à peine modifiée du tableau des Offices qui nous montre le peintre lui-même déjà dans sa vieillesse, mais encore plein de verdeur et de force. Un autre, à notre avis le meilleur, celui de *l'Amiral Giovanni Moro*, un personnage à large cou et à l'épaisse carrure, est superbe d'énergie et de décision. Il y a quelque lourdeur, au contraire, dans l'exécution du *Portrait de la fille de Roberto Strozzi*, une enfant à la tête mignonne, coiffée d'une forêt de cheveux courts et bouclés, mais dont la physionomie immobile paraît celle d'une petite vieille. Au lieu de ce travail un peu pénible et appuyé, on souhaiterait ici la légèreté de pinceau et la fraîcheur d'intonations que certainement Velasquez ou Van Dyck auraient su y mettre. La peinture d'ailleurs a beaucoup souffert. Quant au *Portrait de Lavinia*, la fille du Titien, il est justement célèbre, et l'artiste avec quelques légers changemens

l'a plusieurs fois répété. On connaît l'attitude élégante et le jet de cette figure qui, dans ses plus riches atours, le haut du corps rejeté en arrière, soutient de ses deux bras élevés en l'air une corbeille d'argent pleine de fleurs et de fruits, dans une attitude où se déploie sa superbe beauté. Malheureusement, comme pour les précédens ouvrages du Titien, la peinture est très fatiguée et le coloris des carnations devenu terne et opaque ne permet plus guère de soupçonner l'éclat que certainement il a dû avoir. Les formes d'ailleurs manquent un peu de décision et la main qui supporte la corbeille est d'un dessin très défectueux.

C'est encore par des portraits que se recommandent à Berlin quelques-uns des peintres les plus connus de l'école vénitienne : Palma Vecchio, J. de Calcar et Tintoret lui-même qui, dans un tableau assez important, nous montre *les Trois Procurateurs agenouillés aux pieds de saint Marc* et implorant l'assistance du patron de Venise pour l'accomplissement des devoirs de leur charge. Les trois personnages franchement posés se détachent très vigoureusement sur le ciel ou sur la mer qui borne l'horizon, mais leurs physionomies trop vaguement indiquées n'offrent point ce caractère d'individualité où la vie intime se marque avec ses traits particuliers. Le travail aussi est un peu gros, un peu sommaire et la couleur paraît enfumée. Enfin, à défaut de Véronèse, voici, déjà sur le déclin de l'école, Tiepolo son imitateur, un décorateur d'une verve un peu banale, mais qui du moins sait son métier. Aussi ne se fait-il pas faute de l'exploiter et, qu'il s'agisse d'une *Sortie du bain* ou de *la Vierge donnant le rosaire à saint Dominique*, il ne demande guère aux données qu'il traite qu'une occasion de montrer son habileté. Il y a cependant un sentiment assez original de la couleur dans le *Martyre de sainte Agathe*, et, autour de la sainte, les draperies présentent un assemblage charmant de tons bleus mêlés d'or et de rose passé, que rehaussent çà et là quelques taches d'un rouge plus vif. Ces gaîtés et toute cette joyeuse harmonie sont peu d'accord, il est vrai, avec un tel sujet ; mais l'expression n'est point le fort de Tiepolo et, sans s'inquiéter beaucoup du précepte du poète, il ne s'avise pas que le meilleur moyen de nous attendrir serait d'être lui-même un peu ému. Bien qu'on y sente trop l'improvisation, il faut pourtant lui savoir gré de cet entrain, de ce goût d'arrangement, de cet instinct de décorateur et de ces facilités d'exécution qui sont ses qualités naturelles. C'est là tout ce qui a subsisté des traditions des maîtres. Le temps est proche où, épuisé par une production sans trêve et trop souvent dégradé par ses derniers représentans, l'art italien lui-même va complètement disparaître.

ÉMILE MICHEL.

L'HYDROLOGIE

DE

L'AFRIQUE AUSTRALE

Hydrology of South Africa, by John Croumbie Brown, 1875.

Depuis les premiers voyages de Livingstone, le continent africain, jusqu'alors inabordable, a été attaqué sur tous les points à la fois. Par le nord et par le sud, par l'est et par l'ouest, de hardis explorateurs l'ont pénétré ou traversé et lui ont en partie arraché ses secrets. Les voyageurs ont payé leur tribut et accompli leur tâche en ouvrant la voie; c'est à la science et à la civilisation d'accomplir la leur en étudiant les problèmes qui s'offrent à nos investigations, en entraînant dans le courant général de la circulation les hommes et les terres qui paraissaient devoir en être à jamais écartées, en faisant concourir à l'accroissement de la richesse sociale les élémens de production ignorés jusqu'ici. Aussi faut-il accueillir avec intérêt les travaux qui peuvent jeter un jour nouveau sur la situation des régions, même connues de longue date, et faire connaître les conditions de leur prospérité. C'est à ce titre que l'ouvrage du révérend J.-C. Brown, sur *l'Hydrologie de l'Afrique australe*, me paraît digne d'être mentionné. Il l'est encore à un autre point de vue.

M. Brown, après un premier séjour à la colonie du Cap, où il avait été envoyé en 1844 comme missionnaire, chef d'une congrégation religieuse, y retourna en 1863 comme professeur de botanique au collège de l'Afrique australe et y resta jusque dans ces

dernières années. Il eut dans chacune de ces positions l'occasion de parcourir la colonie dans toutes les directions et de recueillir sur la géographie physique de celle-ci les renseignemens les plus précieux. M. Brown, en partant pour le Cap, ne connaissait pas les travaux qui avaient eu pour objet de constater en Europe l'influence des forêts sur le climat, sur l'abondance des pluies et sur le régime des eaux; il n'avait entendu parler ni de l'ouvrage de M. Surell sur les torrens des Alpes, ni de celui de M. Mathieu sur la météorologie forestière, ni de ceux de MM. Domontzey, Costa de Bastelica et tant d'autres sur les reboisemens; et cependant, en étudiant personnellement et sans parti-pris les conditions climatologiques de l'Afrique australe, il arriva à reconnaître que les perturbations survenues dans le régime des eaux depuis la période historique devaient en grande partie être attribuées au déboisement et à se rencontrer sur ce point avec les savans dont nous venons de citer les noms. Nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'exposer, d'après M. Brown, aux lecteurs de la *Revue* un ensemble de phénomènes qui, pour se manifester sur un point déterminé, n'en sont pas moins dus à des causes générales dont les effets peuvent se faire sentir partout où l'on sera en présence des mêmes conditions.

I.

On attribue généralement la découverte du cap de Bonne-Espérance au navigateur portugais Barthélemy Diaz, qui lui donna le nom de cap des Tempêtes; mais, d'après Hérodote, les Phéniciens avaient déjà effectué le périple de l'Afrique six cents ans avant l'ère chrétienne. Quatorze siècles plus tard, c'est-à-dire vers l'an 800, la côte orientale de l'Afrique était connue des Arabes jusqu'à la baie de Lagoa, située au 28e degré de latitude sud. En 1480, un Portugais venant d'Abyssinie, nommé Pierre Cavalliao, visita Sofala sur la côte de Mozambique, et, en 1484, un autre Portugais, Diego Cam, s'avança jusqu'au cap Padrone, au 22e degré sur la côte occidentale. En 1486, Barthélemy Diaz planta la croix sur la Sierra Parda, au 24e degré, poussa jusqu'à la baie d'Algoa en doublant le cap de Bonne-Espérance sans le voir, et ne le découvrit qu'à son retour. Vasco de Gama, qui vint ensuite, eut à lutter non-seulement contre les tempêtes qui l'assaillirent, mais aussi contre la révolte de son équipage; il parvint néanmoins à doubler le cap en 1497, découvrit le Natal, et remonta la côte orientale jusqu'en Mozambique.

A la suite de plusieurs autres expéditions, les Portugais, aussi bien que d'autres nations européennes, fondèrent sur divers points des établissemens plus ou moins éphémères; mais ce ne fut qu'en

1652 que la compagnie hollandaise des Indes prit possession du cap et y fit construire un fort qui, cent cinquante ans plus tard, en 1796, fut pris par les Anglais. Rendu en 1801 au gouvernement hollandais, ce fort retomba, en 1806, au pouvoir de l'Angleterre, qui, depuis lors, non-seulement en resta maîtresse, mais étendit sa domination sur les pays voisins. Aujourd'hui la colonie du Cap proprement dite, sans compter les territoires plus ou moins disputés, s'étend jusqu'au fleuve Orange; elle a une superficie de 640,000 kilomètres carrés environ et une population de 720,000 âmes.

Il y a trois quarts de siècle environ que l'Angleterre a pris pied sur ce point du globe, et cependant ce n'est que depuis quelques années qu'on a commencé à y faire des observations précises sur l'hydrographie et la météorologie; mais si récentes qu'elles soient, ces observations n'en ont pas moins amené la constatation d'un fait important et d'une extrême gravité; c'est le desséchement progressif de cette partie du continent africain. De jour en jour, les lacs diminuent de profondeur, les rivières se tarissent, les sources disparaissent, les habitans émigrent avec leurs troupeaux. Nous allons suivre M. Brown dans l'exposition des faits par lesquels ce phénomène se manifeste et dans la recherche des causes auxquelles il l'attribue.

Au point de vue météorologique, l'Afrique australe peut être divisée en trois zones : la zone orientale, comprenant le Zululand, Natal et la Cafrerie soumise ou indépendante; la zone centrale, formée d'une partie du bassin central et traversée par plusieurs chaînes montagneuses; la zone occidentale, englobant le désert de Kalahari, les plaines arides du Namaqualand et du pays des Bushmen, ces dernières situées au sud du fleuve Orange.

La première de ces zones, qu'on peut appeler zone des Cafres, est fertile; elle est couverte d'arbres et parfois de forêts étendues; arrosée par de nombreux cours d'eau qu'alimentent des pluies abondantes. La seconde, celle des Bechuana, consiste en plaines ondulées et en prairies arides. On n'y trouve que peu de sources, moins encore de rivières permanentes, et quelques lambeaux de forêts qui diminuent tous les jours et marchent vers une entière destruction. Les sécheresses y sont fréquentes, les pluies peu abondantes, et les irrigations nécessaires pour la culture des plantes européennes. La troisième zone, ou celle des Namaquas et des Bushmen, est nue et stérile; les orages seuls y amènent des pluies qui alors tombent en cataractes et s'écoulent par des rivières qui sont à sec le reste du temps. Ces pluies sont suffisantes cependant pour faire pousser un maigre gazon que broutent des moutons affamés et pour permettre à quelques arbres et arbustes de végéter sur les bords des rivières desséchées dont ils dessinent le cours.

Le vent dominant de cette région est celui du nord-est qui, chargé de vapeurs, commence par arroser le Zululand et Natal qu'il rencontre d'abord sur sa route; quand les nuages arrivent au-dessus du bassin central et surtout dans la zone occidentale, où ils sont exposés à la radiation d'un sol dénudé, ils s'élèvent dans l'atmosphère et se dissipent sans que l'humidité qu'ils contiennent puisse se condenser. Ce n'est qu'accidentellement, lorsque des courans contraires viennent les arrêter, qu'ils se résolvent en pluies torrentielles, après avoir donné naissance à des orages formidables. L'air devient alors étouffant; un silence de mort pèse sur la nature, pas un souffle ne se fait sentir. Très bas sur l'horizon, les nuages s'accumulent en masses noires et épaisses faisant entendre de sourds grondemens et sillonnés par de nombreux éclairs; tout à coup un vent impétueux, chassant devant lui un tourbillon de poussière et balayant tout sur son passage, souffle avec fureur, et aussitôt après, des torrens d'eau et de grêle se précipitent aux éclats du tonnerre, à la lueur des éclairs incessans; en quelques minutes, tout le pays est inondé, les ruisseaux débordent et des ravins, depuis longtemps à sec, sont transformés en rivières d'un kilomètre de largeur. Au bout d'une heure, tout est fini et le ciel a repris, parfois pour plusieurs années, son implacable azur.

Dans ces zones éloignées de la mer, où il ne tombe annuellement que quelques centimètres d'eau, la plus petite diminution dans la quantité de pluie devient beaucoup plus sensible que sur les points où il pleut davantage : on ne saurait, par conséquent, comparer les sécheresses dont nous nous plaignons parfois en Europe avec celles qui sévissent dans l'Afrique australe, où elles durent plusieurs années, font périr des milliers de bestiaux et réduisent à la plus extrême misère les populations qui sont obligées d'émigrer pour se procurer leur subsistance.

M. Brown cite de nombreux exemples de ces sécheresses prolongées et de la triste condition des habitans qui les subissent. « En faisant, dit-il, en 1847, le tour de la colonie, j'eus à traverser le Karroo, et les souvenirs de ce voyage sont toujours vivans; il me semble voir encore les squelettes des bœufs que je rencontrai sur ma route, dans une région absolument dépourvue d'eau. En arrivant, un samedi, à notre étape, nous apprîmes que, pour aller à Beaufort, où nous devions nous rendre, nous aurions 84 milles à faire avant de trouver de l'eau. Nous fîmes reposer nos chevaux le dimanche et partîmes le soir pour voyager la nuit et atteindre la source à la fin du jour suivant; mais vers midi nos chevaux étaient si fatigués, si exténués, si altérés, que nous dûmes les envoyer en avant pour leur faire brouter l'herbe le long de la route et diminuer ainsi leur soif. Arrivés le soir à une ferme, nous fûmes cordiale-

ment reçus par le fermier, qui nous offrit du thé. Inconsidérément je demandai un peu de pain. — Du pain? me dit-il, voilà trois ans que je n'en ai vu. — Comment cela? répliquai-je. — La sécheresse nous empêche de récolter du blé. — Alors, que cultivez-vous? — Rien; quand il survient accidentellement des ondées, nous semons des fèves, mais il est rare qu'elles ne soient pas brûlées à leur tour. — Alors, que mangez-vous ? — Du mouton. — Et quoi avec votre mouton? — Du mouton. — Comment l'entendez-vous? — Je l'entends comme je le dis : nous mangeons le gras avec le maigre et le maigre avec le gras, et nous faisons ainsi du mieux que nous pouvons.

« Quoique de semblables conditions d'existence soient assez rares, elles ne sont cependant pas inconnues sur d'autres points de la colonie. Un missionnaire wesleyen me raconta que pendant son séjour au Namaqualand, faute de pouvoir y cultiver du blé, il lui fallait faire un voyage de six semaines pour se procurer la farine nécessaire à sa famille. Il avait à traverser le fleuve Orange, où il n'existe ni gué, ni bac, ce qui l'obligeait à mettre un bateau sur sa voiture, à démonter celle-ci sur la rive pour la faire passer dans le bateau et à la reconstruire de l'autre côté pour continuer le voyage. Au retour, c'était à recommencer, avec les vivres qu'il apportait.

« Dans les tournées que j'ai faites pour étudier les productions naturelles de la colonie, j'ai eu souvent l'occasion d'entendre des plaintes sur la durée des sécheresses, qui parfois sévissaient jusque dans la région des lacs de l'intérieur et transformaient les plaines en déserts de sable. J'ai vu le fleuve Orange si bas qu'il pouvait être traversé à gué par un enfant et montrait dans son lit desséché les débris d'une voiture surprise par une crue subite: j'ai vu les bestiaux mourir par milliers, faute de nourriture, les choux se vendre un penny la feuille, et des bottes de foin que je pouvais tenir entre le pouce et l'index se payer une demi-couronne. Les chevaux étaient réduits à manger les vieux chiffons et les feuilles de papier balayées dans la rue. Ces sécheresses prolongées se terminent toujours par des pluies diluviennes qui changent les routes en rivières et qui grossissent les cours d'eau au point qu'il m'a fallu plusieurs fois, pour les traverser, faire usage d'une corbeille suspendue par une corde au-dessus du torrent. »

Livingstone nous a laissé la description d'une de ces sécheresses dont il a été témoin dans le territoire de Bakwain, à l'époque où, simple missionnaire, il n'avait pas encore entrepris les voyages qui ont illustré son nom. « La seconde année, dit-il, il ne tomba pas encore de pluie, il en fut de même pendant la troisième. La rivière de Kolobeng était à sec; les poissons étaient morts, et toutes les hyènes du pays étaient venues s'en repaître sans parvenir à nous

débarrasser de ces matières en putréfaction. Un vieil alligator fut trouvé dans la boue parmi les victimes. La quatrième année fut également calamiteuse, la pluie tombée étant insuffisante pour faire germer les graines. Nous creusions dans le lit de la rivière des trous de plus en plus profonds pour en tirer de l'eau et tâcher de conserver nos arbres fruitiers, mais inutilement. Des aiguilles laissées à l'air pendant des mois ne se rouillèrent pas, et un mélange d'eau et d'acide sulfurique, destiné à une batterie électrique, s'évapora sans la mouiller. Les feuilles des arbres indigènes se flétrissaient et se ridaient, mais sans mourir; celles des mimosas se fermaient en plein midi comme pendant la nuit. Un thermomètre dont la boule fut placée à trois pouces dans le sol marquait 132 à 134° Fahr. (de 55 à 57 centigrades). Certains insectes exposés au soleil expiraient aussitôt, tandis que les fourmis blanches semblaient plus vives et plus actives que jamais. »

M. Helmore, qui avait entrepris un voyage de mission, mourut de soif avec toute sa famille, après avoir enduré des tortures dont la lettre ci-après, écrite par sa femme à une sœur peu avant sa mort, peut donner une idée. « Je t'écris dans une jolie petite hutte en bois de palmiers, qui, bien que grossière à l'extérieur, offre cependant un abri délicieux contre les rayons dévorans du soleil... Nous avons été cruellement éprouvés par la chaleur avec 102° F. (39° centigrades) à l'ombre, au point d'en avoir le vertige. Nous attendons la pluie avec l'impatience de ceux qui ont voyagé à travers un pays dénudé et sans eau. Nos pauvres bœufs sont restés quelquefois quatre ou cinq jours sans boire et faisaient peine à voir quand ils tournaient autour de la voiture flairant les caisses d'eau et nous regardant comme pour nous supplier de leur en donner. Nous souffrions beaucoup nous-mêmes parce qu'il fallait ménager notre eau, ne sachant pas combien de temps nous resterions sans en rencontrer... Il fut décidé un jour que mon mari resterait en arrière avec un homme et une voiture, pendant que moi-même je partirais avec les guides, les enfans et les bœufs dans l'espoir de trouver une source avant la nuit. Il nous en restait cinq bouteilles que nous nous partageâmes, et je me mis en route pouvant à peine avancer, tant nous étions faibles et tant nous craignions que la marche n'augmentât notre soif. Les pauvres enfans demandaient continuellement à boire, et, tout en soutenant leur courage, je leur donnai de temps en temps une cuillerée pour humecter leur bouche. Ils faisaient des efforts pour ne pas se plaindre, mais je voyais leurs traits se tirer et leurs lèvres noircir... »

M. Baldwin, qui a passé plusieurs années dans la colonie pour y chasser l'éléphant et autres animaux sauvages, raconte, dans le livre qu'il a publié sous le titre : *du Natal au Zambèze*, qu'il a été sou-

mis plusieurs fois à des épreuves semblables et n'a été sauvé que par miracle. La soif est un supplice qu'on ne peut connaître en Europe. Cette soif qui vous colle la langue au palais, qui vous empêche d'articuler une parole, ceux-là seuls l'ont éprouvée qui, sous un soleil de plomb, ont traversé des déserts à perte de vue sans eau, sans arbres ni rochers et sans un seul être vivant, déserts qu'il suffit cependant de quelques jours de pluie pour couvrir parfois d'une végétation luxuriante.

Malgré les chaleurs écrasantes du jour, il arrive fréquemment que l'eau contenue dans des vases en plein air se congèle pendant la nuit, parce que la sécheresse de l'atmosphère est telle que l'évaporation se fait assez rapidement pour amener un abaissement considérable de température. C'est un phénomène analogue à celui de la congélation de l'eau obtenue par le vide opéré sous une cloche pneumatique. Cette sécheresse toutefois n'est que relative, car l'atmosphère contient encore en suspension une grande quantité d'humidité, ainsi que le prouve l'accumulation de nuages que provoque instantanément un abaissement accidentel de température. Mais ces nuages se dissipent le plus souvent avec la cause qui les a produits, comme la vapeur qui s'échappe de la cheminée d'une locomotive, et le ciel reprend sa sérénité. Quand ils se résolvent en pluies, c'est par cataractes et en causant les plus grands ravages. C'est ainsi qu'en 1867, Port-Élisabeth fut victime d'une inondation qui sapa les fondemens des maisons et les fit écrouler; un cyclone avait, dans son mouvement giratoire, entraîné dans les régions élevées de l'atmosphère les vapeurs qui, sous l'influence d'une température plus basse, se précipitèrent en pluie avec une telle violence que, dans l'espace de six heures, il en tomba une hauteur de 6 pouces 1/2 avec accompagnement de tonnerre. Sur plusieurs rivières, les ponts furent emportés, et, sur un grand nombre de points, les plaines furent couvertes d'eau. En 1869, la ville du Cap fut également inondée et éprouva de grands désastres; en 1871, ce fut le tour de la province Victoria; un déluge s'abattit sur un village, entraîna les bestiaux, détruisit les maisons et fit périr un grand nombre d'habitans; les années suivantes, d'autres localités furent atteintes.

Toute cette eau qui tombe instantanément, souvent accompagnée de grêlons de la grosseur d'un œuf de poule (on en a même vu de la grosseur de la tête d'un enfant), est suspendue dans l'atmosphère avant même l'apparition d'un seul nuage et ne se précipite que par la lutte des courans opposés. Elle serait pour le pays une véritable bénédiction si elle se répandait peu à peu à divers intervalles, tandis qu'elle n'est qu'une cause de désastres et de calamités en se déversant d'un seul coup précédée et suivie de longues sécheresses.

Tandis que les colonies anglaises de l'Afrique australe sont pendant la plus grande partie de l'année en proie aux sécheresses, les régions plus au nord sont au contraire abondamment pourvues d'eau. Livingstone, Stanley, Cameron et ceux qui sont venus après eux, n'ont jamais eu à y souffrir de la soif et ont éprouvé plus de difficultés pour franchir les marais et les fleuves que pour traverser des déserts. Ils nous dépeignent les contrées qu'ils ont parcourues comme couvertes de bois, de lacs et de rivières, ce que faisaient d'ailleurs présumer l'étendue et la puissance des trois grands fleuves qui prennent naissance dans l'Afrique centrale, le Nil, le Congo et le Zambèze. L'humidité de cette partie du continent doit être prodigieuse pour pouvoir fournir de pareilles masses d'eau, puisque, sur certains points, le Congo a plus de 200 brasses de profondeur et que son courant est visible jusqu'à 300 milles dans l'Océan, où il déverse 870,000 mètres cubes par seconde. Il semble que telle a été autrefois aussi la situation de l'Afrique australe et que le changement qui s'y est opéré date d'une époque relativement récente.

Le docteur Moffat, qui a habité la colonie pendant cinquante ans et qui, comme d'autres avant lui, a décrit les effets des sécheresses, raconte qu'à son arrivée dans le Latakoo, en 1821, les indigènes lui parlaient sans cesse des cours d'eau qui autrefois sillonnaient le pays, des pluies qui activaient la végétation et tapissaient les rochers de verdure, des forêts de grands arbres qui couvraient les collines et les plaines voisines. Ils racontaient que dans le Kurinam et d'autres rivières se jouaient les hippopotames et que l'herbe des prairies était assez haute pour cacher ces animaux. Le docteur a lui-même pendant son séjour assisté à cette modification progressive du climat et constaté que le pays était beaucoup plus aride au moment de son départ qu'à son arrivée.

M. Chapman, dans le voyage qu'il fit de Natal aux chutes du Zambèze par la route qui traverse la partie orientale du désert de Kalahari, rencontra, avant d'atteindre la rivière de Botletlié, de vastes plaines gazonnées au milieu desquelles se trouvent un grand nombre d'étangs desséchés, dont il ne reste pour en marquer la place que des masses de sel cristallisé. Des indigènes se souviennent avoir vu les étangs pleins d'eau et la plaine à l'état de marais en communication avec le Botletlié. A mesure qu'elle se desséchait, les poissons mouraient et devenaient la proie des vautours. Un grand nombre de sources et de rivières qui coulaient jadis d'une façon permanente sont aujourd'hui taries.

Les affluens du lac Ngami ont actuellement une section beaucoup trop grande pour leur débit, comme il arrive à des canaux d'irrigation dont les écluses sont à moitié fermées; leurs eaux sont évaporées par le soleil ou se perdent dans les sables. Le lac Ngami lui-

même, qui est à une élévation de 1,200 mètres environ et qui a 80 kilomètres de long sur 15 de large, diminue journellement de profondeur. Les rives en sont basses, presque inabordables et c'est avec difficulté qu'on peut naviguer en bateau au milieu des bancs de sable; ce qui prouve que ce lac était autrefois plus étendu, ce sont les nombreux squelettes et défenses d'éléphans qu'on trouve enfouis dans le voisinage. Ce sont ceux d'animaux qui venaient boire dans le lac et qui ont été dévorés par des carnassiers, et dont la carcasse a été engloutie dans les vases aujourd'hui solidifiées.

Le désert de Kalahari, dont les plaines arides s'étendent comme on sait entre le fleuve Orange et le Zambèze, vers le 20e degré de latitude, s'élargit tous les jours; il mord incessamment sur les terres qui l'entourent et remplace par des broussailles les cultures qui les couvraient. Les sources s'y tarissent, les cours d'eau disparaissent et les lacs s'y dessèchent en laissant une couche de sel scintiller au soleil. Les habitans, hors d'état de se nourrir, émigrent vers des régions moins déshéritées et cèdent la place aux animaux féroces, qui s'y multiplient sans obstacle.

Le même phénomène se manifeste sur d'autres points du continent africain. Ainsi M. E. Reclus, dans sa *Géographie*, fait remarquer que, du temps des Romains, le désert du Sahara était moins étendu qu'aujourd'hui; qu'on y trouvait des palmiers en abondance, de nombreuses oasis et des rivières dont il ne reste plus aujourd'hui que les lits. Les chotts du sud de l'Algérie, qu'on a supposés à tort avoir jadis été en communication avec la mer, étaient sans doute des lacs qui, comme ceux de l'Afrique australe, se sont désséchés à une époque relativement récente.

Tous ces faits et des milliers d'autres dont il est fait mention dans les récits des voyageurs ou dans les mémoires adressés aux sociétés savantes prouvent d'une façon incontestable que, depuis les temps historiques, toute cette partie de l'Afrique s'est desséchée, et que ce desséchement et l'aridité qui en est la conséquence se continuent sous nos yeux.

A quelles causes faut-il attribuer ce phénomène d'où dépend l'avenir de la colonie?

II.

D'après M. Brown, ces causes sont multiples. Il y en a de générales qui résultent de la constitution géologique du sol, et de locales qui, dans une certaine mesure, dépendent de l'action de l'homme. Parmi les premières, la principale est le soulèvement graduel du continent africain, dont on trouve la preuve en examinant les

terrains des diverses chaînes de montagne. La montagne de la Table, notamment, qui domine l'entrée de la baie du Cap, à une hauteur de 1,000 mètres environ, présente du côté de celle-ci une section verticale qui permet de reconnaître les diverses couches dont elle est formée. A la base, se montre le granit qui, comme on sait, est une roche primitive, l'assise même de la croûte terrestre, dont il représente en quelque sorte le squelette. C'est lui, qui en se décomposant sous l'influence de la chaleur et de la pression des vapeurs chargées de carbone qui constituaient l'atmosphère des premiers âges, a fourni la plupart des élémens des autres formations. Au-dessus du granit sont des schistes ardoisiers, puis des couches stratifiées de boue et de sable solidifiés qui forment la masse de la montagne. Les premiers sont inclinés, et montrent par là qu'ils avaient été déposés en poussière impalpable avant le soulèvement du granit; tandis que les boues qui se sont solidifiées par assises horizontales de 600 à 800 mètres d'épaisseur prouvent un dépôt postérieur à ce soulèvement. Les autres chaînes de montagnes ont une composition identique, et, comme celle de la Table, ont émergé du fond des eaux avec l'ensemble du continent.

Ces dépôts, dont l'épaisseur peut donner une idée du temps qu'il a fallu pour les former, ont été pendant des milliers d'années soumis à l'action des courans sous-marins qui tantôt en ont balayé les matières, tantôt ont creusé des vallées ou élevé des montagnes au milieu de la masse, modelant ainsi dans les profondeurs de l'Océan le relief que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Les diverses chaînes de cette partie de l'Afrique sont parallèles entre elles et parallèles à la côte; elles sont séparées par des plateaux horizontaux qui s'étagent les uns derrière les autres. Les pentes vers la mer sont généralement abruptes; elles sont plus douces sur le versant opposé et se relient graduellement au terrain plat de l'intérieur, qui est plus élevé que sur les côtes. Il est probable qu'il y existait autrefois un immense lac dont les eaux avaient leur issue par un des cols de la chaîne de montagnes qui lui servait de digue. Ces eaux, par leurs érosions incessantes, ont fini par détruire l'obstacle qui s'opposait à leur écoulement et se sont échappées en desséchant le bassin supérieur. Aujourd'hui une seule rivière, le fleuve Orange, suffit pour drainer les pluies qui y tombent et qui ne sont plus retenues par aucune barrière. C'est ainsi que dans l'Amérique septentrionale le seuil qui sépare le lac Erié du lac Ontario, entre lesquels se trouvent les chutes du Niagara, se rétrécit chaque année; un jour viendra où les eaux emporteront cet obstacle devenu impuissant et se précipiteront vers la mer en laissant à sec les lacs supérieurs dans le bassin desquels le Saint-Laurent et ses affluens continueront à couler. En Finlande, une quantité innombrable de lacs, étagés les uns

au-dessus des autres, se déversent par plusieurs chutes successives dont la dernière et la plus belle est celle d'Imatra, dans le lac Ladoga, véritable mer intérieure qui n'a pas moins de 16,000 kilomètres carrés et dont la Néva entraîne le trop-plein dans le golfe de Finlande. Le jour où les érosions du fleuve auront détruit la barrière qui sépare le lac de la mer, une immense débacle se produira et toute la région se desséchera.

L'étude de la géographie physique de l'Afrique australe nous apprend que celle-ci, d'abord entièrement recouverte par les eaux, a été soulevée de façon que quelques-unes de ses parties sont arrivées à la surface ; que, submergée de nouveau, elle s'est soulevée graduellement pour devenir d'abord, comme l'Amérique septentrionale et la Finlande, une vaste région d'îles et de lacs avec leur pittoresque encadrement et que, le mouvement se continuant, elle a fini par être la contrée que nous avons sous les yeux et qui, de jour en jour, devient plus sèche et plus aride.

Pour que les terrains qu'on reconnaît avoir été déposés dans les profondeurs de l'Océan forment aujourd'hui des montagnes de plus de 1,000 mètres de hauteur, il faut ou que la mer se soit retirée ou que le sol se soit élevé. Il paraît probable que ces deux phénomènes se sont produits simultanément à la suite d'une de ces oscillations de l'écorce terrestre qui ne cessent de se manifester et dont nous sommes pour ainsi dire les témoins. Ces oscillations, qui modifient sans cesse le contour des rivages, se produisent tantôt brusquement à la suite de cataclysmes intérieurs, tantôt lentement comme ceux d'une masse qui cherche son équilibre. On en voit les effets sur tous les points du globe. C'est ainsi que l'Océan-Indien, du 15e degré nord au 15e degré sud, paraît être un ancien continent, aujourd'hui submergé, tandis que la côte orientale de l'Afrique jusqu'à la Méditerranée et une partie de l'Inde ont récemment émergé du fond des eaux. Les plus vieilles traditions constatent l'existence d'un continent appelé l'*Atlantide*, et situé entre l'Europe et l'Amérique. Il est probable qu'il s'est enfoncé dans les flots à l'époque où la région qui s'étend des Carpathes au plateau central de l'Asie et qui était couverte par l'Océan scythique, en est sortie ; il n'est pas non plus téméraire de supposer que les Ibériens, qui se trouvent aujourd'hui concentrés dans le pays basque, sur les deux versans des Pyrénées et qui, par leur physionomie, leur langage et leurs croyances, ne peuvent se rattacher à aucune autre race, ne soient les descendans des habitans de ce continent qui ont échappé à l'engloutissement.

Le long des côtes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, on remarque aujourd'hui une bande de largeur variable, formée de

couches alternatives de sable et de gravier, mêlés de coquillages marins et sur laquelle sont bâties la plupart des villes maritimes. Cette bande est adossée à un escarpement continu plus ou moins élevé et qui, suivant qu'il est constitué par des roches plus ou moins dures, se présente soit sous la forme de collines arrondies couvertes de gazon, soit sous celles de falaises abruptes avec leurs cavernes et leurs sinuosités pittoresques. Il n'est pas nécessaire d'être géologue pour reconnaître au premier coup d'œil que cet escarpement a été autrefois battu par les flots et qu'il longeait la mer. S'il s'en trouve aujourd'hui à une certaine distance, il faut ou que la mer se soit retirée par suite d'un abaissement de niveau ou que le sol se soit élevé d'une hauteur suffisante pour que les parties autrefois submergées soient actuellement au jour.

Un des exemples les plus frappans des mouvemens de l'écorce terrestre est celui que nous offre la formation des récifs de corail, qui sur une étendue de plus de 7,000 kilomètres, encombrent l'Océan-Pacifique. Ces récifs, de forme circulaire, sont groupés de façon à entourer des espaces de 80 à 100 kilomètres de diamètre et s'élèvent du fond des mers sur lequel ils reposent, souvent à une très grande profondeur. Ils sont dus au travail incessant d'innombrables polypiers, qui, bien que vivant dans l'eau, ne subsistent que près de la surface. On ne peut donc s'expliquer ces constructions prodigieuses que par l'hypothèse d'un immense continent qui, en s'abîmant dans l'océan, laissa d'abord émerger comme autant d'îles les sommets des montagnes ; à mesure que ceux-ci disparurent sous les flots, ils furent envahis par ces animalcules et devinrent la base de leurs constructions sous-marines, constructions qui vont sans cesse en s'élevant à mesure que la base sur laquelle elles reposent va elle-même en s'enfonçant davantage. Sur quelques points, les coraux s'élèvent au-dessus de la mer, mais comme ils n'ont pu être créés que sous l'eau, il faut bien admettre qu'ils en sont sortis par le fait d'un soulèvement, soit lent, soit subit, dû à quelque volcan. Les solitudes du Pacifique sont donc le théâtre de phénomènes qui constatent d'une manière irrécusable les oscillations de la croûte terrestre. Il n'est d'ailleurs pas un point du globe qui n'en fournisse des preuves aussi évidentes.

Les stratifications des diverses couches géologiques et les fossiles qu'elles renferment indiquent bien que les élémens dont elles sont composées ont été déposés au fond des mers. Quand à une première couche en succède une autre d'une nature différente, il est clair que ce changement n'a pu s'opérer qu'après une période pendant laquelle la première s'est trouvée émergée; engloutie de nouveau, celle-ci a servi de base au dépôt de la seconde couche, qui, elle-même,

remonte à la lumière avant la formation de la troisième, et ainsi de suite; il s'est donc produit dans toute la masse terrestre et il se produit encore aujourd'hui des mouvemens lents ou brusques qu'explique la nature plastique de la matière qui la compose et l'énorme pression à laquelle elle est soumise dans les profondeurs insondables des océans.

Les matières entraînées par les fleuves et les rivières modifient incessamment le contour des mers. Il n'est pas un ruisseau, si petit qu'il soit, qui n'emmène avec lui des terres enlevées aux montagnes d'où il sort et ne fournisse son contingent aux dépôts créés par les fleuves. Le Mississipi, dont la vallée a de 50 à 60 kilomètres de large, et l'embouchure environ 200 kilomètres, charrie des débris et des arbres déracinés en quantité suffisante pour couvrir une étendue de plusieurs milliers de kilomètres carrés. L'Amazone, avec les matières qu'il entraîne, trouble les eaux de l'Océan jusqu'à une distance de 500 kilomètres de l'embouchure. Le Gange par ses dépôts a formé un delta de plus de 100,000 kilomètres carrés. Les eaux du Koang-Ho renferment 1/2 pour 100 de matières en suspension qui pourraient, dans l'espace de trente jours, créer 1 kilomètre carré de terrain solide. Le Pô et ses affluens ont depuis deux mille ans atterri au nord de l'Adriatique une bande de terrain de 160 kilomètres de long sur une largeur qui varie de 2 à 30 kilomètres.

Toutes ces matières enlevées des régions supérieures et entraînés dans les mers en élèvent le niveau et en modifient les rivages; elles exercent sur le fond une pression énorme qui peut en changer l'assiette et contribuent ainsi à renouveler incessamment la face de la terre. C'est à un phénomène de ce genre qu'est due l'apparition à la lumière non-seulement de l'Afrique australe, mais celle de l'Afrique tout entière dont le relief général présente une succession de chaînes de montagnes étagées les unes derrière les autres et séparées par des plaines ou des vallées de plus en plus élevées, à mesure qu'on pénètre plus avant. La partie centrale semble être un immense bassin dont les dépressions encore couvertes d'eau forment des lacs auxquels le Nil et le Congo servent de canaux d'écoulement, tandis que le Zambèze draine les eaux de toute la région intermédiaire entre le fleuve Orange et le bassin central. Le continent africain dont la configuration est celle d'une gigantesque ampoule, n'a pu être le résultat d'un soulèvement brusque, mais a été au contraire celui d'un soulèvement lent, pendant lequel la matière en fusion a brisé par places la croûte terrestre qui l'étreignait. Les failles ainsi produites qui se montrent dans les diverses formations géologiques, tantôt remplies des matières incandescentes de l'inté-

rieur qui s'interposent comme un mur entre les parties d'une même couche, tantôt interrompant seulement la continuité des stratifications, sont des preuves évidentes de la dislocation de l'écorce du globe.

C'est à une rupture de ce genre que sont dues les chutes du Zambèze, auxquelles Livingstone a donné le nom de *Victoria Falls* et qui offrent le spectacle le plus grandiose et le plus imposant peut-être qui existe au monde. Le fleuve qui, à cet endroit, a plus de 1 kilomètre de large, se précipite à une immense profondeur dans une crevasse étroite, ouverte dans la roche basaltique perpendiculairement à la direction primitive et qui, coupant brusquement le lit du fleuve, a dû en modifier le cours normal. Voici du reste la description que M. Baldwin donne de ces chutes (1).

« J'ai atteint, dit-il, le Zambèze à 3 kilomètres environ au-dessous de la cataracte. En cet endroit, il a plus de 3 kilomètres de large. Des îles nombreuses de toutes les dimensions, l'émaillent de verdure; la plus grande, qui doit avoir de 16 à 20 kilomètres de tour, est boisée jusqu'au bord de l'eau; c'est un bouquet de baobabs, dont quelques-uns ont 20 mètres de circonférence; on y voit aussi des palmiers de différentes espèces, entre autres des *palmyras* et des dattiers sauvages.

« Le Zambèze est le plus beau fleuve que j'ai pu admirer, mais son lit est rocailleux et peu profond... Vous entendez rugir la cataracte à une distance de 16 kilomètres et bientôt vous apercevez d'immenses colonnes de vapeur dont la masse blanche est couronnée de l'arc-en-ciel. Le fleuve qui, au-dessus de la chute a 1,600 mètres de large, se verse tout entier dans une crevasse énorme, tellement profonde que j'ai compté jusqu'à dix-huit avant qu'une pierre d'au moins 9 kilos eût fini de descendre; encore ne l'ai-je pas vue au fond de l'eau, mais seulement quand elle en a gagné la surface. J'étais vis-à-vis des cataractes à peu près au niveau d'où elles se précipitent, et j'aurais pu jeter un caillou de l'autre côté de l'abîme. A l'endroit où les cataractes sont le plus volumineuses, l'œil ne peut les suivre au-delà de quelques mètres de profondeur, à cause du rejaillissement de l'eau qui poudroie, se vaporise et retombe en pluie fine à 100 mètres à la ronde. C'est une chute perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds par trente ou quarante nappes de différentes largeurs. Au fond de la gorge, ces divers courans se réjoignent, tourbillonnent, s'entre-choquent et se ruent avec furie au travers de la passe... Au-dessous des chutes, le fleuve tournoie dans une gorge profonde pressée, inaccessible, où il bondit violem-

(1) *Du Natal au Zambèze*, par M. Baldwin.

ment sur un lit de rocaille. J'ai suivi les détours de ce défilé jusqu'à une certaine distance, et j'en reviens à penser qu'à partir des chutes, il n'a pas plus de 3 kilomètres. C'est une succession de ravins, de montagnes et de vallées. Au fond de cette gorge, le Zambèze ne paraît pas plus large qu'un torrent gonflé des montagnes d'Écosse. L'inconvénient de cette admirable scène est d'être masquée, précisément là où elle offrirait le plus de grandeur, par les nuages épais qui s'élèvent du fond et voilent les chutes principales. Ce sont les nappes les moins importantes qui seules peuvent être suivies du regard. » Dans la description qu'il fait du même spectacle, Livingstone dit que les rayons du soleil communiquent aux panaches vaporeux une teinte sulfureuse qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer.

Le Shire, un des affluens du Zambèze, a également des cataractes importantes. Sortant du lac Nyassa, dont il paraît être le prolongement, il est dans la partie supérieure à un niveau de 400 mètres plus élevé que dans son cours inférieur, et il rachète cette différence par plusieurs chutes dont la plus importante tombe à une profondeur de 30 mètres sur une largeur de 100 mètres environ en projetant dans les airs d'innombrables parcelles de mica qui scintillent au soleil et qui sont dues à l'érosion de la roche par les eaux. Ici, comme au Niagara, le seuil de la cataracte recule chaque année et sa disparition n'est qu'une affaire de temps. La plupart des cours d'eau de cette région sont dans le même cas. Le Nil et le Congo eux-mêmes ne peuvent passer du plateau élevé du centre de l'Afrique dans les plaines qu'ils arrosent que par des chutes successives, dont quelques-unes ont, comme celle du Zambèze, une imposante majesté.

Pour en revenir au soulèvement de l'Afrique, dont ces diverses cataractes sont une manifestation, nous en trouvons une nouvelle preuve dans l'inclinaison des couches ardoisières qu'on remarque sur divers points de la colonie et notamment dans les rues mêmes du Cap. Les matières, suspendues dans l'eau, qui ont constitué ces couches, n'ont pu être déposées qu'horizontalement; si donc elles sont aujourd'hui inclinées, c'est parce qu'elles ont été soulevées par une éruption de granit en fusion qui les a brisées et relevées sur leur base. Lorsque cette éruption n'a pas été assez forte pour vaincre la pression exercée par les eaux sur ces masses encore plastiques, celles-ci n'ont pas éprouvé de rupture et ont été simplement soulevées en forme d'ampoule. C'est du reste la forme qu'affecte le continent africain tout entier. Certaines chaînes de montagne ont été soulevées par l'expansion du granit à travers les schistes ardoisiers avant le dépôt du terrain silurien et du vieux grès rouge

qui recouvrent aujourd'hui ces derniers; mais la plupart proviennent des érosions produites par les courans sous-marins dans les dépôts des matières accumulées dont elles attestent la puissance. A mesure que l'écorce terrestre se souleva, la mer diminua de profondeur; en se retirant, elle creusa des vallées et laissa comme des témoins de sa présence des lacs qui remplirent les dépressions. Les vallées servirent de canaux d'écoulement aux eaux des pluies, et les crevasses qui se produisirent dans l'écorce terrestre ouvrirent à ces eaux de nouvelles issues. Le même phénomène s'est reproduit sur d'autres points du globe, car la plupart des continens doivent leur naissance à des soulèvemens analogues tantôt brusques, tantôt lents. Quand le soulèvement a été brusque, les lacs ont des bords abrupts et déchirés comme en Suisse; quand il a été lent, ils sont nombreux et de forme arrondie comme en Finlande et en Afrique. Tous ces lacs se dessèchent peu à peu à mesure que le soulèvement, en se prononçant davantage, force les eaux à s'écouler vers les niveaux inférieurs; comblés d'autre part par les matières entraînées par les torrens, ils deviennent des plaines qu'une simple rivière suffit à drainer.

Les pluies périodiques, qui, dans l'Afrique centrale, tombent sur une surface convexe à pentes peu prononcées, suivent d'abord une direction incertaine. Elles ne sont pas, comme dans le bassin de l'Amazone, qui est adossé à une immense chaîne de montagnes, entraînées immédiatement par un fleuve impétueux à pente rapide et bien accentuée; elles forment d'abord une multitude de ruisseaux au cours indécis, qui ne vont rejoindre les rivières principales qu'après des méandres et des circonvolutions sans nombre. C'est au point qu'un même lac alimente souvent des cours d'eau entraînés dans des directions opposées.

Dans l'Afrique australe, où le desséchement est plus avancé, la plupart des rivières ont un caractère torrentiel; à sec, pendant une grande partie de l'année, elles s'enflent subitement au moment des pluies ou des orages et passent en quelques minutes d'une profondeur de quelques centimètres à une profondeur de 10 ou 15 mètres. La crue est si rapide qu'il n'est pas d'année où des campemens, installés dans leur lit desséché, ne soient engloutis. Certains cours d'eau s'évaporent et se perdent dans les sables; tel est le cas du Kuraman, qui sort d'un rocher en état de faire tourner un moulin et qui, après plusieurs disparitions, finit par se réduire à un mince filet. Quelle que soit la situation des terrains sur lesquels elles tombent, les eaux des pluies s'écoulent toujours vers la mer, lentement ou rapidement, superficiellement ou souterrainement; mais plus ces terrains sont élevés, plus cet écoulement se fait vite,

plus aussi la région devient aride. Tel est le cas de l'Afrique australe, dont le soulèvement a amené, sur une grande partie de son étendue, le desséchement progressif.

III.

Si le soulèvement du continent africain, en précipitant l'écoulement des eaux pluviales et en leur ouvrant de nouvelles issues, est la principale cause de l'aridité du sol, la rapidité de l'évaporation provoquée par la sécheresse de l'atmosphère en est une autre qui a également une grande importance. Si l'homme n'a aucune action sur la première, il n'en est pas de même de cette dernière, dont il peut, dans une certaine mesure, atténuer l'énergie.

Les terres occupent sur la surface du globe environ 125 millions de kilomètres carrés, tandis que les mers en couvrent 380 millions, c'est-à-dire plus du triple. C'est l'eau qui s'évapore de celles-ci qui entretient l'humidité de l'atmosphère, forme les nuages et alimente sous forme de pluie, de neige, de grêle ou de rosée les sources, es torrens et les rivières qui tantôt embellissent et fertilisent les contrées qu'elles traversent, tantôt les dévastent et les ruinent. Cette évaporation est très considérable et doit être à peu près égale à la quantité d'eau que les fleuves restituent à la mer, puisque le niveau de celle-ci reste sensiblement le même ; elle a été évaluée par Metcalfe à 135 milliards de mètres cubes par jour et par Élisée Reclus à 85 milliards, quantités qui dépassent tout ce que notre imagination peut concevoir. L'évaporation des lacs situés dans l'intérieur des terres est plus active encore que celle des mers et augmente à mesure que la profondeur des eaux diminue. C'est ainsi que, lorsqu'on souffle sur un corps froid, la vapeur qu'on y dépose reste un moment stationnaire, puis disparaît presque subitement et d'autant plus vite que la surface humectée se réduit davantage. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le desséchement graduel du lac Ngami, aujourd'hui encombré de bancs de sable, et celui des nombreux étangs dont parle Livingstone, qui n'ont laissé d'autre trace de leur présence qu'une croûte de sel sur l'emplacement qu'ils avaient occupé.

L'air absorbe l'humidité jusqu'à ce qu'il soit saturé, mais la quantité d'eau nécessaire pour produire cette saturation varie avec la température; en d'autres termes, la puissance d'absorption de l'air est d'autant plus grande que la température est plus élevée. D'autre part, le sol tend, par ses affinités chimiques, à retenir l'humidité qu'il contient, et cette qualité, qu'on appelle l'hygroscopicité, est

plus ou moins prononcée suivant les élémens dont il est composé. La puissance d'absorption de l'air l'emporte d'autant plus sur la force de résistance du sol que l'atmosphère est plus sèche et plus éloignée de son point de saturation; elle s'accroît avec la température et avec la facilité qu'ont les rayons solaires de pénétrer jusqu'au sol.

On sait que l'eau ne se laisse pas traverser par les rayons de chaleur, mais qu'elle les réfléchit; c'est pour ce motif que, lorsqu'un nuage vient à s'interposer entre la terre et le soleil, la température baisse aussitôt; de même, lorsque pendant les froids de l'hiver, il survient du brouillard, la chaleur radiante de la terre ne pouvant se disséminer dans l'espace, la température tend à s'élever. Ainsi, plus l'atmosphère est humide, moins les rayons solaires ont de puissance calorifique, puisqu'une partie se trouve réfléchie; plus au contraire l'atmosphère est sèche, plus les rayons de chaleur venant soit du soleil, soit de la terre, la traversent facilement et plus, par conséquent, augmente la différence de température entre le jour et la nuit, entre l'été et l'hiver. Ainsi, la présence de l'humidité dans l'atmosphère a pour effet d'arrêter ou de réfléchir les rayons de chaleur, de diminuer par cela même l'évaporation et d'empêcher le desséchement du sol. Or l'expérience prouve que la végétation produit ce résultat au plus haut degré et que, lorsqu'elle disparaît, la sécheresse se manifeste aussitôt.

La végétation est un phénomène naturel en ce sens que la terre est destinée à être tapissée de verdure et qu'elle n'est jamais dénudée que par le fait de l'homme. Partout où elle est abandonnée à elle-même, elle ne tarde pas à se couvrir d'abord de graminées, puis d'arbustes et enfin de forêts; les plantes ont raison des roches les plus dures; ce sont d'abord des lichens qui s'attachent à leurs parois, les désagrègent peu à peu et, en y maintenant une certaine humidité, en provoquent la décomposition; les poussières qu'ils arrêtent forment une couche de terre sur laquelle les végétaux d'un ordre supérieur trouvent une assiette suffisante, et bientôt cette couche devient assez forte pour que les graines des arbres puissent y germer. A peine poussés, ceux-ci deviennent de puissans agens de destruction; ils projettent dans toutes les directions, pour y chercher leur nourriture, leurs racines, qui pénètrent dans les moindres crevasses et qui émiettent la roche sous leurs étreintes, pendant que leurs feuilles, en se décomposant, fournissent un humus abondant qui se transforme en terre végétale. Ce sont donc les forêts qui ont préparé le globe pour l'homme et l'ont pour ainsi dire rendu habitable; grâce à elles, il a trouvé sa demeure prête et a pu s'y installer sans être voué à la mort.

Les forêts protègent le sol et y maintiennent l'humidité. Par l'humus qu'elles fournissent, elle en augmentent l'hygroscopicité; par leurs racines, elles facilitent l'infiltration des eaux dans les couches inférieures et en empêchent les ravinemens; par le couvert que donne le feuillage, elles forment un obstacle à l'évaporation. Elles exercent également une action sur le climat et la distribution des pluies, ainsi que l'ont démontré les expériences entreprises par MM. Mathieu à Nancy et Fautrat à Senlis (1). En forêt, la température moyenne est toujours plus basse qu'en terrain découvert, mais la différence est moins sensible en hiver qu'en été; les températures y sont moins extrêmes et plus égales du jour à la nuit, de saison à saison; le refroidissement et l'échauffement se produisent plus lentement et n'y occasionnent pas de variations brusques; d'où l'on peut conclure que, si les forêts tendent à abaisser la température générale d'un pays, par contre, elles en diminuent les écarts et en éloignent les météores dangereux. Par cela seul que la température y est plus basse, il doit pleuvoir davantage sur un sol boisé que sur un sol nu, et les expériences citées plus haut confirment cette conclusion. La quantité de pluie qui, dans nos pays tempérés, tombe dans une région boisée est de 6 pour 100 supérieure à celle qui tombe dans une région dénudée; le feuillage de la forêt retient environ un dixième de cette eau; mais comme l'évaporation est cinq fois moins considérable sous bois que hors bois, le sol de la forêt conserve encore sa fraîcheur après que les terres labourées ont depuis longtemps perdu la leur. Les chiffres donnés par M. Mathieu ne sont applicables qu'à nos contrées; mais dans les régions tropicales, les différences qu'on constate entre les parties boisées et les parties dénudées sont bien plus sensibles. Ces expériences ont, en effet, été répétées au Cap et ont démontré que l'évaporation en terrain nu est bien plus considérable qu'en terrain couvert; M. Blore constata qu'en six jours, cette différence était de 1 pouce dans des vases de 60 pieds de diamètre; or un pouce en six jours donne 17 pouces pour les cent deux jours que dure la sécheresse ou 384,000 gallons par acre (soit 4,300 mètres cubes par hectare). Ainsi, pour chaque hectare de forêt détruit, il s'évapore en pure perte chaque année 4,300 mètres cubes d'eau.

Dans les parties dépourvues de bois, les rayons solaires pénètrent sans obstacle jusqu'aux couches profondes qu'ils échauffent et privent de leur humidité; ils décomposent l'humus que les vents n'ont pas emporté en brûlant le carbone et restituant l'ammoniaque à l'atmosphère et réduisent l'hygroscopicité du sol, qu'ils stérilisent en

(1) Voir dans la *Revue* du 1er juin 1875 : *Étude de météorologie forestière.*

même temps qu'ils le dessèchent (1). L'absence de forêts diminue la fréquence des pluies parce que la radiation du sol, en élevant la température, dissipe les vapeurs amenées par les vents, qui ne se résolvent en pluie que lorsqu'un vent contraire, venant à arrêter le courant primitif, en comprime les couches et en condense l'humidité. Cette condensation se fait alors subitement, en dégageant une grande quantité d'électricité et occasionnant des orages souvent désastreux et accompagnés de grêle. Celle-ci est due à l'évaporation très rapide que subit la pluie en traversant des couches d'air sec et qui lui enlève une assez grande quantité de chaleur latente pour la congeler. Aussi la grêle est-elle beaucoup plus fréquente dans les régions dénudées que dans celles qui sont couvertes de bois. J'ai cité à ce sujet, dans l'étude mentionnée plus haut, un fait bien concluant qui m'a été raconté par M. Cantegril, conservateur des forêts à Carcassonne. Le 8 juin 1874, un orage à grêle épouvantable, marchant du nord-ouest au sud-est, après avoir dévasté le département de l'Ariège, qui est entièrement déboisé, arriva dans la partie sud du département de l'Aude, qui est couverte de sapinières; la grêle cessa aussitôt de tomber et ne recommença que dans le département des Pyrénées-Orientales, où le déboisement est presque complet et où elle ravagea les cinq ou six premières communes qui se trouvaient sur le passage du météore. Et cependant, au-dessus des forêts, l'air était chargé d'électricité, puisque pendant le passage de l'orage, huit sapins furent frappés de la foudre et réduits en morceaux.

Puisque pendant certaines saisons la terre laisse échapper sa chaleur, tandis qu'elle en reçoit du soleil pendant d'autres, la disparition des forêts, en supprimant un écran protecteur, rend le climat plus extrême, c'est-à-dire plus froid en hiver, plus chaud en été. Les vents soufflent alors sans obstacle et balaient la neige qui abritait le sol et qui, accumulée dans les fonds, occasionne, au moment du dégel, des inondations dans les vallées. La surface du globe, au lieu d'absorber les eaux pluviales, devient un amas de poussières que celles-ci entraînent avec elles; les ruisseaux, à sec pendant l'été, sont des torrens furieux en automne et au printemps; les montagnes, en se désagrégeant, obstruent les fleuves de leurs débris qui s'accumulent dans les estuaires et forment des bancs dangereux pour la navigation; la couche végétale enlevée laisse le roc à

(1) L'eau dont la ville de Constantinople est abreuvée provient de réservoirs qui sont alimentés par des sources venant de la forêt de Belgrade. A la suite d'exploitations qui y furent faites, les eaux diminuèrent au point qu'il fallut retirer les concessions pour laisser repousser le bois dont la présence rendit aux sources leur ancien débit.

nu, pendant qu'elle va elle-même transformer les lacs en marais pestilentiels. La terre devient ainsi de moins en moins productive, de moins en moins habitable. Comme la présence des forêts avait eu pour effet de préparer le séjour de l'homme sur le globe, leur disparition a pour résultat de l'en chasser.

Un coup d'œil jeté sur les différentes parties du monde confirme absolument les déductions théoriques qui précèdent.

Tous les lieux habités ont été autrefois couverts de bois, et partout on en retrouve des traces. Le passage de la vie sauvage à la vie civilisée n'a pu se faire que par le défrichement d'une partie d'entre eux; mais sur un grand nombre de points, les défrichemens ont dépassé la mesure. Dans les régions froides ou tempérées, comme le nord de l'Europe, le Canada, les états de l'Est de l'Amérique septentrionale, ils ont diminué la rigueur du climat, qui est devenu plus sec, plus chaud et plus salubre; ils ont augmenté l'étendue des terres arables et procuré à l'homme de meilleures conditions d'existence; mais il n'en a pas été de même dans le sud de l'Europe, en Afrique et en Asie.

La Grèce et l'Asie-Mineure ne répondent plus aux descriptions qu'en faisaient les anciens. Les sources, les ruisseaux, les cascades ont cessé leurs murmures; les plaines, jadis couvertes de moissons, sont des déserts, et les coteaux ombragés de vignes et d'oliviers ne montrent plus que le rocher nu. Le despotisme turc a couvert de ruines cette région où coulaient le miel et le lait. En Palestine, le déboisement date de plus loin et a dû se produire même avant la conquête des Juifs, car, tandis que l'Ancien-Testament fait souvent mention de chênes, de pins et de cèdres, le Nouveau ne fait allusion aux bois que lorsqu'il parle de la poutre qu'on voit dans l'œil du voisin. C'est donc dans l'intervalle de l'apparition de ces deux livres que les forêts ont été détruites. En s'avançant vers l'est, nulle part les effets du déboisement n'ont été plus désastreux qu'en Perse. Sous le gouvernement des shahs, toute cette contrée, autrefois si fertile, si bien arrosée, irriguée avec tant de soin, couverte de jardins d'où s'exhalait l'odeur des roses, peuplée d'habitans industrieux et énergiques, est devenue un désert où le voyageur rencontre à chaque pas des canaux à sec, des vestiges de ponts sur des rivières disparues, des maisons en ruines, des murs écroulés, des églises cuisant au soleil, et nulle part un arbre pour s'abriter, une source pour étancher sa soif. Cet état, qui témoigne de l'irrémédiable décadence des pays mahométans, est relativement récent, puisque Tavernier raconte qu'au XVIIe siècle un noble Persan lui a déclaré que, pendant qu'il gouvernait une province, quatre cents sources s'y étaient taries. La race musulmane a également laissé

des traces de son passage dans le nord de l'Afrique, autrefois le grenier de Rome et aujourd'hui en proie aux sécheresses et aux sauterelles. L'Algérie elle-même ne recouvrera son ancienne splendeur que par le reboisement du tiers au moins de sa surface. Les steppes de la Tartarie sont sillonnées de rivières qui, aujourd'hui à sec, fertilisaient autrefois la contrée; celles de la Crimée étaient, au temps de Mithridate, fertiles et peuplées, comme l'attestent les nombreux vestiges de villages, d'aqueducs, de tombeaux et de souches d'arbres qu'on retrouve dans le sol.

Sauf dans l'Inde, où existe un rudiment d'administration forestière, les forêts ne sont, dans les colonies anglaises, l'objet d'aucune protection; elles ont disparu des Barbades, de la Jamaïque, de Maurice, et avec elles les pluies qui arrosaient et fertilisaient ces îles (1). L'Afrique australe a particulièrement souffert de cette incurie. Les forêts y étaient autrefois nombreuses, et aujourd'hui encore, dans la partie orientale et dans certaines régions montagneuses, on en trouve d'étendues couronnant les montagnes et envahissant les plaines; les arbres qui les composent appartiennent presque tous aux genres olivier et acacia et atteignent parfois de fortes dimensions. On y rencontre aussi des sumacs, des *podocarpus*, des cèdres du Cap, qui sont des arbres de grande valeur, et diverses autres essences. Parfois aussi, dans les plaines ou sur les bords d'anciens lacs, se montrent des bouquets de baobabs gigantesques qui doivent remonter à plusieurs milliers d'années et dont la présence, nécessairement postérieure au desséchement du terrain qu'ils occupent, peut faire juger des progrès de la sécheresse. Cette partie de la colonie est la plus humide et la plus fertile, mais en se dirigeant vers l'ouest, vers le pays des Cafres, on voit le sol se dénuder de plus en plus et les pluies devenir de plus en plus rares.

La destruction des forêts du sud de l'Afrique est antérieure à la présence des Européens, mais elle s'est continuée depuis lors; elle est due surtout à l'habitude que les indigènes ont d'incendier les herbes et les broussailles et qui a fait donner par les premiers navi-

(1) Au commencement du XVI[e] siècle, Sainte-Hélène était couverte de forêts de gommiers, d'ébéniers et de bois rouge, les premiers croissant près du rivage, les autres sur les collines de l'intérieur. Elle avait alors de l'eau et était arrosée par des pluies fréquentes. Depuis, les colons ayant abattu les arbres que des troupeaux de chèvres empêchaient de repousser, l'île se dénuda et fut exposée à de fréquentes sécheresses. Le mal était devenu tel qu'à la fin du siècle dernier, on dut y porter remède; on créa des pépinières d'arbres exotiques et cent trente-trois espèces nouvelles furent introduites. On fit des plantations sur une grande échelle, et depuis lors les sécheresses ont disparu au point qu'il y pleut autant qu'en Angleterre.

gateurs à cette terre le nom de *terre de fumée*. Le docteur Casilis, dans un livre intitulé *les Bassoutos, ou Vingt-Trois Ans dans le sud de l'Afrique*, dit que l'herbe y atteint une telle hauteur qu'il faut la brûler chaque hiver et que c'est pour ce motif que les arbres ont disparu, sauf sur le bord des rivières et sur le sommet des montagnes. Ce fait est confirmé par Livingstone et par le docteur Moffat, qui attribuent à d'autres causes encore la destruction des forêts, notamment à l'insouciance des indigènes et des colons, qui abattent des arbres pour satisfaire leurs moindres besoins, sans aucune préoccupation de l'avenir. Les troncs épars et les racines qu'on rencontre au nord du fleuve Orange et même dans le désert de Kalahari prouvent que toute cette région était boisée. Au dire des habitans, il existait autrefois une vaste forêt composée surtout d'*acacias giraffea* entre le Transwaal et les chutes du Zambèze; aujourd'hui, elle a disparu et la sécheresse a succédé aux pluies qui fécondaient la campagne. Il y a également chez les Hottentots une tradition d'après laquelle la vallée du Zonderende était autrefois ombragée par une forêt d'arbres magnifiques qui a été incendiée pendant la guerre entre les premiers colons et les indigènes. En suivant le cours de la rivière, on trouve en effet sur les bords de nombreuses souches de *podocarpus*, de *custinia*, et d'autres essences qui portent encore des traces de feu; des troncs énormes d'une belle couleur rouge gisent sur le sol et présentent un bois absolument sain, bien que la destruction soit antérieure à la naissance d'aucun homme aujourd'hui vivant.

Les colons ont pris aux indigènes l'habitude d'incendier les prairies, et sur ces parties autrefois couvertes d'une herbe luxuriante, on ne rencontre plus que le buisson du rhinocéros (*elytropapsus rhinocerotis*), dont les graines transportées par le vent germent sur le sol préparé par le feu; les forêts consumées sont remplacées par des broussailles. Aux environs du Cap, un propriétaire avait planté une forêt de pins piniers qui, au bout de quinze ans, lui rapportait 300 livres; elle fut détruite par un incendie allumé par un voisin. Il en a été de même d'une magnifique forêt de pins maritimes (*pinus pinaster*) qu'on voyait, il y a quelques années, en face de la montagne de la Table. Les forêts de l'état, pour ainsi dire livrées au pillage, se dégradent journellement et donnent chaque année un revenu moins considérable, et des montagnes que M. Brown dit avoir vu boisées lors de son premier séjour au Cap sont aujourd'hui absolument dénudées. Ces incendies, qui sont allumés dans les broussailles soit pour défricher le terrain, soit pour en faire sortir le gibier, ne peuvent être maîtrisés, et lorsqu'ils sont activés par le vent, ils s'étendent sur des surfaces considérables. En 1865, il y en

eut un dont la fumée fut entraînée à plus de 100 milles de distance et qui dévora toutes les forêts du Somerset. Les arbres furent absolument consumés et la belle vue dont on jouissait en descendant la vallée du Van-Staten fut perdue à jamais. La quantité de gibier détruite fut énorme; les ponts sur la rivière furent brûlés et des villages eux-mêmes furent la proie des flammes. En 1869, un autre incendie, activé par un fort vent du nord-est et des chaleurs exceptionnelles, parcourut une étendue de 400 milles de longueur et de 15 à 150 milles de largeur. Des forêts, des récoltes, des villages furent détruits; une grande quantité de bétail périt, et les habitans, pour échapper aux atteintes du feu, durent se réfugier dans le lit desséché de la rivière. De magnifiques forêts renfermant des arbres de 10 mètres de circonférence furent anéanties en quelques heures. L'imprudence d'un bûcheron en allumant sa pipe réduisit à la misère de nombreux fermiers, qui perdirent leurs bestiaux, leurs récoltes et leurs richesses.

Le déboisement de cette région a eu pour effet d'en augmenter la sécheresse. Dans la ville de Griqua, les fontaines qui fournissaient l'eau en grande abondance ont cessé de couler après la destruction d'un bois d'oliviers et des broussailles qui recouvraient les hauteurs voisines, parce que les réservoirs intérieurs n'étaient plus alimentés par les pluies, La disparition des forêts a été plus rapide dans ces dernières années que précédemment, d'abord parce que la race cafre a des habitudes de dévastation que n'avait pas la race hottentote qui occupait autrefois le pays; ensuite parce que, le fer étant inconnu, les indigènes n'avaient pas de haches pour couper les arbres. Commencée par l'homme, la destruction se continue par les animaux; des troupeaux de moutons broutent jusqu'à la racine les herbes et les broussailles et creusent par leur piétinement des sentiers par lesquels l'eau s'écoule sans pénétrer dans le sol.

En présence de ces faits multipliés, il est nécessaire que le pouvoir prenne des mesures pour maintenir les montagnes boisées, pour empêcher le gaspillage et la dilapidation des forêts; pour arrêter les incendies et pour veiller à ce que la colonie ne se transforme pas en désert. Cette transformation ne sera sans doute pas absolument empêchée, puisque la principale cause du dessèchement est le soulèvement du continent, et contre cette cause la loi ne peut rien; mais au moins peut-on faire en sorte que, par leur incurie, les habitans ne hâtent pas l'heure où cette partie de l'Afrique deviendra inhabitable. L'homme ne viole jamais impunément les lois de la nature et il est toujours la première victime des fautes qu'il commet.

J. Clavé.

LA

PASTORALE DANS THÉOCRITE

II[1].

LES LÉGENDES.

Un des faits les plus intéressans à étudier dans l'histoire des littératures, c'est le travail de l'art s'appliquant à des élémens nés d'eux-mêmes et leur donnant une nouvelle et durable existence. En réalité, ce travail est une des principales formes de l'invention littéraire. Chez les Grecs, qui ont beaucoup inventé, il se présente plus d'une fois à notre observation ; nous le rencontrons à l'origine même de la poésie, car il est au fond de ce que l'on appelle *la question homérique*. Les grands poèmes de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* sont les résultats d'une élaboration de ce genre. On s'accorde aujourd'hui à penser que de ce sol poétique de la Grèce est sortie d'abord comme une germination spontanée de petits chants sur les hommes et sur les dieux. Quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur la manière dont ils vinrent se fondre en partie dans ces vastes ensembles, l'épopée apparaît à sa naissance comme une production naturelle et anonyme de l'âge héroïque chez une race privilégiée. Elle sort des entrailles mêmes de la Grèce, offrant son immense et mobile matière à la féconde industrie de l'art, qui la façonne et la fixe en lui imposant des formes et un rythme déterminés. Sans faire de Théocrite un Homère, il est intéressant de voir comment, dans des

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

proportions plus humbles, il accomplit une œuvre analogue, et comment l'invention poétique procède de même aux deux extrémités de la longue période de création qu'a pu remplir le génie grec. Nous avons essayé de montrer dans la pastorale de Théocrite une imitation savante et libre du bucoliasme des bergers siciliens. Outre certaines formes et certaines idées particulières, les montagnes et les vallées de la Sicile lui fournirent aussi des légendes locales, que des poètes sans nom y avaient conservées et transmises pendant des siècles.

La Grèce possédait ainsi un certain nombre de légendes, en rapport avec les impressions de la campagne et de la nature sauvage, dont, longtemps avant Théocrite, une poésie plus ou moins originale ou savante avait perpétué le souvenir. Laissons de côté les chants d'une origine exotique, comme le *Bormos* des Maryandiniens, qui avait pour sujet la disparition d'un beau jeune homme parti pour aller chercher de l'eau à ses moissonneurs altérés. Laissons même le *Lityersès*, d'origine phrygienne, mais qui, d'après le témoignage de Théocrite lui-même, s'était répandu jusqu'en Sicile, où il était devenu le nom général des chansons de moissonneurs. Rappelons de préférence un chant *pastoral*, — c'est ainsi qu'on le désignait, — que son caractère érotique et la légende romanesque qu'on y avait adaptée rattachent plus directement au genre qui lui avait donné son nom. « Les grands chênes, ô Ménalcas,.. » s'écriait, dans une plainte amoureuse dont nous n'avons que ces mots, une jeune fille, Eriphanis, que la passion avait rendue poète. Éperdument éprise du chasseur Ménalcas, elle errait sans trêve à travers les bois et les montagnes, et les bêtes sauvages étaient touchées de sa douleur. Ménalcas lui-même aimait avec passion la Cyrénéenne Évippé, et, ne pouvant survivre à ses dédains, il se précipitait du haut d'un rocher. Cette légende du chasseur Ménalcas semble avoir été une version ou une répétition eubéenne de la légende sicilienne de Daphnis.

Avec elle on entre dans un ordre de sujets qui paraît s'être développé sous l'influence de Stésichore et qui fait ainsi remonter à une haute antiquité les premières origines du roman. Tel était celui qui servait de thème à un chant de jeunes filles appelé le chant d'Harpalycé. Amante désespérée d'Iphiclos, Harpalycé se tuait de douleur. Telle était aussi la mort de Calycé, racontée par Stésichore lui-même dans une œuvre inspirée par une pensée plus délicate et chantée de même par des femmes. Calycé était une jeune fille tendre et chaste qui, ne pouvant devenir l'épouse d'Évathlos, se jetait dans la mer du haut du rocher de Leucade. On se demande ce que pouvaient être, traitées par ce puissant génie du lyrisme héroïque, ces délicatesses de fantaisie romanesque et amoureuse;

mais nous savons que chez lui la souplesse et la grâce égalaient l'expression pathétique et la force d'invention. Son poème de *Rhadina* en était encore une preuve. Du reste, s'il laissa en ce genre un héritage littéraire, ce ne fut pas à Théocrite, quoiqu'il eût avant lui emprunté une légende de Daphnis aux montagnes de leur patrie commune. Ses héritiers seraient plutôt les élégiaques de l'école d'Antimaque, les alexandrins comme Hermésianax et Callimaque, et, plus tard, les romanciers comme Héliodore ou Achille Tatius.

Théocrite, lui, traita les légendes siciliennes dans un tout autre esprit. Sans parler de la manière toute personnelle dont il y adapta les formes bucoliques, son mérite propre est d'en marquer avec une expressive netteté le caractère primitif et la poésie naturelle. Il a fait entrer dans ses idylles trois légendes : celles de Comatas, de Polyphème et de Daphnis. La légende du chevrier Comatas, nourri de miel par les muses dans le coffre où son maître l'avait enfermé pour le punir de leur sacrifier aux dépens du troupeau confié à ses soins, est une sorte de conte naïf dont le merveilleux prêtait peu au développement. Théocrite se contente de l'exposer sous forme indirecte dans quelques vers de la VIIe idylle, auxquels il s'étudie spirituellement à donner une saveur toute pastorale. Les légendes amoureuses de Polyphème et de Daphnis lui fournissaient une matière beaucoup plus riche. Il en a tiré trois de ses plus belles pièces, dont l'étude est pleine d'intérêt.

I.

Qu'était-ce au temps de Théocrite que la légende sicilienne de Polyphème, « le cyclope de chez nous, » comme il dit lui-même? C'est ce qu'il faudrait savoir pour apprécier la manière dont il l'a traitée. Sans insister sur les obscures origines des croyances sur les cyclopes, dont assurément le poète ne s'était jamais inquiété, rappelons que les cyclopes siciliens appartenaient à la seconde des deux classes principales auxquelles on rapportait ces êtres monstrueux. La première se composait des trois cyclopes hésiodiques, puissances élémentaires du monde, divinités du ciel orageux, personnifications des phénomènes de la foudre : l'éclair (Stéropès), le grondement (Brontès), le coup éblouissant et rapide (Argès). Il semble que, par suite d'une assimilation fréquente entre les nuages du ciel et les vagues amoncelées de la mer, les cyclopes aient changé d'élément et que l'imagination des Grecs, qui avait vu parmi les sombres nuées se dessiner leur corps gigantesque et briller leur œil unique, ait cru reconnaître leurs formes au milieu des flots dans l'éblouissement de la tempête. Frères de tant de monstres enfantés par la mer, ils se dressaient près des écueils, dans le mouvement des

vagues bondissantes, qui, selon une conception mythologique issue de la langue, formaient leurs immenses troupeaux de chèvres.

Ainsi est née la seconde classe de cyclopes, les cyclopes homériques, que le poète de *l'Odyssée* place aux extrémités du monde sur des rivages merveilleux. Polyphème, le premier d'entre eux et leur représentant, est fils de Poseidon et de Thoosa, *la nymphe rapide*, qui personnifie la course des vagues furieuses et, comme les Gorgones et les Grées, les vieilles dont la blanche chevelure apparaît dans les vagues écumantes, appartient à la monstrueuse et fantastique descendance de Phorcys, le frère et l'époux de Céto. Ce sont donc les flots furieux qui ont jeté ces êtres immenses au milieu des rochers de la côte avec lesquels ils se confondent. Mais la terre, en prenant possession d'eux, les dépouille de leur nature marine. La Sicile, où leur mythe se localise, le pays des pâturages et de la vie pastorale, les transforme en bergers, bergers sauvages et cruels, il est vrai. Conservant toute la brutalité des forces physiques, étrangers aux lois humaines et divines, à toute science et à toute industrie, ils errent solitaires dans les vallées et les montagnes, toujours en vue de la mer, leur élément primitif.

Voilà sur quelle conception le poète de *l'Odyssée* a marqué son empreinte, et son *Polyphème* s'est conservé pendant des siècles tel qu'il l'avait créé. C'est lui que nous reconnaissons encore dans *le Cyclope* d'Euripide. Mais vers le même temps la poésie dithyrambique s'empare d'un développement sicilien de la légende. Le caractère pastoral de Polyphème se complète ; il chante et il est amoureux ; l'objet de sa passion est la nymphe Galatée, et il cherche par ses chants à se consoler des dédains de sa maîtresse. Dès lors il appartient à la poésie bucolique, et il n'est pas surprenant que Théocrite l'ait pris pour sujet dans deux de ses plus belles idylles, la VIe et la XIe.

Comme il était naturel, c'est le côté pastoral et purement sicilien qui domine chez lui. Les dithyrambiques Timothée et Philoxène, en traitant le sujet de Polyphème, s'étaient beaucoup moins détachés d'Homère. *Le Cyclope* du second, où nous savons qu'il introduisait Galatée, donnait, semble-t-il, sous une nouvelle forme, la scène d'ivresse de *l'Odyssée*, que le drame satirique d'Euripide avait déjà adaptée au théâtre. Celui-ci faisait chanter Polyphème et chargeait Silène de le transformer en buveur élégant. Philoxène, dans son dithyrambe imitatif, fit danser cet être lourd et informe, et la danse de Polyphème devint un thème habituel de danse mimique. Théocrite en parle dans la VIIe idylle, et le témoignage d'Horace nous montre qu'il avait été adopté à Rome par les pantomimes. Le caractère comique y était encore marqué d'une autre manière, qui devait être plus piquante, s'il est vrai que le cyclope, avec sa lyre

et son aspect inculte, était une image du tyran de Syracuse, Denys l'Ancien, également malheureux dans ses amours et dans ses tentatives poétiques. Y avait-il d'ailleurs dans le poème de Philoxène des pensées plus délicates, c'est ce dont on ne peut douter en retrouvant quelques expressions élégantes et passionnées dont Théocrite s'est souvenu. Sans doute cette composition singulière, dont les curieux doivent particulièrement regretter la perte, nous aurait beaucoup appris sur la variété de l'art grec et sur cette souplesse qui lui permettait d'unir les élémens les plus disparates. Ce dithyrambe obtint chez les anciens une célébrité dont une parodie d'Aristophane est un premier témoignage. C'est de cet ouvrage que paraît dater l'introduction des amours de Polyphême et de Galatée dans le monde de la poésie et de l'art. Ils y eurent désormais leur place. Aussi figuraient-ils dans les galeries amoureuses des auteurs alexandrins, qui les transmirent à Ovide et à Lucien parmi les sujets les plus favorables au merveilleux galant. Mais auparavant Théocrite y imprima sa marque particulière.

Ce qui me frappe d'abord en lui, c'est qu'il paraît seul avoir repris et traduit sous une forme gracieuse l'idée première de la légende sicilienne. Dans ce mythe marin, j'ai dit comment les cyclopes semblaient s'être séparés de leur élément originel pour se fixer parmi les rochers du rivage. La néréide Galatée est aussi une enfant et une personnification de la mer; mais ce qu'elle représente, ce n'est point, comme les cyclopes, le trouble furieux, c'est, au contraire, ainsi que l'exprime son nom, le calme, la douce et lumineuse sérénité des flots; et, loin de s'en séparer, elle y reste attachée comme un élément persistant de grâce et d'attrait. Lors donc que Polyphême se sent attiré vers Galatée, c'est la mer, la mer qu'il a quittée pour n'y plus revenir, qui l'invite sous son plus séduisant aspect, et il ne peut détacher d'elle ni ses yeux ni ses désirs impuissans. Elle irrite sa passion et ne la satisfait jamais. Ainsi sur le rivage les vagues douces et brillantes s'avancent et se retirent régulièrement; et même, si je ne m'abuse, ce gracieux phénomène n'est point étranger à l'origine mythique des coquetteries de Galatée, qui s'approche de son amant et s'enfuit lorsqu'il veut la saisir.

Sans aucun doute, Théocrite ne songeait pas à ces interprétations physiques du mythe de Polyphême et de Galatée; pas plus que les anciens poètes ou les artistes, il ne faisait d'exégèse mythologique. Voyez cependant comme à son insu il reproduit fidèlement ce qui fait le caractère primitif de ce mythe : « Tu viens aussitôt, chaque fois que me tient le doux sommeil; tu t'enfuis indifférente, aussitôt que me quitte le doux sommeil. » Et la répétition des mêmes mots, avec le balancement symétrique des vers, rend l'effet encore plus sen-

sible. Ce trait appartient à la XIe idylle; c'est surtout dans la VIe, dont nous avons déjà remarqué l'ingénieuse et dramatique composition, qu'est rendue l'idée élémentaire. La mer est calme et limpide; quand, le long du rivage caressé par le léger mouvement des flots, le chien du Cyclope court en aboyant, les yeux fixés sur la nymphe qui vient de lui lancer une pomme, l'eau réfléchit son image, et Galatée elle-même provoque son amant du sein des vagues transparentes.

Théocrite s'en est tenu à la peinture des coquetteries de Galatée. Déjà peut-être le mythe, déviant de la pensée première, s'était développé dans un sens romanesque. La passion partagée d'Acis, la jalousie et la vengeance de Polyphême formaient un thème de légende amoureuse tout à fait dans le goût des élégiaques, depuis Antimaque. Et d'ailleurs la légende d'Acis était celle d'un fleuve sicilien. Les sources du récit d'Ovide peuvent donc remonter au moins jusqu'au temps de Théocrite. Mais, que celui-ci connût ou non cette légende, il ne la fit pas entrer dans ses poèmes. De même, il laissa de côté ou fit à peine entrevoir dans le lointain, par un seul trait, la cécité du Cyclope, prédite, selon la tradition homérique, par Télémos. Son sujet, c'est uniquement la peinture de l'amour de Polyphême pour Galatée, et la teinte dominante dont il la revêt n'a rien de commun avec ces tragiques aventures.

Son Cyclope, en effet, — et c'est sans doute une idée qui lui appartient, — est jeune et paré d'une certaine grâce pastorale. Il n'a pas seulement la confiante naïveté de la jeunesse, il en a l'éclat. On lui a dit qu'il n'était pas sans beauté, et il le croit; car, un jour que la mer était calme et unie, il y a miré son image; et sa barbe, ses dents, blanches comme le marbre de Paros, même son unique prunelle, lui ont fait tant de plaisir à voir, que pour prévenir la fascination, il a, suivant le conseil de la vieille Cottytaris, craché trois fois dans sa poitrine. Ainsi, non-seulement le caractère monstrueux de la conception primitive, mais la rudesse même de cette figure se sont adoucis, pour entrer dans l'harmonie générale du tableau que le poète a voulu tracer. Les artistes grecs ont fait souvent de même, peut-être à l'imitation de Théocrite. La peinture de la maison de Livie, dont on peut voir une copie à l'École des beaux-arts, nous montre un jeune géant dont les traits n'ont rien de repoussant et ne forment pas un violent contraste avec la grâce des nymphes qui se jouent dans la mer, non plus qu'avec l'aspect du paysage, clair et doux, malgré les formes abruptes des rivages et des rochers. Le peintre, s'adressant directement aux yeux, ne pouvait comme le poète laisser à Polyphême dans toute la réalité son trait caractéristique, celui qui est la définition des cyclopes : il lui donne deux yeux, pareils à ceux des figures humaines, et l'œil unique est seulement indiqué au-

dessus, tout près des cheveux, qui tombent sur le front. Sous la gracieuse influence de l'amour, Polyphème a perdu son aspect sauvage ; il garde seulement de la lourdeur et de la gaucherie. Théocrite, au contraire, qui ne parle qu'à l'imagination, peut insister sur le trait essentiel, l'œil unique. C'est ce qu'il fait, avec un juste sentiment de l'art : autrement, son Cyclope n'aurait été qu'un berger amoureux. Il en a tout le langage. Aux manèges de sa maîtresse il oppose ses propres malices : il feint d'aimer une autre femme ; il excite et fait aboyer contre elle son chien, qui naguère l'accueillait par de doux jappemens et des caresses. Si on l'en croit, la néréide ne se borne pas à le regarder de la mer, mais quelquefois elle en est sortie pour entrer dans sa grotte. Il se la figure consumée de jalousie et suppliante à cette porte qu'il brûle de lui ouvrir. Théocrite a donc cru nécessaire, pour ne pas rester sous l'impression de ces bergeries, qu'à la fin une image ingénieusement amenée fît voir nettement le Cyclope avec sa figure traditionnelle.

Telle est la nuance qu'il a imaginée et rendue dans la VIe idylle. On peut se demander, en la lisant, si Galatée est complètement insensible à l'amour de Polyphème ; elle s'occupe tant de lui qu'on peut croire qu'il ne lui est pas indifférent. Dans la XIe idylle, il n'y a pas lieu à une pareille question. Sans doute Théocrite y modifie aussi la légende dans le sens de la pastorale gracieuse. « Je t'aimai pour la première fois, ô jeune fille, quand tu vins avec ma mère cueillir des fleurs d'hyacinthe sur la montagne. Moi, je vous servais de guide. » Dans ces jolis vers, dont l'idée a été vulgarisée par l'imitation de Virgile, qui reconnaîtrait la néréide, et la terrible Thoosa, et le farouche Cyclope des mythes primitifs ? Thoosa cueille des fleurs dans la montagne, et, si Polyphème se souvient de la nature de sa mère, c'est pour lui reprocher de ne pas plaider sa cause auprès de Galatée dans leur élément commun où elle peut l'approcher. C'est la cause pour laquelle, dans son dépit, il la menace de cette vengeance *mignonne* dont s'égaie Fontenelle, et se promet de lui dire, non pas qu'il a mal à la tête et aux pieds, comme traduit le critique français, mais que le sang lui bat à la tête et aux pieds, c'est-à-dire qu'il a la fièvre par tout le corps : ainsi il la fera souffrir comme il souffre lui-même. Ce trait, de quelque façon que le juge un goût sévère, achève de montrer quelles sont les conditions d'âge et, par suite, de complexion morale choisies par le poëte : le Cyclope de la XIe idylle sort à peine de l'enfance et en garde encore la naïveté. Cependant l'idée dominante, c'est le fond même de la légende sicilienne, l'amour malheureux de Polyphème pour Galatée.

Il y aurait, au point de vue de l'art, une curieuse étude de détail à faire. Nous avons dit que la XIe idylle peut être considérée comme une répétition de la IIIe ; répétition très modifiée, beaucoup plus riche

que l'original, d'une inspiration plus puissante et plus haute, mais qui reproduit le même thème bucolique. Dans la première idée, il ne s'agit que d'un jeune chevrier qui vient chanter à la porte de sa maîtresse. C'est une charmante pièce de demi-caractère, qui offre le plus heureux mélange de vérité champêtre et d'élégance plus relevée. La jeune fille, que le berger s'efforce d'attendrir par la peinture de ses souffrances, se cache dans une grotte toute revêtue de lierre et de fougère; et après avoir essayé de la toucher par ses plaintes, comme dernier moyen de séduction, il lui dit une chanson sur des légendes amoureuses. La grâce des mœurs pastorales, le ton de la jeunesse, la naïveté du sentiment, des mouvemens de passion tendres et à demi incohérens, de modestes élans d'imagination : voilà ce que Théocrite avait rassemblé dans un ensemble plein de vie. Il reprit la plupart de ces élémens dans son second poème. Rien de plus intéressant que de retrouver ce travail intime d'un artiste supérieur, occupé d'une même idée et la transformant sous l'impression différente d'un nouvel aspect. N'est-ce pas, sinon pénétrer dans les mystères de l'inspiration, du moins arriver jusqu'au seuil et soulever un bord du voile?

Tout d'abord, avec la netteté et l'expressive simplicité d'un grand poète, Théocrite rend la pensée principale du sujet et nous l'imprime dans l'esprit et dans les yeux. En quelques vers, il nous montre toute la grandeur du paysage sicilien, le Cyclope dans son attitude consacrée, assis sur un rocher élevé et chantant, les yeux fixés sur la mer; et en même temps il nous fait sentir la profondeur du sentiment qui possède tout entière l'âme tendre du gigantesque berger :

« Souvent ses brebis revinrent seules à l'étable, en quittant les verts pâturages; et lui, chantant Galatée, là, près des algues du rivage, il se consumait depuis l'aurore, gardant au fond du cœur la cruelle blessure de la grande Cypris, qui avait enfoncé son trait jusqu'au foie. Mais il trouva un remède : assis sur un rocher élevé, regardant la mer, il chantait ainsi. »

Ce chant de Polyphême, plein de grâces pastorales et d'élans de brûlante passion, s'envole vers la mer en couplets irréguliers. Des éditeurs et des critiques modernes ont voulu les ramener à une série de strophes pareilles ou symétriques. C'est une erreur, qui fausse le caractère du poème en substituant la régularité à une suite d'effusions inégales dont le développement n'est jamais considérable, mais qui s'abandonnent ou se resserrent en traits plus rapides, suivant les mouvemens de l'âme et ses impulsions spontanées. L'ensemble, plein et varié, est un chef-d'œuvre de naturel. Il n'y a qu'un grand poète de l'antiquité pour produire avec cette aisance en peu de vers tant d'impressions nettes et diverses, et pour marquer avec autant de

force dans cette diversité l'obsession constante de la passion : « Je joue de la syrinx comme pas un des Cyclopes, » dit-il pour se faire valoir ; et comme l'idée de son talent est pour lui inséparable du seul emploi qu'il en puisse faire, il ajoute : « Te chantant, ô ma douce pomme, et aussi moi-même bien souvent jusque dans la nuit. » Et, au milieu des peintures champêtres où il se plaît à étaler les douceurs de son bien-être pastoral, il multiplie les plaintes et les appels passionnés : « Oh! viens avec moi... laisse la mer glauque se briser contre le rivage!.. Puisses-tu sortir des flots, ô Galatée, et, une fois sortie, oublier comme j'oublie maintenant assis sur ce rocher, de retourner où tu habites! Puisses-tu te plaire à paître avec moi les troupeaux!.. »

La douleur amoureuse de Polyphème se soulage en s'exprimant, — c'est là ce bienfait des muses que Théocrite vante à son ami Nicias en lui envoyant son poème, — et les élans se calment en approchant de la fin. Il en vient à se dire à lui-même : « Ah! Cyclope, Cyclope, où laisses-tu s'égarer ton esprit! » Tous ces traits sont vrais et touchans. Sans prétendre analyser ce qu'il suffit de lire, terminons par une remarque. Théocrite n'est pas seulement un grand poète, il est aussi singulièrement ingénieux, et cette seconde qualité se confond souvent chez lui bien heureusement avec la première. En voici un seul exemple. Un Grec ne pouvait oublier, à propos de Polyphème, le trait principal de la légende homérique : la perte de cet œil qui est comme son attribut. La VI[e] idylle contenait une mention très claire que nous avons relevée. Ici l'allusion, très indirecte, se tourne en un mouvement passionné où se retrouve le souvenir du moyen employé par Ulysse pour punir son ennemi :

« Si je te parais trop velu, j'ai chez moi du bois de chêne et du feu qui vit sous la cendre : je supporterais de me sentir brûler par ta main, même l'âme, même cet œil unique, mon bien le plus doux. »

Quelle intensité de passion dans ces derniers mots, pourtant d'une recherche si fine! Voilà quelques-uns des traits par lesquels Théocrite invente de nouveau la figure du Cyclope et crée cette image définitive que toute l'antiquité a consacrée de son admiration.

Il faut avouer que le sujet prêtait beaucoup aux effets pittoresques. Le tableau principal était déjà dans Philoxène, qui, sans doute, ne l'avait pas inventé. Son Polyphème chantait sur la lyre au bord de la mer; comme celui de Théocrite, il adressait à Galatée des apostrophes passionnées : « Galatée au beau visage, aux boucles d'or, à la voix pleine de grâce, ô toi, beauté des amours!.. ô toi, toute blanche, toute de lait!.. » Et il chargeait les dauphins d'aller dire à sa maîtresse que les muses le consolaient de ses mépris. Voilà le fond du sujet : le Cyclope chantant Galatée sur le rivage et

demandant l'adoucissement de sa peine à la poésie et à la musique. Après Théocrite, on le retrouve encore chez Bion. Il est à remarquer que la laideur et le caractère sauvage de Polyphème n'étaient pas atténués dans le dithyrambe comme ils le furent dans l'idylle pastorale. C'est cette première conception, où le contraste était plus marqué, que paraissent avoir adoptée la plupart des nombreux artistes qui furent tentés par un sujet si riche pour la peinture décorative. Dans une description de Philostrate, et, ce qui est plus décisif, dans un certain nombre de peintures d'Herculanum et de Pompéi, on voit, d'un côté, au premier plan, assis sur son rocher, le Cyclope, gigantesque et affreux, couvert de la dépouille des bêtes sauvages, avec une houlette ou une lyre grossière, et, de l'autre, apparaît dans la mer, comme une brillante vision, la nymphe qui passe indifférente et superbe sur un dauphin. Un voile éclatant se gonfle avec grâce au-dessus de sa tête ou bien un Amour la protège avec une ombrelle. Quelquefois des Tritons avec leurs conques et d'autres habitans fantastiques de la mer viennent enrichir cette partie de la composition. Dans une peinture, c'est un Amour qui apparaît à Polyphème sur un dauphin lui montrant des tablettes écrites : c'est sans doute la réponse de Galatée au message que lui adressait le Cyclope de Philoxène. Ainsi l'œuvre des poètes se continuait dans les légères fantaisies des artistes, et la légende primitive qui rapprochait par des amours mythologiques les âpres rochers et la douce mer de la Sicile venait se résoudre en une foule d'idées gracieuses, pour fournir à la libre et radieuse élégance des habitations campaniennes.

II.

Daphnis est le héros de la vie et de la poésie pastorale. C'est surtout à lui que l'on attribuait l'invention du chant bucolique. Le nom d'un autre inventeur sicilien (le bouvier Diomos), bien que mentionné par Épicharme, n'a point laissé de trace; et il n'y a pas de légende de Diomos. La légende de Daphnis, au contraire, née et conservée d'abord dans les montagnes de la Sicile, s'y était développée comme le principal sujet des chants pastoraux. Théocrite devait donc lui réserver une place d'honneur dans ses compositions. C'est ce qu'il a fait, en montrant plus encore que pour la légende de Polyphème cet art de choisir, ce tact poétique dans lequel réside une bonne part de sa force et de son originalité.

Le sujet, en effet, soit par l'extension naturelle de l'idée primitive, soit par les additions de l'imagination populaire, avait pris de bonne heure un développement assez complexe dont les traits prin-

cipaux paraissent résumés par Diodore. Dans la plus charmante vallée des monts Héréens qui formaient la partie la plus douce et la plus fertile de l'Etna, au milieu des bois et des sources, était né, d'Hermès et d'une nymphe, Daphnis, ainsi nommé des lauriers (*Daphné*, en grec) qui remplissaient ces lieux de leurs fleurs odorantes et de leur fraîche végétation. Élevé par les nymphes auxquelles la vallée était consacrée, ou bien il y faisait paître ses riches troupeaux de bœufs, ou bien, dans les solitudes sauvages, il suivait les chasses d'Artémis, charmant la déesse par les sons de sa syrinx et par ses chants. Sa merveilleuse beauté lui gagna l'amour d'une nymphe, qui lui prédit que, s'il la trahissait, il perdrait la vue. Malgré la pureté de ses intentions, il ne put échapper à cette destinée. La fille d'un roi l'enivra et triompha de sa constance. Puni de cette faute involontaire, il errait aveugle et désolé dans la montagne. Une tradition, inconnue de Diodore ou négligée par lui, le fait même périr en tombant dans un précipice.

A première vue, cette légende paraît composée de deux élémens : elle contient d'abord une mythologie gracieuse et naturelle qui s'est formée d'elle-même d'après les impressions inhérentes à la conception primitive d'un héros de la vie pastorale dans les montagnes de la Sicile. A ce fond semble être venu s'adapter un conte romanesque. L'amour jaloux de la nymphe, la fille du roi et sa ruse, la punition et le désespoir de Daphnis paraissent des additions postérieures, inventées pour satisfaire des besoins d'imagination d'un ordre différent. Et si l'on songe que Diodore écrivait deux siècles après Théocrite, on est tenté d'assigner une date assez moderne à la seconde moitié du récit. Ce serait une erreur. Non-seulement il est très possible que la cécité de Daphnis, ses plaintes désespérées et même sa mort fassent partie des premiers développemens de la légende, mais on ne peut guère refuser une origine ancienne au petit roman d'amour qui amène ces malheurs, puisque d'un côté un témoignage le fait remonter jusqu'à Stésichore, et que, de l'autre, il était reproduit par un contemporain de Théocrite, l'historien sicilien Timée. Nous avons remarqué qu'un goût de romanesque amoureux avait paru dès le temps de Stésichore, c'est-à-dire vers la fin du VII[e] siècle avant Jésus-Christ. C'est probablement alors que prit naissance pour les lettrés le roman de Daphnis, dont l'existence était ainsi depuis longtemps consacrée à la date de Théocrite.

Il s'était même développé dans des sens divers. Un autre contemporain de Théocrite, Sosithée de Syracuse, avait pris pour sujet d'un drame satirique une aventure qui mettait Daphnis en rapport avec le Phrygien Lityersès, le roi moissonneur qui contraignait ses hôtes à lutter avec lui d'habileté dans ses vastes champs et leur coupait la tête après les avoir vaincus. Le berger sicilien, cherchant

par toute la terre sa bien-aimée, la nymphe Pimpléa, qui avait été enlevée par des pirates, la retrouvait enfin parmi les esclaves de Lityersès. Menacé du sort qui attendait tous les étrangers, il était sauvé par l'intervention d'Hercule, qui sortait vainqueur de la lutte imposée, tuait le cruel roi d'un coup de faux, et réunissait les deux amans. Le sauveur de Daphnis mettait même le comble à ses bienfaits en lui donnant encore le trône. C'était, on le voit, un mélange de mythologie et d'aventures analogues à celles qui défraieront plus tard les romanciers grecs. Il est assez difficile de dire si ce rapprochement quelque peu forcé d'une légende sicilienne et d'une légende phrygienne était une invention de Sosithée ou remontait plus haut. On admettrait plus volontiers l'ancienneté de certaines versions sur la mort de Daphnis, dont on ignore la date. Ou bien il mourait de chagrin après avoir perdu l'amour de sa maîtresse; ou bien son amante, irritée, non contente de l'avoir privé de la vue, le changeait en rocher, légende née, disait-on, de l'existence d'un rocher à forme humaine dans le voisinage de la ville de Céphalœdis; ou bien enfin son père Mercure, prenant pitié de lui, l'enlevait dans le ciel et, à la place où il avait disparu, faisait jaillir une source qui prenait son nom et près de laquelle se célébraient des sacrifices annuels (1).

Voilà donc une assez grande variété de légendes plus ou moins anciennes, d'une invention plus ou moins naturelle ou arbitraire, qui se forma au sujet du héros sicilien de la poésie pastorale. Théocrite avait à choisir et était libre lui-même d'inventer. Qu'a-t-il fait? A-t-il adopté ou composé à son usage une histoire de Daphnis, arrêtée dans le détail comme dans les lignes générales, thème invariable et fixe, toujours présent à son esprit dans les divers ouvrages où il traite le sujet? C'est ce que paraissent avoir pensé les commentateurs grecs, et plus d'un interprète moderne a suivi leur exemple. Ils se sont donc appliqués à établir une suite historique entre les différens passages et à les accorder entre eux. Il faut avouer que le résultat de ces efforts est plus singulier que satisfaisant. Il offre d'assez curieux exemples de la dépense d'esprit que peut faire en pure perte une érudition ingénieuse qui part d'un principe faux.

Dans une pièce, la VIIIe idylle, il est dit que Daphnis, dès sa première jeunesse, devint l'époux de la nymphe Naïs. C'est le nom qu'on retrouve comme celui de sa maîtresse dans *l'Art d'aimer* d'Ovide. Or des vers d'une autre idylle, la VIIe, représentent Daph-

(1) Il n'y a aucun compte à tenir d'une légende inventée par Nonnus, le poète des *Dionysiaques*. Pour faire ressortir l'insensibilité de la nymphe Écho, il dit qu'elle résiste même à Daphnis; elle se dérobe toujours, malgré la douceur des chants de son amant, qui l'appelle et la cherche en vain. C'est une traduction mythologique du phénomène de l'écho.

nis se consumant d'amour pour une femme nommée Xénéa. Enfin, dans la 1re, il est question d'une jeune fille qui l'aime et « le cherche auprès de toutes les fontaines et dans tous les bois. » Tels sont les trois passages qu'on veut concilier. Par une pensée naturelle, on se reporte, autant que possible, à la légende racontée par Timée et par Diodore de Sicile, celle qui paraît dominer depuis Stésichore, dont la patrie, Himère, était voisine de la région où elle s'était localisée. Au sujet de Naïs, il n'y a pas de difficulté : c'est la nymphe qui, en accordant son amour à Daphnis, lui a fait jurer fidélité. Mais qu'est-ce que Xénéa? Ne serait-ce point cette princesse dont l'amour peu scrupuleux a causé la faute et la perte de Daphnis? Cette explication semblerait très admissible, si Théocrite ne disait pas que c'est Daphnis qui aime Xénéa et qui erre éperdu dans la montagne. Et la jeune fille de la 1re idylle, qui erre aussi dans les solitudes sauvages? Un commentateur ancien l'identifie avec Xénéa ; mais c'est au prix d'un contresens. Aussi des modernes, Welcker, Dœderlein, M. Adert, préfèrent-ils reconnaître sous cette vague désignation Naïs, l'épouse trahie. Mais, comme le fait remarquer avec raison K.-Fr. Hermann, un des derniers qui aient traité ces questions, Vénus, dont la vengeance cause, dans la 1re idylle, la mort de Daphnis, deviendrait ainsi la gardienne de la fidélité conjugale ; ce qui n'est nullement conforme à son caractère. Il en conclut donc qu'outre Naïs et Xénéa, il y a dans les amours de Daphnis de Théocrite une troisième femme. On est tenté de trouver que c'est beaucoup ; mais cette troisième femme est indispensable au savant critique pour résoudre à son gré, en s'aidant de ses connaissances mythologiques et grammaticales, les questions de psychologie et de physiologie amoureuse dans lesquelles la 1re idylle a engagé ses interprètes.

La plupart avaient pensé que dans cette lutte que Daphnis soutient contre Vénus et où, malgré sa mort, il n'est qu'à demi vaincu, sa demi-victoire consistait en ce qu'il ne laissait fléchir ni sa volonté ni sa vertu : la passion le domptait, il mourait d'amour, mais Vénus ne pouvait rien sur sa résolution ni sur sa fidélité. Cette distinction paraît trop subtile à Hermann, et voici la simplification qu'il imagine. Vénus a inspiré à Daphnis une passion violente, sans issue, mortelle, pour Xénéa, et en même temps elle le fait aimer par cette jeune fille dont le nom n'est pas prononcé : que le chaste berger réponde à ce dernier sentiment qu'il ne partage pas, qu'il reconnaisse ainsi l'empire de Vénus, et la déesse de l'amour sera satisfaite ; elle le délivrera du mal qui l'obsède et qui le tue.

Qu'est-ce, en effet, que Xénéa? C'est ici que la grammaire nous prête son concours. Xénéa n'est pas un nom propre ; c'est, comme d'autres critiques l'ont également admis, une forme d'un adjectif

bien connu qui signifie *étranger*. Cette passion qui le possède tout entier, corps et âme, Daphnis la ressent pour une étrangère, pour un être qu'il ne peut atteindre, pour un fantôme. Et, en effet, parmi les différens noms qui nous ont été transmis sur la maîtresse de Daphnis, se rencontre celui de *Chimæra*, la Chimère. C'est donc une création fantastique, un être sans existence qui hante l'imagination de ce pauvre rêveur et trouble sa raison. Comme dit la langue française, qui ne s'attendait guère à figurer en ce débat, il est le jouet d'une chimère.

Ce n'est pas tout. La science étymologique et la mythologie réunies vont nous donner satisfaction au sujet de la première des trois femmes, l'épouse légitime, Naïs, qui paraît bien négligée dans ce conflit des passions. S'il n'est plus question d'elle, cela tient à sa nature, clairement indiquée par son nom. Naïs est le même mot que *Naïade*; il s'agit donc de la nymphe d'une source. Or, l'exemple de Thétis et de Pélée l'a prouvé, les déesses des eaux, quand elles s'unissent à un mortel, restent toujours attachées à leur élément et ne font que de rares visites à la demeure de leurs époux humains. Ces sortes de ménage restent donc assez froids.

Ne soyons pas trop sévères pour l'érudit intelligent qui s'est laissé entraîner à ces bizarreries. La mythologie grecque est pleine de séductions et de mirages. C'est un composé de sensations naturelles, de rapports logiques, d'associations accidentelles, d'imaginations, qui provoque et déroute l'analyse; et ceux-là seuls sont à l'abri des erreurs, qu'elle n'intéresse pas assez pour qu'ils éprouvent le besoin d'en pénétrer le sens. Mais évidemment il ne faut pas ajouter à la difficulté du travail par des complications arbitraires et en confondant ce qui est distinct. Tel est le cas pour le Daphnis de Théocrite. Si l'on a tant de peine à concilier entre eux les divers passages du poète, c'est que, dans sa pensée, ils ne se concilient pas. C'est ce qui a été très nettement vu par M. Kreussler et par l'excellent éditeur de Théocrite, M. Herm. Fritzsche. Les modernes ont été souvent dupes d'une illusion logique qui rattache à l'enchaînement exact et rigoureux d'une même légende les différentes œuvres d'un poète grec sur le même sujet. Ni pour les tragiques ni pour les lyriques comme Pindare, il n'en était ainsi. Telle était la liberté laissée par le complexe développement de la mythologie, que chacun pouvait choisir tantôt une version, tantôt une autre, ou même y introduire sa propre pensée. Ainsi chaque œuvre, composée sous l'impression exclusive d'une conception particulière, existait, pour ainsi dire, par elle-même; elle avait son sujet, sa nature, sa couleur à elle. Le poète y était indépendant des autres et de lui-même. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. C'est là le premier point pour ne

pas fausser l'interprétation de Théocrite. Le Daphnis de la VIIe idylle, malgré des rapports fondamentaux, n'est pas le même que le Daphnis de la Ire. Il paraît dans deux versions différentes de sa légende; et, quelle que soit la valeur de ce nom de Xénéa qui a semblé suspect à plus d'un éditeur, la femme qu'il désigne ne doit pas être transportée d'une pièce dans l'autre. En second lieu, — et c'est ici le plus important, car nous entrons dans le fond même de la composition, — ce qu'il y a de remarquable chez Théocrite et ce qui montre bien la supériorité de son esprit, c'est qu'il puise aux vraies sources poétiques, c'est qu'il néglige le roman pour s'attacher à l'idée simple et touchante qui est un des élémens constitutifs de la légende. Dans l'une comme dans l'autre idylle, il peint la douleur de Daphnis partagée par la nature.

La VIIe idylle ne contient qu'une esquisse en quelques vers. Un chanteur bucolique, dans une fête dont l'imagination goûte les jouissances anticipées, doit dire « comment autrefois le bouvier Daphnis fut épris de Xénéa, et comme il errait agité dans la montagne, et comme les chênes qui croissent aux rives de l'Himère pleuraient sur lui, alors que son cœur se fondait ainsi que se fond la neige dans les vallées du grand Hémus ou de l'Athos ou du lointain Caucase. » Ce ne sont que quelques traits, ou, pour mieux dire, il n'y a, dans cette rapide peinture, que deux objets représentés : l'amant se consumant dans une poursuite vaine, et la sympathie de la nature sauvage. Qu'est-ce d'ailleurs que l'amante? Elle appartient sans doute à une variante connue de la légende, mais cela importe peu. Daphnis amoureux souffre, et avec lui souffrent les chênes de l'Himère : voilà le thème pastoral. Il faut s'en tenir là et se garder de toute autre interprétation.

Au contraire, dans la Ire idylle, on ne peut pas se dispenser d'interpréter. Ce n'est plus, en effet une simple esquisse ; c'est une composition développée, c'est un tableau dont les traits sont déterminés par un choix d'idées que le poète n'exprime pas directement, qu'il ne révèle que par les effets visibles. Il faut donc essayer de discerner cette pensée intime dont tout dépend, détails et ensemble. On reconnaîtra, si je ne me trompe, que cette œuvre, d'un art ingénieux et savant, vaut surtout par la grandeur relative d'une conception qui remonte franchement à l'idée élémentaire de la légende.

Cette idée élémentaire, quelle est-elle? Si l'on en croit les mythologues de l'école de M. Max Müller, qui à son exemple voient dans les différens mythes des races aryennes les formes diverses dont l'imagination des peuples a revêtu un fonds commun, les phénomènes célestes de la lumière et les vives impressions qu'ils ont primitivement produites, Daphnis est d'origine solaire comme d'autres

dieux ou héros pasteurs. C'est mythologiquement un frère de Daphné, aimée du dieu de la lumière. Il a de merveilleux troupeaux comme le soleil; — on sait que les vaches du soleil sont les nuages. — Parmi les noms divers que les traditions donnent à sa maîtresse, on rencontre celui de Lyké (la lumineuse) : il aime donc passionnément la lumière et il meurt quand elle le quitte. « Daphnis, dit M. Decharme, adoptant en partie les idées de M. Cox, c'est sans doute le beau soleil, qui chaque jour fait paître ses brillans troupeaux, qui au matin de sa vie aime l'Aurore et en est aimé, qui plus tard s'éloigne d'elle, qui pour prix de son infidélité est aveuglé par la nuit et disparaît bientôt derrière les hautes cimes. » Voilà une très ingénieuse explication de la légende tout entière, y compris la mort du berger aveugle et sa chute dans un précipice. Sans oser aller jusque-là et sans prétendre nier plus qu'affirmer, car, en ces matières, l'un est presque aussi difficile que l'autre, remarquons que, dans cette interprétation, le moment pathétique, celui de la disparition de la lumière avec le sentiment de tristesse qu'elle amène, répond précisément au sujet choisi par Théocrite dans sa VII[e] idylle : le désespoir de Daphnis cherchant sa bien-aimée. Seulement empressons-nous d'ajouter que cet ordre d'explications, antérieur à tout développement concret et vivant, peut donner le sens originaire des mythes, mais qu'il n'explique pas la pensée personnelle des poètes. Il est absolument étranger à Théocrite.

La même observation est également vraie d'une autre espèce d'exégèse mythologique, celle de K.-Fr. Hermann, qui, restant sur la terre, personnifie en Daphnis un phénomène tout différent, l'hiver et surtout la congélation de l'eau. Le poète nous dit que Daphnis *se fond comme de la neige :* ce sont les ardeurs de Vénus, déesse du printemps, qui fondent sa froideur. Il dit aussi que *les chênes pleurent :* ce sont des gouttes de neige fondue qui tombent de leurs feuilles. Un commentateur ancien raconte que Daphnis aveugle se précipite d'un rocher : n'est-ce pas une image évidente de la chute d'un torrent gonflé au printemps par la fonte des neiges? Allons à la conclusion sans poursuivre l'énumération des preuves : la mort de Daphnis, c'est le passage de l'hiver au printemps, de même que la mort d'Adonis est le passage de l'été à l'hiver. Le savant professeur de Goettingue l'affirme en toute confiance, bien qu'il se déclare très hostile aux témérités des explications symboliques : que serait-ce s'il les aimait?

Nous nous abstenons de rappeler d'autres interprétations qui s'autorisent de noms recommandables comme ceux de Welcker, de Klausen, d'Hartung. A tout prendre, elles valent bien certaines explications moins hardies d'autrefois, comme celle d'Hardion, pour

qui l'aveuglement de Daphnis est un aveuglement *métaphorique*. Cela veut dire que, sous l'empire de Vénus, il est aveuglé par une passion furieuse. Et une fois engagé dans ce symbolisme moral, Hardion, qui reconstitue très sérieusement l'histoire du berger sicilien, découvre que, dans Théocrite, les paroles de Priape et la querelle de Vénus et de Daphnis signifient qu'en réalité, celui-ci, « après avoir tenu dans sa première jeunesse une conduite sage et réglée se serait abandonné dans la suite à la violence de son tempérament, à une débauche excessive. » Et voilà comment les bonnes mœurs trouvent une sanction de plus dans l'exemple de Daphnis. Revenons à la poésie grecque.

Ce qu'il faut dire, c'est que la mythologie de la nature est vraiment une de ses principales sources; non-seulement au temps où, sous des influences orientales, la poésie contribue à la célébration de certaines fêtes comme celle d'Adonis, mais dès son origine, dans son expansion la plus libre et la plus purement hellénique : Homère est tout pénétré de cette mythologie de la nature. C'est le mérite de Théocrite de s'être mis, en composant le chant de Daphnis, sous les impressions de mythologie agreste d'où paraît être sortie la figure du beau berger sicilien, personnification délicate et idéale de la vie pastorale. Voilà ce qu'on peut affirmer, croyons-nous, sans subtilité et sans esprit de système.

On sait que les solitudes sauvages des montagnes de la Grèce, les bois, les rochers, les sources, ont été peuplés par l'imagination d'êtres divins, qui en représentaient la nature et les aspects. Ces créations d'une religion toute poétique se répartissaient entre deux classes, qui répondaient à deux ordres d'impressions. D'un côté, l'énergie capricieuse de la végétation, les irrégularités violentes et heurtées des rochers et des torrens, les allures et l'ardente bestialité des animaux qui les fréquentaient, étaient exprimées par les satyres, à moitié hommes et à moitié boucs, bondissans, farouches, luxurieux; de l'autre, la grâce, la fraîcheur, la pureté des vallées ombragées et solitaires, des eaux limpides, de l'air vivifiant, se retrouvaient dans les élégantes figures des nymphes, dans celle d'Artémis, la chaste et noble chasseresse, dont les forêts étaient comme le sanctuaire. C'est à cette seconde sorte d'impressions physiques et morales que se rattache le mythe de Daphnis. Ce sont elles qui ont fourni les principaux traits de sa légende : sa naissance parmi les lauriers dans la plus gracieuse vallée de l'Etna, son éducation par les nymphes, sœurs de sa mère, sa beauté, son amour pour la nymphe Naïs ou la nymphe Pimpléa, deux noms qui signifient l'eau courante ou l'abondance d'une source, sa vie solitaire au milieu de ses troupeaux et de cette nature sauvage qui lui inspire

l'invention de la musique pastorale et subit le charme de ses chants, enfin ses rapports avec Artémis, qu'il accompagne dans ses chasses. Ce dernier trait contient peut-être la première idée de l'Hippolyte d'Euripide, le pur et mystique amant de la déesse, à laquelle il offre, au lieu d'un grossier encens, les fleurs les plus fraîches, « écloses dans la sainte solitude de prairies où l'abeille seule ose pénétrer. » Bien entendu, il n'y a dans le mythe de Daphnis aucune trace de ce mysticisme ni de cette dévotion; mais, comme Hippolyte, il meurt victime de Vénus.

Ces conceptions élémentaires, y compris la dernière idée à laquelle Théocrite donne toute sa valeur (1), sont ce qui domine dans le chant de Daphnis. Déjà, dans la VIIIe idylle, un trait d'une grâce toute bucolique indiquait la pudique beauté de Daphnis enfant :

« Hier, une jeune fille aux gracieux sourcils, me voyant de sa grotte passer avec mes génisses, dit et répéta que j'étais beau, et moi, je ne répondis rien, pour la punir, et, les yeux baissés, je continuai mon chemin. »

C'était comme l'apparition de ce type élégant et pur, vu dans la réalité des mœurs pastorales. Dans la Ire idylle, une peinture complètement idéale et merveilleuse de la mort de Daphnis ramène le sujet à sa grandeur primitive et se rapproche en même temps du sens mythologique. Il suffit pour le prouver de rappeler les lignes principales de cette poétique complainte.

Daphnis meurt dans une vallée de l'Etna. A ses pieds sont couchés ses vaches, et ses taureaux, et ses génisses, qui pleurent sur sa mort, et à leurs lamentations se mêlent les hurlemens des chacals, des loups, des lions dans leurs fourrés, tant il est en étroite communion avec la nature animale et sauvage! Les nymphes aussi devraient être près de lui : « Où étiez-vous, ô nymphes, où étiez-vous lorsque Daphnis languissait consumé? Était-ce dans les belles vallées du Pénée ou dans le Pinde?.. » C'est le début même du chant. Et, en effet, à qui plus qu'aux nymphes appartiendrait-il de soulager son mal ou d'adoucir sa mort? C'est leur absence qui la rend le plus douloureuse. Du moins viennent près de lui tous les bergers et des divinités pastorales, son père Hermès et Priape. Tous l'interrogent sur la nature de son funeste amour. Lui ne répond rien, noble et décidé à se laisser mourir. Il ne répond pas même à Priape, dont les attaques brutales voudraient l'atteindre jusqu'au fond de ses sentimens.

C'est Priape qui parle de cette jeune fille éprise de Daphnis qui

(1) Fr. Jacobs pense même que cette idée appartient à Théocrite et que c'est chez lui un souvenir de l'Hippolyte d'Euripide.

a tant occupé la critique. Ce dieu de l'amour physique, grossière personnification de l'énergie fécondante de la nature et qui ne figure dans le monde pastoral que comme favorisant la reproduction des moutons et des chèvres, paraît ici pour faire ressortir par le contraste la nature délicate du héros sicilien. Quoi! Daphnis est aimé passionnément d'une jeune fille et il se refuse à cette passion, lui qui de son côté meurt d'amour! Quel est ce mal étrange? Il faut qu'il soit la proie de quelque ardeur insensée.

Ce secret que Priape ne saurait deviner et que Daphnis, dans sa fierté, veut garder au fond de son cœur, il se révèle enfin dans le dernier effort d'un combat qu'on ne soupçonnait pas : Daphnis meurt de sa lutte contre Vénus et contre l'Amour :

« Vint Cypris, gracieuse et souriante, — un gracieux sourire sur les lèvres, mais la cruauté dans le cœur, — et elle dit : « Tu te vantais, Daphnis, de terrasser l'Amour : eh bien! n'es-tu pas toi-même terrassé par l'Amour, le rude lutteur? »

A elle Daphnis répond, mais pour la braver et pour nier sa défaite :

« Cruelle, indigne Cypris, Cypris odieuse aux mortels! Désormais, penses-tu, nul soleil ne se lèvera pour nous? Daphnis, même chez Hadès, sera pour l'Amour un pénible tourment. »

La victoire que Daphnis prétend remporter, c'est une victoire morale. L'Amour le tue, mais sans le faire céder, voilà quelle est l'idée principale. Quel est l'objet de cette passion assez violente pour briser sa vie? Sans doute tout simplement la jeune fille qui elle-même s'est éprise éperdument de lui. Le poète s'en inquiète à peine; il ne la désigne même pas par son nom. Ce qu'il montre et met au premier plan, en pleine lumière, c'est la mort de Daphnis et sa lutte contre Vénus. Daphnis se ranime un instant pour faire entendre à la déesse ses malédictions et ses railleries; puis, après avoir adressé ses adieux aux hôtes farouches des forêts de sa montagne et légué à Pan sa flûte pastorale, il meurt en sentant que sa mort trouble toute la nature, en touchant de pitié même son ennemie, celle qui était venue chercher le cruel plaisir de le voir abattu sous sa puissance.

Ainsi Daphnis, arraché à la pure sérénité de sa vie sauvage, meurt de cette violence; sa noble et délicate nature, envahie par un de ces amours indomptables dont l'antiquité a représenté plus d'une fois la force effrayante, se brise sans s'avilir. Tel est le sens du sujet traité par Théocrite. Il s'est appliqué à en conserver le caractère. Son talent discret et fort néglige ou laisse dans l'ombre ce qui n'appartient sans doute qu'à des développemens postérieurs de la légende, et marque en traits nets et expressifs ce qui en fait le

charme particulier et le fond propre : les intimes rapports de ce héros de la vie pastorale dans l'Etna avec la nature qui l'entoure, et sa pureté, qui éclate même dans sa passion. Le chant de Daphnis, si hardiment idéal sous sa forme aisée et touchante, est une des œuvres les plus vraiment grecques que nous possédions.

Si vous passez de Théocrite à Virgile, déjà quelle différence! Il est vrai que le poète latin nous donne une composition beaucoup plus complexe, qui comprend, avec la mort de Daphnis, son apothéose et une allégorie. Il a le mérite de réunir ces divers élémens par un art ingénieux et de réussir, sous l'inspiration du modèle grec renouvelé dans le détail, à y faire dominer la grâce pastorale. Mais Daphnis ne pouvait gagner à devenir un déguisement de Jules César. Quelque soin que l'on mette à conserver certains élémens de la légende primitive, quelques embellissemens qu'on y ajoute pour rendre le berger sicilien digne de sa nouvelle fortune, il intéresse moins que dans sa simplicité première. On a beau faire de lui presque un second Bacchus et le ranger, ou peu s'en faut, parmi ces héros conquérans et bienfaiteurs que l'adulation commençait à rapprocher de Jules César et de son fils adoptif; on a beau faire acclamer sa divinité par l'allégresse de toute la nature avide de paix et de bonheur : l'image de cette brillante destinée, malgré la délicatesse ou l'éclat des traits qui la représentent ou l'indiquent, ne saurait effacer la touchante et profonde peinture du poète grec. Et c'est un sentiment qui se confirmera d'autant plus, que nous entrerons davantage dans l'étude des allusions de la ve églogue et de ce curieux travail qui paraît avoir assimilé Jules César à Daphnis à cause d'une certaine parenté mythologique de celui-ci avec Apollon, le dieu des Jules (1).

Pour conclure en quelques mots, Théocrite, ce poète étudié et délicat, est ici simple et grand auprès de Virgile. Que dire, après cela, de ses autres émules dans la pastorale? Lui seul a cette sève naturelle et toute grecque qui soutient et anime un art très ingénieux; et le mot de *grand* n'est point excessif appliqué à celui qui a chanté l'amour du Cyclope et la mort de Daphnis, car ces deux poèmes, sans s'élever au-dessus du ton bucolique, ont toute la grandeur que comportaient de pareils sujets.

JULES GIRARD.

(1) Ceux qui auraient la curiosité de voir jusqu'à quel point la pénétration érudite peut s'allier avec la fausseté du jugement, pourraient lire sur cette question les pages de Klausen dans son livre sur Énée et les Pénates.

LA CORRESPONDANCE

DE

CATHERINE DE MÉDICIS

I. — *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par M. le comte Hector de la Ferrière, t. I, 1880. — II. — *La Jeunesse de Catherine de Médicis*, par M. de Reumont, ouvrage traduit, annoté et augmenté par M. Armand Baschet, 1876.

Catherine de Médicis restera peut-être toujours une énigme. Elle est une énigme comme femme, une énigme comme catholique, une énigme comme Italienne. On a beau l'étudier, on ne peut arriver à la bien comprendre : les historiens construisent tous une Catherine de Médicis qui serve leurs haines, leurs passions, leurs préférences. En France, d'ailleurs, l'opinion populaire a toujours aimé à charger les étrangers et les étrangères, à les accabler de ses rigueurs, à les rendre responsables de tous les malheurs. Il y a sans doute encore des personnes qui voient dans la reine Marie-Antoinette la cause principale de la révolution française ; il y a nombre de gens qui croient que Catherine de Médicis a déchaîné sur la France tous les maux de la guerre civile, au lieu qu'elle a cherché sans cesse à mettre la paix entre les catholiques et les protestans. D'autres, par crainte de tomber dans l'erreur populaire, vont au-delà de la vérité et se donnent un grand mal pour chercher dans la fille des Médicis, transportée en France, une bonne Française, uniquement animée de ce que l'on ne peut pas encore nommer l'amour de la patrie, mais de ce que l'on peut déjà appeler l'amour de l'état. La vérité n'est pas aussi

unie, aussi simple; chez certaines âmes jetées au milieu de grands embarras, privées de lumières supérieures, il faut toujours moins chercher l'effort raisonné de l'intelligence, les longues prévisions, les combinaisons durables que le jeu simple des instincts les plus profonds et les plus impossibles à déraciner. Catherine de Médicis a été surtout une mère; elle a été une mère couronnée, et ses enfans ont, comme elle, porté des couronnes, mais elle les a toujours traités en *petits* plutôt qu'en rois; elle a été une mère ambitieuse, dominatrice, jalouse, injuste. A-t-elle aimé le pouvoir pour elle-même ou pour eux? Elle ne l'a jamais bien su. Leur force était sa force, leur cour était sa cour, leur ruine était sa ruine. On peut la représenter comme une politique et une servante de la France; mais, personne alors ne séparant les intérêts de la France des intérêts de la royauté, il est clair qu'en travaillant pour ses enfans elle travaillait du même coup pour le pays. Vouloir l'élever au rang des grands ministres ou des grands rois qui ont servi plus tard des desseins persistans, favorables à la grandeur de la France, c'est sans doute aller un peu loin.

M. Guizot a écrit d'elle : « Si au point de vue moral on ne saurait juger Catherine de Médicis trop sévèrement, à travers tant de vices, elle eut des mérites; elle prit à cœur la royauté et la France; elle défendit de son mieux contre les Guises et l'Espagne l'indépendance de l'une et de l'autre, ne voulant les livrer ni aux partis extrêmes ni à l'étranger. » M. le comte de La Ferrière, qui a recueilli toute la correspondance de Catherine de Médicis et qui en a commencé la publication, semble assez près de l'opinion de M. Guizot; il n'a donné encore que les lettres écrites de 1533 à 1563; mais dans la longue introduction dont il les fait précéder, il s'attache à montrer l'épouse et la mère s'initiant par degrés aux affaires de l'état, et la reine enfin, non pas incertaine entre les partis, mais les contenant l'un par l'autre, en vue d'un dessein toujours patriotique, pour empêcher la France de se déchirer de ses propres mains et pour conserver ses forces intactes contre l'étranger. M. de Reumont s'est enthousiasmé pour une princesse dont il a très bien raconté les premières années; il avait pour ainsi dire triomphé avec elle en la voyant de petite duchesse d'Urbin devenir duchesse d'Orléans, dauphine, reine, régente, reine-mère; il lui plaît de la grandir et de justifier tous ces coups du sort; Allemand, il insiste pourtant sur « ce que la monarchie française lui a dû. » Quant aux Italiens qui ont été pour ainsi dire les témoins de Catherine de Médicis en France, résidens vénitiens ou ambassadeurs de Florence, il n'est pas étonnant s'ils tiennent pour leur compatriote. « Les Français, dit l'un d'eux, après sa mort, Jeromo Lip-

pomano, n'ont pas voulu reconnaître plus tôt la prudence et la capacité de la reine mère, mais, au contraire, ils l'ont niée. Aujourd'hui, ils doivent lui rendre pleine justice, car ils voient clairement que c'est elle qui fait tout et qui ordonne tout avec sagesse et pour le bien du royaume. Dans tous ces troubles, elle a été la médiatrice; elle a toujours conseillé la paix. Elle est aussi infatigable de corps que d'esprit et ne perd jamais courage... »

Que de portraits n'avons-nous pas de Catherine et que de traits épars dans Tavannes, Castelnau, Montluc, Villeroi, de Thou, l'Estoile, la reine Marguerite! Le portrait le plus charmant, le plus flatté aussi est celui de Brantôme. La reine mère y est bien vivante, est dans son cadre naturel, au milieu de sa troupe de demoiselles. Brantôme est aussi occupé de vanter sa « belle et riche taille, » son « cuir net, » sa main, « la plus belle main qui fut jamais veue, si crois-je, » qu'à la défendre contre les accusations de ses ennemis. Il parle en vrai courtisan qui aime les beaux habillemens, les « honnestes exercices, » les chasses; il nous montre la reine à cheval, « ne sentant pour cela sa dame homasse en forme et façon d'amazone bizarre, mais sa gente princesse, belle, bien agréable et douce. » Il se complaît avec elle dans ses belles maisons des Tuileries, Saint-Maur, Monceaux, Chenonceaux, dans la salle de bal au palais ou au Louvre. Il aime la reine artiste, ordonnant des fêtes magnifiques, ingénieuses, voulant toujours que ses dames « comparussent en haut et superbe appareil, » et veuve, paraissant pourtant toujours la souveraine par-dessus toutes, même avec ses « soies lugubres, » au milieu des princesses les plus « braves. » Il l'accompagne aux grandes processions des Rameaux, de la Fête-Dieu, de la Chandeleur. Ce portrait, à tout prendre, et avec ses touches si légères, est précieux: on y trouve une Catherine de Médicis très vraie, sans passions, calme, toujours maîtresse d'elle-même. L'Italienne se croyait supérieure à tout ce qui l'entourait, supérieure surtout par l'intelligence, par le goût des belles choses, par le mépris secret de tout ce qui remuait et égarait tout ce qui vivait à ses côtés; elle ne connut pas l'amour, elle ne se donna point tout entière, comme Anne d'Autriche, à un ministre. Eût-elle été capable de le faire? Toute notre histoire pouvait changer. Elle resta toujours vraiment solitaire, suivant avec des ruses infinies un simple dessein domestique, occupée de ses enfans, de ce royaume qui, à ses yeux, était simplement leur bien et leur héritage, rusant avec tout le monde, sans haines profondes, sans colères, catholique par habitude, par goût, par amour des grandes choses noblement ordonnées bien plus que par conviction, mais comprenant tout, et indulgente à l'hérésie sinon aux hérétiques, toujours un peu étran-

gère dans sa propre cour et sentant d'autant plus le besoin de s'entourer sans cesse de fêtes, de jeux, de pompes et de bruit. Cette pleine possession de soi est peut-être le trait le plus caractéristique de son caractère ; non-seulement elle n'eut pas d'amans, mais elle n'eut pas de favoris. Elle eut à peine des amitiés, elle vécut entièrement pour ses enfans et elle vit sa race rester stérile : ce fut sans doute le châtiment le plus cruel pour une mère qui voulait se survivre dans plusieurs lignées royales ; rameau de la tige flétrie des Médicis, elle vit se dessécher entièrement la tige des Valois, sur laquelle, jeune, on l'avait greffée.

I.

Catherine de Médicis n'avait que quatorze ans lorsqu'elle quitta l'Italie pour venir épouser un prince français. Elle était née le 13 avril 1519; quelle influence avaient pu avoir sur elle, à cet âge si tendre, les souvenirs et les leçons de sa famille, les guerres civiles dont le bruit avait étonné plus qu'effrayé son enfance, la paix du cloître florentin où elle avait longtemps trouvé asile, les splendeurs de Rome où l'un des siens portait la tiare? Qui pourrait le dire avec exactitude? Ni M. de Reumont, ni M. Armand Baschet, ni M. de La Ferrière n'ont pu retrouver une seule lettre de ses années de jeunesse. La filiation de Catherine nous donne quelques lueurs incertaines; elle n'était pas purement Italienne, sa mère était une Française, Madeleine de La Tour d'Auvergne, fille de Jean, comte de Boulogne, et de Catherine de Bourbon. Tout devait être tragique dans la vie de Catherine de Médicis; elle n'avait que vingt-deux jours qu'elle était déjà orpheline. Sa mère mourut de la fièvre à la suite de ses couches, et, à peu de jours de distance, son père, le duc d'Urbin, succombait aux suites d'une maladie causée par la débauche, à l'âge de vingt-huit ans. Nous ne savons rien à peu près de Madeleine de La Tour d'Auvergne, sinon qu'elle avait charmé un instant Florence par sa grâce française. Laurent de Médicis, duc d'Urbin est bien connu; Raphaël fit son portrait; ses traits n'avaient aucune beauté; comme tous les Médicis, il avait les yeux gros et ronds, la bouche sensuelle, l'air astucieux. Le duc d'Urbin avait été un moment l'espérance de Léon X, mais le pape avait le cœur espagnol, et Laurent avait été rendu Français par l'amitié du roi François Ier; il se laissa persuader par ses intimes que la dignité de duc de Florence convenait seule à sa grandeur. Il tenta vainement d'associer Léon X à ses projets. Revenu de Rome, il se livra à une débauche sans frein et tomba dans une noire mélancolie. La fièvre intermittente le minait depuis longtemps. Son mariage le tira

un moment de sa tristesse, mais la mort de sa jeune épouse précipita sa fin et il suivit que de quelques jours dans la tombe. Catherine rappelle assez mal ce prince taciturne et silencieux ; elle lui ressemble un peu physiquement, ayant comme lui l'œil rond et la grosse lèvre épaisse, le sourcil vigoureux ; pour l'astuce, la patience politique, l'orgueil qui veut toujours agrandir sa place, il était difficile qu'ils ne fussent point transmis avec le sang de Médicis.

Nous ne raconterons point la jeunesse de Catherine et nous la prendrons seulement au moment où elle arrive en France et où commence la correspondance publiée par M. de La Ferrière. Les premières lettres sont rares et des plus insignifiantes ; elles sont adressées par Catherine à ses parens italiens ; elle étudie, elle observe, elle ne se livre à personne. Sa position est des plus difficiles. Cette fille, épousée « toute nue, » comme disait François Ier, n'a qu'une pensée, plaire au roi ; son mari, sombre, taciturne, uniquement occupé d'exercices du corps, la regarde comme un enfant et la délaisse. Elle s'insinue dans les bonnes grâces du roi par sa douceur, son air de néant, son assiduité; elle courtise Marguerite d'Angoulême, la sœur aînée du tyrannique François Ier. Seul, Charles-Quint semble deviner la future reine. « Mandez-moi, écrit-il à son ambassadeur en France, un an après le mariage, quel traitement se fait à la duchesse d'Orléans, quelles gens elle a avec elle. » Catherine devint dauphine par la mort du fils aîné du roi. Elle restait malheureusement stérile ; le nouveau dauphin, une façon de François Ier tout en chair et en muscles, était entièrement sous le joug de Diane de Poitiers ; Catherine semblait comme un enfant à côté de l'impérieuse duchesse de Valentinois ; elle craignait le divorce et se réfugiait sous la protection de François Ier, le suivant de maison en maison, chassant toujours auprès de lui. Il se disait tout bas à la cour que la dauphine n'était devenue femme que fort tard : enfin, elle se trouva grosse en 1543, à vingt-quatre ans. « Mon compère, écrit-elle au connétable de Montmorency (qui était de son parti, comme ennemi de Diane de Poitiers), pour se que je say byen que vous desirez autant que moy de me voyr des enfans, je vous ay byen voulu escryre pour vous mander l'espérance que j'é d'estre grosse. » Elle accoucha d'un premier fils en 1544, à Fontainebleau ; les grossesses dès lors se succèdent sans interruption ; mais elle ne tenait le dauphin que par instans ; celui-ci ne vivait que pour Diane, qui seule le charmait et savait le distraire, qui tolérait ses fréquens écarts amoureux.

Quelle haine ne devait point mordre le cœur de Catherine, quand elle reconnaissait que parfois c'était sa rivale elle-même qui envoyait complaisamment le dauphin auprès d'elle? Ce beau

dieu Mars que les dessins du temps montrent si grand, si fort, si bien fait, était décent, discret et silencieux; il traita toujours Catherine, la mère de ses enfans, avec respect, et plus tard Catherine écrivait à Henri IV pour lui reprocher ses manques d'égard envers Marguerite de Valois : « Vous n'etes pas le premier mari jeune et non pas bien sage en telles choses, mais je vous trouve le premier et le seul qui fasse après un tel fait avenu tenir tel langage à sa femme. J'ai eu cet honneur d'avoir épousé le roi monseigneur et votre souverain et de qui vous avez épousé la fille, mais de quoi il étoit le plus mairi, c'étoit quand il savoit que je susse deces nouvelles-là ; et quand Mme de Flamin (1) fut grosse, il trouva très bon quand on la renvoya. » Le piquant de l'histoire, c'est que cette Mme de Flamin, au dire de Brantôme, avait été grosse du fait de Henri II, et que, si elle fut renvoyée, ce ne fut pas à la demande de Catherine, mais à celle de la duchesse de Valentinois. On ne trouve jamais le nom de Diane dans la correspondance de Catherine; mais on peut bien deviner quels étaient ses sentimens pour la favorite, pour la reine d'Anet, plus reine qu'elle-même, arrogante, au cœur sec, déguisant à peine l'excès de son empire demi conjugal et demi maternel, sa rivale en toutes choses, courtisée des poètes et des artistes, dispensatrice de toutes les grâces. Le roi initiait Diane à toutes les affaires de l'état, quand personne ne devinait encore en Catherine la femme politique : celle-ci n'était consultée sur rien. Il fallut bien lui attribuer la régence quand Henri II alla faire la campagne qui donna à la France les Trois-Évêchés : mais son autorité fut purement nominale. Elle se dévoila pour la première fois dans une lettre adressée au cardinal de Bourbon; elle s'y plaint des « prescheurs » qui soulèvent le peuple de Paris à propos de la guerre; un cordelier a osé blâmer dans la chaire de Notre-Dame l'alliance faite par le roi avec les princes allemands; un jacobin, à Saint-Paul, a critiqué l'impôt de guerre « de vingt livres pour clocher sur les fabriques et joyaux des églises. » Elle revendique les droits de l'état, « quant aux vingt livres pour clocher, chose que le droit permet au dit seigneur pour la conservation de ses païs et subjects, au nombre desquels sont les églises et les monastères d'iceux, ne pourroient être tels deniers employés en œuvres plus pitoyables que pour éviter aux entreprises de ses ennemis, » et pour l'alliance avec les princes allemands, elle prie le cardinal de faire entendre au clergé « que l'intention du dit seigneur à cet endroit est si bonne et bien fondée, que l'on pourra connaytre cy-après, par ce qui en pourra sucéder, que le tout ne tend qu'au bien, repos et union de

(1) Mme Fleming, dame de Marie Stuart.

l'église, utilité et augmentation de notre religion. » On voit ici, exprimée avec la plus grande netteté, une pensée qui traverse pour ainsi dire toute l'histoire de la monarchie française, qui fut suivie avec une rare ténacité par les princes de l'église, qui, poursuivie par Henri IV, par Richelieu, par Mazarin, par Louis XIV, ne parvint pourtant jamais à trouver son expression définitive et matérielle dans le tracé des frontières françaises. Henri II, un précurseur presque inconscient de la politique de ses successeurs, fut très heureux en somme dans ses entreprises ; il donna à la France les Trois-Évêchés, Toul, Verdun, Metz ; il reprit Calais aux Anglais. Catherine, bien qu'Italienne, ne pouvait pas rester indifférente à de tels événemens : elle comptait les fleurons de la couronne de ses enfans.

Elle était à Châlons, au mois de mai 1552, et informait le cardinal de Bourbon des mouvemens du roi en Alsace. Henri II avait été tourner ses armes du côté du Rhin ; Catherine faisait métier de « munitionnaire » et s'en vantait dans ses lettres à « son compère M. le connestable. » Elle n'a qu'une demi-confiance en Maurice de Saxe. « Le duc Maurice a escrit au roy depuis son arrivée en son camp et suis bien de votre advis qu'il ne faut plus croire en paroles, mais en effets qui ne scauroient estre, venant de ce personnage-là... Il faut que je vous dise, mon compère, que je ne veux plus penser à luy, mais seulement à la reine de Hongrie. » Maurice de Saxe avait été le protégé. Elle correspond beaucoup à cette époque avec le connétable et avec la duchesse de Guise ; elle est presque humble avec le connétable ; à la duchesse elle écrit en lui parlant de son mari : « Plust à Dieu que je fusse aussi byen avecques le mien ! » Elle se montra véritablement reine au lendemain du terrible désastre de Saint-Quentin. Le roi était à Compiègne quand la défaite du connétable de Montmorency jeta la terreur dans Paris. Seule, Catherine se rendit au parlement en grande pompe, et exposa le danger du royaume. Elle demanda un subside de 300,000 livres, qui fut immédiatement voté.

La guerre entre la France et Charles-Quint avait peu à peu dévié de son but primitif. Henri II avait commencé par prendre le titre de protecteur des libertés de l'Allemagne ; les princes allemands s'étaient engagés par traité avec lui à « résister aux pratiques de l'empereur employées à faire tomber leur chère patrie en une bestiale, insupportable et perpétuelle servitude, comme il a été fait en Espagne. » En 1559, le traité de Cateau-Cambrésis donna une fille de Henri II au successeur de Charles-Quint, une autre au duc de Savoie. La France garda seulement les Trois-Évêchés et Calais. Le mariage d'Élisabeth de France avec le roi d'Espagne remplit de joie le cœur de Catherine : trois reines conduisirent la jeune princesse au

duc d'Albe, chargé de l'épouser par procuration. La reine mère avait à ses côtés la reine d'Écosse et la reine de Navarre (22 juin 1559). C'est pendant les fêtes de ce double mariage que Henri II avait été blessé à mort; une de ses filles dut partir pour l'Espagne, l'autre pour la Savoie.

Catherine de Médicis accorda des larmes sincères à son époux, au père de ses nombreux enfans; elle fit peut-être un peu trop étalage de sa douleur; suivant le goût du temps, elle s'entoura de devises, d'emblèmes, trophées, miroirs cassés, carquois brisés, chaînes rompues; tous les meubles, les objets qui l'entouraient furent tenus de lui rappeler celui qui l'avait fait monter sur le premier trône du monde. Elle pardonna tout à sa mémoire, sa douleur théâtrale devint un thème pour les poètes du temps; elle parut tout le reste de sa vie en deuil dans la cour la plus brillante de l'Europe. « Depuis la reine fit dissiper les arbres, jardins, allées et cabinets, et de plus les édifices de plaisir des Tournelles, cette place lui estant en exécration. » (D'Aubigné.) Elle se peint dans ses lettres comme « la plus malheureuse et miserable non royne, ne pryncèse, mais creature que Dieu aye jamais créaye. » Autant elle avait été humble et soumise, comme épouse, autant comme mère elle se montra tyrannique. Elle continue à traiter en enfant Élisabeth, la femme de Philippe II; elle lui défend de jouer avec ses filles d'honneur. « Cela sied bien mal d'entretenir et faire cas, devant les gens, de vos filles. » Elle recevait des rapports continuels de Mlle Claude de Vavigne, une des demoiselles qui avaient suivi Élisabeth, et de la gouvernante Louise de Bretagne. Brantôme dit que la reine d'Espagne « jamais n'a receu lettres de la royne sa mère, qu'elle ne tremblast et ne fust en allarme qu'elle se courrouçast contre elle et lui dît quelque parole fascheuse. »

Devenue maîtresse du royaume, Catherine se tourna d'abord vers les Guises; la favorite d'Henri II et le connétable tombèrent dans la disgrâce. Le roi fit dire à Mme de Valentinois « qu'en raison de sa mauvaise influence auprès du roi son père, elle mériteroit un grand châtiment; mais que dans sa clémence royale, il ne vouloit pas l'inquiéter davantage, que néanmoins elle devroit lui restituer tous les joyaux que lui avait donnés le roi son père. » Le connétable fut reçu de la reine, et demanda à se retirer à Chantilly. Catherine l'accueillit avec de bonnes paroles, lui promit de ne point retirer sa protection à sa famille, mais ne le découragea point dans son dessein, se disant elle-même portée à vivre dans une grande retraite.

II.

Quand mourut Henri II, Catherine n'avait jamais eu à se prononcer sur les graves questions qui commençaient à agiter la France (1560). Elle promit d'abord au prince de Condé, à sa belle-mère Mme de Roye, à l'amiral, de faire cesser les persécutions contre les protestans. Villemadon, un gentilhomme de la reine de Navarre, lui rappelait à ce moment qu'elle avait goûté autrefois les psaumes de Marot, traduits en rimes françaises ; il lui recommandait de se fier aux princes du sang plutôt qu'aux Guises. Elle se plaignait à Mme de Montpensier, qu'elle savait être du parti des religionnaires, des exigences des Guises, de la froideur du connétable. Les protestans, trompés par ce langage, espéraient beaucoup d'elle.

Le roi de Navarre arrivait, répandant les encouragemens sur son chemin parmi les églises ; il assista au sacre du roi à Reims, le 18 septembre : les procédures contre Du Bourg n'en continuaient pas moins et l'église de Paris adressa à la reine mère une lettre des plus vives. Catherine fut offensée du ton âpre et dur de cette remontrance ; toutefois étant toujours sollicitée par Condé, par la dame de Roye et par l'amiral, « elle dit qu'elle n'entendait rien en cette doctrine ; et que ce qui l'avoit paravant esmeue à leur désirer bien estoit plustost une pitié et compassion naturelle qui accompagne volontiers les femmes, que pour estre autrement instruite et informée si leur doctrine estoit vraye ou fausse. Car quand elle considéroit ces propres gens estre ainsi cruellement meurtris, bruslés et tourmentés, non pour larrecin, volerie ou brigandage, mais simplement pour maintenir leurs opinions, et pour icelles aller à la mort comme aux nopces, elle estoit esmeue à croire qu'il y avoit quelque chose qui outrepassoit la raison naturelle. »

On ne négligea rien pour noircir les religionnaires aux yeux de la reine et pour les faire considérer comme des ennemis ; le peuple les accusait de toutes sortes d'horreurs. Catherine ne partagea pas ces créances populaires ; mais elle ne tarda pas à s'effrayer de l'audace des religionnaires : tout en s'alarmant des divisions du royaume, elle se promit d'en user pour affermir son autorité. On ne saurait espérer trouver même dans sa volumineuse correspondance tout le secret de ses desseins ; car sitôt qu'elle eut dans ses mains les fils embrouillés du pouvoir, elle se plut à les emmêler davantage ; elle ne se livra jamais entièrement à personne, elle vécut comme une déesse dans un nuage, sereine dans le bruit d'une cour traversée de mille projets, agitée de passions, de haine et d'ambitions sans merci. Ayant été si longtemps esclave, elle eut toujours peur d'un

maître et, sitôt que quelque chose s'éleva, elle se plut à l'abaisser. Aussi ne faut-il point chercher dans sa conduite la suite et l'unité qui soutiennent quelque grand dessein, mais seulement une sorte de constance d'égoïsme et de jalousie qui lui servait de perpétuel ressort et lui inspirait tantôt des résolutions généreuses et tantôt des résolutions féroces.

Tout d'abord, Catherine laissa les Guises exercer le pouvoir; après la conjuration d'Amboise, qui donna au duc de Guise une sorte de dictature catholique, c'est elle qui fut obligée d'attirer à la cour le jeune prince de Condé (1). On sait que, lorsque celui-ci se rendit à Orléans avec son frère le roi de Navarre, son arrestation était décidée. Les deux princes ne furent admis que par une porte basse dans le logis du roi : « Après quelques froides embrassades, le Roy ayant arrière soi ceux de Guise, qui n'avoient pas faist un pas, les mena en la chambre de la Royne, sa mère, qui les receut en plorant. » Si ces larmes étaient sincères, la reine mère ne fut pour rien dans les mesures de rigueur qui furent prises contre Condé. Elle supportait déjà avec impatience le joug des Guises, elle écrivait lettre sur lettre pour faire venir le connétable de Montmorency à Orléans; sur le procès même du prince de Condé, la correspondance est absolument muette; mais il est bien permis de croire que la reine mère ne ratifia point dans son cœur la condamnation à mort d'un prince du sang. La mort de son fils François II fut une délivrance pour elle comme pour Condé : ses lettres à sa fille la duchesse de Savoie la montrent peu confiante dans le faible roi de Navarre; elle prend le pouvoir elle-même, oblige Condé et Guise à se réconcilier en sa présence. On vit bien à la façon dont elle traita Marie Stuart combien elle se méfiait des princes lorrains. Elle fit tout au monde pour empêcher le mariage de cette belle princesse avec don Carlos, le fils de Philippe II. La détestait-elle comme femme? Redoutait-elle de voir l'Écosse donnée à l'Espagne? Voulait-elle, mère avide, assurer la main de don Carlos à sa seconde fille, Marguerite, qui n'avait encore que huit ans? Le fait est qu'elle fit peur à sa fille Élisabeth de la charmante reine d'Écosse et lui montra en elle une rivale redoutable, au cas où Philippe II viendrait à mourir : « Vous seriez en danger d'estre la plus malheureuse du monde si vostre mary venoit à mourir, luy estant roy, s'il n'avoit épousé quelque femme qui leust un vous-mesme comme vostre sœur. » Si Marguerite est trouvée trop jeune, elle conseille Juana, la tante de don Carlos; puis, celle-ci écartée à cause des répugnances de don Carlos,

(1) Lettre de Catherine au roi de Navarre, 3 avril 1560. — Deuxième lettre du 17 octobre 1560, où elle se plaint que le roi de Navarre retarde son voyage.

une petite-fille de l'empereur. Tout lui était bon plutôt que la nièce des Guises : elle se dépêcha de l'envoyer en Écosse.

L'avènement du roi Charles IX, âgé seulement de dix ans, marque ce qu'on pourrait nommer la phase huguenote du gouvernement de la reine mère. Les Guises l'avaient forcée d'intervenir auprès du parlement de Paris en faveur des jésuites ; maintenant, elle flattait les protestans, elle parlait de concile national, elle donnait de vagues espérances à Calvin, elle recevait Théodore de Bèze au Louvre, dans la chambre de Jeanne d'Albret ; elle comblait celle-ci des marques de sa faveur et lui promettait son appui contre l'Espagne. Elle se condamnait à l'ennui des conférences théologiques ; catholique à l'italienne et superstitieuse jusqu'à croire à l'astrologie, elle n'aimait point au fond la doctrine protestante ; elle cherchait seulement à endormir les huguenots par une bienveillance parfois presque affectueuse ; elle voulait surtout gagner du temps. « Dieu, écrivit-elle à sa fille, la reine d'Espagne, m'a haulté vostre frère que j'ay aymé comme vous savés, et m'a layssée avecque trois enfans petits et en heun reaume tout dyvysé, n'y ayant heun seul à qui je me puyse de tout fyer qui n'aye quelque pasion particoulyère. » Cette fille Élisabeth, qu'elle essayait toujours de gouverner de loin, lui échappait de plus en plus : Chantonnay, l'ambassadeur de Philippe, dénonçait l'indulgence de Catherine pour les calvinistes. Catherine n'aimait pas à être admonestée par les agens de Philippe ; voici une lettre, dictée par le roi d'Espagne à sa femme : « Le Roy, Monseigneur, vous supplie châtier les méchans très-instamment, et si vous avez peur, pour estre en trop grande quantité, que vous nous employiez ; car nous vous baillerons tout nostre bien, nos gens et ce que nous avons pour soustenir la religion. Ou que si vous les punissez, vous ne trouviez point mauvais que ceux qui demanderont secours au dict Roy, mon seigneur, pour garder la foy, il leur donne ; car il lui touche autant qu'à personne, car estant France luthérienne, Flandres et Espagne n'en seront pas loin... A ceste heure, vous estes tout au gouvernement, je ne peux plus trouver d'excuses. C'est une chose qui convient au service de Dieu, du Roy mon frère, de la chrétienté. Si vous temporisez, il y aura toujours plus de meschans. Du temps du feu Roy, mon seigneur et père, que l'on les chastioit, il n'y en avoit point, et du temps du feu Roy mon frère, qu'on commençoit à les chastier, il ne s'en parloit plus (1). » Singulière lettre d'une fille à sa mère, d'une reine d'Espagne à une reine de France ! Ainsi, Philippe annonçait hautement le dessein d'intervenir dans les discordes civiles de notre pays, de donner son appui à un parti contre

(1) Bibl. nat. — Lettre citée par M. Forneron, dans son *Histoire de Philippe II*.

un autre parti. Catherine s'irrita d'abord, puis se voyant entourée déjà de pièges, elle s'adoucit; elle n'échangeait avec Philippe que des lettres de pure courtoisie, mais elle écrivit à sa fille qu'elle n'eût point à s'inquiéter, que tout ce trouble de France dont on lui parlait ne venait « que pour la haine que tout ce royaume porte au cardinal de Lorraine et duc de Guise; ils ne cherchent que leur grandeur et leur profit. » Ainsi, elle écarte les questions religieuses, elle ne répond pas, elle feint de ne pas comprendre ce que veut son gendre.

Catherine se flatta un moment de réconcilier les catholiques et les protestans sur le terrain théologique. Le dogme toutefois lui importait peu; elle disait: « Qu'il était impossible de réduire, ni par les armes, ni par les lois, ceux qui sont séparés de l'église romaine, tant le nombre en est grand, tant il est puissant par les nobles et les magistrats qui ont embrassé ce parti. » A Poissy, elle trouva bon « que nos dictz prélats et évesques entrassent en quelque colloque gratieux avecq les ditz ministres sur les articles de leur dicte confession de foy. » Elle proteste avec énergie contre l'ingérence de Philippe dans les affaires du royaume. L'ambassadeur d'Espagne lui avait osé dire que Philippe « ne pouvoit, estant requis par aucuns de l'ancienne religion, de les assister à la manutention d'icelle, s'ils estoient contraincts, de s'eslever et prendre les armes pour cet effect, de les secourir et employer ses forces et sa puissance en leur ayde. » Catherine trouve cette proposition fort « estrange » et prie son ambassadeur de faire connaître à Philippe II qu'elle ne trouve pas bon que « ses ministres nous viennent brouiller nos subjectz. » Le colloque de Poissy tourna en vaines controverses, et la reine écrivit avec quelque tristesse à l'évêque de Rennes pour se plaindre que, du côté des ministres de l'église catholique, on n'avait rien obtenu « quant à ce qui touche leur grandeur et la pluralité de leurs bénéfices. » « Je ne nieray pas que je ne voie bien que en tout ce qu'ilz proposent il n'y a riens qui puisse pourvoir aux troubles que suscite en ce royaume la discencion et diversité de religion, qui est bien à mon grand regret; et quand tout est dict contre l'esperance que aucuns d'eux m'en avoient donnée et ce que j'esperois de fruit d'une si notable et grande compaignie. » Sa correspondance la montre à ce moment de plus en plus effrayée d'une guerre avec l'Espagne et résolue à empêcher que ses sujets catholiques obtiennent des secours de Philippe II. Elle écrit elle-même au roi d'Espagne, et sur le ton le plus ferme, elle lui affirme qu'elle fera toujours grande différence entre ceux qui tiennent « notre bonne religion » et les autres qui s'en départent; l'âge de son fils, les troubles du royaume, l'ont empêchée de faire connaître à tout le monde ce qu'elle a dans le

cœur et l'ont contrainte de faire beaucoup de choses qu'en une autre saison elle n'eût point faites. Elle a soin de dire aussi : « La religion ayst heune couverteure dont souvent l'on se sert pour cacher heune mauvaise volonté. » Elle prie donc Philippe, s'il veut être prince « sage, prudent et avisé » de ne point écouter les plaintes des catholiques français. Elle lui demande une entrevue, qu'elle voudrait dans le comté de Perpignan, ne voyant pas meilleur remède pour rompre les mauvais desseins (lettres de janvier 1566). Peu de jours après fut rendu l'édit de janvier, qui donna aux réformés, sous certaines conditions, le libre exercice de leur culte et qui était analogue sur beaucoup de points au fameux édit de Nantes.

En expliquant l'édit à M. de Rennes, elle lui dit qu'elle avait fait, avec l'approbation du légat, une conférence d'évêques et docteurs en théologie, pour aviser aux causes qui tenaient les réformés séparés de l'église catholique ; mais dans cette conférence on avait commencé à consumer quinze jours sur la simple question de l'usage des images. Elle a donc résolu de renvoyer toutes les questions théologiques à la décision des conciles, d'aller au plus pressé et de s'accommoder avec les huguenots, puisque la « malice du temps et nécessité de l'affaire l'y contraint. »

L'édit de tolérance précipita le cours des événemens : les catholiques alarmés se préparèrent à la guerre, et le massacre de Vassy donna le signal de la guerre civile. Qu'allait faire Catherine ? Il n'est pas douteux qu'elle songea à se mettre avec Condé contre les Guises. Les Châtillon lui faisaient peur, l'incorruptible amiral ne lui inspirait que de la terreur et de la haine ; mais Condé était un prince du sang, elle connaissait ses faiblesses, elle pourrait toujours s'entendre avec lui. Elle écrivit quatre lettres coup sur coup à Condé, après le massacre de Vassy ; plus tard elle prétendit qu'on les avait altérées, qu'elle n'avait rien voulu que faire sortir Condé de Paris pour tout pacifier. Montluc écrit dans ses *Commentaires :* « Je scay bien qu'elle a été accusée d'estre cause des premiers remuemens qui advinrent aux premiers troubles et monsieur le prince lui fist ce tort d'envoyer ces lettres en Allemaigne et les montrer et faire imprimer partout. » De ces lettres on n'a plus que des copies, avec des notes explicatives que la reine y fit ajouter. Les protestans ont toujours prétendu que la reine avait fait commandement à Condé de prendre les armes pour sa défense. Condé avait envoyé les originaux à sa belle-mère, Mme de Roye, qui partait pour Strasbourg avec ses enfans, et de Bèze raconte que Spifame (M. de Passy, ministre de la parole de Dieu) exhiba ces lettres devant la chambre impériale, et requit que le sceau de la chancellerie de l'empire y fût apposé.

Si la reine eut envie un moment de se joindre à la fortune de Condé, elle ne tarda pas à être contrainte de suivre la fortune contraire. En vain défendit-elle aux Guises d'entrer à Paris et les invita-t-elle à rejoindre la cour à Fontainebleau. Guise entra à Paris aux acclamations du peuple, et avant que Condé, avec les Châtillon, pût arriver à Fontainebleau, avait ramené le jeune roi à Paris, en signifiant à Catherine qu'elle pouvait aller où elle voudrait et jusqu'en Italie. Catherine avait suivi son fils, moins en reine qu'en prisonnière. Dans ses lettres, elle proteste pourtant contre le dire de ceux qui représentent son fils comme prisonnier des Guises; elle fait appel à tous ceux qu'elle espère encore émouvoir, pour empêcher la totale ruine du royaume. « Vous pouvez penser, écrit-elle au cardinal de Chastillon, si c'est avec juste cause que je me deulx (désole) et que je suis faschée de voir que le nom yra par toute la chrestienté que moy, qui ay receu tant de honneur de cet royaume, en soit cause de la ruyne. » Elle se flatte de l'espoir que, livré à lui-même, Condé consentirait à désarmer; mais « tout le monde dit que monsieur l'amiral ayet son seul conseil. » Elle écrit au frère de l'amiral, au cardinal de Chastillon qui « a toujours faict profession de bon patriote. » Elle fait peur aux uns de l'Anglais, aux autres de l'Espagnol. Elle redoute, et non sans raison, que Philippe II ne veuille se faire le vrai tuteur de son fils « qui seroit le comble de malheur et la ruyne totale et éversion de cet estat. »

Par deux fois elle fait des voyages entre les deux armées et a des entrevues en pleine campagne, dans la Beauce, avec Condé, avec l'amiral et ses frères. Elle expose que l'édit de janvier, de l'avis de son conseil, ne saurait être observé, et leur demande de vivre paisibles dans leurs maisons. Les chefs protestans réclament l'exécution de l'édit et le licenciement de l'armée de Guise et du connétable. Des deux parts, on brûlait de s'escrimer, d'en venir aux mains. Catherine seule traitait de folie l'ardeur qui animait tout le monde et qui avait « tumultué les peuples. » Elle ne s'épargnait pas : elle allait à cheval, ou en litière, par de lourdes journées d'été, à travers les grandes plaines couvertes des moissons que la guerre devait bientôt détruire, accompagnée de ce roi de Navarre, qui avait déserté la cause de son frère, que Philippe II amusait de loin par des menteuses promesses et qu'elle avait décoré du nom de lieutenant-général du royaume. Son éloquence persuasive, qui avait un moment ébranlé Condé, avait été perdue avec les Châtillon; elle s'en retourna tristement au bois de Vincennes, cherchant les moyens d'empêcher les princes « de la Germanie » et la reine d'Angleterre d'envoyer des secours aux protestans, redoutant ses amis comme ses ennemis, et surtout son terrible gendre, dont la

funeste amitié était si menaçante au « pauvre petit roy pupille. » Si le roi d'Espagne veut la secourir, elle aime bien mieux son argent que ses lansquenets, car avec l'argent « nous en ferions une levée de Suisses qui sont bien catholiques et les aymerions beaucoup mieux que les lansquenets. »

Pendant cette première guerre, la reine est dans « un abisme d'affaires; » elle écrit sans cesse, en tout pays, elle suit l'armée royale au siège de Bourges, elle vit dans les camps. Rendons-lui justice, elle est humaine, elle défend à Montluc de saccager les maisons des gentilshommes, elle ne veut désespérer aucuns de ses sujets, elle sauve Bourges du pillage ; elle assiste au siège de Rouen mais ne peut empêcher la ville d'être mise à sac. Elle ne rêve que la paix : elle ne pouvait oublier qu'elle avait été comme contrainte de suivre la fortune des Guises, qu'elle avait écouté un moment Condé, quand celui-ci voulait la mener à Orléans, que c'est lui qu'elle avait prié d'abord de « conserver la mère, et les enfans et le royaume; » qu'à Fontainebleau, elle l'avait attendu trois jours, luttant contre Guise, implorant, priant; qu'elle avait été conduite comme une prisonnière à Paris. Ce qui étonne quand on lit la correspondance, c'est qu'après le traitement qu'elle avait subi, elle ne se fût point enfermée dans le silence ; mais elle se retournait vite, elle ne voulait point lâcher le fil des affaires du royaume. Le duc de Guise, à ce moment, n'était pas seulement le maître de Paris, il était presque roi.

Avant la bataille de Dreux, les chefs catholiques demandèrent par courtoisie à la reine mère l'ordre de livrer le combat; elle, se tournant vers la nourrice de Charles IX, en recevant leur message : « Nourrice, que vous en semble? le temps est venu que l'on demande aux femmes conseil de livrer bataille. » La reine, sur les rapports de quelques fuyards, crut d'abord la bataille perdue. On a beaucoup répété qu'aux premières nouvelles, la sceptique Florentine avait simplement dit : « Eh bien ! nous prierons Dieu en français. » Nous doutons fort que ce mot ait jamais été prononcé; ce qui est certain, c'est que Catherine montra le plus grand désir de traiter avec Condé. Ses lettres la montrent pénétrée de la pensée « qu'il y avoit plus de particulière passion et ambition en l'esprit de ceux qui possédoient son cousin de Condé que de zèle de religion (1). » Paris était si ardent contre ceux d'Orléans, que la reine se rendit à Chartres pour essayer d'entamer des négociations de paix ; elle y emmena Condé captif, puis le mena à Blois, à Amboise, et le tint à Onzain, pendant que la guerre continuait entre Guise et Coligny.

(1) Lettre à l'évêque de Rennes, 23 décembre 1562.

Il n'est pas étonnant si elle désirait la paix; sous prétexte de la complimenter sur la victoire de Dreux, Philippe II avait dépêché en France un envoyé extraordinaire pour s'opposer par tous les moyens à un accommodement avec les protestans; les ambassadeurs de la reine Élisabeth devenaient hardis jusqu'à l'insolence; enfin il était venu à Blois un représentant de l'empereur, qui avait réclamé, au nom des nobles de l'empire, la restitution de Metz, de Toul et de Verdun.

Catherine attendait impatiemment la nouvelle de la prise d'Orléans : « Quant demayn nous auryon Orléans, je say byen que pour chasser les aystranger y nous fault la pays que je désire, mès nous l'aurions bien à milleur condision tenant la ville. » Deux jours après, elle écrivait au cardinal de Guise : « Mon cousin, tout à ceste heure je viens d'être avertye, comme hier au soir environ six heures, retournant mon cousin le duc de Guise vostre frère des tranchées et ayant desjà repassé la petite rivière de Loyret pour se retirer en son logeis, à cent pas de là, luy estant seullement accompaigné du sieur de Rostaing, ung paillard estant derrière une haie, bien monté, luy donna un coup de pistolle au haut de l'espaulle du cousté droit, qui a passé tout à travers. » Veut-on connaître le plus profond du cœur de la reine? Il faut sans doute le chercher dans sa correspondance de famille. Voici ce qu'elle écrivait (25 février 1563) à Marguerite de France, duchesse de Savoie, pour lui annoncer la mort du duc de Guise devant Orléans : « S'est heun méchant qui l'y a donné un coup de pistolet par daryère, et il an net mort en sinc jours; et ayant parlé à se malheureus qui feut preins, y m'a dist, san qu'il est aysté menasé, que l'amiral luy a donné sant ayceu pour fayre cet méchant coup et qu'i n'y volet pas venir, mais que Bèze et heun autre prédicant et Despina (un autre ministre) l'ont prêché et l'y sont aseuré que, si le fayset, qu'il yret au paradis. » Catherine ajoute que l'amiral aurait dépêché soixante hommes pour tuer le duc de Guise, le duc de Montpensier, Sipierre, le gouverneur de Charles IX, Sansac, elle-même enfin. Elle croit ou elle feint de croire la vie de ses enfans menacée : « Velà, madame, come cet homme de byen, qui dist qu'i ne fest ryen que pour la relygion, y nous veult dépécher. » Néanmoins elle se déclare disposée à faire une paix, car « je voy byen que, durant sesy, y me teuret à la fin mes enfans et nous destiteuré de tous lé jean de byen, car, y fault dire la vérité, nous avons fayst heune grande perte en set homme, car s'etezt le plus grand capitayne qui souyt en se royaume. » Voilà le cri de la nature; on sent éclater ici la haine profonde de l'amiral, haine qui devait un jour être si cruellement satisfaite; on y voit aussi l'admiration sincère pour le duc de Guise, qui se montre d'autant plus pleine qu'on ne redoute plus sa puissance.

Guise mort, la guerre était de fait terminée : l'accord se fit promptement entre la reine mère et Condé ; l'édit d'Amboise (19 mars 1563) accorda le libre exercice de la nouvelle religion dans les châteaux et dans les villes où cette liberté existait avant la guerre ; une exception était faite pour la ville et la prévôté de Paris. La reine mère eut bien soin de s'en targuer auprès des Parisiens : elle écrit de sa main au camp devant Orléans, le 13 mars 1563 : « Monsieur Montmorency, je vous prie de le faire entendre à M. de Gounors et au premier président, et si vous pansé que, en le disant au provost dé marchant, que cela seit cause de leur fayre trover milleur la pays, car, si s'eust esté à ma volonté, je vous aseure et vous prie leur dire que pour seur y n'i an neut point heu en nul lyeu ; mès la nécésité du temps et lè grand forse qui leur vyenet m'on contraynte. » Elle veut faire sortir les étrangers de France, et les concessions qu'elle fait partent moins d'un sentiment de tolérance que du désir de faire rentrer son fils « en toutes ses villes. » Elle dit à don François de Alava, l'ambassadeur d'Espagne, « que tout cela se rebilleroit et qu'il falloit reculer pour mieux sauter (1). » Elle était avertie que l'empereur des Romains, profitant des troubles du royaume, songeait à recouvrer Metz, Toul et Verdun ; elle connaissait les desseins des Anglais sur la basse Normandie ; il fallait courir au plus pressé ; on négocia tout de suite avec Élisabeth au sujet du Havre : Catherine mena les négociations de manière à les faire échouer. Elle fit reprendre Le Havre de force par les catholiques et les protestans réunis, espérant, comme ils l'espéraient eux-mêmes alors, que les divisions récentes allaient être oubliées. Élisabeth n'en dut pas moins abandonner tous ses droits sur Calais, qu'elle avait offert un moment d'échanger contre la place du Havre.

Pendant cette première guerre civile, il faut l'avouer, Catherine eut des vues assez justes, des instincts assez royaux. La fortune la servit ou trop bien ou trop mal ; trop mal, en ne lui donnant pas une victoire complète ; trop bien, en remettant toutes choses dans une fluctuation et une incertitude où se plaisait son génie. La bataille de Dreux ne décida rien ; elle fut sanglante sans être féconde ; elle n'anéantit aucun des partis en présence et ne fut ainsi que le premier acte d'une longue et sombre tragédie qui dura pendant toute la fin du siècle.

III.

La correspondance aujourd'hui publiée par M. de La Ferrière s'arrête après la première guerre civile. Combien ne sera-t-elle pas

(1) Lettres de Catherine de Médicis, p. 534.

intéressante quand elle nous promènera dans le dédale des huit guerres civiles qui suivirent jusqu'à la mort de Catherine de Médicis? La guerre, en effet, devint bien vite l'état normal de la France; les paix ne furent plus que de courtes trêves, les épées n'entrèrent que pour un instant au fourreau. Des deux parts, on s'habitua bien vite aux secours de l'étranger; la vengeance et la haine entrèrent dans tous les cœurs et y étouffèrent tout autre sentiment. Catherine, si dégagée au début de toute passion violente, si maîtresse d'elle-même, si froide et par momens plus humaine que tout ce qui l'entourait, se laissa entraîner par degrés aux desseins et aux résolutions les plus criminelles. Une haine terrible avait lentement grandi dans son cœur, la haine de Coligny; c'est lui qui était la cause de tous les malheurs de la France, lui qui avait entraîné le prince de Condé dans la rébellion et qui l'y avait rejeté quand il en voulait sortir, lui qui remplissait les églises de son orgueil et de son audace aristocratique, lui qui bravait le trône, lui qui ne craignait jamais d'appeler à son aide les princes protestans; il était l'âme, la tête du parti protestant; on ne pouvait rien contre sa dureté, sa vertu, son orgueil sans limites : il était l'ennemi de l'état.

De bonne heure, on voit naître dans Catherine cette haine instinctive d'abord, puis raisonnée; elle a peur en même temps de l'amiral, elle n'en parle qu'avec des sous-entendus, à mots couverts : de temps en temps il se fait une échappée sur ses desseins. Quand Philippe II se plaint des complaisances de la reine pour d'Andelot, pour Coligny, celle-ci lui écrit : « L'amiral de Coligny n'est pas près de nous; s'il vient, il sera ici comme s'il était mort, car, avec l'aide de Dieu, je ne me laisserai gouverner par personne. »

Nous croyons que la haine de Coligny fut le germe d'où sortit plus tard ce tragique événement, le massacre de la Saint-Barthélemy. On a prétendu quelquefois que Catherine se résolut à ce massacre immédiatement après la première guerre civile et qu'elle poursuivit pendant des années ce farouche dessein. Rien n'est moins probable; elle avait à ce moment dicté les termes de la paix à tout le monde. Nous la voyons donner à la veuve du héros catholique de grandes marques de sa faveur; elle attire à soi les lieutenans du grand capitaine, elle forme avec dix enseignes de gens de pied une garde royale en trois régimens, sous Charry, colonel-général, qui lui est tout dévoué, et, plus tard, sous le vaillant Strozzi. Elle met tout en œuvre pour séduire Condé et pour l'arracher aux ministres; elle rétablit l'autorité royale dans les provinces, enfin elle n'a jamais été plus pleinement reine, et elle profite du repos du royaume pour demander une entrevue à Bayonne à Philippe II. Cette entrevue de Bayonne a beaucoup occupé les historiens. On a heureusement

aujourd'hui toutes les lettres adressées par le duc d'Albe à Philippe II depuis l'arrivée à Saint-Jean-de-Luz jusqu'à la séparation à Saint-Sébastien. Catherine aurait bien voulu pouvoir montrer son gendre lui-même aux catholiques du Midi pour faire croire que ce gendre était bien son allié; elle espérait ainsi couper les fils de la conspiration espagnole, dont elle se sentait partout saisie et enveloppée. Mais le taciturne Philippe, soit qu'il redoutât sa belle-mère, soit qu'il aimât mieux conduire les affaires du monde de son cabinet, se contenta d'envoyer sa femme Élisabeth à Bayonne. Celle-ci sortait de maladie, elle avait échappé par miracle aux soins des médecins espagnols; elle était encore tout exsangue; le voyage fut une joie pour cette pauvre fille de France, étouffée dans l'étiquette. Élisabeth était une pauvre ambassadrice tremblant devant son époux, tremblant devant sa mère; le véritable ambassadeur fut le duc d'Albe.

Albe a raconté comment Montluc, Montpensier, se sont livrés à lui, comment il se mit tout le temps entre Catherine et sa fille; il se plaint que la reine de France voulût accorder à ses sujets la liberté de conscience et se rebiffât contre les décrets du concile de Trente pendant que les protestans croyaient que Catherine les livrait à l'Espagnol. M. Forneron juge assez bien, ce semble, le rôle que se donnait la reine mère : « Depuis la mort du duc de Guise, la pensée de Catherine avait pu se développer à l'aise pendant cinq années; la régente posait bien les fortes bases de la politique de Henri IV et de Richelieu; soumettre tous ses sujets, huguenots ou princes; ne plus tolérer ni des menaces ni des moyens de prononcer des menaces, devenir maître chez soi, ensuite empêcher l'agrandissement de ses voisins, contrecarrer sans relâche les desseins de l'Espagne et de la maison d'Autriche. » Mais elle ne sut qu'ébaucher cette politique. Quand il juge les événemens du XVI[e] siècle, l'historien doit être doublé d'un moraliste; dans une âme comme celle de Catherine, les instincts avaient plus de place que la réflexion. Catherine était dominée par ses instincts de mère : étrangère, de petite maison, hissée au premier trône du monde, abreuvée dans sa jeunesse d'outrages, elle voulait être reine, elle voulait des couronnes pour tous ses enfans, il lui plaisait d'inquiéter la fière reine d'Angleterre, Philippe II, le pape lui-même. Française, elle ne l'était pas; patriote, elle n'avait pas de patrie; elle voulait dominer par la ruse, sinon par la force, dans la personne de ses fils, partout, toujours; elle portait les dernières tiges de la race des Valois; c'est elle qui leur donnait encore la sève; parmi les enchantemens des arts, les fêtes ingénieuses où elle avait apporté les grâces d'Italie, dans les camps, dans les palais, elle suivait une seule pensée : défendre les

siens. Les Français lui semblaient des barbares; elle habillait ses enfans comme les jeunes princes d'Italie; avec eux, elle pouvait se croire à Florence, à Ferrare; elle en fit des artistes, amoureux de perles, de belles étoffes, des mignons; elle les efféмina pour mieux les garder; elle leur apprit l'astuce, la méfiance éternelle, le mépris des grands et des peuples; elle ne put leur apprendre l'empire sur soi, la suprême indifférence, l'art de sonder les cœurs, la subtile délicatesse du Midi.

Il restait à Charles IX quelque chose de la rudesse d'Henri II; sa mère le vit avec terreur pencher vers l'austère Coligny, écouter ses discours guerriers; le soldat se réveillait par instans dans le jeune roi maladif. Il est hors de doute que Catherine craignait très sérieusement que son fils ne lui échappât, et l'homme à qui il était sur le point de se donner était son ennemi le plus redoutable. Elle dut chercher les moyens de faire tomber cet ennemi dans un piège. On sait comment elle prépara le mariage de sa fille Marguerite avec le roi de Navarre, comment elle triompha des scrupules de Jeanne d'Albret, comment Charles IX s'engagea avec le prince d'Orange et songea à engager la lutte avec l'Espagne.

L'ambassadeur d'Espagne n'avait que peu de lumières sur les desseins de la cour; ils lui étaient masqués par la duplicité de la reine, par les caresses qu'elle faisait aux ennemis de son maître, enfin par ses propres préjugés. Personne n'a pourtant mieux peint la cour de France que don François de Alava; il montre Charles IX mélancolique, sombre, suivant le cerf à pied, sans bottes, sans chapeau, cinq ou six heures, restant deux ou trois nuits sans rentrer, sans cesse jurant. L'Espagnol trouve toute la cour hérétique : « La reine mère, je parle d'elle avec le respect qui lui est dû, est une princesse pleine de libéralité, qui se plaît aux banquets et aux fêtes. Elle a voulu faire un huguenot de son fils, le duc d'Anjou; il s'en est fallu de bien peu que la chose fût proclamée publiquement, et l'enfant criait partout : « Je suis le petit huguenot et bientôt je serai le grand. » Il peint la reine mère conduite par Morvilliers et par l'évêque de Limoges, le premier réservé, le second cynique et livré à tous les démons. « La reine mère ne cache pas sa haine pour le roi d'Espagne; elle est la créature la plus soupçonneuse que Dieu ait mise au monde; c'est merveille si elle tient ce qu'elle a promis... Lorsqu'on parle des intérêts de la religion, elle s'efforce de se remplir les yeux de larmes et s'écrie qu'elle serait la plus ingrate femme qui naquit jamais si elle n'avait un souci particulier du service de Dieu, et puis elle s'en tire avec des éclats de rire et des attitudes confiantes, et des mots : « Vous verrez comme les choses iront bien, peu à peu. » Rien ne lui donne plus de divertissement que d'entendre parler

avec indifférence des choses de notre sainte foi catholique. » Pour le fils favori, le Benjamin, le duc d'Anjou, Alava le peint doucereux, féminin, entouré de femmes qui lui caressent la main, les oreilles (1). Il ne voit partout que des hérétiques, les maréchaux sont tous des « athées, » le cardinal de Lorraine est « l'ambition même, la convoitise incarnée; » tout ce qui est Français lui semble affreux.

Après la paix de Saint-Germain, conclue en août 1570, paix sans sincérité et qui ne fut peut-être qu'une embûche, Coligny s'était retiré à La Rochelle. Le roi lui demanda de venir auprès de lui et, le 12 septembre 1571, Coligny parut à Blois. D'Aubigné raconte que Charles IX l'y reçut fort bien : « Le roi à l'arrivée l'appela son père et, après trois embrassades, la dernière une joue collée à l'autre, il dit de bonne grâce en serrant la main du vieillard : « Nous vous tenons maintenant, vous ne nous eschapperez pas quand vous voudrez. » La reine mère et Monsieur r'envièrent ces caresses de tout l'art en paroles et en contenances qu'ils avaient peu étudier. » L'ambassadeur de Venise, Alvise Contarini, confirme ce récit : « Le roi se tenait dans la chambre de la reine sa mère, qui étoit au lit, un peu malade. Il y avoit aussi la jeune reine, Madame, sœur du roi, le cardinal de Bourbon et le duc de Montpensier. Avec l'amiral, il n'entra dans la chambre que le maréchal de Cossé, et l'amiral fit au roi deux révérences des plus humbles. On vit alors sur le visage du roi, comme sur le sien, un changement remarquable : ils avoient pâli tous deux. » L'ambassadeur observa que la reine reçut l'amiral de bonne grâce, « quoique sans lui donner le baiser d'usage. » La jeune reine, « devenue toute rouge, » ne voulut pas se laisser baiser la main ni même toucher, elle se recula quand l'amiral mit genou en terre devant elle.

Il est clair que quelques-uns des acteurs de cette scène avaient le pressentiment du drame qui se préparait. Ce drame lui-même, l'entrée à Paris, les mariages, l'attentat contre l'amiral, l'exécution en masse des protestans, tout cela a été raconté mille fois. On a tout récemment écrit encore un livre curieux sur la question de la préméditation de la Saint-Barthélemy. Nous chercherons seulement, parmi tous les témoignages, ce qui concerne Catherine de Médicis.

Faut-il demander aux ambassadeurs vénitiens, témoins généralement si impartiaux, le secret de la Saint-Barthélemy? M. Armand Baschet a fait connaître les témoignages de Sigismondo Cavalli, l'ambassadeur résident, et de Giovanni Micheli, alors ambassadeur extraordinaire. Micheli montre Coligny préparant le jeune roi à la

(1) Arch. nat. Document cité par M. Forneron, *Histoire de Philippe II*.

guerre contre l'Espagne, pendant que la reine mère était allée rencontrer la duchesse de Lorraine; il voit la reine à son retour, elle lui déclare que de cette guerre elle ne veut point elle-même; outrée de l'influence qu'en si peu de temps le grave Coligny avait prise sur son fils, elle reprend sans peine son empire; la question de la guerre était agitée en conseil, le roi, la reine mère et le duc d'Anjou présens, Coligny exposa en vain ses desseins. Il annonça que, quant à lui, il avait promis son appui au prince d'Orange et qu'il le lui donnerait; puis, « se tournant vers la reine mère : Madame, dit-il, le roi renonce à entrer dans une guerre... Dieu veuille qu'il ne lui en survienne une autre, à laquelle sans doute il ne lui sera pas facile de renoncer! » La reine put voir dans ces mots imprudens une menace de guerre civile; elle tenait son ennemi dans Paris, où tout se préparait pour les noces du roi de Navarre. Guise était là, brûlant de haine pour l'ennemi de son père. On sait ce qui suivit et comment la tentative d'assassinat commise sur l'amiral fut le premier acte de la plus sauvage tragédie du XVI[e] siècle. Micheli fait porter toutes les responsabilités par la reine. « On a, écrit-il, imputé le coup d'arquebuse aux ordres de M. de Guise; il n'y a été pour rien. L'*archibusata* a été concertée par M. d'Anjou et la reine. » Et ailleurs il écrit : « Que Votre Sérénité sache que toute cette action, du commencement à la fin, a été l'œuvre de la reine, œuvre combinée, tramée et dirigée par elle, avec la seule participation de monseigneur d'Anjou son fils. Il y a déjà longtemps que la reine avait conçu ce projet... » La reine mère, on le sait, alla repaître ses yeux de la vue du corps de l'amiral pendant au gibet de Montfaucon, et elle y mena son fils, sa fille Marguerite et son gendre.

Après le funeste événement, la reine écrivant à M. du Ferrier, ambassadeur à Venise, le 1[er] octobre 1572, tenait le langage suivant : « J'ai veu ce que m'avez escript de l'opinyon que aucuns ont que ce qui a esté exécuté en la personne de ladmiral et de ses adherans a esté a linstigation de moy et de mon filz le duc d'Anjou, avec toutz les discours quils vous ont faict la-dessus du tort que par ce moien a esté faict à mondit filz a l'endroict des princes protestans qui avoyent tant deziré de le faire et eslire empereur et de ce que j'avois mieulx aymé risquer ce royaulme en me vengeant de ladmiral que de laugmenter et me ressentir du mal de celluy qui a faict mourir ma fille (Philippe II). » Elle ajoute qu'elle n'a rien conseillé ni permis que ce que « l'honneur de Dieu, le devoir et l'amitié qu'elle porte à ses enfans » lui ont commandé. Elle montre l'amiral troublant l'état depuis la mort de Henri II, travaillant à ôter la couronne à ses fils, rebelle, tenant et gardant des villes contre l'autorité du roi, livrant des batailles et causant la mort d'un grand nombre de

ses sujets; elle l'assure que « l'admiral, estant sy fort et sy puissant en ce royaulme comme il estoit, ne povoyt estre aultrement puny de sa rebellion et desobeissance que par la voye que l'on a esté contrainct d'executer tant en sa personne que ceulx qui tenoyent son party, aiœnt esté bien marry que sur l'esmotion, plusieurs aultres personnes de leur religion ont esté tués par les catholicques qui se ressentoient d'infinys maulx, pilleryes, meurtres et aultres meschans actes que l'on avoyt exercés et commis contre eulx durant les troubles. »

Rien ne saurait être plus clair : Catherine avoue le crime d'état, elle a fait tuer l'amiral et ceux de son parti, comme Henri III devait peu après faire tuer le duc de Guise, comme Louis XIII laissa tuer Concini; elle revendique le droit de vie et de mort sur des sujets devenus un danger pour l'état; quant au massacre proprement dit, c'est l'effet d'une émotion populaire, un de ces crimes anonymes comme on en trouve dans l'histoire de tous les peuples. La reine mère a frappé la tête de la rébellion, d'autres ont fait la sanglante curée. Que Coligny fût condamné dans sa pensée depuis longtemps, on ne pourrait guère en douter; il était trop grand, trop incorruptible; dès qu'elle pensait user envers lui d'un droit royal, on ne saurait trop lui reprocher une dissimulation nécessaire. La fin était odieuse, les moyens ne pouvaient pas ne pas être odieux.

La reine dit à Cuniga : « La chose est-elle assez bien faite? Suis-je hérétique comme le disaient des Français? » — Cuniga, l'ambassadeur d'Espagne, ne crut pas à la préméditation; il était nouvellement arrivé en France et ses lettres sont pleines d'erreurs. Il faut pourtant noter son opinion. « Le massacre, écrivait-il, est un acte non pas prémédité, mais inopiné; ils ne voulaient la mort que de l'amiral, en faisant croire que le duc de Guise en était l'auteur; ils comptaient se disculper de ce meurtre près des principaux huguenots du royaume, de ceux d'Angleterre et des protestans d'Allemagne. » Catherine se fit gloire du massacre auprès de son gendre le roi d'Espagne : « Monsieur mon fils, je ne fais nul doute que ne ressentiez comme nous mesme le heur que Dieu nous ha fayte de donner le moyen au roy mon fils de se défaire de ses sujets rebelles à Dieu et à luy. »

Elle ne put s'empêcher de rire aux éclats, en se tournant vers les ambassadeurs, quand elle vit Henri de Navarre arriver aux vêpres dans la chapelle de l'ordre de Saint-Michel, s'incliner devant l'autel et saluer les dames. Le roi de France, non-seulement, donna ordre de continuer l'extermination des hérétiques dans les provinces, il songea même aux protestans prisonniers du duc d'Albe; il donna ordre à Montdoucet, l'agent de la France, de les laisser exterminer

par le duc d'Albe, avec Genlis, leur général. Catherine, chose horrible, alla assister avec Charles IX et Henri de Navarre, aux flambeaux, deux mois après la Saint-Barthélemy, à la pendaison de Briquemaut, jugé comme complice du crime de lèse-majesté dont on chargeait la mémoire de Coligny, pour excuser son assassinat. Catherine avait en vain essayé, par toute sorte de promesses, de faire avouer à Briquemaut que Coligny conspirait contre le roi. Le vieux soldat ne se déshonora point par un mensonge ; la reine lui avait promis de rendre la noblesse à ses enfans, il aima mieux leur laisser l'honneur. Catherine voulait continuer la politique de Coligny sans Coligny, s'appuyer des réformés étrangers contre l'Espagne. Mais qui pouvait avoir confiance en elle? Élisabeth d'Angleterre s'en défiait désormais comme Philippe II. Les Guises insensiblement devenaient les maîtres ; la mort de Charles IX donnait à la reine mère un pouvoir qui n'était absolu qu'en apparence. Quand Henri III revint de Pologne en France, il trouva sa mère à Lyon, entourée des Guises. Ce fils préféré revenait après deux ans d'absence, comme une sorte d'aventurier couronné, jouet de deux favoris qui l'avaient suivi en Pologne et par eux séparé de tout le monde, de sa mère, de sa sœur Marguerite, de son beau-frère Henri de Navarre, occupé de folies, de fantaisies indignes d'un roi. Dépossédée du pouvoir par les mignons, la reine mère ne pouvait plus qu'assister, impuissante, aux folies de son fils. Le voyant sans enfans, elle songeait à donner la couronne au marquis de Pont, le fils de sa fille. François de Valois, qui avait tenté de pousser sa fortune dans les Flandres, avait été atteint d'une maladie mystérieuse et était mort à peine âgé de trente ans (juin 1583). Henri III était le dernier rameau de la tige des Valois, et le duc de Guise devenait petit à petit, sous ses yeux, le roi de France.

La paix de Nemours lui avait livré le royaume. En vain Henri de Navarre protesta contre un accord qui livrait à la Ligue Metz, Dijon, Nantes, Saint-Malo, les villes de la Somme et des Alpes. Il faut passer rapidement sur ces tristes temps, et arriver au drame qui fut le châtiment final de Catherine de Médicis. Elle avait habitué ses fils à l'idée du crime ; elle avait prémédité la mort de Coligny : Henri III allait bientôt lui apprendre qu'il avait bien profité de ses leçons. Arrivons au moment où le Balafré, devenu, en face du vainqueur de Coutras, le chef incontesté de la Ligue, quitte Nancy et arrive à Paris. Il y entre presque seul, mais un peuple en délire le porte pour ainsi dire au Louvre. C'est le nouveau Machabée, le juste qui arrive dans la cour d'Hérode ; on baise ses vêtemens, on les touche avec des chapelets. Il arrive ainsi tête nue, au pas. Il entre seul au Louvre. Catherine, déjà malade, s'y était fait conduire. Henri III fut

outré de fureur en apprenant l'arrivée de son rival. « Par la mort Dieu, il en mourra ! » Il avait avec lui le Corse Ornano. Tout près se tenaient les Gascons, choisis par Épernon, hommes de main et sur un signe prêts à tout. Catherine calma son fils, elle savait encore l'adoucir dans ses fureurs. Elle réussit à faire sortir Guise du Louvre, et ce jour-là, lui sauva la vie.

Le lendemain, Guise revint avec quatre cents gentilshommes. Paris se couvrit de barricades ; les Suisses furent massacrés, et le roi se trouva captif dans le Louvre. Catherine alla le lendemain voir le vainqueur (13 mai 1588). Les barricades s'ouvrent devant elle : elle demeura avec le duc de Guise pendant plusieurs heures, lui rappela en vain tout ce qu'elle avait fait pour les siens et pour lui-même; le trouvant intraitable, elle dit un mot dans l'oreille à Pinard, le secrétaire d'état qui l'avait accompagné. Celui-ci partit pour presser Henri III de prendre la fuite. Pour gagner du temps, elle resta encore deux heures avec le duc de Guise, discutant comme elle savait faire. Un gentilhomme entre, parle bas au duc : « Le roi s'est sauvé. » Catherine s'en alla, laissant le duc de Guise à sa fureur inutile. Henri III était sorti à pied par les Tuileries et les écuries. Hors de Paris, il redevenait le roi de France. Catherine, contente de le savoir sur la route de Chartres, resta au Louvre, pleine de mépris pour toutes les folies des Parisiens et jouissant secrètement de voir le duc de Guise céder aux fantaisies d'une vile populace. Elle travailla ensuite à réconcilier le roi avec le maître de Paris. Par crainte de d'Épernon et de Henri de Navarre, elle fit, dans le traité de Rouen, des concessions vraiment honteuses; le roi promettait d'exterminer l'hérésie et livrait à Guise Metz, Angoulême, Boulogne. Quand Guise vint retrouver le roi à Chartres, il dîna avec lui. « Mon cousin, dit Henri III, buvons à nos bons amis les huguenots. — C'est bien dit, sire. — Et à nos bons barricadeux de Paris, ajouta le roi, ne les oublions pas. »

Déjà, sans doute, il méditait sa vengeance, et ces plaisanteries auraient dû mettre le duc de Guise en garde. Les états-généraux se réunirent à Blois, le 16 octobre 1588. Catherine s'y trouvait, déjà délaissée, malade et ne voyant plus chance de laisser la couronne au marquis de Pont-à-Mousson, son petit-fils, n'étant déjà plus redoutée. On sait comment le roi, tenant enfin le duc de Guise dans ses mains, le fit assassiner par le Corse Ornano et par ses quarante-cinq Gascons. Catherine ne fut pas dans le secret du crime; le roi lui annonça lui-même l'événement ; elle en fut profondément troublée : elle demanda au roi de lui donner le prince de Joinville, fils aîné du Balafré, et le duc de Nemours, fils de la veuve du grand François de Guise. « Ils sont jeunes, dit-elle, ils vous feront un jour service.

— Je le veulx bien, madame, dit le roi; je vous donne les corps et en retiendray les restes. » Quatre jours après, bien que fort malade, elle voulut aller visiter le cardinal de Bourbon, qui était prisonnier; elle pleura longuement avec lui. Rentrée dans sa chambre, elle ne put souper; le mercredi, veille des Rois, treize jours après la mort du duc de Guise, elle mourut (5 janvier 1589). Dans quelles pensées? On peut se le figurer; elle laissait la France déchirée, divisée, menacée de plus de maux encore qu'elle n'en souffrait depuis trente ans, son fils exécré et maudit des deux partis, couvert du sang de ce Balafré qui était l'idole des catholiques. Elle avait prétendu dicter tous les actes de ce fils adoré, et voilà qu'il lui prouvait qu'il était bien libre en commettant un crime! Elle lui avait appris à mentir et à dissimuler. Sa dissimulation cachait maintenant des gouffres où elle n'osait plus plonger le regard.

L'histoire a quelque peine à porter un jugement définitif sur des figures aussi énigmatiques que celle de Catherine de Médicis. Quand on a dit qu'elle aimait les arts, qu'elle apporta en France la grande élégance italienne, qu'elle fut une reine laborieuse, pénétrée de ses devoirs, qu'elle apporta dans sa fonction du sérieux, de l'application et même une sorte de grandeur, on a dit à peu près tout ce qu'on peut dire à son éloge; car, épouse, elle avilit, si cela se pouvait dire, la fidélité conjugale par de longues et basses complaisances; mère, elle déshonora l'amour maternel en corrompant ses enfans pour mieux les tenir dans sa dépendance jalouse; reine enfin, elle plongea le royaume dans un abîme de maux par sa duplicité, ses retours, ses intrigues, ses faiblesses, par sa haine native des gens de bien. Si ses fautes furent grandes et purent à la fin s'appeler des crimes, son châtiment fut exemplaire. Elle vit tomber autour d'elle, frappés comme d'une main céleste tous ces fils à qui elle avait voulu donner des couronnes; comme une nouvelle Niobé, elle les vit, l'un après l'autre, terrassés; elle mourut enfin avec l'horrible pensée que tout ce qu'elle avait fait était resté inutile et avec la vue de son fils préféré couvert du sang d'un Guise assassiné dans un lâche guet-apens.

A. Laugel.

LE

VOYAGE D'UN MISSIONNAIRE ANGLAIS

EN SIBÉRIE

Certaines idées ne peuvent venir qu'à un Anglais, il est des entreprises dont un fils d'Albion est seul capable. Celle qu'avait imaginée M. Henry Lansdell n'est assurément pas commune, et il peut être fier de l'avoir menée à bonne fin par son courage, par son indomptable persévérance, par son sublime entêtement. Il avait jadis pour principe, c'est lui-même qui nous le dit, qu'il faut faire en sa vie une part au plaisir, une autre au travail. « Amusez-vous quand vous vous amusez, travaillez quand vous travaillez : *Play when you play, and work when you work,* » telle était sa maxime. Mais il se ravisa ; il s'aperçut qu'on n'est vraiment heureux que lorsqu'on se rend utile, et il résolut de consacrer désormais ses vacances d'été à l'étude comparée des prisons dans tout l'univers habitable. Il commença par l'Angleterre, par Newgate, Portland et Millbank, après quoi, son idée en tête, il parcourut à plusieurs reprises tout le continent, sans oublier la Suède, la Finlande, la Roumanie, la Russie d'Europe. Quoiqu'on n'entre pas dans une prison comme dans un moulin, il fut partout bien accueilli, les portes les mieux fermées s'ouvrirent devant lui. Il n'a pas seulement l'opiniâtreté britannique, il a beaucoup d'entregent, une merveilleuse dextérité, des grâces insinuantes et persuasives, le talent de se faire bien venir, l'art de toucher les hommes, d'apprivoiser les grilles et les verrous. Il ne nous dit pas comment il s'y est pris, mais nous gagnerions peu à le savoir. Le magnétisme est un don

personnel; tant vaut le magnétiseur, tant valent ses procédés et ses passes.

Encouragé par son succès, M. Lansdell forma un projet plus vaste et plus hardi; il résolut de visiter la Sibérie, ses effrayantes solitudes, ses redoutables mines d'or et d'argent, exploitées par des forçats. Ses amis lui firent plus d'une objection : « A quoi pensez-vous ? lui disaient-ils. Vous caressez un chimérique espoir. Le gouvernement russe se gardera bien de vous octroyer les autorisations nécessaires; il ne peut lui convenir qu'un indiscret pénètre les sombres mystères de sa politique pénale. On vous amusera par de belles paroles ou vous essuierez des refus ironiques et polis, car l'ironie russe est toujours polie. En fin de compte, vous serez éconduit, ce qui est désagréable, et peut-être serez-vous ridicule, ce qui est plus désagréable encore. » La première condition du succès est de ne douter de rien. M. Lansdell ne se rendit point aux remontrances de ses amis; ce qu'il avait juré de faire, il l'a fait.

Il a visité la Sibérie, il l'a traversée dans toute sa longueur, depuis l'Oural jusqu'aux rivages de la mer japonaise. Il a vu Tiumen, Tobolsk, Tomsk, Krasnoiarsk, Irkutsk, qui est trois fois plus près de Pékin que de Saint-Pétersbourg; il a passé l'Obi, l'Iéniséi, la Léna, et, chemin faisant, il a rencontré des Samoyèdes petits et laids, des Buriates à la large face carrée, des Tongouses, des Ostiaks, des Mongols, des Chinois, des Giliaks, vêtus de peau de poisson. Après avoir franchi d'immenses espaces en *tarantass*, il a descendu l'Amur, il est arrivé à Nikolaievsk, sur la mer d'Okhotsk; puis il s'est rendu à Vladivostok, où il s'est embarqué pour la Californie. Il était parti de Londres un mercredi matin, le 30 avril 1879; il y rentrait le 25 novembre, après avoir fait le tour du monde et accompli tout d'une haleine un voyage de plus de 10,000 lieues de poste. Voilà des vacances bien employées! Pour nous raconter tout ce qu'il a vu, ce n'était pas trop de huit cents pages et de deux volumes in-octavo, qu'on lira avec autant de profit que de plaisir (1). Il y a un proverbe anglais qui dit : « Aime la vérité, mais invite quelquefois le mensonge à dîner : *Love truth, but invite the lie to dinner.* » M. Lansdell n'invite jamais le mensonge à dîner. Sa bonne foi ne peut être mise en doute, et comme à l'ingénuité dans la franchise il joint le goût du détail exact et précis, la netteté de son témoignage commande la confiance.

M. Lansdell n'est pas seulement un philanthrope; ce voyageur, aussi entreprenant qu'infatigable, est par surcroît un missionnaire qui unit un peu d'optimisme au zèle inquiet du salut des âmes. Il ne sort jamais de chez lui pour visiter une maison d'arrêt ou de détention sans avoir

(1) *Through Siberia*, by Henry Lansdell, with illustrations and maps; Londres, 1882.

ses poches bourrées de petits traités religieux. Lorsqu'il partit pour la Sibérie, il emportait avec lui une pacotille énorme de brochures, accompagnée de toute une cargaison de grands et de petits Évangiles. Il les répandait à pleines mains; dans la seule Sibérie occidentale, il a distribué quatre mille Nouveaux-Testamens, neuf mille brochures édifiantes, qu'il avait eu la précaution de faire agréer par la censure. Il s'était muni aussi « de papiers pour les murailles; » c'étaient des gravures coloriées qui représentaient la parabole de l'enfant prodigue avec le texte russe en regard. A peine arrivé à l'étape, s'armant d'un marteau et de broquettes, il choisissait son endroit et y clouait bien vite une de ces estampes, qui faisaient ouvrir de grands yeux aux maîtres de poste. L'évangile renferme une page bien propre à décourager l'optimisme des missionnaires. Il y est écrit qu'un semeur sortit un matin pour semer, qu'une partie du grain tomba le long de la route, où les oiseaux le mangèrent, une autre sur un sol caillouteux, où le soleil le sécha, une autre encore parmi des épines qui l'étouffèrent. M. Lansdell ne se défie ni des oiseaux, ni du soleil, ni des épines. Peut-être se fait-il des illusions, mais elles sont trop respectables pour qu'on ait le cœur de les combattre.

Au demeurant, il n'affirme rien; il ne répond pas de l'événement sur son salut. Il sème vaille que vaille, s'en remet à la grâce divine du soin de faire le reste en souhaitant qu'au jour du jugement dernier, sa moisson se trouve avoir été abondante, et nous le souhaitons comme lui. Mais on ne saurait trop admirer l'inconséquence des opinions humaines. A peine venait-il de débarquer à Irkutsk, lorsque éclata un terrible incendie qui consuma en quelques heures les trois quarts de cette malheureuse ville, bâtie en bois, comme cela se pratique dans toute la Sibérie. Une chapelle seule fut épargnée, et le clergé russe s'empressa de crier au miracle, en quoi il eut tort, remarque fort sagement M. Lansdell, attendu que cette chapelle était un des rares édifices de l'endroit qui fût construit en briques. Quelques pages plus loin, ce même M. Lansdell nous fait observer que, si la veille un des chevaux attelés à sa *tarantass* ne se fût avisé de rompre son trait et de s'enfuir, l'obligeant à demeurer en plan au milieu des bois durant une demi-journée, il serait arrivé à Irkutsk quelques heures plus tôt, qu'il aurait eu le temps de déballer son bagage et que, selon toute apparence, ses malles eussent été brûlées. Il en prend occasion pour rendre grâces à Dieu. C'est ainsi que popes russes ou missionnaires anglais, chacun a sa petite Providence particulière, dont il use et dont il abuse; on croit fermement à la sienne, on croit plus difficilement à celle des autres.

Qu'on n'aille pas s'imaginer après cela que M. Lansdell soit un fanatique, ni qu'il appartienne à la classe des missionnaires ascètes, uni-

quement occupés de leur œuvre, indifférens à tout le reste et employant leurs loisirs à mortifier leur chair. Il estime qu'une sage philanthropie et une piété sincère ne sont inconciliables ni avec la belle humeur ni avec ces honnêtes petits plaisirs qui assaisonnent la vie et la rendent supportable. Certes il ne néglige jamais sa mission; il s'en occupe consciencieusement, sans distraction comme sans paresse. Mais, une fois quitte envers son devoir, il s'accorde sans scrupule un peu de relâche; qu'il découvre quelque occasion de se réjouir, il se croirait coupable devant Dieu s'il ne la mettait pas à profit. Ajoutez qu'il est homme avisé, qu'il a beaucoup de savoir-faire. Il ne pouvait s'accoutumer à sa *tarantass*, aux cahotemens, aux déplorables soubresauts de ce maudit véhicule sans ressorts, traîné au triple galop de trois chevaux fougueux qui dévorent l'espace, boivent le vent et se croiraient à jamais perdus de réputation s'ils trottaient pendant une demi-heure comme des chevaux raisonnables. Il imagina un beau jour de placer sous lui un rond, un coussin bien gonflé d'air et à côtes, *a ribbed circular air-cushion*, et il en ressentit les plus heureux effets. C'est, dit-il, un secret d'or, *a golden secret*, et il vous en fait part. Libre à vous d'en profiter lorsque vous vous promènerez en Sibérie; mais n'oubliez pas de bénir l'inventeur.

Au surplus, cet excellent voyageur fait toujours bonne mine à mauvais jeu; le triste dénûment des maisons de poste, qui servent d'hôtelleries dans tout l'empire russe, n'a jamais eu raison de sa philosophie naturelle. La salle destinée aux étrangers ne renferme qu'une table, une chaise, un chandelier, un lit ou plutôt un banc qui n'est pas souvent rembourré, une sainte image, un miroir et quelques affiches plus ou moins bien encadrées, où est indiqué le tarif exact d'une foule de mets et de boissons. Mais n'allez pas supposer un seul instant que, pour tout l'or du monde, vous réussiriez à vous les procurer. Le gouvernement enjoint à tout maître de poste de prendre une licence d'hôtelier et de faire savoir à quel prix il vendrait un verre de madère ou un plat d'ortolans s'il les avait; le malheur est qu'il ne les a pas. De l'eau bouillante et du pain noir, voilà sur quoi vous pouvez compter; si d'aventure on vous offre par-dessus le marché quelque maigre volaille ou de la viande un peu rance, tenez-vous pour un homme béni du ciel. Heureusement il n'en va pas de même dans les villes, et M. Lansdell y prenait sa revanche. Il est surtout certains pâtés de saumon dont il se souvient avec plaisir, il leur rend un excellent témoignage; il n'a pas l'ingratitude de l'estomac. Tout ce qui concerne l'économie politique, sociale et même culinaire l'intéresse beaucoup plus que la botanique et la géologie, et dans chacune des provinces qu'il a traversées, il a noté avec un soin religieux le prix de tout ce qui se laisse boire ou manger. Certains chapitres de son livre pourraient être

intitulés : le Manuel de la parfaite ménagère en Sibérie. En le lisant, vous apprendrez par exemple qu'à Krasnoiarsk les dindons valent 3 shillings la paire, qu'un veau de neuf mois n'en coûte que 3 ou 4, mais que, si jamais vous passez à Irkutsk, vous devrez débourser plus de 17 francs pour pouvoir sabler une bouteille de champagne et que vous en donnerez plus de 3 pour vous procurer un citron.

Ces détails ne sont pas à mépriser, ils font connaître un pays. Mais les renseignemens circonstanciés que nous fournit M. Lansdell touchant le sort des criminels et surtout des déportés politiques, condamnés aux travaux forcés en Sibérie, nous intéressent beaucoup plus encore. Ce nom de Sibérie exerce sur les imaginations une sorte de charme sinistre et navrant, il éveille dans l'esprit l'idée d'une morne désolation, du plus affreux des tombeaux. Cette mystérieuse contrée, dont les steppes mesurent 2 millions de milles carrés de plus que l'Europe tout entière, dans laquelle tiendraient des empires, et qui du pied des monts Altaï descend par une pente faible jusqu'aux tristes *toundras* où le renne déterre le lichen sous la neige, et jusqu'aux banquises de l'Océan-Glacial, cette incommensurable province qui, cent fois plus grande que l'Angleterre, n'a que la population de sept comtés anglais, c'est-à-dire 8 millions d'habitans, nous apparaît comme un enfer glacé, comme le royaume de l'éternelle solitude et de l'éternel silence. On sait à la vérité qu'elle possède d'immenses richesses minérales, des mines inépuisables d'or, d'argent et de houille, cent variétés de jaspes, l'émeraude, l'onyx, le grenat, le lapis-lazuli, l'opale, la tourmaline et l'alexandrite, cette pierre étrange qui dans le jour est du plus beau cramoisi et qui la nuit semble verte. Mais l'homme ne vit pas d'émeraudes et d'onyx, ni même d'alexandrite, et malgré ses trésors, la Sibérie passe pour un pays où tout est difficile, sauf de mourir.

La conviction très arrêtée de M. Lansdell est qu'on a calomnié la Sibérie. Sur les bords de l'Iéniséi aussi bien que de l'Obi se trouvent de vastes districts de terre noire d'une remarquable fécondité, vrai terreau de jardin, où prospèrent à souhait le froment, l'avoine, l'orge, toutes les céréales. Plus au nord, de gras pâturages s'étendent jusqu'à la région boisée, dans laquelle pullulent les animaux à fourrure. Une gazette anglaise accusait naguère le gouvernement russe de faire acheter dans les abattoirs de Sheffield des provisions considérables de viande de cheval, qui arrivait pourrie et dont il nourrissait ses prisonniers politiques. Cette assertion paraît à M. Lansdell aussi plaisante que monstrueuse. Ce serait, remarque-t-il, porter à grands frais du charbon à Newcastle et vouloir se ruiner de gaîté de cœur, puisqu'il est facile de trouver à Irkutsk de la viande fraîche d'excellente qualité pour 2 pence ou 4 sous et qu'à Tobolsk on peut l'avoir à meilleur prix

encore. Cependant il n'engage pas ses compatriotes à venir tenter fortune sur les rives de l'Irtich ou du lac Baïkal ; un climat où le thermomètre monte quelquefois à 40 degrés au-dessus de zéro et descend à 40 au-dessous ne serait pas à leur convenance. Pour sa part, il n'a pas tâté des hivers de la Sibérie, mais ses étés lui ont semblé fort agréables. Le 6 juin, il vit encore tomber de la neige, après quoi le soleil brilla sans intermittence jusqu'aux premiers jours de l'automne, et le temps fut tout simplement délicieux, *simply delightful*. Malgré les lassitudes que lui causaient sa *tarantass* et grâce peut-être aux coussins à air, son rude voyage n'a point pris sur sa santé; quant à ces terribles moustiques qui jouissent d'une si triste célébrité, il ne s'en plaint guère. Il avait découvert un autre « secret d'or » pour s'en débarrasser; il se frottait le visage et les mains avec de l'huile essentielle de clou de girofle.

Si M. Lansdell estime qu'on a calomnié la Sibérie, il pense qu'on a été plus injuste encore envers le gouvernement russe et qu'on a singulièrement exagéré les sévices qu'il exerce sur ses prisonniers. Les nombreux Anglais qui ont lu son livre ont été fort étonnés d'apprendre qu'il y a beaucoup à rabattre de tous les bruits qui ont couru à ce sujet, que les forçats russes sont bien nourris, que leur ordinaire est très mangeable et plus abondant que celui d'un *convict* anglais, que les chaînes dont on les charge leur sont souvent épargnées, que le travail qu'on leur impose n'excède jamais la mesure des forces humaines, qu'au contraire, dans maint endroit, ils ne trouvent pas à occuper suffisamment leurs journées et leurs mains et que leur désœuvrement est leur plus cruel supplice, que les châtimens corporels sont réservés pour les cas d'infractions graves et de récidive, que les prisonniers politiques sont beaucoup moins nombreux qu'on ne se l'imagine, qu'ils obtiennent facilement par leur bonne conduite la faculté de vivre dans leur famille et dans une condition de demi-liberté, qu'au surplus les prisons sont aussi bien aménagées, aussi bien tenues que celles d'Europe. « Les maisons de détention de Tobolsk, nous dit-il, m'ont rappelé celles que j'avais visitées à Vienne et à Cracovie, et à plusieurs égards la comparaison serait en leur faveur. » Et il ajoute : « Ma conviction est qu'un déporté russe, s'il se conduit bien, peut vivre en Sibérie mieux que dans beaucoup de prisons du monde et aussi bien que dans la plupart. »

Lorsqu'il traversa le Pacifique, M. Lansdell lia connaissance avec un *clergyman* américain, qui lui représenta que l'auteur de *l'Oncle Tom* avait été prudemment inspiré en plaçant la scène de sa tragique fiction dans une localité fort lointaine, inconnue au plus grand nombre de ses lecteurs. Il remarque qu'on en pourrait dire autant de la plupart des voyageurs et des journalistes qui ont parlé des déportés sibé-

riens et des horribles souffrances qu'on leur inflige. Dès 1864, un Anglais, né en Russie, lui avait conté que les plus dangereux des criminels russes étaient envoyés dans des mines de mercure, où ils respiraient des vapeurs infectes et malsaines qui les tuaient en quelques semaines. Depuis, il avait lu dans plus d'un journal d'effroyables descriptions de ces fameuses mines de mercure, plus d'une fois aussi on lui en parla pendant son voyage; mais personne ne put lui apprendre où elles étaient, et il en est venu à douter qu'il y ait dans toute la Sibérie une seule mine de mercure en exploitation. Quant aux mines d'or et d'argent, il fut frappé de voir que les rapports des *convicts* qui avaient eu le malheur d'y travailler différaient sensiblement des récits ampoulés de ceux qui ne les connaissaient que par ouï-dire. On lui avait dit à Tobolsk : « Ne jugez pas du système pénal russe par la Sibérie occidentale, où les prisonniers sont traités avec quelque humanité. Si vous voulez savoir ce qu'il en est, franchissez la Léna, laissez derrière vous les eaux profondes du lac Baïkal et ses montagnes neigeuses; là seulement commence le royaume des horreurs. » A mesure qu'il avançait, le royaume des horreurs semblait reculer devant lui. « Allez plus loin, allez à Nertschinsk, » lui disait-on. Mais il rencontra un Polonais qui avait été envoyé à Nertschinsk, quelques années auparavant, comme prisonnier politique et condamné aux travaux forcés. Ce Polonais lui assura qu'il n'avait eu à se plaindre ni de ses geôliers, qui ne le forçaient pas à travailler et lui permettaient d'écrire une lettre tous les trois mois, ni du régime de la prison, ni de son ordinaire, lequel consistait en trois livres de pain et une demi-livre de viande. Peu de temps après, son sort s'était amélioré, il était devenu commis dans une maison de poste, et il déclarait que si l'empereur lui faisait grâce et l'autorisait à revoir la Pologne, il partirait bien vite, mais qu'il se souciait peu de retourner en Russie, qu'il préférait rester où il était, la surveillance de la police étant moins tracassière en Sibérie que de l'autre côté de l'Oural.

— N'allez pas juger de la Sibérie par ce que vous voyez à Nertschinsk, disait-on derechef à M. Lansdell. Poussez jusqu'à Kara, si vous en avez le courage; les horreurs que vous y découvrirez vous feront venir la chair de poule. — Et M. Lansdell poussa jusqu'à Kara. Au mois de septembre 1879, la *Contemporary Review* publia un article sur les mines sibériennes, que l'auteur, sur la foi d'un écrivain allemand, M. Robert Lemke, représentait comme de vrais sépulcres souterrains, où étaient ensevelis tout vivans des milliers d'infortunés hâves, livides, vêtus de haillons, quelques-uns nu-pieds; de hideuses cellules creusées dans le roc leur tenaient lieu de dortoirs; ils y couchaient sur une paillasse humide, attachés par le cou comme des chiens enragés à une chaîne de fer rivée dans la muraille. Le 15 mai 1881, *l'Écho* renchérissait sur ces

peintures et transformait les cellules en d'immenses cavernes, illuminées par des torches de pin, où vivaient pêle-mêle des hommes, des femmes, des enfans, condamnés à mourir sans avoir revu le soleil. Quoiqu'il n'eût pas encore lu ces articles de haute fantaisie, M. Lansdell arrivait à Kara le cœur plein de sinistres appréhensions, et il ressentait les angoisses de Dante pénétrant dans un des cercles de l'enfer.

La nuit commençait à tomber, lorsqu'il s'engagea, accompagné du commandant de la colonie, le colonel Kononovich, dans une vallée sauvage et déjà obscure, qui apparaissait à ses yeux troublés comme un paysage d'outre-tombe. Les collines étaient tapissées de broussailles, auxquelles se mêlaient des conifères; çà et là dans un gazon vigoureux et touffu se montraient quelques fleurs tardives et des lis orangés, hauts de deux pieds, qui avaient un air étrange. Notre missionnaire n'avançait qu'à regret; à chaque pas le cœur lui battait plus fort; il allait bientôt contempler face à face ce royaume des horreurs qu'on lui avait si souvent annoncé. Tout à coup, à l'un des détours du chemin, il se croisa avec quelques journaliers qui venaient de quitter l'ouvrage et qui le saluèrent en passant. « Qui sont ces gens-là? demanda-t-il. — Ce sont des *convicts*, » lui répondit le colonel, qui lui apprit à sa vive surprise que près de la moitié des condamnés étaient dispensés d'habiter la prison et vivaient chez eux en famille.

Dès le lendemain, M. Lansdell poursuivit son enquête. Il constata que, sur les deux mille déportés qui vivaient à Kara, il y avait huit cents meurtriers, quatre cents voleurs, sept cents *brodiagi*, ou gens sans aveu, et quarante et un prisonniers politiques, à savoir treize Russes et vingt-huit Polonais. Il descendit dans la mine et il s'avisa que presque tout le travail se faisait à ciel découvert et qu'aucune femme n'y était jamais employée. La nuit venue, il vit les condamnés partir, les uns pour regagner leur geôle, les autres pour rentrer chez eux, et il nous affirme que personne ne couchait sous terre. On le conduisit à l'hôpital, où ce qui l'étonna le plus fut une serre dans laquelle mûrissait un melon. Il visita l'école où les enfans des déportés apprenaient à lire, et il lui parut qu'ils étaient propres et bien soignés. Il examina en détail la prison, il put s'introduire dans les cellules réservées aux condamnés dont on redoutait le plus l'évasion. L'une d'elles était habitée par un juif, prisonnier politique de haute volée, qui en été travaillait de six heures du matin à sept heures du soir, mais qui en hiver n'avait le plus souvent qu'à se croiser les bras. Sa femme demeurait dans le voisinage et pouvait le voir deux fois par semaine. Sa cellule, d'honnête dimension, était bien tenue, bien aérée, bien éclairée, et dans le mobilier figurait une petite bibliothèque. La fenêtre, qui commandait la vue de toute la vallée, donnait sur un grand chemin; le pri-

sonnier pouvait voir tout ce qui s'y passait. « Je dis la pure vérité, ajoute M. Lansdell par forme de conclusion, en affirmant que, si j'avais le malheur d'être condamné à la prison pour la vie et qu'on me permît d'opter entre Millbank à Londres ou la cellule du juif à Kara, je choisirais sans hésiter la cellule du juif. »

En Angleterre comme partout ailleurs, il y a des hommes très entêtés de leurs préventions, peu disposés à en démordre; ils croient fortement tout ce qu'ils croient, et on les désoblige en les engageant à décroire. Ces amis des histoires reçues ont insinué que M. Lansdell s'était laissé séduire par les grâces dangereuses des colonels russes, qu'il était trop naïf pour avoir su deviner la main de fer sous le gant de velours. Il s'est déclaré prêt à disputer contre tout venant, pourvu que ses adversaires lui opposassent des noms, des faits, des dates, sans se réfugier dans de vagues allégations. Son défi n'a pas été relevé. Il nous en coûte peu, pour notre part, de lui donner raison. Il ne faut pas croire trop facilement aux cruautés inutiles. Qu'un roitelet cafre fasse couper dix mille têtes pour le seul plaisir de les couper, qu'un Caligula noir s'amuse à torturer ses prisonniers pour le seul agrément de les voir souffrir, on peut tout attendre de leur imbécile férocité. Mais chez les peuples civilisés les Caligula sont rares, l'intérêt bien entendu tempère les instincts vindicatifs, haineux ou farouches. Que gagneraient les Russes à torturer leurs déportés en Sibérie, à hâter leur fin par des sévices, par des recherches de cruauté? Ne leur servent-ils pas de colons ? Ne leur sont-ils pas nécessaires pour exploiter les richesses minérales de cette immense province qui manque d'habitans? A moins d'être un idiot, on ménage ses outils. Tel charretier qui brutalise un cheval qui n'est pas à lui le traiterait avec plus d'égards s'il en devenait propriétaire.

M. Lansdell ne prétend pas qu'il ait tout vu ni que les directeurs de colonies pénales soient tous des anges. Il nous peint le colonel Kononovich comme un homme fort intelligent, de mœurs douces, animé d'excellentes intentions, conciliant les sévérités de sa charge avec les lois de l'humanité. Mais il nous parle aussi d'un certain Rotsguildief, qui gouvernait jadis les *convicts* de Nertschinsk et ne les condamnait pas à recevoir tant de coups de fouet, mais à user sur leur dos dix ou quinze livres de verges. Il y a en Sibérie des Rotsguildief et des Kononovich, et sûrement on y trouve aussi des directeurs qui ne sont ni très humains ni très féroces, mais qui par bonheur sont corruptibles; la corruption est quelquefois une garantie. On raconte que le fouetteur public de Moscou était si habile dans le maniement de son knout qu'il pouvait à volonté d'un seul coup de lanière couper en deux une cigarette posée contre une fenêtre, sans casser la vitre, ou briser une planche épaisse d'un pouce et, par conséquent, la colonne vertébrale

d'un homme. Quand sa fille se maria, il eut l'orgueilleux plaisir de lui allouer une dot de 60,000 roubles. Il les avait gagnés en rançonnant ses victimes. Il leur administrait toujours le nombre de coups prescrits, mais sa main devenait miraculeusement légère à qui payait. Mieux vaut avoir affaire à un fouetteur moscovite qui se laisse corrompre qu'à tel rigide geôlier anglais, qui ne connaît que sa consigne et croirait pécher contre Dieu et contre l'honneur s'il lui arrivait jamais de fermer les yeux. Nous sommes persuadé que nulle part il n'y a autant d'arbitraire que dans les prisons russes, mais que, sauf les accidens fâcheux ou terribles, elles sont moins dures que beaucoup d'autres.

Dans les monarchies absolues comme dans les pays constitutionnels, l'autorité subit à la longue l'empire de l'opinion publique, qui crée les mœurs, et M. Lansdell nous assure qu'aucune autre nation n'égale les Russes en bienveillance et en mansuétude envers les prisonniers. D'un bout de la Sibérie à l'autre, à Ekaterinbourg, à Tomsk, à Irkutsk, se sont formés des comités locaux, occupés d'adoucir le sort des déportés, de leur procurer quelque argent, quelques livres, quelques petites douceurs, de vêtir et d'élever leurs enfans, de venir en aide à leurs femmes. Les populations s'associent à cette bonne œuvre. Des villages voisins de Tomsk arrivent fréquemment des envois de farine et de victuailles à destination des détenus; les aumônes qu'on leur fait sont recueillies dans des boîtes placées à la porte des prisons, et on est si libéral à leur égard, les jours de fête surtout, que dans beaucoup d'endroits, aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg, ils reçoivent plus d'œufs de Pâques qu'ils n'en peuvent manger.

Nous admettons sans peine que le peuple russe est plus humain que beaucoup d'autres pour les prisonniers. La charitable bienveillance qu'il leur témoigne fait honneur à son caractère; mais elle tient aussi à ce que la Russie est peut-être le pays du monde où l'on ressent le moins d'horreur pour les criminels. Le Russe respecte infiniment son empereur, ce dieu sur terre, qu'il ne voit jamais; mais il voit souvent de trop près les demi-dieux chargés de le gouverner, et ils lui paraissent beaucoup moins respectables. Leur conduite n'est pas toujours canonique, ils n'ont pas toujours les mains nettes, ils s'affranchissent volontiers des lois qui les gênent, et leurs méfaits mettent les consciences à l'aise. Les grands voleurs justifient les petits.

Ajoutons que le Slave est de tous les hommes celui qui se possède le moins, celui qui est le plus gouverné par sa passion, qui obéit le plus à des fougues d'esprit, à de mystérieux entraînemens dont il n'a pas conscience. On peut plus ou moins jurer de ce qu'un Anglais est capable de faire ou de ne pas faire; on dirait plus difficilement de quoi un Russe est incapable. Il n'en faut pas conclure qu'il vaille moins que l'Anglais; mais, sans contredit, il est moins sûr de lui-même et de

ses lendemains. Il a souvent l'humeur glissante, le désir infini et une imagination orientale, qui ne se refuse rien. M. Lansdell nous rapporte, sur la foi d'un témoin oculaire, que quand le mineur russe qui n'est pas un forçat, mais qui s'est engagé librement au service d'une société ou d'un particulier, vient de toucher son salaire, montant à 40 ou 50 livres sterling, il se livre à toute sorte d'extravagances. Celui-ci lie partie avec une fille publique, l'habille de velours et de satin; au bout de huit jours, n'ayant plus rien, il lui arrache ses vêtemens de dessus le dos pour se procurer de quoi boire. Un autre achète une douzaine de bouteilles de vin de Champagne, les range en file, s'amuse à les briser à coups de pierre. Un troisième fait emplette d'une pièce de cotonnade, qu'il étale dans la boue du chemin et foule d'un pied superbe, tandis qu'un quatrième attelle à sa *téléga* ceux de ses compagnons qui ont vidé leur tire-lire et goûte le suprême bonheur de se faire traîner par des êtres humains. Durant quelques heures on se croit tsar, sultan, calife, Haroun-al-Raschid, après quoi on se réveille; mais le rêve était beau, c'est autant de pris sur les misères de la vie.

Seulement il se trouve quelquefois que pendant qu'on rêvait, on a commis quelque action fâcheuse dont il faut rendre compte après avoir repris ses sens. C'est une histoire connue qu'un paysan russe, passant dans sa charrette sur une grande route, aperçut un voyageur, recru de fatigue, qui s'était assis dans le fossé. Par un mouvement d'obligeante sympathie, il lui offre une place, le fait monter. L'imprudent voyageur lui laisse voir son or, un désir sauvage s'allume dans le cœur du charitable *moujik:* il tue l'homme, il le dépouille. Devant le tribunal, son avocat le défendit de son mieux; il l'interrompait en s'écriant : « J'ai tué, tuez-moi ! Je ne sais comment cela s'est fait. » Les hommes doués d'une imagination vive et sujets aux entraînemens commettent des crimes sans trop savoir ce qui leur arrive, cela s'appelle faire un malheur, et voilà pourquoi, en Russie, les innocens ont une indulgence naturelle pour les crimes des autres. Les tentations sont si fortes ! la chair est si faible !

Il ressort de bien des faits rapportés par M. Lansdell que les criminels jouissent en Russie de grâces d'état qui leur sont refusées ailleurs; nous n'en voulons citer que deux. Dans la Sibérie orientale, aux environs des mines, le paysan dépose la nuit sur le rebord de sa fenêtre un peu de nourriture destinée aux forçats évadés qui viendraient rôder autour de sa cabane, et, d'autre part, les directeurs des prisons ne méprisent pas assez les meurtriers et les larrons confiés à leurs soins pour leur interdire de se donner un gouvernement. Chaque chambrée de prisonniers élit ses *starostas*, ou anciens, chargés de recueillir les aumônes, de payer et de corrompre les employés subalternes, d'en obtenir quelques menues faveurs. Ils sont les banquiers,

les pourvoyeurs, les factotums du petit corps qui les a nommés, et les officiers de l'empereur reconnaissent cet arrangement, exemptent les *starostas* de tout travail, traitent avec eux presque de puissance à puissance. Ils savent que le peuple russe, comme on l'a dit, est le plus *sociétaire* de tous les peuples, ils autorisent les voleurs à se former en société et ils prennent au sérieux leurs magistrats. Étrange pays, où, pour compenser le désordre qui se mêle trop souvent à l'ordre, on met un peu d'ordre dans le désordre et où, si sévère que soit la loi, la charité pour le pécheur s'allie à beaucoup de tolérance tacite pour le péché.

Les adversaires de M. Lansdell l'ont accusé d'être tombé amoureux de la Sibérie; c'est aller bien loin. Il confesse cependant que l'hospitalité qu'on y exerce à l'égard des étrangers lui a laissé le meilleur souvenir, que, du jour où il eut franchi la frontière russe, il trouva partout l'accueil le plus empressé, le plus cordial, et qu'à Vladivostok, au moment de quitter un pays où il avait été si bien reçu, il se prit à pousser un demi-soupir de regret. En ferons-nous autant si nous voyons jamais la Sibérie? Il n'y a pas d'apparence, et nous persistons à plaindre de tout notre cœur tous ceux qui, n'étant ni assassins, ni brigands de profession, ni récidivistes endurcis, sont condamnés à y finir leur vie. Mais nous savons beaucoup de gré à M. Lansdell d'avoir fait justice d'exagérations mensongères qui obtenaient trop facilement créance. En débarquant dans le pays de Satin, Pantagruel aperçut un petit vieillard bossu, contrefait, monstrueux, aveugle, paralytique des jambes; il avait la tête couverte d'oreilles qui étaient énormes, la gueule fendue jusqu'aux oreilles et sept langues dans la gueule. On le nommait *Ouï-dire*. Près de lui se tenaient « beaucoup de modernes historiens cachés derrière une pièce de tapisserie, écrivant en tapinois de belles besognes et tout par ouï-dire. » Il devait y avoir dans le nombre plusieurs journalistes, dont quelques-uns étaient Anglais. Défions-nous des ouï-dire, des propos vagues, des décisions téméraires, ne calomnions personne, pas même la Sibérie, et reconnaissons qu'un missionnaire, qui a des bottes de sept lieues et l'esprit critique, ne fait pas une œuvre inutile en courant tout d'une haleine des monts Ourals au Pacifique, quand le résultat de son voyage est de réfuter des légendes auxquelles on est heureux de ne plus croire.

G. VALBERT.

REVUE DRAMATIQUE

Odéon : *Othello, le More de Venise*, drame en 5 actes et 8 tableaux, traduction en vers de M. Louis de Gramont. — Gymnase : *les Débuts de Pluchette*, comédie en 1 acte, de MM. P. Decourcelle et J. Redelsperger. — *La Carte forcée*, comédie en 2 actes, de MM. H. Crémieux et M. Pernéty. — Porte-Saint-Martin : matinée extraordinaire : *Davenant*, comédie en 1 acte et en vers de M. Jean Aicard. — Cluny : *115, rue Pigalle*, vaudeville en 3 actes, de M. A. Bisson.

L'Odéon n'a que cent ans : il n'est pas bien conservé. J'entends parler de ce théâtre comme d'une personne morale, et non de l'édifice qui, tel quel, date de soixante-trois ans à peine : l'édifice est en bon état, la personne morale est décrépite. Qui paraît plus que son âge le déclare volontiers : centenaire depuis le 9 avril, l'Odéon s'est empressé de nous notifier la nouvelle le 24. M. Porel a dit ce jour-là un morceau de circonstance composé par un fin poète, M. Auguste Dorchain : *l'Odéon et la Jeunesse*, fable, — non, je me trompe, poésie ; — mais, de bonne foi, ce titre : *l'Odéon et la Jeunesse*, ne rappelle-t-il pas celui-ci : *le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes?*

Il est vrai que, si j'en crois M. Dorchain, l'Odéon ne fut jamais plus jeune qu'aujourd'hui ; et, de fait, c'est une façon de dire que ce vieux théâtre est retombé en enfance. Pour être exact, il faut rappeler que jamais il n'a prospéré solidement. C'est une justice à rendre à M. de La Rounat, le directeur actuel : les faillites de ses prédécesseurs sont presque innombrables, — et si l'Odéon, dans sa longue carrière, a eu quelques répits de fortune, il faut compter parmi ceux-là l'intervalle des années 1856 et 1867, où M. de La Rounat, justement, gouverna la maison. Mais, à lire l'histoire du Second-Théâtre-Français, telle que MM. Porel et Monval l'écrivent (1), — et le morceau de M. Dorchain n'est guère qu'une version poétique de ce consciencieux ouvrage, — on croit parcourir les pièces justificatives d'un « Manuel de l'art de faire faillite, » à l'usage des directeurs de théâtre, des comédiens en société, des administrateurs nommés par l'état et des gérans intéressés : car l'Odéon a

(1) Lemerre, édit.; 2 vol. parus.

essayé tour à tour et plusieurs fois de chacun de ces régimes; tous ont péri, quelques-uns avec gloire, la plupart misérablement.

Une telle suite de malheurs ne s'explique que par un vice propre à ce théâtre; il n'est pas malaisé de trouver ce vice. En 1796, les entrepreneurs auxquels le Directoire avait affermé l'Odéon pour trente ans achevaient ainsi le mémoire où ils exposaient leurs projets : « Ces vues de bien public plaisent surtout au faubourg Saint-Germain, dont l'*Odeum* repeuplera les déserts. L'établissement de l'Odeum répandra dans ce quartier le mouvement, la vie; il donnera de la valeur aux propriétés nationales et particulières. » Un mois après, les recettes moyennes étant de 150 à 200 francs, les entrepreneurs fermaient l'Odéon; ils s'apercevaient que, pour qu'un théâtre puisse peupler des déserts, il faut que les habitans de ces déserts aient d'abord rempli ce théâtre, — ce qui est difficile. Deux ans après, le nouveau directeur, encore désireux de « raviver l'un des plus beaux quartiers de Paris, » joignit à ses comédiens la troupe tragique du théâtre Louvois, dirigée par Mlle Raucourt; il adjura par une circulaire les notables du faubourg de souscrire des abonnemens, et, sauf les soirs où jouait Mlle Raucourt, la même troupe qui, place Louvois, faisait une recette moyenne de 1,800 ou 2,000 francs, fit tomber dans la caisse de l'Odéon à peu près 100 écus. Vingt-quatre ans plus tard, en 1822, un ancien colonel de dragons, M. de Gimel, nommé directeur du Second-Théâtre-Français, se fait moins d'illusion que ses devanciers sur la chance qu'il a de repeupler « un des plus beaux quartiers de Paris; » il a, ce colonel, l'expérience des garnisons; il fait inscrire au cahier des charges « la clause *sine qua non* qu'il peut ajouter du chant à son répertoire, alléguant que l'Odéon, par son éloignement, doit être assimilé à un théâtre de province, et que les théâtres de province sont à la fois lyriques et dramatiques. »

En 1828, un autre administrateur, M. Lemétheyer, annonce que des omnibus transporteront à toute heure les voyageurs de l'Odéon à la rive droite. Mais sans doute les voyageurs manquent de la rive droite à l'Odéon, car, l'année suivante, les comédiens adressent aux journaux une lettre qui débute ainsi : « Pour la troisième fois depuis deux ans, l'infâme banqueroute est aux portes du Théâtre-Royal... » En 1837, un arrêté ministériel accorde à la société de la Comédie-Française le droit d'exploiter l'Odéon pendant deux ans. Après sept mois, la Comédie-Française y renonce; elle a donné sur cette scène cent quatre-vingts représentations; résultat net : un déficit d'environ 40,000 francs. En 1845, après trois années de lutte, faillite de Lireux, le plus habile directeur que l'Odéon eût connu depuis Picard : il avait découvert Émile Augier et Ponsard; il avait joué Balzac, MM. Meurice et Vacquerie, M. Camille Doucet; il avait donné *Lucrèce* et *la Ciguë*, *les Ressources de Quinola*, *Falstaff*, *Antigone*, *le Baron de Lafleur* : le tout pour

aboutir à un déficit de 58,000 francs. Un homme se trouva pour succéder à Lireux; mais aussi quel homme! un héros, un demi-dieu! C'était Bocage, le grand Bocage, le Didier de *Marion Delorme*, l'Antony, le Buridan, le Lovelace acclamé par la race chevelue des romantiques. Théophile Gautier sonna le ban de son avènement, et la proclamation du poète s'achevait en menace prophétique : « Si cette fois l'essai ne réussit pas, il faudra raser l'Odéon et semer du chanvre à la place! » L'essai ne réussit guère : Bocage ouvrit le théâtre le 17 novembre; le 1er mars, il cédait son privilège à M. Vizentini; celui-ci, un an après, donna *la Fille d'Eschyle :* immense succès! Malheureusement la seconde représentation ne fit que 150 francs de recette et la troisième 160, — avec lesquels le directeur partit pour la Belgique. Cependant on ne rasa pas l'Odéon, et, deux ans après, quand Bocage se présenta de nouveau pour l'administrer, il ne trouva pas de chanvre semé à la place.

Aujourd'hui, j'imagine qu'on ferait un meilleur emploi du terrain. Après les directions diversement heureuses et critiquées, — les plus heureuses n'ont pas toujours été les moins critiquées, — de MM. Altaroche, Alphonse Royer, de La Rounat, de Chilly et Duquesnel, si l'on décidait que le second essai de M. de La Rounat doit être en effet le dernier, les entrepreneurs ne manqueraient pas pour bâtir là des maisons de rapport ou peut-être quelque « Banque de la rive gauche et du quartier Latin. » J'entends bien que cette hypothèse soulève des protestations. Priver la rive gauche et le quartier Latin de leur théâtre! Le 10 germinal an III, les treize sections du « faubourg Germain » réclamaient de la convention le retour des comédiens dans leur quartier, « centre de l'instruction publique. » Sous l'empire, après un décret et un règlement qui interdisaient la tragédie au théâtre de l'Impératrice (Odéon), « considéré comme une *annexe* du Théâtre-Français pour la tragédie seulement, » le tragédien Larive déplorait cet exil de Melpomène, et il écrivait : « Le faubourg Saint-Germain, son ancien domaine, était le quartier qui lui convenait le mieux : l'université lui fournissait ses amans fidèles; depuis qu'elle les a perdus, elle n'en a plus que d'inconstans. » Sous la monarchie de juillet, le rapporteur de la commission du budget, pour obtenir que la subvention de l'Odéon fût portée de 60,000 francs à 100,000, insistait sur la nécessité « d'inspirer à la jeunesse des écoles le goût des lettres, qui est la plus utile des distractions. » Ainsi l'argument n'est pas neuf : le malheur est que, faible à l'origine, il est allé depuis s'affaiblissant toujours. Nous avons vu qu'en 1796 (an IV) on destinait l'Odéon à « repeupler les déserts » de ce faubourg Germain, « centre de l'instruction publique » en 1795. En 1822, nous avons vu le directeur demander qu'on assimilât son théâtre à une scène de province. Toujours l'Odéon, par une destinée paradoxale, fut chargé de faire vivre un quartier qui le laissait mourir : c'est comme une gare bâtie dans une solitude pour attirer les voyageurs. Et cette

solitude s'est faite d'année en année plus solitaire. Les historiens de l'Odéon, énumérant les causes de l'insuccès de la Comédie-Française dans cette salle, en 1835, alors que la Comédie comptait parmi ses sociétaires ou ses pensionnaires Mlle Mars et Firmin, Monrose, Menjaud, Samson, Joanny, Ligier, Beauvallet, Geffroy, Régnier, Mmes Paradol, Mante, Brohan et Plessy, — énumérant, dis-je, les causes de ce surprenant insuccès, les historiens de l'Odéon mettent au premier rang : « la multiplicité des théâtres depuis 1830, la dispersion du public et le déplacement du mouvement littéraire... » En 1835... ! Eh bien ! et depuis...?

Depuis, je ne sache pas que le nombre des théâtres ait décru, ni que le public se soit rassemblé vers l'Odéon, ni que le « mouvement littéraire » se soit reporté vers ce quartier; aussi bien ni littéraire ni aucun autre : interrogez là-dessus les propriétaires de la plaine Monceaux et ceux de ces terrains de Chaillot où l'on semait du chanvre, en effet, alors que Gautier trompettait l'avènement de Bocage. Le panorama de la rue de Berry, où MM. Detaille et de Neuville exposent leur bataille de Champigny, sera bientôt plus central que le second Théâtre-Français. Tel chansonnier devenu ministre, et même ancien ministre, ne reconnaît plus aujourd'hui « son vieux quartier Latin. » Même les héros de Mürger ont émigré. Acclimatée si longtemps à l'Odéon, *la Vie de bohème* a repassé l'eau; dépaysée au Vaudeville, elle s'essaie maintenant à l'Ambigu. Tout de ses personnages y paraît démodé : leur gaîté, leurs sentimens et l'innocence de leur misère. Le 1er janvier 1838, dans cette *Revue*, George Sand terminait *la Dernière Aldini* par ce cri : « Vive la bohème ! » Le 15 juillet 1871, à cette même place, M. Caro, en psychologue avisé des choses présentes, donnait pour titre à un article : *la Fin de la bohème...* Quelle mélancolique étude M. de La Rounat pourrait nous offrir sur la fin de la jeunesse des écoles, en tant « qu'odéonienne ! » S'il reste le soir des étudians sur la rive gauche, ils ne se croient pas engagés d'honneur à soutenir la fortune de l'Odéon. Veulent-ils aller au spectacle? Plutôt que de payer 6 francs un fauteuil dans ce temple, ils préfèrent se rendre au théâtre Cluny, si misérablement dirigé qu'il soit : et quand par hasard, entre deux vaudevilles de banlieue, ils tombent sur une pièce amusante comme celle de M. Bisson, *115, rue Pigalle*, ils rient toute la soirée sans remords et sans donner une pensée à l'Odéon expirant.

Sous le second empire, M. Camille Doucet, surintendant des théâtres, avait conçu le projet d'élever un Second-Théâtre-Français à côté du premier : les deux, pour mieux dire, n'en eussent formé qu'un seul, avec deux troupes distinctes dont l'une eût joué dans la « salle Molière » et l'autre dans la « salle Corneille. » Il y a quelques années, alors que le Théâtre-Italien était à vendre, M. Perrin faillit l'acheter pour que la Comédie-Française s'en fît une succursale. Bientôt sans doute, à la suite d'un accommodement, cette succursale fût devenue, de nom

comme de fait, le Second-Théâtre-Français, » et la rive droite aurait eu l'Odéon régénéré. Enfin, récemment, un membre de la commission des auteurs parlait de mettre l'Odéon auprès du Conservatoire : où qu'on le mette, il y sera mieux que dans ce désert où on le laisse.

En attendant cette solution peut-être un peu hardie, faut-il refaire l'expérience faite sans bonheur en 1834, 35 et 37 ? Faut-il réunir le Théâtre-Français et l'Odéon sous un même directeur ? Dernièrement on assurait que le ministre des beaux-arts y pensait : par malheur, il n'a fait qu'y penser et passer. Il aurait recopié sans doute l'arrêté du 1er septembre 1837 signé Montalivet ; il n'a pu que le lire. Plusieurs critiques, s'étaient élevés contre ce projet, attendu que, d'après eux, un Second-Théâtre-Français, ainsi annexé au premier, au lieu d'en être le séminaire, pour le grand bien des lettres, n'en serait proprement que la succursale, pour le profit des sociétaires. Nous pensions qu'on ne risquait que peu de chose à exécuter ce dessein ; nous préférions aux certitudes présentes les incertitudes de l'avenir. Si le nouveau gouvernement de l'Odéon eût mal usé de ses pouvoirs, on en eût été quitte pour ne pas les renouveler ou même en abréger la durée ; en admettant qu'un autre état fût pire que l'actuel, il eût toujours été temps de revenir à celui-ci ; l'épreuve, à notre avis, ne pouvait guère être plus funeste que le *statu quo* prolongé. Cependant on a quitté ce projet. Que va-t-on faire ? Entre nous, je suppose qu'on ne fera rien. Sans dire de la chambre tout le mal que M. Gambetta pense d'elle, il est permis d'insinuer qu'elle n'a pas l'esprit tourné aux beaux-arts. C'est dommage, car si l'on ne veut ni transporter l'Odéon sur la rive droite, ni le réunir à la Comédie-Française, il conviendrait du moins d'augmenter sa subvention et de modifier son cahier des charges, de façon qu'un directeur intelligent, actif et consciencieux pût y rendre quelque service à la littérature et aux jeunes gens. Ici, M. de La Rounat, qui a le droit de se croire ce directeur-là, — car il se souvient de l'avoir été jusqu'en 1867, — M. de La Rounat cligne des yeux et commence à être de notre avis. Dans ces conditions, il se flatte de redevenir ce qu'il fut : nous lui souhaitons au moins d'être mis au défi.

Comparez, en effet, la situation de l'Odéon à celle des autres théâtres. Combien ceux-ci, mieux placés dans Paris et plus libres, sont plus heureux ! La salle de la Gaîté, après divers désastres et un long abandon, est rouverte depuis huit mois à peine. Les directeurs, après quelques essais, ont trouvé ce titre : *Quatrevingt-treize*, et ce nom : Victor Hugo, pour attirer le public. Quand la vertu de ce titre et de ce nom s'est épuisée, qu'ont-ils fait ? Ils ne se sont pas mis en grands frais d'imagination ; ils ont repris ce vieux *mélo : l Closerie des genêts ;* ils l'ont repris simplement avec de vieux acteurs, et même avec une jeune actrice, que nous avions vue l'an dernier, nous critiques, à l'Odéon : avec MM. Dumaine et Clément Just, avec Mlle Marcelle Jullien ; ils ont renforcé

ce gros de transfuges de M. Talien, — un odéonien d'autrefois, — de M. Romain, un beau jeune premier, et de Mme Largilière, une jeune première pathétique, mais qui n'auraient ni l'un ni l'autre, je suppose, la prétention de faire passer les ponts aux promeneurs du boulevard. Eh bien! ces promeneurs sont accourus, et *la Closerie des genêts*, malgré le suranné du style et de certaines parties de l'intrigue, a fait couler plus de larmes qu'à la Porte-Saint-Martin *le Donjon des étangs*, un drame pseudo-historique de M. Ferdinand Dugué, n'a excité d'éclats de rire. C'est que la Gaîté est sise dans un quartier habité : s'il prétend subsister avec les ressources qu'il a, M. de La Rounat devrait s'adresser à une agence d'immigration pour repeupler « l'Odéonie. »

Voyez le Gymnase : après la campagne malheureuse de l'an dernier, après *les Braves Gens*, *le Mariage d'Olympe*, *Miss Fanfare* et *Monte-Carlo*, M. Koning a rencontré enfin avec *Serge Panine* le succès que méritaient son courage et son industrie. *Serge Panine* a besoin de repos; plusieurs nouveautés importantes, sur lesquelles comptait M. Koning, viennent à lui manquer par la malchance ou par la paresse des auteurs. Est-il pris au dépourvu? Nullement. Il monte un spectacle coupé : *les Débuts de Pluchette*, un vaudeville de MM. Pierre Decourcelle et Redelsperger, sans prétentions mais non sans gaîté, joué gentiment par Mlle Raynard, et *la Carte forcée*, une comédie romanesque de MM. Crémieux et Pernéty, dont l'intrigue pourrait être plus neuve, mais dont le dialogue est agréable et que jouent avec adresse Mme Marie Magnier et M. Lagrange, Mmes Pasca et Lemercier. Ce spectacle est lesté par une bouffonnerie de M. Busnach, *la Chambre nuptiale*, où M. Saint-Germain est doublé par M. Corbin. Et vogue la galère! M. Koning attendra sans peine jusqu'à la reprise de *Madame Caverlet*, la belle comédie d'Augier. Comment? C'est que le Gymnase est situé sur le boulevard. Beaucoup de gens passent devant : quelques-uns s'y arrêtent. Ils s'arrêteraient peut-être, ceux-là, sur la place de l'Odéon : par malheur, ils n'y passent pas. Je reviens à mon idée, j'y insiste : Monsieur de La Rounat, faites venir des Chinois!

Un vieux mélodrame remplit la Gaîté, un spectacle coupé fait subsister le Gymnase; ni l'un ni l'autre expédient ne vaudrait rien à l'Odéon. Ici, pour attirer l'attention de la foule, il faut maintenant frapper de grands coups; et le directeur est à peu près dans la situation d'un homme abandonné sur un îlot et tenu de tirer le canon chaque jour pour qu'on lui apporte des vivres : seulement cet homme n'a qu'une charge de poudre, qui doit durer toute l'année. M. de La Ronnat le sait bien; il vient de tirer le canon : il a commandé une traduction en vers de l'*Othello* de Shakspeare à un jeune poète, M. Louis de Gramont, et il a représenté son ouvrage. L'effort de M. de La Rounat est louable et son zèle méritoire. Il faut, en effet, si l'on prétend que ce théâtre dure beaucoup au-delà de son centenaire, risquer de ces entre-

prises qui passent le vulgaire courage. Un diplomate qui, sous l'empire, représentait la France à Washington, m'a raconté que, pendant son séjour dans cette ville, un homme y mourut âgé de cent vingt ans; depuis quatre vingts ans il fumait de l'opium : les médecins déclarèrent que ce vice avait abrégé ses jours. Si l'Odéon veut vivre seulement jusqu'à cet âge-là, c'est-à-dire vingt années encore, il est temps qu'il renonce à l'opium littéraire, à ce genre spécial de théâtre qui *facit dormire;* il n'en a que trop abusé, à diverses reprises, pendant un siècle. Or rien ne paraît plus propre à le réveiller de sa léthargie qu'une pièce de Shakspeare, — et quelle pièce ! — *Othello,* « le monstre lui-même, » dont le cri, semble-t-il, doit faire dresser tout Paris !

M. de La Rounat s'est donc mis en frais. Depuis quelques années, le Conservatoire, cet édifice où l'on tolère, sous l'administration d'un musicien et parmi de nombreux professeurs de solfège, d'harmonie et de chant, de violon, de violoncelle, de contrebasse, d'orgue et d'improvisation, de composition, de flûte, de hautbois, de clarinette, de cor, de cor chromatique, de basson, de trompette et de trombone, — cet édifice où l'on tolère, dis-je, parmi tous ces professeurs de musique, entre un professeur de maintien et un professeur d'escrime, quelques professeurs de déclamation, — le Conservatoire, depuis quelques années, n'a produit, je ne sais pourquoi, qu'un petit nombre de tragédiens et de comédiens sortables. Encore ces jeunes gens, s'ils ne préfèrent, par un esprit de vertige qui leur fait oublier leurs engagemens, s'avilir dans un théâtre de genre où ils trouvent le succès et la fortune, sont-ils happés au passage par la Comédie-Française, qui les retient dans ses oubliettes. Ainsi, pendant que M. Guitry se fait connaître et vit grassement au Gymnase, M. Garnier, pour ne citer que ce prix de tragédie de l'an passé, languit et se dessèche au Théâtre-Français : en douze mois il a débuté dans *le Supplice d'une femme* et dans *Britannicus;* c'est assez, c'est même trop, car il excite l'envie de ses camarades, et, d'autre part, le public du Théâtre-Français l'a trouvé bien raide et peu formé pour cette illustre scène. Donc, M. de La Rounat, directeur de l'Odéon où doivent se façonner les jeunes artistes pour la Comédie-Française, M. de La Rounat a engagé spécialement pour le rôle d'Othello M. Taillade, qui n'a que cinquante-six ans, s'il paraît davantage. Quand je disais que M. de la Rounat s'était mis en frais !.. Il a, par surcroît, fait tailler des costumes et peindre des décors dont plusieurs sont beaux et quelques-uns exacts. Vous voyez s'il mérite que son coup de canon soit entendu !

Le sera-t-il pourtant? Je n'ose croire à ce juste succès; *Othello* n'aura pas une longue fortune à l'Odéon. Est-ce la faute des acteurs? M. Taillade, sans doute, n'est pas l'homme de son rôle. Il n'a pas cette prestance, cet air de force et de gloire, cette carrure d'épaules et cette majesté d'allures qu'on prête au guerrier venu des pays du soleil pour

commander les armées de la république de Venise. Si Othello n'a pas cette ampleur de poitrine, de voix et de geste, cette magnificence de toute la personne qui doit être sa beauté, Othello n'est plus Othello et Desdémone ne peut l'aimer. En amour comme en guerre, la noblesse triomphale de ce nègre pouvait imposer aux âmes; mais, je vous prie, est-ce pour ce général du génie, pour ce vieux quarteron maigri dans les travaux mathématiques, que la douce fille de Brabantio quittera le palais de son père ? Lorsqu'Othello bondit sur sa proie, il faut que ses jarrets aient la détente des jarrets du tigre. Mais que dire si de sa tunique passent les jambes grêles d'un vieux travesti ? Je sais bien que Frédérick-Lemaître a représenté Othello et Napoléon, et que Déjazet, à la même époque, a joué Napoléon, elle aussi; mais voyez-vous Othello figuré par Déjazet? A dessein, pour me faire comprendre, j'exagère mon impression; le certain est que M. Taillade est trop étriqué pour ce rôle. Ajoutez que sa voix est sourde et sa diction édentée : ce n'est pas là le rugissement du fauve ni la menace de ses crocs. Enfin toutes ces roueries de comédien blanchi dans le mélodrame ne valent pas la simplicité magistrale que réclame Shakspeare. Cependant M. Taillade a du talent, de l'expérience, une manière d'autorité. En quelques passages, ce vieux loup du boulevard pousse très bien son grognement; il atteint à l'effet dramatique et semble presque un grand artiste : s'il ne suffit pas à décider le succès, il ne paraît pas y nuire.

M. Chelles, qui joue Iago, y contribue de toutes ses forces. Non qu'il soit, lui non plus, le personnage de Shakspeare; assurément ce n'est pas là ce vieil officier subalterne, tanné par tous les vents d'une vie orageuse, durci par tous les heurts d'une destinée de routier, jauni par l'envie et recuit dans son fiel : c'est un solide gaillard à la moustache en croc, qui sert sans scrupule son ambition féroce et assommerait d'un coup de poing son ennemi, s'il n'avait l'occasion de lui couper le jarret par derrière. C'est un autre Iago; n'importe : c'en est un cependant, qui ne manque pas de consistance et, tel quel, nous intéresse. De même, Mme Tessandier n'a pas la fraîcheur d'ingénuité, la mutinerie enfantine, la grâce fragile de Desdémone; pourtant elle joue avec intelligence et simplicité, elle sait maintenant dire le vers, et ce n'est pas elle qui perdrait la partie. Les autres rôles d'ailleurs sont tenus convenablement. Si je n'ose prédire la victoire, j'entends la victoire fructueuse et de résultats durables, ce n'est pas l'interprétation qui me défend d'y compter.

Est-ce donc que la traduction de M. de Gramont n'est pas bonne? Nullement, elle est aussi bonne et, en certains points, meilleure qu'une autre. Elle semble exacte et pourtant se recommande par un bel air de facilité. Que reste-t-il, et ne dirait-on point que je me moque ? Il reste ceci, qu'une traduction d'*Othello* en vers français ne saurait avoir, selon moi, aucune fortune solide, et que c'est une entreprise propre-

ment chimérique si le traducteur a la prétention de faire une œuvre définitive. C'est pour lui un exercice de style et de prosodie dramatiques; pour nous, c'est l'occasion d'une épreuve où nous voyons de combien, depuis la dernière traduction, le public français s'est rapproché de l'intelligence de Shakspeare. Si le poète ou le directeur qui l'accueille attendait d'autres fruits de cette expérience, il se tromperait lourdement.

Nous avons, à l'heure qu'il est, trois traductions en vers d'*Othello*, signées : Alfred de Vigny, Jean Aicard, Louis de Gramont. L'ouvrage d'Alfred de Vigny fut joué au Théâtre-Français en 1829 et repris au Théâtre-Historique en 1862. Celui de M. Jean Aicard fut accepté, en 1878, par M. Perrin ; on en donna maladroitement des morceaux détachés, cette année-là, dans la représentation de retraite de Bressant ; puis le tout fut ajourné de saison en saison jusqu'au jour funeste où la fuite de Mlle Sarah Bernhardt, qui devait jouer Desdémone, renversa la dernière espérance du poète : cet hiver, M. Aicard s'est décidé à imprimer son drame (1). — Notons en passant qu'on a donné, cette semaine, dans une matinée exceptionnelle, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le *Davenant* de ce même M. Aicard, — cette comédie, composée pour les représentations de nos sociétaires à Londres, et dont un premier caprice de Mlle Sarah Bernhardt compromit le succès. Cette petite pièce est mieux qu'un morceau de circonstance : habilement imaginée, fort touchante par endroits et toute écrite en jolis vers, elle a beaucoup plu. Mlle Dudlay, avec son zèle ordinaire, y donnait la réplique à M. Got : rarement le doyen de la Comédie-Française montra un talent plus sûr dans un rôle plus scabreux.

Mais revenons à *Othello* : nous avons trois traductions en vers : l'une, datée de 1829 ; les deux autres, — si les brochures font foi, — de 1882 ; c'est la principale différence que j'aperçois entre elles, ou du moins cet écart des temps explique les différences principales de la première aux deux autres, qui sont un peu cousines. Ces dissemblances, à regarder de près les choses, sont toutes dans l'exécution : l'esprit de Vigny est le même que celui de ses cadets. Il s'agissait pour lui, outre un exercice de style et une expérience qui profiterait à d'autres ouvrages, — il le dit dans une lettre : « Je n'ai fait, cette fois, qu'une œuvre de forme, » — il s'agissait de donner à la France une traduction fidèle qui remplacerait la pitoyable imitation de Ducis. Pour MM. Aicard et de Gramont, il s'est agi de recommencer l'entreprise de Vigny, selon ses intentions justement, avec des moyens nouveaux. Cette lettre de Vigny à lord *** « sur la soirée du 24 octobre 1829 et sur un système dramatique » s'accorde parfaitement avec la préface que M. Aicard a mise en tête de son ouvrage. Les théories de Vigny sur le vocabulaire

(1) Charpentier, éditeur.

et sur la prosodie d'une traduction française de Shakspeare sont exactement celles de son successeur : il tient pour le mot simple et le vers désarticulé. Il demande qu'on réserve l'alexandrin épique, dans l'intégrité de sa forme et la majesté de son rythme, pour ces passages importans qui sont comme le « chant » du drame; qu'on le « détende, » au contraire jusqu'à la négligence, et qu'on le brise familièrement pour ces parties accessoires qui ne sont que « récitatifs. » M. Aicard souscrit à ces doctrines, au moins implicitement, et ce n'est pas M. de Gramont qui veut y contredire. Mais Vigny, malgré qu'il en eût, avait l'habitude de ce vers épique qui est proprement celui de la tragédie française; il était encore trop voisin de l'âge classique pour pousser en effet jusqu'au bout son système; son *Othello* garde l'aspect d'une tragédie plus simple, mais encore d'une tragédie. Au contraire, MM. Aicard et de Gramont usent de toutes les licences de la poétique la plus récente. Nul n'est plus expert ni plus ingénieux que M. Aicard à déguiser le vers en prose; nul n'y met plus d'aisance que M. de Gramont : même l'aisance me paraît sa vertu principale, et si M. Aicard a un vice, c'est qu'il est trop ingénieux. Leur poésie, à tous les deux, se « détend » jusqu'à la ténuité; au besoin même, si j'ose dire, jusqu'à la platitude. Elle y gagne un air d'exactitude parfaite, qui flatte l'illusion de certaines gens. D'ailleurs, à l'occasion M. Aicard embouche le porte-voix aux beaux vers, et M. de Gramont sait frapper, aussi bien que personne, de francs alexandrins.

Cependant qui dit traduction fidèle ne dit pas toujours transcription littérale, et, sur ce point encore, les trois poètes sont d'accord : « Si le traducteur, dit Vigny, n'était interprète, il serait inutile... J'ai donc cherché à rendre l'esprit, non la lettre. » M. Aicard s'explique là-dessus avec plus de franchise encore. Il distingue « entre la traduction savante et la vivante : l'une destinée à donner une idée la plus exacte possible du texte étranger; l'autre destinée à produire l'impression même du texte original en le faisant oublier. Celle-ci est évidemment la traduction dramatique, » et c'est celle que M. Aicard a prétendu faire. Il compare sa tâche à celle d'un acteur de la *commedia dell' arte*, qui se laisse guider par l'auteur et doit cependant inventer. Même, par un paradoxe un peu ambitieux peut-être, il établit « qu'idéalement ce travail demanderait les qualités maîtresses du poète, du trouveur original; » il ne voit « ni comment ni pourquoi on retrouverait l'esprit et l'expression de Shakspeare si l'on est incapable de traduire la nature. » Pour M. de Gramont, je ne pense pas qu'il se pique de plus d'exactitude, sinon je serais obligé de lui reprocher des contresens et, plus encore, des libertés contraires à la théorie du mot simple et de la traduction « vivante. » Où Shakspeare a mis :

She wish'd
That heaven had made her such a man, —

c'est-à-dire : « Elle souhaitait que le ciel eût fait d'elle un tel homme, » et ce que M. Aicard traduit :

Elle eût aussi voulu que le ciel l'eût fait naître
A ma place,

M. de Gramont écrit :

. . . Elle ressentait une douleur mortelle
Qu'un tel homme n'eût pas été créé pour elle !

Cassio, après la tempête, dit en parlant d'Othello : « Je l'ai perdu sur une mer dangereuse : *on a dangerous sea;* » M. de Gramont ne craint pas de traduire (le dernier mot est à la rime) : « Sur un terrible élément. » Lorsqu'Othello retrouve Desdémone à Chypre, il lui met sur chaque joue un baiser sonore et s'écrie : « Que nos cœurs n'aient jamais de plus grands désaccords ! » Et Iago murmure : « Oh ! maintenant vous avez bien le ton ! Mais j'arracherai les chevilles qui règlent cette musique. » M. Aicard traduit assez fidèlement :

Doux baisers qu'on m'accorde,
Vous serez à jamais nos seuls bruits de discorde !
Iago, *à part.* — Bon, bon ! je changerai cette musique-là !

M. de Gramont s'avise de transposer la réplique dans le ton noble, ou plutôt dans le banal, et d'écrire :

Puisse toujours régner le même accord
Entre nos cœurs !
— Ils sont en bonne intelligence...
Tu les désuniras, n'est-ce pas, ma vengeance ?

Plus loin, ce charmant couplet, où Desdémone avec l'insistance familière d'une enfant gâtée, prie Othello de fixer le jour où Cassio recevra sa grâce : « Demain soir, ou mardi matin, ou mardi après midi ou le soir, ou mercredi matin ; je t'en prie, dis-moi le temps : qu'il ne passe pas trois jours, » — ce couplet que devient-il ? Ceci tout simplement :

Demain dans la soirée
Alors ? accorde-lui cette grâce espérée,
Je t'en conjure, avant trois jours.

Enfin, pour revenir à un passage plus fameux encore, ces deux vers d'une beauté si simple, d'une cadence si digne et purement délicieuse :

She loved me for the dangers I had pass'd,
And I loved her that she did pity them, —

M. de Gramont ne va-t-il pas les alanguir en trois vers, et dont le dernier est proprement de romance :

> C'était pour mes dangers, mes exploits, mes malheurs,
> Qu'elle m'aimait, et moi je l'aimais pour les pleurs
> Qu'ils avaient fait jaillir de son âme attendrie!..

Je préférais de beaucoup la version de M. Aicard, malgré la faiblesse de trois mots ajoutés à la fin pour la rime :

> Elle m'aima pour les périls que j'ai courus,
> Et moi pour la pitié qu'elle en eut, — pour ses larmes.

Aussi bien nos traducteurs font sagement d'annoncer qu'ils veulent suivre, non la lettre, mais l'esprit, — heureux s'ils le suivent toujours! — et qu'ils veulent « franciser » Shakspeare. Ils seraient bien empêchés à faire autrement. Traduire Shakspeare en vers français, que le traducteur le prétende ou non, ce n'est pas seulement le traduire en français, mais bien le *franciser*. Notre alexandrin, si désarticulé qu'il soit, — de façon à perdre ses beautés propres sans acquérir celles du vers shakspearien, qui a le rythme de ses cinq ïambes, — notre alexandrin, si changé qu'il soit de physionomie et d'allures, garde encore assez de sa constitution première, non-seulement pour rendre une traduction littérale impossible, mais pour communiquer à une traduction quelconque un air de nationalité française. Ce n'est presque plus l'alexandrin, mais ce n'est aucun autre vers : d'ailleurs çà et là encore une rime naufragée paraît dans le désarroi des hémistiches, ou bien c'est une césure demeurée par hasard juste au milieu du vers : et cela suffit à faire reconnaître la vieille ordonnance française des mots, partant des idées. Or c'est là justement le mensonge essentiel de ces ouvrages, leur vice intime et ce qui fait qu'une traduction d'*Othello* en vers français ne peut avoir une valeur absolue ni un succès définitif. Le traducteur prête un aspect français à des sentimens qui ne le sont pas : pourquoi, ou plutôt pour qui? Ce déguisement ne trompe personne. A ceux qui peuvent comprendre et admirer Shakspeare il semble inutile et malséant; pour les autres, hélas! combien plus nombreux, il les inquiète et les étonne : ces héros qui se donnent pour Français et se comportent cependant selon leur caractère étranger, sont peut-être pour la foule plus scandaleux encore que s'ils avaient gardé l'accent de leur pays. Mais ceci demande quelques explications, au moins sur le caractère d'Othello : peut-être aurons-nous le loisir de les donner prochainement.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Maintenant que les législateurs de la France ont pris un mois de repos et qu'on est au bout de ces vacances de printemps, tout va recommencer, tout va s'animer de nouveau au Palais-Bourbon comme au Luxembourg. On ne peut pas dire que la politique va refleurir, puisqu'elle est assez maussade, assez malingre et qu'elle se compose de toute sorte de motions, de propositions, de lois et de fragmens de lois qui n'ont vraiment rien de printanier.

Notre parlement, qui n'est pas un bouquet de fleurs, va retrouver demain devant lui tout ce qu'il a ébauché, tout ce qu'il a laissé à faire. Il s'est ménagé du travail et même des distractions, s'il le veut, rien qu'à la lecture des innombrables petits papiers qu'une commission passe gravement son temps à étiqueter pour le plaisir de ceux qui aiment les palimpsestes électoraux. Il trouvera la réforme de la magistrature qu'il a entreprise et dont il est bien embarrassé, cette réforme qui n'a de prix pour les grands politiques du progrès que si elle chasse la plus visible garantie d'indépendance, l'inamovibilité, de l'administration de la justice. Il trouvera un projet que lui prépare le gouvernement sur la réorganisation du canton dans l'ensemble des institutions locales. Il trouvera le budget, et tout ce qui se rattache de près ou de loin au budget. Il aura aussi le choix des interpellations sur les choses utiles et sur les choses inutiles, sur la politique intérieure ou sur la politique extérieure, sur Tunis ou sur l'Égypte, — tout cela sans compter l'imprévu. Les occasions de bien faire ou de perdre du temps en excitations vaines, en œuvres stériles ne manqueront sûrement pas à ce parlement qui va se réunir demain. Par cette multitude de propositions qu'il a si facilement accueillies, qu'il a complaisamment envoyées à des commissions et qui lui reviendront un jour ou l'autre, il s'est préparé bien des pièges, bien des mécomptes ou bien des ten-

tations périlleuses. Il s'est créé l'obligation de toucher à tout, d'avoir une opinion sur tout, même sur ce qui n'était pas indispensable, et entre toutes ces questions qu'il a laissé soulever, qu'il va rencontrer devant lui, il en est deux particulièrement qu'il ne peut plus éluder, qui ne sont pas les moins graves, les moins difficiles à résoudre : l'une est ce projet de reconstitution d'une mairie centrale de Paris qui répond à des passions ou à des fantaisies bien plus qu'à des intérêts réels; l'autre est cette réorganisation militaire, cette réforme du recrutement de l'armée qu'une commission de la chambre s'occupe justement à l'heure qu'il est d'élaborer en essayant de fondre toutes les idées, tous les projets qui se sont produits dans une œuvre unique qui risque fort de n'être qu'une confusion. Ce sont là pour le moment les deux points les plus épineux, les plus vifs, sur lesquels le parlement qui nous revient aura nécessairement d'ici à peu à se prononcer, à prendre un parti bon ou mauvais, — à moins que, de lassitude, il ne se décide à laisser tout en suspens après avoir laissé tout mettre en question.

Cette idée de refaire une mairie parisienne, concentrant la représentation et la direction de la cité, d'où est-elle venue? Comment est-elle arrivée à se traduire dans un projet législatif qu'on hésite à préciser et à formuler après l'avoir promis, qu'il faut bien présenter cependant puisqu'on s'est à peu près engagé? Elle est née, il faut bien l'avouer, d'une prétention persévérante du conseil municipal et d'une faiblesse du gouvernement. Que le conseil municipal, qui se flatte de représenter Paris et qui a la prétention d'en disposer, tienne à compléter son gouvernement par un chef qu'il aura élu, qui sera son mandataire et sa personnification, ce n'est point là ce qui est extraordinaire; c'est dans la logique du radicalisme qui règne dans les ruines des Tuileries. Le conseil municipal, tel qu'il est avec ses opinions et ses tendances, n'a depuis longtemps d'autre préoccupation que de fonder ce qu'on appelle son autonomie, d'avoir sa république à lui au sein de la république nationale, de se soustraire à toute autorité, en un mot de faire revivre légalement la commune, une commune semi-indépendante. C'est son idée fixe. Il a cru le moment venu de pousser jusqu'au bout ses revendications autonomistes, et il s'est hâté de saisir l'occasion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le gouvernement, qui, de son côté, se flatte sans doute de représenter la France, n'ait pas du premier coup senti le danger de paraître encourager ces ambitions ou ces illusions. Le ministère veut bien vivre avec tout le monde; il est plein d'une mansuétude conciliatrice. Il a cru se tirer d'embarras en ne disant ni non ni oui, en promettant d'étudier, d'examiner, de préparer un projet; il n'a certainement fait que compliquer et compromettre la situation par ses complaisances, tandis qu'il eût échappé probablement à bien des difficultés en se prononçant simplement et

nettement dès le début, en refusant son concours à une entreprise qui ne répond pas à la vérité des choses, en disant ce qu'il pense dans le fond. Vainement aujourd'hui on se réfugiera dans les palliatifs et les expédiens de transaction, donnant d'un côté le nom et la dignité de la mairie, restreignant d'un autre côté les attributions du maire à quelques affaires de voirie, de police foraine ou de marchés, et couvrant le tout de cette satisfaction assez étrange d'une indemnité pécuniaire qui paraît devenir un élément nécessaire de toutes les combinaisons. Vainement on essaiera de ces subterfuges; on ne réussira ni à rassurer ceux qui voient dans cette mairie centrale une anomalie périlleuse ni à satisfaire les partisans de l'autonomie communale. Ce ne sera qu'un compromis sans sincérité et sans garantie préparant l'incohérence administrative et d'inévitables conflits.

Qu'on ne se paie pas de mots : cette mairie centrale dont on parle ne répond pas à la réalité des choses et n'a point de raison d'être, parce que Paris n'a rien d'une commune ordinaire. Paris a les avantages et les charges de sa position exceptionnelle; il n'a rien de municipal. Il est une sorte d'état, un patrimoine national; ses monumens eux-mêmes ne sont pas à lui. Il est le centre des forces de la France, du gouvernement, des assemblées délibérantes, des arts, des industries, des grandes institutions politiques, scientifiques, financières, judiciaires. Il a tous les caractères d'une capitale qui, par la nature des choses, par le cours de l'histoire, ne s'appartient qu'à demi, dont le droit est limité par le droit de la France. Or dans cette ville d'un ordre exceptionnel et privilégié, à côté des pouvoirs nationaux, auprès du président de la république et du parlement, imaginez un maire représentant par une fiction de la loi une population de deux millions d'âmes, appuyé, lui aussi, sur une assemblée orgueilleuse, ayant une armée de fonctionnaires, disposant d'une force publique considérable s'il a la police, tenant à sa discrétion la paix de la cité sans laquelle il n'y a pas de liberté pour les chambres : c'est un état dans l'état, un gouvernement opposé au gouvernement du pays, et les radicaux, dans leurs ambitions, l'entendent bien ainsi. Ils ne cachent pas ce qu'ils veulent, ce qu'ils poursuivent avec leur autonomie communale surmontée d'un maire indépendant. Il n'y a pas bien longtemps, un conseiller municipal, auteur d'une brochure sur *Paris, son maire et sa police*, expliquait ce que signifie pour les adeptes du radicalisme ce mot de « sentiment parisien » si souvent invoqué : « C'est la faculté de comprendre qu'on est ici la capitale de la France, la tête et le cœur du pays, la source des grands mouvemens de l'histoire, la mère des révolutions. Le sentiment parisien consiste à être persuadé de ceci : qu'on est sur la rive de la Seine, la commune capitale, la commune primordiale, essentielle, la force souveraine d'impulsion des idées et des arts de la France et du monde. »

Voilà qui est clair, au moins quant aux intentions révolutionnaires qui se traduisent dans ces déclamations. Est-ce là ce qu'on veut? Est-ce le chef de la « commune primordiale » qu'on se propose d'instituer pour rester en bonne amitié avec le conseil municipal? — Il ne s'agit de rien de semblable dans le projet qui se prépare, dira-t-on. On ne donnera au maire que des droits modestes sur les halles ou sur l'éclairage des rues; on lui laissera, avec l'indemnité due à sa haute position, la faculté de mettre une perruque comme le lord maire ou de revêtir l'écharpe du « roi Pétion » pour figurer dans les cérémonies publiques. On aura peut-être ainsi la paix! En est-on bien sûr? D'abord, dès qu'on cède à une idée ou à une fantaisie révolutionnaire, dès qu'on la laisse entrer dans les faits, on ne sait plus ce qu'elle deviendra; une institution, si modeste qu'elle soit à son début, tend sans cesse à se développer selon la logique qui l'a mise au monde. Ensuite, s'il y a ces usurpations qu'on prévoit, puisqu'on se prémunit contre elles, si l'on est obligé de contenir ce maire dans les attributions qu'on lui mesure, c'est donc le conflit en permanence qu'on prépare! c'est donc la confusion qu'on prétend organiser!

La vérité qu'on ne veut pas s'avouer, c'est que Paris est bien réellement, non ce que disent les radicaux, mais une ville à part, placée dans des conditions tout exceptionnelles, appelant par suite une organisation spéciale, où l'état, qui représente la France, qui ne veut pas subir la loi de la « commune primordiale, » trouve ses garanties. Qu'on cherche en dehors de ce maire, qui ne peut être qu'une excentricité d'ostentation ou un périlleux embarras, une organisation sérieuse, rien de mieux, assurément. Qu'on s'ingénie à découvrir les moyens de proportionner la représentation municipale de Paris, non-seulement aux opinions mobiles d'une population flottante, mais à cette masse d'intérêts moraux, intellectuels, industriels qui affluent dans la cité, qui ne sont certes représentés que d'une manière bien inégale dans le conseil d'aujourd'hui, ce sera encore mieux. Le problème peut être difficile, il n'est point sans doute insoluble; on ne le résoudra pas, dans tous les cas, en commençant par tout confondre, en rendant les armes devant des sommations de parti de peur de paraître résister, en décrétant des institutions factices en désaccord avec la vérité des choses, avec les intérêts de Paris lui-même, du vrai Paris, aussi bien qu'avec les intérêts généraux du pays.

Lorsqu'on agit avec incohérence dans des lois qui touchent aux institutions municipales, à l'administration ou à la justice, ce n'est point certes sans inconvénient puisque le résultat est de mettre l'instabilité et l'obscurité partout; mais le danger est bien autrement grave dans les affaires militaires, où l'on dirait que, par un fatal privilège, se concentrent plus que jamais toutes les faiblesses, toutes les fantaisies, tous les instincts de désorganisation. C'est devenu une

mode, une sorte d'hallucination : chacun a son plan, sa nouveauté, sa réforme; c'est à qui portera la main sur les institutions militaires, sur la composition et le recrutement de l'armée, et la chambre a été tellement assaillie de propositions qu'elle s'est mise, sans plus de retard, à une œuvre complète de revision et de réformation. A l'heure qu'il est, entre tous les projets soumis à la commission parlementaire qui a été nommée avant les vacances et qui vient de reprendre son travail, il y en a deux principaux. Le premier est l'œuvre du dernier ministre de la guerre, M. le général Campenon, et a été porté à la chambre par M. Gambetta, qui s'est vu appelé à présider la commission; le second est l'œuvre du nouveau ministre, M. le général Billot. Les deux projets se ressemblent en un point, ils proposent de consacrer définitivement la réduction du service à trois ans; sur tout le reste, sur le volontariat, sur les dispensés conditionnels, sur la répartition des contingens, ils ont des combinaisons différentes, et la commission a si bien fait jusqu'ici qu'elle en est encore à se reconnaître au milieu des détails, des idées contradictoires et des chiffres qui passent sous ses yeux. Tous ces projets, quels que soient les détails, sont malheureusement nés sous une influence peu favorable : ils portent la marque du temps, ils paient la rançon inévitable à l'esprit de parti. Ils mettent partout l'égalité, la démocratie, le suffrage universel, l'appel à la popularité, sans oublier bien entendu la chose la plus essentielle qui est au fond de tout, le service obligatoire et personnel imposé aux séminaristes. N'y eût-il que cette raison des séminaristes à soumettre au service, il aurait fallu réformer les lois militaires, c'est bien clair! De plus, toutes ces combinaisons nouvelles qu'on propose ont cela de commun avec bien d'autres lois d'aujourd'hui, qu'elle sont médiocrement conçues, mal coordonnées et ne seront vraisemblablement rien moins qu'efficaces. Ce sera un progrès nouveau si l'on veut, — un progrès dans la confusion.

Il faut bien cependant en venir à la réalité des choses. De quoi s'agit-il? On veut une armée pour la défense du pays, on la veut même passionnément, et pour avoir une armée, la première condition apparemment est de s'inspirer de l'intérêt militaire, des nécessités militaires, de rechercher, d'accepter tout ce qui peut donner à la force organisée son ascendant et son efficacité. Le malheur est que, dans tout ce qui est proposé, dans tous ces projets qui se succèdent ou qui se croisent, au lieu de songer avant tout à l'intérêt militaire, aux moyens d'avoir de vrais soldats, des cadres vigoureux et solides, — ce qui est la grande et unique question, — on cède à toutes sortes de préoccupations qui n'ont rien de commun avec la bonne constitution d'une armée. On prétend faire une armée avec des calculs de politique subalterne, avec des arrière-pensées de parti, avec des préjugés.

On cherche la popularité avec cette réduction du service qu'on poursuit depuis si longtemps en invoquant l'exemple de l'Allemagne; mais

l'Allemagne n'est pas la France et la France n'est pas l'Allemagne. Les deux nations n'ont ni les mêmes mœurs, ni les mêmes traditions, ni le même génie. En France, il est toujours douteux que trois ans suffisent pour faire de vrais soldats, surtout des soldats des armes spéciales, et l'on n'a pas oublié les combats désespérés que M. Thiers a livrés jusqu'à la dernière heure de sa vie contre ce qu'il considérait comme la plus dangereuse atteinte à la puissance militaire du pays. Trois années fussent-elles suffisantes pour des soldats, il resterait toujours la question des cadres, des sous-officiers, et M. Gambetta lui-même disait encore, ces jours derniers, sans se payer d'illusions, qu'avec le service réduit il y aurait un déficit de quinze mille sous-officiers. On a essayé depuis quelques années de tous les moyens pour retenir ces serviteurs nécessaires, et, si on n'a pas réussi, c'est que ce n'est pas assez sans doute, pour attacher des hommes au drapeau dans une condition modeste, de leur promettre sur leurs vieux jours des places de portiers-consignes et de gardiens de jardins publics. Cela ne suffit pas là où tout se combine de façon à décourager les hommes du dévoûment obscur et à relâcher les liens de la vie militaire. — On veut flatter les préjugés populaires, les instincts d'égalité en supprimant le volontariat représenté comme un privilège, en soumettant indistinctement toute la jeunesse aux trois années de service, — et comme après tout il faut bien tenir compte du budget, M. Gambetta a imaginé ce moyen ingénieux de remettre à un conseil de revision le droit discrétionnaire de prononcer des exemptions en faveur des soutiens de familles nécessiteuses. On croit sans doute populariser ainsi la république; mais on ne s'aperçoit pas qu'on ne fait que déplacer le privilège, que s'il est juste d'alléger le fardeau pour les familles nécessiteuses, il y a aussi un intérêt social à ne point ravir pendant trois ans la jeunesse lettrée et libérale à toutes les carrières, à ne point atteindre d'un coup peut-être irréparable la vie intellectuelle de la France. Et, de plus, le procédé qu'on propose pour décider des exemptions est certainement le plus équivoque, le plus redoutable. Ce conseil à qui on remettrait un droit si exorbitant serait bientôt suspect de n'être qu'un instrument de parti et de représaille.

Le plus clair en tout cela, c'est qu'on se débat dans une certaine incohérence et qu'avec toutes ces combinaisons vaines ou dangereuses, on tend de plus en plus à s'éloigner des conditions nécessaires des véritables armées pour revenir à quelque chose comme une vaste garde nationale préparée dans les écoles et dans les collèges au maniement des armes. Malheureusement la France a fait la dure expérience de ce que peuvent des armées sans instruction suffisante, sans cohésion, sans esprit militaire. Si, pendant la dernière guerre, malgré le dévoûment et le courage, elle est allée à un certain moment de défaite en défaite, c'est qu'elle avait perdu ses cadres, c'est qu'elle n'avait plus tout ce

qui fait une armée. Est-on disposé à recommencer? Que la situation militaire, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne soit pas des meilleures, qu'elle appelle l'énergique vigilance des pouvoirs publics, c'est possible, c'est même certain; mais il est bien clair qu'on ne remédiera pas au mal avec tous les remèdes qu'on propose. Ce ne sont pas même des lois nouvelles qui seront le vrai remède. Ce ne sont jamais les lois qui ont manqué; celles qui ont été faites après la guerre avaient été certainement préparées avec autant de maturité que de patriotisme; ce qui a manqué surtout dans ces dernières années, c'est l'exécution. De toutes ces lois, il n'en est peut-être pas une qui n'ait été perpétuellement violée ou maladroitement interprétée, depuis la loi sur le recrutement jusqu'à la loi sur les effectifs? Ce volontariat même, qu'on accuse, qu'on veut supprimer aujourd'hui, s'il n'a pas porté de meilleurs fruits, ce n'est pas parce qu'il n'avait pas été sagement conçu, c'est parce qu'il a été appliqué d'une manière décousue, inégale, souvent presque infidèle. On a créé l'instabilité dans l'ordre militaire, — et quelles ont été les principales causes de toutes les déviations? Ce sont les préoccupations de politique et de parti qui ont pesé sur les ministres, jusqu'à M. le général Farre, qui a dit le dernier mot de la désorganisation. Ce qui vaudrait bien mieux que les changemens de lois et les discussions vaines aujourd'hui, ce serait de se mettre à l'œuvre pratiquement, obstinément, en dehors de toute influence de parti, en se pénétrant de cette idée que, si l'on veut une armée, il faut en accepter les conditions; si l'on ne veut qu'une garde nationale, ce n'est pas la peine d'avoir un budget militaire de 587 millions : c'est payer trop cher l'illusion de la force!

Le monde européen, dans sa vie affairée de tous les jours, reste perpétuellement livré à des courans contraires, au courant pacifique et à cet autre courant plus dangereux qui peut le jeter sur l'écueil de nouveaux conflits. Il sait bien ce qu'il préfère, il ne sait pas toujours où il en est, où le conduisent ceux qui ont la prétention d'être ses guides; il s'inquiète ou il se rassure tour à tour, et c'est d'habitude aux approches du printemps qu'on se remet à interroger les augures, à se demander si cette année dans laquelle on vient d'entrer est promise à la paix ou aux grands troubles entre les peuples. Ce n'est pas précisément, si l'on veut, le signe d'une Europe bien rassise. À la vérité, on vit depuis tant d'années déjà au milieu de ces incertitudes qu'on finit par s'y accoutumer. Cette année a ressemblé à toutes les autres. Il y a eu un moment, on peut le présumer, quelques nuages vers le nord ou vers l'est, à propos de l'insurrection de l'Herzégovine, des affaires orientales et des relations de la Russie avec l'Autriche : ces nuages paraissent à peu près dissipés aujourd'hui. Ils ont été surtout dissipés vraisemblablement par le voyage semi-diplomatique d'un frère du tsar, le grand-duc Wladimir qui, après avoir visité la cour impériale d'Autri-

che, vient de passer quelques jours auprès de l'empereur d'Allemagne à Wiesbaden. Il n'est pas moins certain que, pendant quelque temps, il y a eu des préoccupations assez vives à Vienne et à Berlin, qu'on s'est ému de ce qui se passait dans le monde russe, des intempérances belliqueuses du général Skobelef contre l'Allemagne ou en faveur des insurgés du sud, de toutes ces démonstrations panslavistes auxquelles on soupçonnait le cabinet de Saint-Pétersbourg ou, si l'on veut, le général Ignatief, de n'être pas défavorable.

Jusqu'à quel point ces craintes ou ces soupçons étaient-ils justifiés? C'est vraiment une question aussi délicate que difficile à préciser. Qu'il y ait eu dans certaines régions du monde russe des intentions plus ou moins menaçantes, qu'il y ait eu notamment la pensée de recommencer avec l'insurrection de l'Herzégovine le jeu qu'on a joué il y a quelques années avec la Serbie et le Montenegro, c'est dans tous les cas ce qui a été soupçonné dans les chancelleries. Les chefs du mouvement panslaviste en Russie auraient cru, dit-on, le moment venu d'engager l'action, d'arrêter l'expansion de l'Autriche en Orient. Il y avait seulement une difficulté qui ne leur avait pas échappé, qu'ils espéraient tourner ou éluder. Ils croyaient savoir que, d'après les arrangemens très intimes qui existent depuis quelques années entre l'Allemagne et l'Autriche, chacune des deux puissances ne peut compter sur le concours de l'autre puissance que dans le cas où elle serait attaquée. Dès lors, ils se flattaient de désarmer ou de neutraliser l'Allemagne en créant une situation telle que l'Autriche, poussée à bout, se verrait contrainte de prendre elle-même l'initiative de l'action contre la Russie. Le plan pouvait paraître habile, il n'était que spécieux. M. de Bismarck, toujours très attentif à suivre la marche des événemens et fort en éveil vis-à-vis de la Russie, n'aurait pas tardé à démêler ce qui se passait, à pénétrer la combinaison, et il aurait agi en conséquence. Le chancelier allemand aurait, dit-on, fait savoir à Saint-Pétersbourg qu'il ne se méprenait pas, qu'en tout état de cause, s'il y avait lutte, il tiendrait l'Autriche pour attaquée et l'Allemagne pour obligée à l'action. Sous quelle forme M. de Bismarck aurait-il dit cela? Peu importe; il a sûrement parlé de façon être entendu, et il a été entendu en effet.

Ce qui n'est point douteux, c'est qu'à partir d'un certain instant, le mouvement qui ne laissait pas d'inquiéter à Vienne et à Berlin a paru enrayé. Un changement assez sensible s'est accompli à Saint-Pétersbourg. La nomination de M. de Giers au poste de ministre des affaires étrangères, sans avoir précisément rien d'extraordinaire, a pu passer pour un des signes de cette évolution ou, si l'on veut, de cette halte dans les propagandes belliqueuses. Toute intention de secourir ou d'encourager les insurgés de l'Herzégovine a été désavouée. Le représentant russe à Belgrade, M. Persiani, qui s'est prononcé dans le sens panslaviste, contre l'Autriche, a été appelé à Pétersbourg, ne fût-ce

que momentanément. Que le général Ignatief ait donné sa démission, comme on l'a dit, ou qu'il reste ministre de l'intérieur, cela n'a qu'une apparence de signification. On a eu soin, il y a quelque temps, de rappeler officiellement qu'il n'y avait en Russie qu'une politique, celle du tsar, et la politique du tsar, bien qu'assez intermittente, est aujourd'hui pour la paix, pour les bonnes relations avec les puissans voisins de la Russie. La mission que le frère d'Alexandre III, le grand-duc Wladimir, remplit en ce moment en Allemagne, n'a point évidemment d'autre sens. Elle a pour objet la paix, la paix du moment. Le grand-duc n'est-il pas chargé d'aller plus loin, de renouer d'anciens liens, de faire revivre cette alliance des trois empereurs que M. de Bismarck avait imaginée un jour où il en avait besoin, à laquelle il a lestement renoncé depuis? La question sur ce terrain deviendrait plus difficile; tout s'est singulièrement compliqué depuis quelques années entre les deux empires, et il est à remarquer que, si le grand-duc Wladimir a pu passer quelques jours à Wiesbaden dans l'intimité de l'empereur Guillaume, il a eu beaucoup plus de peine à se rencontrer avec le chancelier. M. de Bismarck a bien assez de s'occuper de son système économique, de son monopole du tabac, de ses assurances ouvrières, de son compromis politico-ecclésiastique, de bien des choses qu'il a de la peine à conquérir sur ses assemblées multiples. Tout ce qu'il demande à la Russie, c'est de rester paisible, et pour le moment c'est à peu près acquis, les nuages ont disparu. Une année de paix gagnée, c'est le bienfait des peuples.

L'Angleterre est aujourd'hui la nation la moins occupée de politique extérieure. Depuis l'avènement du ministère libéral qui la dirige, elle s'est dégagée par degrés de cette série d'entreprises guerrières ou diplomatiques, expéditions lointaines et annexions où se plaisait le génie hardi de lord Beaconsfield. Elle n'a pas moins des affaires singulièrement laborieuses, et le ministère lui-même, après deux années de pouvoir, après avoir eu la popularité et l'ascendant, arrive peut-être à ce moment critique où, n'ayant plus le succès pour lui, il n'est sûr ni de sa propre autorité ni de la majorité qui l'a soutenu jusqu'ici. Il a subi des épreuves qui semblent l'avoir fatigué et le laissent assez embarrassé dans cette session qui recommence après les courtes vacances de Pâques. Le parlement vient de se réunir de nouveau, en effet, ces jours passés, et le premier acte du chef du cabinet a été de porter à la chambre des communes son exposé financier. M. Gladstone a été longtemps et il est encore un maître dans l'art de faire un budget. Malheureusement, même sous ce rapport, la fortune semble moins brillante pour lui. Il n'en est plus à ces exposés triomphans par lesquels il éblouissait autrefois les communes, à ces excédens, à ces plus-values qui lui permettaient les dégrèvemens bienfaisans, et ce qui se passe aujourd'hui au-delà de la Manche est certes l'exemple le plus

saisissant pour les pays qui croiraient pouvoir compter sur une prospérité indéfinie. Ce n'est point sans doute que l'Angleterre soit dans l'embarras; seulement il se produit un phénomène fort naturel que doivent avoir toujours présent à l'esprit les financiers prudens, ceux qui ont à administrer la fortune, la prospérité d'une nation, — chose plus difficile, au dire du baron Louis, que de « gouverner l'adversité. » Tout a changé en Angleterre depuis dix ans : les dépenses ont augmenté, les recettes se sont ralenties. Le premier lord de la trésorerie ne déguise pas la vérité, il l'explique parfois ingénieusement. L'art n'a pas diminué chez lui, les faits qu'il expose sont moins brillans, et M. Gladstone, en habile homme, conforme son budget aux circonstances. Il ajuste son équilibre le mieux possible, sans se payer de fictions, sans se lancer dans des aventures de réformes et de dégrèvemens mal calculés. Le budget récemment présenté est une œuvre de prudence et d'économie toute simple qui ne soulève au une grande question économique ou financière. A vrai dire, ce n'est pas la plus grosse difficulté du moment : l'affaire la plus épineuse, la plus grave, est cette question irlandaise qui, au lieu de se simplifier, ne fait que se compliquer, et c'est là justement l'embarras du ministère devant le parlement, devant l'opinion, devant ses amis eux-mêmes comme devant ses adversaires.

Une chose est parfaitement évidente : la politique ministérielle n'a point réussi, elle ne recueille que des mécomptes de l'expérience qu'elle poursuit depuis un an. Le cabinet libéral de l'Angleterre a cru mettre fin aux agitations de l'Irlande. Il a obtenu du parlement, non sans effort et sans peine, le vote de cette loi agraire, de ce « Land-Act » qui dans sa pensée devait améliorer la condition des fermiers. D'un autre côté, pour tenir tête à l'anarchie irlandaise, il s'est fait armer d'un bill de coercition et il n'a point hésité à incarcérer les chefs de la ligue, M. Parnell lui-même. En un mot, il a employé tour à tour ou en même temps les mesures libérales et la répression; il n'a réussi ni à satisfaire les Irlandais ni à les intimider. Le fait est que, depuis quelque temps, l'agitation, loin de s'apaiser, est allée en se développant et a même pris un caractère plus redoutable, particulièrement sombre. Dans ces derniers mois, les crimes se sont multipliés plus que jamais; le meurtre est allé atteindre ou menacer non-seulement des propriétaires, mais les fermiers qui seraient tentés de payer leurs redevances, de profiter des concessions du « Land-Act. » L'incarcération des chefs de la ligue n'a servi à rien ou, pour mieux dire, elle n'a eu d'autre effet que d'exaspérer les meneurs inconnus et irresponsables de l'agitation. A la répression judiciaire, militaire, administrative déployée par le gouvernement, on a opposé une sorte de terrorisme insaisissable qui enveloppe d'un formidable réseau toutes les paroisses de l'Irlande, et devant lequel tous les moyens semblent jus-

qu'ici impuissans. Le chef du cabinet, interrogé récemment, n'a point cherché à déguiser la gravité de la situation; il est convenu avec une virile sincérité de son insuccès, de tout ce qu'il y avait d'inquiétant dans l'état de l'Irlande, sans dissimuler qu'on se trouvait en présence non d'un mouvement politique, mais d'un mouvement social, et il a repris pour son compte le mot que le duc de Wellington disait autrefois à George IV : « En face d'une révolution qui s'attaque au principe des fermages, les moyens d'action du gouvernement d'un pays libre sont bien vite épuisés. » Le premier ministre, en avouant l'impuissance des lois votées jusqu'ici, a promis de nouvelles mesures. Au fond, on le voit, M. Gladstone se sent obsédé de ce fantôme irlandais. Il est d'autant plus embarrassé que, s'il est à peu près certain d'avoir l'appui de tous les partis pour la répression matérielle des désordres, des séditions qui pourraient éclater, il n'est rien moins qu'assuré de trouver un concours décisif pour l'exécution de mesures qu'il va proposer au parlement.

La situation est singulièrement compliquée et d'un instant à l'autre elle peut être précaire. D'un côté, le système du gouvernement à l'égard de l'Irlande n'a pas laissé jusqu'ici de provoquer des divisions dans la majorité qui peut se dissoudre à l'improviste, dans l'opinion elle-même, qui paraît un peu ébranlée. D'un autre côté, les adversaires du cabinet, les tories, ont saisi aussitôt l'occasion de prendre le gouvernement en flagrant délit d'impuissance et de confusion; ils ont déjà ouvert la campagne. Dans des meetings qui ont eu lieu récemment à Liverpool, le chef du parti conservateur dans la chambre des lords, le marquis de Salisbury, s'est fait le promoteur d'une politique singulièrement hasardeuse qui dépasserait en radicalisme tout ce qui a été inscrit dans le « Land-Act. » Lord Salisbury a repris une idée qui a été déjà émise par l'ancien premier lord de l'amirauté dans le ministère Beaconsfield, M. Smith, qui ne tendrait à rien moins qu'à réaliser une complète révolution sociale en Irlande, à constituer la petite propriété foncière par le rachat aux landlords et par l'attribution des terres aux fermiers. Comment s'accomplirait le rachat? Sous quelle forme serait-il garanti? Quel profit pratique en retirerait la population irlandaise? Voilà bien des questions qui s'élèvent à la fois! Le projet de lord Salisbury est certainement tout ce qui s'est produit de plus hardi, et il est étrange qu'une telle proposition vienne du torysme, à moins que ce ne soit une simple tactique contre le cabinet. Dans tous les cas, c'est le signe d'une vigoureuse rentrée en campagne des conservateurs anglais et des difficultés auxquelles peut s'attendre M. Gladstone dans cette œuvre de la pacification de l'Irlande qui est destinée sans doute à user plus d'un ministère avant de devenir une réalité.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Cette quinzaine a vu la continuation de la crise sur les sociétés de crédit. Un moment on a pu craindre que la défaveur justifiée qui frappe quelques-unes d'entre elles ne s'étendît à toutes; en une seule bourse, la baisse avait pris des proportions vraiment inquiétantes pour la santé générale de notre marché, encore si délicate, après les violentes secousses de janvier. Heureusement le bon sens du public et l'intervention opportune de la haute banque ont paré au mal et ramené la bourse dans la bonne voie. Il s'est établi une distinction entre les sociétés de crédit qui ont fait depuis longtemps leurs preuves et dont la vitalité n'est nullement atteinte, et celles dont la disparition volontaire ou forcée n'est plus qu'une question de temps.

Parmi ces dernières, celles qui ont attiré le plus vivement l'attention, parce qu'elles semblaient plus directement menacées, sont les trois sociétés qui constituent le groupe du Crédit de France, savoir le Crédit de France, le Crédit de Paris et la Banque romaine. Le premier a encore baissé depuis quinze jours d'environ 150 francs, les deux autres de 50 francs. On a dit qu'une véritable conspiration avait été ourdie par de hauts et puissans banquiers contre un grand nombre d'établissemens de crédit, mais que les conjurés entendaient procéder par séries, c'est-à-dire qu'après avoir abattu l'Union générale et la Banque de Lyon et de la Loire, ils voulaient maintenant démolir le Crédit de France et ses annexes pour s'en prendre ensuite à quelque autre groupe.

Nous croyons peu à l'existence de ce plan machiavélique. Il est possible toutefois que des ventes à découvert effectuées par des spéculateurs perspicaces et connaissant bien leur terrain, aient poussé un peu vivement sur la pente des valeurs déjà peu solides et qui seraient tombées lentement d'elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, la chute est un fait accompli, et il est douteux que les entreprises dont il s'agit puissent se relever.

Un autre établissement, également fort éprouvé, le Crédit général français, a réuni ses actionnaires hier en assemblée générale. Celui-ci ne propose ni fusion, ni appel de fonds, au moins pour l'instant, et se contente de ne pas distribuer les bénéfices acquis en 1881, afin de parer à la dépréciation du portefeuille.

En ce qui regarde les anciennes maisons, comme la Société générale et le Crédit lyonnais, le public n'a pas tardé à comprendre que les craintes conçues au moment de la panique étaient mal fondées et que ces institutions étaient outillées pour vivre et prospérer, même après

une crise violente. L'exercice en cours pourra être peu productif; elles peuvent attendre des temps meilleurs. Il en est de même de la Banque de Paris, dont la situation a été moins atteinte encore, et qui a déjà en caisse pour 1882 un dividende égal à celui de 1881, de la Banque franco-égyptienne, qui est en mesure de distribuer 35 francs par action libérée de 250 francs, du Crédit mobilier, qui va répartir un dividende de 45 francs. Il en est de même *a fortiori* pour les établissemens qui n'ont pas même eu à souffrir la plus légère atteinte de la crise, comme le Crédit industriel, la Société de dépôts, le Comptoir d'escompte, le Crédit foncier et enfin la Banque de France, dont les affaires et les services ont pris un tel développement, que les recettes se maintiennent aux taux les plus élevés, malgré l'abaissement du taux de l'escompte.

Les préoccupations causées par la crise des institutions de crédit ont contribué à ralentir encore pendant la seconde moitié d'avril l'activité des transactions. Rarement le marché a été aussi peu animé depuis les journées si mornes qui avaient suivi la catastrophe. La spéculation, qui s'était un peu enhardie en croyant que la crise était terminée, est redevenue timide aussitôt que la haute banque a paru vouloir déblayer plus complètement le terrain par un certain nombre d'exécutions. Aussi bien sur les rentes que sur la plupart des valeurs, les affaires ont été presque nulles jusqu'aux derniers jours du mois; les opérations au jour le jour des échelliers, en donnant lieu à des fluctuations de quelques centimes sur le 5 pour 100, ont été à peu près le seul élément de négociations. Au moment de la réponse des primes, le marché s'est réveillé un peu de sa torpeur, et grâce à des rachats que des vendeurs de primes se sont vus obligés de faire, le 5 pour 100 a pu être porté à 118 65.

L'attitude du marché, si nous considérons les résultats d'ensemble, ne s'est donc pas modifiée. La fermeté a dominé sur les rentes et sur les grandes et bonnes valeurs, tandis que la dépréciation des titres douteux s'est par contre accentuée. A côté du Crédit foncier, de la Banque de Paris, de la Banque de France, il convient de noter, comme ayant conservé une excellente tenue, la plupart des valeurs industrielles dont s'occupe la spéculation, les actions des Chemins français, le Gaz, les Omnibus, les Voitures, et surtout les titres de la Compagnie de Suez.

Ces derniers ont bénéficié depuis quinze jours d'une nouvelle et considérable plus-value. D'une part, les recettes des quatre premiers mois sont très brillantes et dépassent les prévisions les plus optimistes; de l'autre, il va être procédé à une mesure dont l'exécution était impatiemment attendue par la spéculation; les porteurs de Parts civiles sont convoqués en assemblée générale pour statuer sur la division de ces titres en cinquièmes. L'action a monté de 120 francs, la Part civile de 150 et la part de fondateur de 50 francs.

Les valeurs étrangères ont été très favorisées depuis le milieu du mois d'avril. Les Consolidés ont progressé à Londres. A Vienne, la souscription par la maison Rothschild d'un emprunt autrichien 5 pour 100 papier, au taux de 92 pour 100, a été considérée comme un symptôme des plus favorables au point de vue du maintien de la tranquillité générale en Europe et a rendu quelque ardeur à la spéculation. Les marchés allemands n'ont plus attendu l'impulsion de Paris et ont poussé assez vivement quelques valeurs internationales. Par suite de ce mouvement, les Lombards se sont maintenus chez nous à 310, malgré la modicité du dividende (4 francs) qui sera proposé pour 1881, et les Chemins autrichiens ont dépassé 700 francs. On a appris il y a quelques jours que cette dernière société venait de conclure avec le gouvernement hongrois une convention qui met fin à de longues querelles entre les deux parties. Cette convention a pour objet d'établir une entente complète sur toutes les questions que soulève le raccordement avec les lignes du futur réseau oriental. Elle consacre en même temps la séparation presque absolue des lignes de la compagnie en deux réseaux distincts, l'un autrichien, l'autre hongrois, ayant chacun son administration spéciale.

Le 5 pour 100 italien s'est élevé au cours de 91 francs et s'y maintient à peu près, non sans quelque peine; l'émission de la seconde portion de l'emprunt aura lieu à Londres au commencement de mai, dit on. La rente espagnole extérieure, délaissée pendant quelque temps, s'est relevée au-dessus de 28 lorsque la chambre des députés à Madrid s'est occupée du projet de loi relatif à la conversion; on savait que la chambre voterait le projet, ce qui a eu lieu, en effet. L'obligation égyptienne unifiée s'est maintenue à 350, malgré l'incertitude qui plane sur les destinées de l'Égypte depuis que le gouvernement des colonels et du soi-disant parti national organise avec tant de succès l'anarchie sur les bords du Nil. Le 5 pour 100 turc oscille de 13 à 13,25; la spéculation à la hausse est très chargée sur cette valeur; mais elle est soutenue par le caractère satisfaisant des nouvelles expédiées de Constantinople au sujet des premiers résultats obtenus par le conseil d'administration des revenus concédés. Les trois premiers mois ont donné 370,000 livres turques, soit une augmentation de près de 40 pour 100 sur les chiffres correspondans de l'année dernière. La Banque ottomane est appelée à profiter en première ligne de tout ce qui se produit de favorable pour les créanciers de la Turquie. L'action de cette société tend donc visiblement à de plus hauts cours; elle n'a pu toutefois jusqu'ici s'élever au-dessus de 805. L'action Rio-Tinto reste aux environs de 700 francs; le dividende qui sera proposé à l'assemblée générale du 5 mai est de 28 shillings, soit 35 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

eu du
sous-
r 100
ptôme
uil ité
n. Les
et ont
nite de
, mal-
881, et
il y a
vec le
s que-
établir
raccor-
même
nie en
chacun

main-
econde
e mai,
uelque
éputés
on; on
effet.
'incer-
verne-
ec tant
cille de
cette
s nou-
sultats
s. Les
e aug-
ans de
n pre-
anciers
t à de
sus de
idende
llings,

z.